# Un Maître de la Caricature




PAR

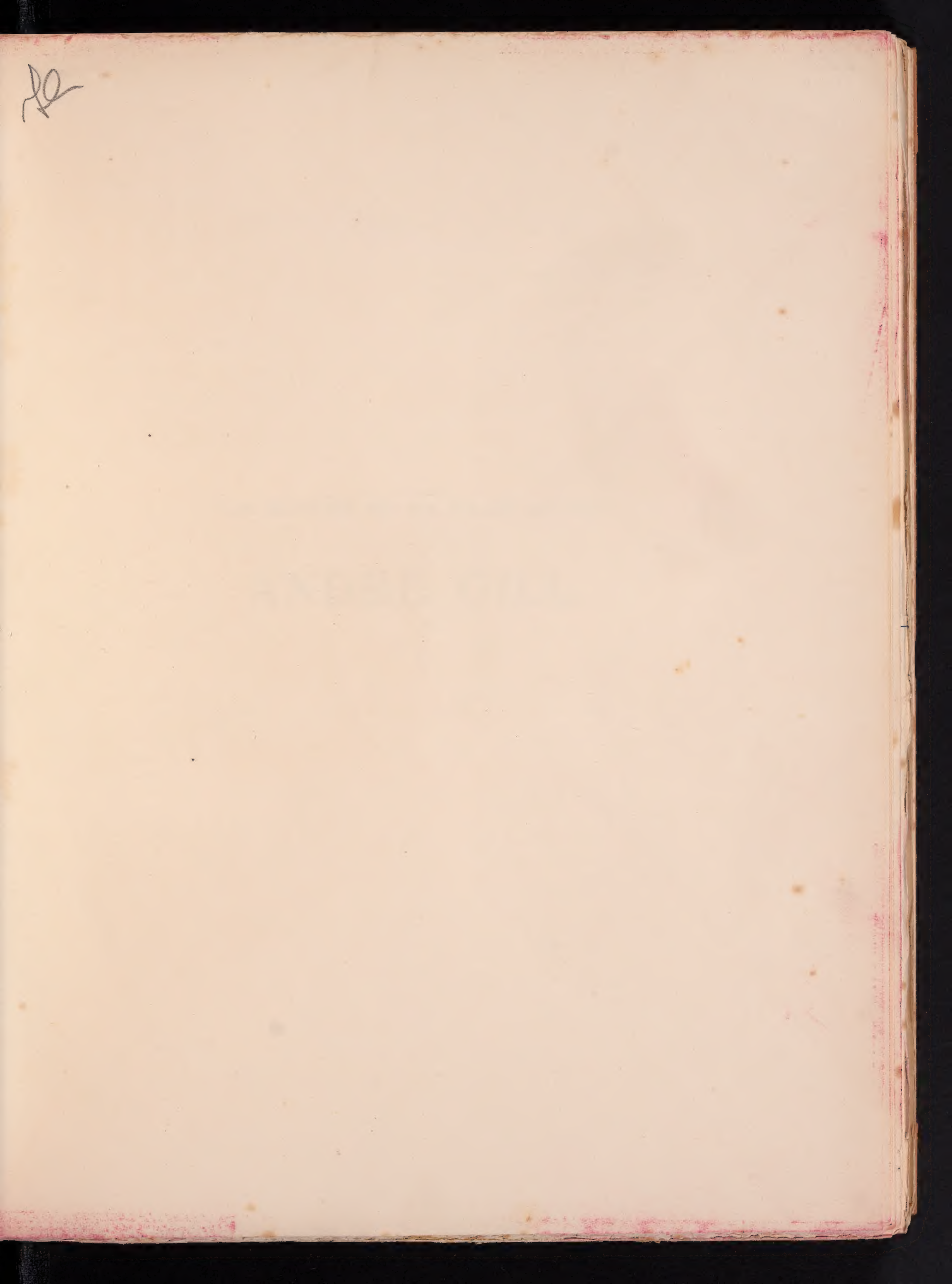
## CH. FONTANE

*PRÉFACE DE CH. LÉANDRE — LETTRE D'ÉMILE COHL*

TOME PREMIER

AUX ÉDITIONS DE L'IBIS
31, RUE DE BUFFON, PARIS-Ve





UN MAITRE DE LA CARICATURE

# ANDRÉ GILL

# JUSTIFICATION DU TIRAGE

Cette édition a été publiée à *quatre cents exemplaires,* dont trente sur papier madagascar et trois cent soixante-dix sur vélin pur fil Lafuma des Papeteries Navarre, *tous numérotés et signés* par l'auteur.

N° 1. — Exemplaire auquel on a joint : une lettre autographe d'André Gill; un croquis original de Gill présenté à la Censure pour *l'Éclipse;* un dessin original de C. Léandre pour *la Muse à Bibi;* un portrait de Gill inédit dessiné à la plume par F. Maglin; un dessin original de Maglin d'après une caricature de Gill, réduit au format de l'ouvrage, exécuté spécialement pour le clichage; le cuivre du frontispice; le bois gravé du portrait de Gill; une photo-litho sur zinc de la célèbre planche *Rocambole;* un pochoir en cuivre découpé, interprétation en une seule teinte, ayant servi au coloriage, du fameux *Melon* de Gill, et un dossier renfermant de nombreux et intéressants essais.

N^os^ 2 à 15. — *Quatorze* exemplaires comprenant un dessin original de Maglin d'après Gill, réduit au format de l'ouvrage, spécialement exécuté pour le clichage. Une suite sur japon tirée en triple état, noir, sanguine et sépia du frontispice en taille-douce, de la gravure sur bois et de la lithographie. Une double suite de tous les hors-texte en noir et en couleurs.




N^os^ 16 à 30. — *Quinze* exemplaires comprenant une suite sur japon tirée en triple état, noir, sanguine et sépia du frontispice en taille-douce, de la gravure sur bois et de la lithographie. Une suite des hors-texte en noir.

N^os^ 31 à 375. — *Trois cent quarante cinq* exemplaires sur vélin pur fil Lafuma.

Et *vingt-cinq* exemplaires hors commerce marqués de A à Z.







CH. FONTANE

# Un Maître de la Caricature

# And. Gill

1840-1885

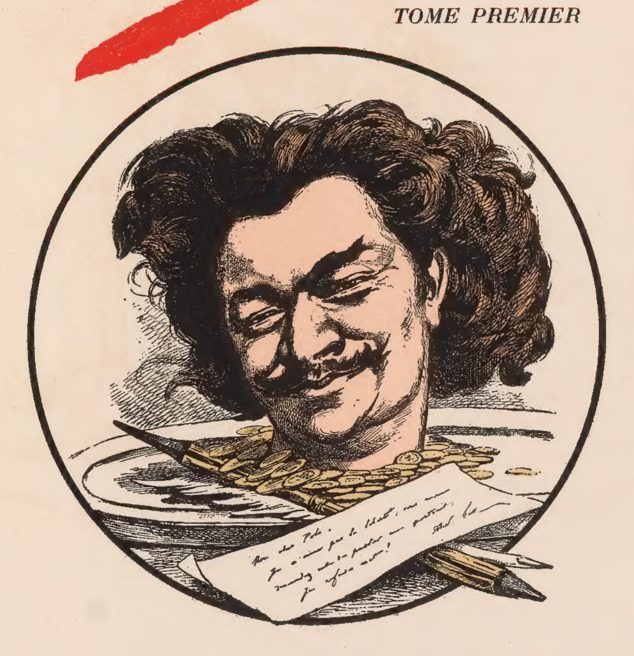
*TOME PREMIER*

PRÉFACE
DE C. LÉANDRE

—

LETTRE
D'ÉMILE COHL

—



AUX ÉDITIONS DE L'IBIS
31, RUE DE BUFFON, PARIS

AU PEINTRE-PASTELLISTE ET LITHOGRAPHE,
AU MAITRE ÈS CARICATURES

*L.-C. LÉANDRE*

COMME TÉMOIGNAGE DE MA PROFONDE
ET TRÈS SINCÈRE ADMIRATION

CH. FONTANE.

# SUR GILL

La Caricature exige une réelle science du dessin.

L'ARTISTE, *le caricaturiste qui se contente d'une simple déformation du visage humain sans se soucier du caractère propre à chaque individu, qui n'a pas observé, n'a pas su découvrir ce qu'il y a de particulier dans l'ensemble du modèle en l'exagérant dans la limite voulue, n'est pas, quelle que soit sa technique, un vrai dessinateur, un véritable portraitiste.*

*Gill est avant tout un portraitiste. Son don de l'observation, son savoir, sa tournure d'esprit, son sens personnel de l'humour le placent au rang des meilleurs. Son erreur fut de se croire obligé de suivre la manière du plus grand nombre de ses devanciers et de ses contemporains, qui croyaient produire un effet comique irrésistible en faisant des têtes énormes sur des corps minuscules. Or, la nature, dans sa variété, offre à l'artiste des sujets petits ou grands, gras ou maigres; l'observation de ces particularités est indispensable à la réalisation de l'étude du corps humain et de la physionomie de l'homme. Le caractère du corps a autant d'importance et d'intérêt que celui du visage : l'un complète l'autre.*

*L'erreur que je signale — dans laquelle je suis tombé moi-même, — et qui ne diminue guère l'œuvre de Gill, est en partie due au mauvais format trop réduit des feuilles mises à la disposition des dessinateurs, sans parler de la mode et de son influence.*

*L'effort des artistes se manifeste toujours, à toutes les époques, par des recherches qui font naître des écoles nouvelles, mais non un* art nouveau, *comme le prétendent les novateurs modernes.*

*On se trompe, en général, sur le sens qu'on donne au mot* beauté, *ainsi qu'à celui de* laideur. *La beauté en art est aussi bien dans la recherche du*

réalisme que dans celle de l'idéalisme. C'est le caractère qui doit dominer dans les deux cas. La prétendue pureté des lignes n'existe pas, le dessin n'étant pas de la calligraphie. La recherche systématique de la déformation ou de l'exagération est aussi fausse... Ce qui est avant tout nécessaire au dessinateur, c'est la technique, le savoir, l'observation sans lesquels il n'y a pas d'art possible ni durable, — de même qu'il n'y a pas d'édifice architectural durable sans assises et sans fondations solides.

L'artiste est sensible ou il n'existe pas. Regarder n'est pas voir. Savoir voir est aussi nécessaire que de savoir exécuter. L'exécution, le métier sans l'observation, sans la vision ne suffisent pas. Sentir et voir, voilà les qualités premières et indispensables. Le faire peut être plus ou moins habile; il n'a d'intérêt et de valeur que si la main qui tient l'outil est guidée par l'intelligence, le sentiment, c'est-à-dire par le cœur.

Les dessins de Gill méritaient mieux que les procédés nouveaux, à l'époque, employés pour les reproduire. Il est évident que leur qualité artistique eût gagné avec la lithographie. Je ne vois pas Daumier, par exemple, employant la plume maigre et sèche en vue de la reproduction moderne. Que seraient devenus ses beaux dessins larges et puissants? Nous n'aurions pas aujourd'hui les belles lithographies qui font fortune dans les ventes...

Pauvre grand Daumier qui, de son vivant, ne connut ni la fortune ni la gloire!...

Si Gill, avec des qualités et des dons différents put atteindre la renommée, même en suivant les bords dangereux du chemin de la politique, c'est qu'il fut avant tout un artiste convaincu, — poète délicat et spirituel à ses heures, — un sincère et un fort.

Je félicite l'auteur de ce livre qui fera, avec André Gill, apprécier la valeur d'un artiste digne de ce nom, et qui restera.

C. LÉANDRE

## *A CH. FONTANE*

*Cet ouvrage va mettre enfin notre grand caricaturiste français, André Gill, à la place qui, en toute justice, lui est légitimement due. Aussi, le petit groupe de ceux qui le connurent intimement et qui naturellement l'aimèrent; ceux qui comprennent son œuvre et qui, par suite, l'admirent, vous devront, mon cher Fontane, une infinie reconnaissance pour le splendide monument que vous lui élevez en publiant ce livre composé avec une si délicate dévotion, vous qui ne le connûtes point, mais que votre instinct du beau et du puissant vous a fait découvrir et goûter pleinement. Grâce à vous, les générations qui nous poussent trouveront ici un tel ensemble d'œuvres du grand artiste, que ceux qu'intéresse l'art populaire, franc et sincère, auront toutes facilités de l'étudier en ce maître de la Caricature, dont l'esprit et le talent, hors de pair, furent cependant si peu célébrés par ceux-là mêmes qui en profitèrent.*

*Beau physiquement comme un demi-dieu de la fable, détesté par conséquent de tous ceux qui se croyaient déshérités de la nature; caressé jusqu'à l'étourdissement par un succès aussi foudroyant que mérité, en pleine jeunesse, en pleine vigueur, Gill a été en butte aux jalousies plus ou moins avouées des confrères, à l'envie mauvaise de ceux qu'il laissait en route, et ni les uns ni les autres ne lui pardonnèrent jamais; bien mieux, par leur conduite envers lui, ils finirent par le tuer, après l'avoir aboli dans ce qu'il avait de plus redoutable pour eux : l'esprit.*

*Combien pourtant fut court son passage parmi nous! A peine quinze années! Mais quelles années glorieuses! Ce qui n'a pas empêché son œuvre d'être comme étouffée dès qu'il eut disparu.*

*C'est vous, mon ami, qui nous la rendez en grande partie, cette œuvre, un demi-siècle après son éclosion. Vous nous montrez qu'en ces quelques années Gill a dépensé son talent sans réserve, dans tous les genres, et*

*combien d'œuvres parfaites, définitives, sont sorties de son crayon, je puis bien dire aussi de sa plume, malgré la hâte qui présidait en général à leur élaboration. Car enfin, on peut l'avouer, c'est un peu à cette chasse forcenée à l'actualité brûlante qu'est due, en partie, cette sorte d'oubli du caricaturiste de* la Lune, *de* l'Éclipse, *et de* la Lune rousse. *En ce temps de luttes ardentes contre le despotisme plus ou moins voilé, on attendait impatiemment ces chefs-d'œuvre tirés sur des feuilles volantes, fiévreuses, le plus souvent; on les admirait dans leur malice; mais elles disparaissaient vite, ces feuilles, emportées par la marche ininterrompue de la vie; de nouvelles œuvres arrivaient au jour, régulièrement, chaque semaine, et elles faisaient oublier le lendemain celles de la veille.*

*Heureusement pour nous, les collectionneurs, ces sages, amassaient une par une, avec soin, toutes ces images fugitives et c'est parce que vous fûtes un des plus éclairés de ceux-là, mon cher Fontane, que bien des gens de goût vous devront de pouvoir contempler quelques-unes des prestigieuses compositions de cet artiste vibrant dont la mémoire n'a connu que l'injustice, suite logique, hélas! du véritable calvaire qui termina sa courte existence. Et c'est pourquoi, pour ma part, de tout mon être, je vous remercie de ce que je puis appeler votre bonne action... je puis même dire de votre courage.*

*Vous avez bien voulu me demander quelques lignes sur le Maître que j'aimais avec la plus pure vénération; c'est beaucoup d'honneur, et je ne veux m'en croire digne qu'en ce que je suis certain d'être un de ceux, sinon le seul, à qui il ait fait confiance en lui montrant le fond de son cœur et de ses pensées.*

*Populaire, bon et bienveillant, Gill, comme tous ceux qui ont eu autour du front l'auréole fragile et décevante de la popularité, a été entouré de ces sortes d'amis à tout faire qui ne pensaient qu'à grappiller à leur profit des bribes de cette popularité, qui se sont chauffés aux rayons de sa jeune gloire, un peu naïve, plats adulateurs de l'astre qui flamboyait alors et qui se sont volatilisés quand les jours sombres apparurent. Mais je veux écarter l'amertume que m'ont laissée certains souvenirs; je veux seulement essayer de dire ce que fut Gill, l'artiste convaincu, fantaisiste exquis, débordant de gouaillerie parisienne, que le bourgeois froid et sec comme une équerre ne pourra jamais arriver à comprendre, avec ses ravissantes exagérations voulues, comme, par exemple, lorsqu'il disait*

de sa grosse voix au moment de déjeuner : « Et maintenant je vais laver mes mains olympiennes! »

O cher grand artiste, quelle n'était pas l'intensité de ta joie intime quand tu découvrais les yeux, ahuris jusqu'à l'immensité, de celui qui t'entendait à ce moment et qui ne te connaissait pas comme nous autres... Car, à côté des thuriféraires pattes-miches, il y avait un noyau de véritables amis et aussi de simples camarades qui aimaient Gill pour lui et non pour eux, depuis Falguière, le statuaire célèbre, jusqu'au bon Cuisant, son rapin, la grande utilité de l'atelier de la rue Denfert-Rochereau, autour de la barbe rouge duquel nous affections de nous chauffer pendant les grands froids; il y avait Richepin qui arborait lui aussi une chevelure léonine pendant que Ponchon préparait sa calvitie; il y avait les exquis Bouchor et François Coppée aux yeux rêveurs; il y avait le comique Daubray dont la rondeur joyeuse et la bonhomie lui étaient chères; il y avait Gil-Naza, le comédien, créateur du Coupeau de l'Assommoir, un vrai enfant du peuple; le délicat Ernest d'Hervilly; Cattelain, graveur, déménageur et pianiste; le sculpteur Jean Chapuy qui fit de lui un si joli buste, aujourd'hui enfoui dans quelque coin ignoré; Olivier Métra, le musicien de la Valse des Roses; H.-C. Delpy, le peintre dont il aimait les paysages mélancoliques; le poète Gustave Rivet qui fut vice-président du Sénat; Bataille, fonctionnaire préfectoral qui devenait l'illustre Sapeck pour faire de réjouissantes espiègleries; Georges Lorin, le bon géant hydropathesque; Hellé, qui faisait de l'art avec du carton; Théodore Bullier, dans l'établissement duquel il venait se mêler à la jeunesse joyeuse; Louis de Gramont, et quelques autres, modestes et inconnus, comme Lapierre et Molin et Denoël, amis effacés mais dévoués, que j'ai revus aux mauvais jours. Tous ceux-là souffrirent cruellement quand la catastrophe survint, brutale. J'en ai oublié, certainement, mais le propre de l'amitié timide et sincère, c'est d'être toujours sacrifiée; qu'ils me pardonnent, ceux-ci, mais tant d'années me séparent du temps où la rue Denfert-Rochereau nous voyait chaque jour déambuler vers l'avenue d'Orléans!... Et je ne puis retourner aujourd'hui dans ce coin de Paris sans revoir, dans le fond de ma mémoire, plusieurs paires de beaux yeux de différentes couleurs — surtout noirs — qui me semblent envolés dans une ronde folle qui tourne, tourne toujours avec un bruit de froufrous, de rires et aussi de pleurs...

Gill a gardé, à certains, pendant toute sa vie, l'amitié née pendant

*la jeunesse. Ce furent des sortes de* béguins, *si l'on peut dire, dont les bénéficiaires ne lui furent pas tous fidèles. Un des seuls qui ne l'oublièrent pas fut Alphonse Daudet. Et c'était naturel, car il n'est pas de câlineries que le caricaturiste ne fît au romancier. Les portraits de Daudet sont nombreux dans son œuvre, toujours caressants, et quand le crayon tremblait déjà entre ses doigts, dans ses derniers mois, à Charenton, ce sont les traits de son ami qu'il s'essayait encore à fixer sur son papier.*

*Mais la grande admiration de Gill fut Victor Hugo. Combien de fois fîmes-nous, le soir, le voyage de l'avenue d'Eylau pour saluer le poète dans sa petite maison, aujourd'hui disparue?*

*Après la biographie que vous avez écrite avec tant de soin, mon cher Fontane, il ne me reste plus rien à vous apprendre sur la vie de l'artiste. Pour ma part, je me sens absolument incapable de dire platement, avec des mots, les impressions fortes ou douces que j'ai ressenties près de lui. Ce sont des souvenirs précieux qui ne disparaîtront jamais de mon cœur, et je ne puis les évoquer sans une grande tristesse. C'est à ces souvenirs que je dois la consolante misanthropie qui m'a envahi et qui n'est point de l'égoïsme, mais une sorte de bouderie, de protestation contre la cruauté des contemporains de Gill qui le laissèrent seul, tout seul, quand il fut terrassé par l'affreuse maladie. Certes, quelques amis obstinés finirent par obtenir de l'État et ensuite de la Ville le strict dû auquel pouvait bien prétendre celui qui, courageusement, avait été le pur — et trop désintéressé — champion des républicains sous l'Empire et au 16 mai : c'est-à-dire un lit pour mourir et un coin de terre pour reposer. Ceci fait, la République avait payé sa dette, paraît-il, et c'était bien joli, paraît-il encore! Soit. Il était donc réservé au peuple de donner les moyens d'élever un monument durable à l'un de ses fils, à l'un de ses plus vaillants défenseurs. Le grand cœur d'une femme, Mme Séverine, s'est ému, et sur sa prière, des gros sous de bronze donnés par le peuple on a fondu le buste superbe qui orne sa tombe, œuvre d'une femme encore, d'une noble artiste, Mme Laure Martin-Coutan, la regrettée femme de notre ami Montorgueil.*

*Que dire de plus?*

*L'excitation cérébrale et la loquacité qui lui étaient habituelles ont donné naissance à cette légende absurde d'un Gill que l'intempérance aurait conduit à Charenton. C'est une ineptie, colportée par des imbéciles*

*ou des mal informés. Certes, il aimait fort à discuter, à émettre des paradoxes formidables avec feu, avec les exagérations toutes verbales dont je vous ai parlé tout à l'heure, mais c'est tout, et je l'affirme. Au surplus j'en prendrai à témoin le docteur Christian, le médecin en chef de Charenton qui pratiqua son autopsie et qui dit dans son rapport :*

Aussi ne faudrait-il pas croire que ce sont les excès et les irrégularités de la vie qui ont causé la paralysie générale de X... C'est par eux que l'influence héréditaire s'est révélée d'abord, mais la paralysie générale n'a été que le dernier terme de l'évolution morbide dont il avait apporté le germe en naissant; X... était prédestiné, son triste sort n'en mérite que davantage notre sympathie.

*Pauvre Gill... Mais qui donc dira mieux que moi, quel être exquis tu fus vraiment : bon, franc, honnête, généreux, grand en un mot!*

*Et qui donc ne donnerait pas toute sa sympathie à cet homme après avoir lu ces lignes que je retrouve dans la biographie d'un jeune qui, avec l'inconscience et la hardiesse d'un timide, s'était présenté à lui pour travailler sous sa direction :*

*« — Donc, dit Gill, vous voulez faire des caricatures?*

*« C'est bien! c'est très bien, ça, mon ami, mais... savez-vous ce qui « vous attend avec ce goût-là? »*

*« Et comme le néophyte, interloqué restait sans répondre, Gill, de sa « grosse voix adoucie en de paternelles intonations tenta pendant une « heure de le désabuser, lui peignant les tristesses et les découragements « du début, les démarches vaines, les déboires, les luttes formidables et « les écœurements de la vie d'artiste, les heures douloureuses, les années « de misère que lui, Gill, avait dû traverser, laissant un peu de son cœur « à chacune de ses étapes. Eh! oui, parbleu! la gloire était au bout. La « GLOIRE! une belle foutaise en somme et qui vous conduisait tout droit « à l'hôpital, quand ça n'était pas à la maison des fous.*

*« Et, comme il parlait, son regard bleu clair se voilait comme perdu « dans la contemplation d'une chose vague, très lointaine, noyée dans « les brumes du passé ou dans les limbes de l'avenir.*

*« — Enfin, conclut-il, puisque vous le voulez, venez travailler avec « moi; mais, du moins, vous ne pourrez pas dire que je ne vous ai pas « prévenu. »*

*Après avoir lu et relu votre ouvrage, mon cher Fontane, je peux vous*

*assurer qu'il est digne d'André Gill : il prouve que vous avez su apprécier en l'artiste ce qu'était l'homme et que, l'ayant compris, vous l'avez aussi aimé.*

*En témoignage de notre commune affection pour lui, tous deux, la main dans la main si vous le voulez bien, nous offrirons à sa mémoire la couronne du souvenir... Notre fraternel hommage exprimera, au nom de tous ses amis et admirateurs, qu'en France le talent et l'esprit ne sauraient périr dans l'oubli...*

*Encore une fois merci.*

*Émile COHL.*


Pour son 42me
anniversaire
Emile Cohl

UN MAITRE DE LA CARICATURE

# ANDRÉ GILL

(Louis-Alexandre GOSSET DE GUINES, *dit*) 1840-1885

*Gill a eu de la vaillance, de l'honnêteté, du patriotisme. Il n'a jamais sali son crayon à fouiller les ordures.*
*Son œuvre a des fiertés. Elle marquera.*

Arsène Alexandre.





# PREMIÈRE PARTIE

## I



Des amours d'un noble et d'une fille du peuple, naquit à Paris, rue de la Bourbe, nº 3, le 17 octobre 1840, à sept heures du matin, un enfant du sexe masculin, inscrit le 19, sur les registres de l'état civil du douzième arrondissement, sous les noms de Louis-Alexandre, fils de Sylvie-Adeline Gosset, couturière, âgée de vingt-deux ans, née à Landouzy-la-Ville (Aisne), demeurant à Paris, rue des Canettes, nº 6.

Sur l'original de l'acte de naissance, que nous copions[1], se trouve cette note au crayon « dit de Guines ». C'est le nom du comte de Guines, son père, qui ne l'avait pas reconnu.

1. A. Lods. *André Gill, sa vie et ses œuvres.* Léon Vanier, édit., 1887.

Enfant naturel et orphelin de bonne heure, le petit Louis fut privé des caresses maternelles. Élevé dans la famille de son père, il ne connut de tendresses que celles de son vénérable grand-père et d'une vieille fille, *tante Rosalie,* dont il garda, pendant toute sa vie, un pieux et touchant souvenir.

Le grand-père, contraint par la pauvreté à se dépouiller d'un titre qu'il ne pouvait plus porter décemment, vivait dans la gêne sous le nom de M. Blanc. La fille de ce vieillard fut une véritable providence pour le petit Louis.

Gill m'a donné, un soir que nous rêvions sous une tonnelle du Luxembourg, des renseignements sur ses ancêtres; mais cela s'est embrouillé dans ma tête, et je ne me souviens bien que d'une chose : c'est qu'il est le fils de sa tante et qu'il est né sur un escalier[1].

Ce propos pourrait faire supposer que, n'étant pas mariée, sa mère se fit passer pour sa tante afin d'échapper à l'opinion malveillante d'un monde sans pitié pour les filles-mères. A notre avis, et la suite le démontre indiscutablement, il n'est pas à prendre au sérieux, quoique nous ne sachions rien de précis sur la fin de celle qui lui donna le jour.

Dans une étude médicale, le Dr Christian nous apprend sur les origines et les antécédents de Gill, que le grand-père paternel, ainsi qu'une tante paternelle, sont morts de congestion cérébrale. Une sœur à bas âge a été emportée par les convulsions; lui-même, à l'âge de quatre ans, a eu une fièvre cérébrale[2].

Ce premier tribut payé aux douleurs humaines, l'enfant grandit au milieu de ce Paris qu'il dut conquérir et qu'il aima tant.

Sa jeunesse? Il l'a racontée par bribes en des confidences entre amis, en des poésies fugitives, et en des articles de journaux auxquels il collabora.

« Du plus loin que je regarde en arrière, dit-il, dans ses *Notes d'un caricaturiste,* je vois mon grand-père me tenant par la main, tout petit enfant, bizarrement fagoté d'une pèlerine à carreaux rouges, d'une casquette à gland, et me traînant à travers les galeries, où son goût quelque peu suranné l'arrêtait en extase devant les tartines beurrées et confiturées des sous-élèves de David, les Lacremon, les Mauzaisse, les Delorme; Alphée et Aréthuse, le fleuve Scamandre, Hector reprochant à Pâris sa lâcheté; puis encore devant les « navets » sculptés de MM. Bra et Brun.

1. Gustave Richard, *Paris à l'eau-forte.* — 18 mai 1873.
2. *Annales Médico-Psychologiques.* — Septembre 1885.

Un peu plus tard, dès que j'avais un instant la libre disposition de mon jeune individu, j'y courais tout seul, à ce musée qui m'enchantait. Je grimpais, timide, l'escalier de pierre; et souvent, le gardien-chef m'interdisait l'entrée. Alors je restais, le cœur gros, sur le palier, jusqu'à ce qu'un copiste, arrivant à son tour, me prît, souriant, par la main, et m'introduisît, sous le couvert de sa haute autorité.

Qu'on m'excuse de parler tendrement de mon enfance. Il me paraît que ce bambin de huit ans, amoureux d'art, qu'une grande bête de gardien épouvante et fait reculer sur le seuil d'un musée public, est un tableau qui pourrait tenter la plume ou le crayon[1]. »

Il était, il faut être juste, impossible au gardien sévère de soupçonner dans ce gamin curieux et fûté, le futur artiste, l'ironiste célèbre; mais de ce fait, si banal qu'il puisse paraître, Gill en tire cette moralité : que les musées publics sont les écoles du peuple et que leurs portes doivent être ouvertes également pour tous, quels que soient leur âge ou leur condition.

Après cette quasi-révélation des prédispositions du petit Louis pour les beaux-arts, voici une pièce de vers où, en nous conduisant dans l'intimité du pauvre logis de tante Rosalie, Gill va nous ouvrir son cœur, déjà grand, de petit enfant :

LE CHAT

Ceux qui furent bercés dans la sérénité
D'un foyer riche ont-ils connu l'intensité
Des amours puérils et des douleurs naïves?
Heur ou malheur fait-il les fibres aussi vives?
Ou mieux eût-il valu dans l'ombre retenir
Ce feuillet échappé du pâle souvenir!...

Au temps où nous vivions, ma tante, vieille fille,
Et moi petit garçon, tout seuls, notre famille
Indigente, timide et triste s'agrandit;
Un hôte nous survint. Un soir, on entendit
De l'ombre et du fond noir de notre cour muette,
Monter, comme une plainte enrouée et fluette,
Un cri parfois aigu, s'éteignant par moment,
Puis tendre et prolongé comme un vagissement.
Ma tante descendit. Mon cœur battait très vite,
Et je sentais frémir, angoisse sans limite,

1. *Le Voltaire illustré,* n° 4. — 25 janvier 1880.

Entre mes petits doigts crispés, le chandelier,
Que je tenais penché, d'en haut, sur l'escalier.
Quand elle remonta, la tante, son visage
Avait le pur et doux sourire que nul âge
N'effacera de ma mémoire; et dépliant
Son tablier : — Voilà, dit-elle, en s'asseyant,
Encore un orphelin. Je l'ai trouvé derrière
Les planches, dans la cour, tout près de la gouttière,
Il était malheureux; ce sera ton ami.
Mon copain de hasard fit ses ongles parmi
Nos vieux meubles, aux plis de tentures fanées,
Puis partagea mes jeux, les premières années;
Puis devenu grand chat, quand, moi, j'étais encor
Un gamin, s'apaisa tout à coup. Son œil d'or
Prit le chemin muet des extatiques rêves
Où, pour les chats, le temps s'écoule en heures brèves,
L'interminable temps, si long pour l'enfant seul!
O lugubre logis! Murs gris comme un linceul!
Jours étouffants passés dans l'entresol humide
A refaire sans cesse un devoir insipide!...
Et, le soir, quand la tante, à son rêve, elle aussi,
S'attardait à l'église, oh! quel morne souci
De regarder les murs se noyer d'ombres fauves,
Et tourner, dans la cour, le vol des souris chauves;
Ou de voir, dans la nuit qui doublait mon émoi,
Les yeux luisants du chat grandir, fixés sur moi!
Comment donc ai-je aimé ce compagnon farouche
Au point que d'y songer à cette heure me touche?
Ah! c'est qu'il fut l'ami, le confident discret,
Le maître qui, dès lors, m'enseigna le secret
De la sérénité dans la mélancolie;
C'est qu'en demeurant grave auprès de ma folie
Enfantine, sans doute il m'apprit à penser;
Enfin, c'est que ma tante aimait le caresser.

Vieux, il tomba malade, un soir, au crépuscule,
Et mourut au matin! Eh! bien, — c'est ridicule, —
Nous passâmes la nuit entière à le veiller,
Et jamais je n'ai pu tout à fait oublier
Le chat mourant, la chambre obscure, la chandelle,
Qui pleurait jaune, l'œil de la bête fidèle,
Alors levé sur nous, s'éteignant peu à peu,
Tout en haut de la vitre un lambeau de ciel bleu,
Le vent d'hiver, au loin, triste comme une plainte,
Et le visage en pleurs de ma tante, la sainte[1].

1. *Le Chat Noir*, nº 12. — 1er avril 1882.

Descendant maintenant au plus profond de soi-même, Gill va nous avouer une faute de jeunesse. Cela est franchement intitulé : *Le Vol.*

Que celui qui n'a pas péché, une seule fois dans sa vie, lui jette la première pierre!...

« Que fait, seul, avec cette chatte endormie à ses pieds, dans cet étroit et sombre logis encombré de meubles fanés, ce jeune garçon de dix-sept ans, aux longs cheveux, le coude appuyé sur une table, un livre à images, le *Musée des Familles* ou le *Magasin pittoresque,* ouvert devant lui?

Il ne lit pas. Ses yeux ardents et fixes poursuivent, dans l'espace, une des mille illusions de son âge. Il est devant la vie ouverte à peine, incertain, enthousiaste de tout, vigoureux, plein de désirs non encore formulés.

Tout à l'heure, il lisait. A quelques pages de distance, il a trouvé successivement les portraits de Vincent de Paul, de Jean Bart, de Mandrin. Il connaît leur histoire. Son cerveau bouillonne; il voudrait être grand, lui aussi : grand apôtre, grand soldat, grand bandit; éblouir par la charité, se colleter avec la tempête, ou turlupiner le préfet de police; qu'importe, pourvu qu'il rayonne!...

A-t-il eu le temps de peser le bien et le mal? Il est bachelier; cela suffit-il pour avoir une conscience déterminée? Il a eu le prix de gymnastique; il « forçait le douze » au « saut de mouton »; la tête est chaude, le muscle dur : il s'agit de plaire aux femmes, d'étonner le monde, — voilà tout!

Comme il fait triste en ce réduit! Par la fenêtre, on ne voit que le pavé de la cour où l'herbe pousse, et un peu de mur gris, plein de moisissure, où s'adosse une pompe en fer.

Il est enfermé. Il ne connaît du monde que le collège qu'il a quitté, et sa tante qui l'a recueilli, une vieille demoiselle, une sainte, s'il y a des saintes, mais qu'épouvante cette besogne d'élever, de sauvegarder un grand garçon en rut. — Pourquoi faut-il que les enfants grandissent?...

Son petit Louis, elle voudrait qu'il fût toujours le « petit Louis »; elle le nommera ainsi jusqu'à ce qu'elle meure.

Elle est dévote; elle va demander à Dieu l'inspiration; deux fois par jour, elle part pour l'église. Et, chaque fois, elle ferme la porte à clé derrière elle.

Une vieille colombe qui protège un jeune loup aux dents serrées et blanches!...

Il rêve : avoir des éperons, des bottes de buffle comme d'Artagnan, le fer qui sonne à la hanche d'Hernani, le rayon qui dore la chevelure de

Raphaël, la chaîne aux pieds comme Christophe Colomb,... épouvanter, ricaner comme Cartouche, être roué ensuite,... être crucifié comme Jésus, mais adoré!...

Il rêve; le monde est à deux pas, tout proche, vivant, hurlant, grouillant, avec ses passions, ses batailles, sa gloire, ses filles, ses ivresses!... Et ce marteau du chaudronnier Bonafé qui retentit de l'autre côté de la rue, chantant sa chanson dorée et sonore... qui l'appelle!

Ah! on étouffe ici.

Il se lève, promène un regard sombre sur les murs, les armoires, les hardes, les souvenirs, les vieux portraits décorés d'un brin de buis flétri...

Dans un coin de la chambre, il y a deux commodes, l'une sur l'autre; la tante, à l'étroit dans son refuge, a empilé les meubles; elle n'a rien voulu aliéner de l'humble héritage. Il ouvre les tiroirs, les fouille... Quelle est cette vieille tabatière? Il l'ouvre : dans la tabatière, il y a deux pièces de monnaie jaunes, jaunes comme les yeux de la chatte qui s'est éveillée et l'observe; de l'or! du vieil or d'économie, tout ce que possède la pauvre femme, sans doute : deux louis.

Il en prend un, referme violemment le tiroir, se redresse, repousse d'un coup de pied la chatte qui file en miaulant; ouvre la fenêtre, enjambe l'appui; au risque de se tuer, gagne la terrasse, en s'accrochant aux aspérités du mur, atteint l'escalier, s'enfuit.

Le voilà dehors, envolé, libre!... L'air est vif, les passants vont et viennent; il lui semble qu'on le regarde. Que va-t-il faire?

Il n'a ni faim, ni soif; il est ivre, ivre de son vol.

Cette pièce d'or, au fond de sa poche, lui brûle le creux de la main; l'atmosphère à ses oreilles bourdonne comme un train de chemin de fer en marche. Où aller? avec qui? Ses anciens camarades de collège? ils sont riches, lui pauvre : il serait moqué, humilié!... Il ira droit devant lui, à l'aventure! Tiens! la barrière; on lui a toujours fait un tableau épouvantable de cette barrière où le peuple s'amuse. Pourquoi? Les gens n'y sont pas fiers; il y a d'autres gamins. Il y va.

Ce n'est pas le vrai peuple qui paresse par là... Des vagabonds, de faux ouvriers, curieux de frotter leur cuir à cette peau délicate, l'emmènent boire, lui font changer sa pièce : on ne le quitte plus, il a de quoi payer.

L'heure passe... Il entre dans un bastringue où ses longs cheveux, sa joue imberbe, le font regarder singulièrement; des voyous à casquette écrasée, au poil gras plaqué aux tempes, ras au crâne, l'appellent « tante ».

Tante!... elle est là-bas, bien triste, bien accablée sans doute; elle s'est aperçue de la laide action de son neveu; elle se dit en sanglotant qu'il finira mal!...

Lui, on le bouscule, on le fait sortir; il faut se battre : voilà qu'il a reçu un coup de couteau sur la main; cela n'est rien. Mais il fait nuit noire. Seul de nouveau, il erre longtemps par les boulevards extérieurs muets. Écœuré, meurtri, la fièvre le prend; sa poche est vide, il grelotte...

Le matin, lentement, blanchit les toits. Combien de temps a-t-il marché ainsi, sans voir le chemin?... Maintenant, il est dans son quartier; l'instinct l'a ramené : voilà sa rue. Les boutiques s'ouvrent; on le regarde passer honteux, défait, les vêtements en désordre; on le connaît, le petit Louis : des regards étonnés le suivent. La demeure qu'il fuyait hier est ouverte; allons!... il en franchit le seuil, tête baissée, traverse la cour, monte l'escalier en étouffant ses pas. La porte est entre-bâillée : dans l'entre-bâillement la chatte arrêtée le regarde venir; elle fixe sur lui ses yeux, ses deux yeux jaunes.

Il arrive, — oh! comme son cœur bat! — d'un doigt tremblant, il pousse la porte qui cède...

Elle n'a pas dormi non plus, la vieille tante; elle est là, debout, toute droite, petite, en deuil, et si pâle!... Elle ne fait point de reproche; elle dit seulement :

— Ah! vous voilà!

Alors lui, le misérable enfant, il succombe, ses jarrets fléchissent : il s'abat sur les genoux. Et la pauvre femme enveloppe de ses bras chétifs ce fils de son frère, qui vient de la faire tant souffrir. Et ils pleurent longtemps ensemble... Et le petit Louis se relève honnête homme pour toujours, — oh! oui, pour toujours[1]! »

* * *

Sans être fataliste, on peut déjà voir par les épisodes qui précèdent et dans lesquels se manifestent toutes les aspirations, tous les enthousiasmes et toutes les sensibilités de l'enfant, comme une sorte de présage de malchance qui pèsera inéluctablement sur sa destinée : une jeunesse de privations et de misère, une existence précaire et solitaire, puis une fin remplie de déboires, une fin triste et lamentable.

1. *Le Voltaire illustré,* nº 5. — 1er février 1880.

Mais n'anticipons pas. Sur son enfance, l'homme nous donne encore un souvenir d'une puérilité adorable qu'il intitule :

MA TANTE ROSALIE [1]

C'était ce qu'on appelle un homme de bataille
Que mon grand-père avec sa haute et forte taille.
Me voyant orphelin, si frêle, sans appui,
Il me prit sous son bras et m'emporta chez lui.
J'étais encore enfant lorsqu'il mourut. Sa fille
M'éleva seule alors. C'est toute ma famille.
— Ma tante Rosalie — Éternel et cher deuil!
O ma religion, ma sainte, mon orgueil!
Image rayonnante, ineffable, précise
Au fond de mon passé comme un vitrail d'église!...

Entre mes souvenirs, un me reste du temps
Où nous étions encor trois. Moi, j'avais quatre ans.
— J'aime à me voir petit lorsque je parle d'elle. —
Je devais chaque soir m'en aller sans chandelle,
Affrontant le parcours d'un terrible couloir,
Gagner mon lit au fond d'un grand cabinet noir.
C'était dans un logis comme on n'en voit plus guère;
Vaste et propre au repos des vieux hommes de guerre,
Sans doute, mais construit de grands coquins de murs
Dont les angles rentrants me paraissaient peu sûrs.
Ajoutez, s'il vous plaît, qu'un vieux tapis par terre
Assourdissant les pas, augmentait le mystère.
Chaque soir donc, j'allais sans lumière, tout seul,
— Comme un homme — selon les ordres de l'aïeul,
Et j'arrivais. Mais là, ma prière avalée,
Mes quatre ans dans les draps, la chambre ensorcelée
S'emplissait tout à coup pour mes yeux effarés
D'un tel fouillis d'objets ronds, pointus ou carrés,
Mais toujours menaçants; les grimaces bourrues
Sans cesse faisant place aux bêtes incongrues
S'entremêlaient d'un choix de monstres si divers;
Les géants succédaient aux nains jaunes, bleus, verts,
Si variés, si prompts, que j'en admire encore
Le génie inventif qui les faisait éclore,
Et, par comparaison, constate avec ennui
Combien mes facultés sont moindres aujourd'hui.
J'étais perdu. Soudain, une marche légère,
Une voix qui disait : Dors-tu?... C'était la chère,

1. *La Lune Rousse*, n° 79. — 9 juin 1878.

La tante. Adieu terreur! Elle contait tout bas
Un joli conte; et puis, si je ne dormais pas :
— Ah! maintenant voilà le plus beau, disait-elle,
Je ne vais plus parler, je tire la ficelle,
Et toi, regarde bien au fond de l'oreiller :
Dans un instant tu vas voir le soleil briller
Sur des jardins tout pleins d'oiseaux, de fleurs, d'oranges;
Et puis tu dormiras, et tu verras les anges...
Et je voyais. Le rêve à mes yeux endormis
Montrait exactement ce qu'elle avait promis.

De la terre où ma sainte à cette heure repose
Chaque année au printemps monte une odeur de rose,
Et bien des ans ont fait son coin de gazon vert
Fleurir et refleurir. — Eh bien, les soirs d'hiver,
Quand la neige dehors au loin couvrant les rues,
Seul près d'un feu qui meurt, dans les cendres accrues,
J'ai vu chaque tison s'éteindre tour à tour;
Quand, triste, poursuivant de détour en détour
Mon esprit qui toujours vers le passé remonte,
De mes bonheurs perdus j'ai longtemps fait le compte,
Il me semble parfois, dans un éloignement
Vague et pâle, revoir son visage charmant
Comme aux jours envolés me sourire; il me semble
Encore que sa main presse ma main qui tremble...
Et les rêves anciens repeuplent mon sommeil,
Et je revois les grands jardins pleins de soleil,
D'oiseaux bleus, d'orangers dorés, de fleurs étranges,
Et dans mon oreiller je vois encor les anges.

Le jeune Gosset fit au lycée de sommaires études, auxquelles il suppléa par un esprit naturel qu'on a pu apprécier depuis chez le poète et le journaliste.

L'élève sortit donc de Sainte-Barbe à quinze ans et demi, n'ayant pour tout bagage que des aptitudes pour le dessin. Il débuta à l'atelier d'un peintre nommé Pâris. Il n'y resta pas longtemps, car son grand-père, ne pouvant lui arracher le crayon des mains et pensant qu'il fallait choisir un autre chemin pour arriver à changer la mine de plomb en mine d'argent, le plaça chez l'architecte André Cheviron. Mais bientôt maître et élève, abandonnant compas, équerre et tire-ligne pour le fusain, firent des charges et même illustrèrent ensemble une mirifique histoire : *L'Histoire du sire de Framboisy.*

Pour se soustraire, malgré tout, à l'influence de la ligne droite, le futur caricaturiste retourna à la peinture, continua ses études dans l'atelier de

Leloir, un classique, et entra à l'École des Beaux-Arts où il fut admis pour concourir au prix de Rome.

Nous avons dans ses *notes*[1] une page consacrée à cette épreuve; la voici :

« Jeudi prochain, 25 mars, tous les jeunes Français, illusionnés d'art, pourront se présenter au concours du prix de Rome, et tenter la première épreuve de peinture. Ils seront un peu moins d'une soixantaine — je connais cela — réunis, aux premières lueurs de l'aube, dans la troisième cour, à gauche, de l'École des Beaux-Arts, armés d'une boîte à couleurs, d'un chevalet portatif, d'une toile « de 6 » et munis d'un petit pain d'un sou.

Il y a vingt ans, à pareille époque, j'étais de la fête; je voudrais pouvoir en être encore. Je n'avais point fermé l'œil de la nuit précédente; si l'on m'avait proposé de renoncer au concours, pour être, tout simplement, sur l'heure, Vélasquez ou Titien, j'aurais eu un beau rire de dédain et de refus. La plupart des concurrents, jeudi, seront tout pareils à ce que j'étais.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le vainqueur aura le prix de Rome. C'est-à-dire que, honoré de la faveur patriotique et d'une subvention de l'État, au lieu d'être un artiste, une sorte d'initiateur, de prophète, ému au cours de sa vie, laissant, en ses œuvres, trace de son temps pour la postérité, il s'étudiera à refaire du vieux, loin de son pays, refroidissant sa flamme aux marbres émiettés de l'irrémédiable Italie, épuisant son amour aux grandes filles en pain d'épice du Transtévère, égrenant ses belles années dans la poussière et l'ennui des choses mortes.

Puis, si vraiment il est marqué du signe auquel on reconnaît les peintres majestueux, il reviendra vieillir en France, investi des commandes officielles, déposant sans relâche, le long des murs, de vastes et insipides pastiches des écoles enterrées.

Qu'importe!... Allez au premier essai du concours, enfants. Si, quelque jour, un souffle d'amour réel pour l'Art et la Vérité vous emplit les poumons, si la poignante et auguste Réalité vous fait battre le cœur, vous saurez bien, de vous-mêmes, rejeter la guenille moisie et cuistrale qu'on vous impose. Allez, pendant tout un jour, manger votre pain blanc de jeunesse, au fumet vertigineux de l'Espérance...

1. *Le Voltaire illustré*, nº 12. — 21 mars 1880.

Et soyez émus devant vos professeurs, comme je le fus, autrefois, devant Horace Vernet.

Voilà longtemps déjà. C'était près de l'École : je voyais venir à moi, sec, astiqué, cambré, ce petit vieux gaillard, qu'il convient de ne point rapprocher de Delacroix, par exemple, mais qui n'en déroulait pas moins *la Smala,* du bout de la brosse, avec une certaine désinvolture. Il fumait un énorme cigare, et j'avais aux doigts les premières cigarettes.

— Si je lui demandais du feu! pensai-je. On a de ces audaces ravies dans l'enfance. Horace Vernet s'y prêta fort bien, souriant. Mais moi, perdant la tête, rouge au delà des oreilles, je laissai choir ma cigarette, la ramassai, de plus en plus confus; puis, prenant le cigare qui me parut éteint, songeant peut-être dans mon délire à le raviver, je l'approchai de mes lèvres, avec un trouble tel que je mis dans ma bouche le côté du feu.

— Bon! ce n'est rien; du feu, vous en avez là, me dit le vieillard, en me touchant le front; et riant d'un rire qui fit vaciller les longues pointes gommées de sa moustache, il ajouta :

— Vous en avez là! vous serez un artiste...

Hélas! »

Si, jusqu'alors, les ressources de tante Rosalie avaient été presque suffisantes pour elle et son « petit Louis », elles ne correspondaient plus que péniblement aux besoins sans cesse grandissants du fort garçon qu'était devenu son neveu. Le jeune homme dut abandonner l'École et se mettre en quête d'un emploi lucratif. Ce fut à son professeur d'architecture, avec lequel il était resté en relations d'amitié, qu'il s'adressa. Celui-ci lui donna une lettre de recommandation pour Nadar.

— Comment t'appelles-tu? lui demanda ce dernier.

— Louis Gosset de Guines.

Et sans plus de pourparlers, l'ancien compagnon de Murger qui, par expérience avait apprécié l'influence d'un nom, lui dit d'en chercher un autre.

Le lendemain, le jeune Gosset apportait celui de *Gil,* dont la dernière consonne sera doublée, plus tard.

« Il préféra s'appeler André Gill... écrit Firmin Maillard dans sa *Cité des Intellectuels;* pourquoi, je n'en sais rien, c'était son affaire; mais comme il n'était pas bête il supprima l'e muet pour n'avoir pas l'air d'un bouffon de la comédie italienne, suppression qui, en même temps, donna au mot une allure anglaise. Peut-être a-t-il voulu prendre la moitié du

nom du célèbre caricaturiste anglais Gillray, avec qui, du reste, il avait plus d'un point de commun, y compris les cinq dernières années de la fin...[1]

Mais je suis bon; savait-il seulement qu'il y eut un caricaturiste anglais de ce nom? A ce sujet, je ferai remarquer combien il est déshonorant, paraît-il, de faire de la caricature, car pour un qui signe de son vrai nom, il y en a dix qui se croient obligés de prendre un masque. »

Prit-il le prénom d'André, ainsi qu'on l'a dit, par reconnaissance envers son ancien patron Cheviron? C'est possible. Quant au nom de Gill, rien ne prouve qu'il l'emprunta plutôt à l'Angleterre qu'à l'Italie, car sa première signature, au *Journal amusant*, fut *Gil* en trois lettres, Gil, dont le nom, suivant l'expression d'un spirituel fantaisiste, « ne battait encore que d'une aile ». Son pseudonyme nous paraît tout simplement puisé dans son propre fonds, c'est-à-dire extrait de ses nom et prénoms : dans Louis-Alexandre Gosset, ne trouvons-nous pas, en effet, André dans la finale d'Alex*andre,* et Gil retourné dans *L*ou*i*s et *G*osset? Toujours est-il que, nom et prénom inventés et approuvés, notre dessinateur se présenta avec une lettre de Nadar chez Philipon, directeur du *Journal amusant*. Cette feuille payait peu les dessins des inconnus et ne les faisait paraître que lentement. Gill cherchait donc toujours un emploi. Cheviron l'envoya encore avec une nouvelle recommandation chez un excellent homme, M. Duchod, dessinateur en broderies.

M. Duchod était un rare travailleur. A peine levé, il saisissait le métier et piquait ses broderies jusqu'au soir, prenant bien juste le temps de manger.

Quand Gill arriva chez lui avec sa lettre, M. Duchod, nécessairement piquait. Sans lever les yeux, il écouta les offres de service du jeune homme.

1. Gillray (James) 1757-1815. Placé au premier rang des dessinateurs satiriques de son époque par sa verve et son esprit, plus que par son talent, Gillray fit tout d'abord la guerre au gouvernement de Georges III. Les ministres, aussi peu ménagés que le souverain, craignant les effets de ses attaques mordantes, lui firent offrir de payer grassement son silence.

Ayant accepté ce marché, peu digne d'un véritable artiste, Gillray retourna son crayon redoutable contre la France, et c'est beaucoup à ses caricatures agressives, — répondant d'ailleurs aux aspirations britanniques, — que l'Angleterre se détermina à combattre Napoléon Ier.

Sa conduite irrégulière autant que son intempérance lui firent perdre la raison, et après six années passées dans un état de monomanie souvent furieuse, il se suicida.

Son œuvre se compose de quatre à cinq cents pièces dont quelques-unes sont devenues fort rares. En 1830, on en reproduisit une partie en deux volumes in-folio, tirés à petit nombre et accompagnés d'un volume in-octavo contenant une explication, presque toujours nécessaire, car les ridicules des victimes de Gillray sont oubliés depuis longtemps.

# COMMENT ON FAIT UN TABLEAU DE PAYSAGE, — par GIL.



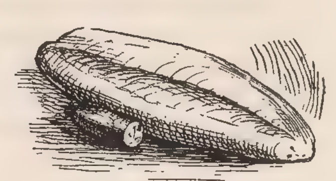
16197

Si la fatalité vous a créé paysagiste, il peut se faire que vous vous réveilliez avec l'idée de faire un paysage.



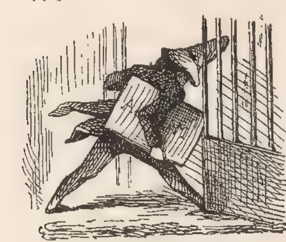
16198

Alors vous saisirez immédiatement les quelques objets indispensables à l'exécution d'un tableau de paysage d'après nature,



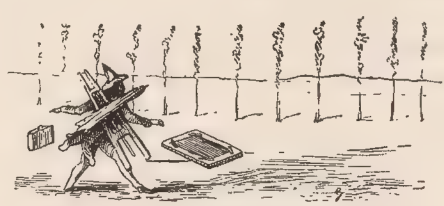
16199

et vous y joindrez de quoi casser une croûte.



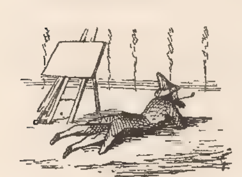
16200

Puis, sortant par une des 60 ou 80 barrières de Paris, vous allez droit devant vous,



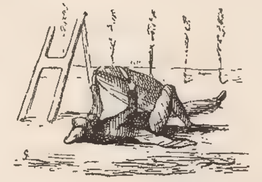
16201

tout droit devant vous, jusqu'à ce qu'un site pittoresque parle à votre âme étonnée et ravie.



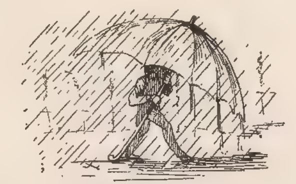
16202

Alors, comme vous êtes arrivé de bon matin, et que vous avez du temps devant vous, vous fumez une pipe à seule fin de bien vous pénétrer de la poésie du lieu.



16203

Et, tout en cassant une croûte pour faire passer le goût de la pipe, vous réfléchissez que les effets du matin sont usés, et que le soleil de midi donne des effets brillants bien plus en rapport avec la nature de votre talent.



16204

Mais, à midi, une circonstance fortuite vous inspire l'idée de déployer votre ombrelle;



16205

et vous réfléchissez que le soleil couchant a une poésie et des effets vigoureux bien en rapport avec la nature de votre talent.



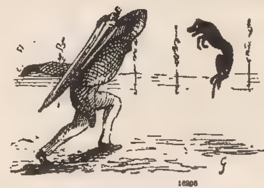
16206

O heure poétique du soleil couchant!... vous voyez passer, dans la demi-teinte, de blondes jeunes filles qui reviennent des champs,..... et, bercé par de douces rêveries, vous vous laissez aller à un sommeil plein de charmes.



16207

Mais un effet de lune vous réveille et vous fait songer aux douceurs du chez soi,



16208

et apprécier une seconde fois l'utilité de l'instrument dit ombrelle de paysagiste.



16209

Et, le lendemain, un rhume de cerveau que vous constatez avoir attrapé la veille vous fait remarquer que le paysage d'après nature a bien ses inconvénients, et que faire un paysage, de *chic*, serait bien plus en rapport avec la nature de votre talent.

Le silence se fit bientôt, car le protégé était timide et préféra rester en admiration devant l'infatigable piqueur, plutôt que de l'arrêter dans son travail. Après une heure de faction, il reçoit de M. Duchod une commission pour la place Dauphine. Gill part, revient; M. Duchod piquait encore, et lui indiqua par la parole un énorme paquet à porter à l'extrémité du faubourg Poissonnière. Quand Gill revint, il était tard; M. Duchod piquait toujours. Ce soir-là Gill reçut quatre francs.

Avec quatre francs on peut vivre, mais c'est fâcheux de sortir de Sainte-Barbe pour exercer l'emploi de commissionnaire. Il réfléchit à cette position, alla trouver Gillot qui l'adressa à Léo Lespès.

En attendant qu'il devînt Timothée Trimm, Lespès travaillait à un ouvrage sur le clergé de France. Il s'enquit auprès du jeune homme de ce que lui coûterait un panthéon contenant la charge de tous les orateurs chrétiens, avec le pape au milieu. Gill demanda soixante francs; ça en valait deux mille : Lespès accepta.

Gill apporta la pierre pour y travailler chez M. Duchod. M. Duchod piquait comme autrefois et ne s'aperçut de rien. Un jour pourtant, dans un de ses rares moments de repos, il passa derrière Gill et aperçut, sur le coin de la pierre, Lacordaire qui se dressait dans une pose désopilante.

— Eh! quoi, vous savez donc dessiner, lui dit-il.

— Vous l'ignoriez!

— Sans doute.

— Et ma lettre de recommandation?

M. Duchod, occupé à piquer, ne l'avait pas lue et avait compris que Gill s'était présenté comme commis pour tout faire.

A partir de ce moment, il l'entoura de bontés, le recommanda à droite et à gauche et lui fit faire des enseignes[1].

Gill ne revit M. Duchod que dix ans plus tard, après le succès. Il était encore penché sur sa machine qui faisait toujours son tic tac. André Gill paraît sur le seuil, M. Duchod lève la tête, comme autrefois, d'un mouvement. Il reconnaît aussitôt son ancien commissionnaire, son dessinateur. Une larme, coulant de ses yeux, tomba sur la soie : tac[2].

En 1862, il tira au sort. Ce jour est particulièrement triste. Gill avait, après avoir mangé la panade quotidienne préparée par sa tante, quitté, au

1. Félix Jahyer. *Diogène*. — 14 septembre 1867.
2. F. Champsaur. *Les Hommes d'aujourd'hui*, nº 10.

lever du soleil, la maison de la rue Neuve-Guillemain[1], et il allait seul à l'Hôtel de ville. La chance lui sourirait-elle, enfin? Sa tante, là-bas, priait. Sur les boulevards, à ses côtés, des jeunes gens joyeux passaient. Tous avaient des amis, une famille, de l'argent, quelqu'un qui les accompagnait. Gill était seul. Vient l'heure du tirage. Gill, comme toujours, tombe sur un mauvais numéro.

Machinalement, il s'en va. Que faire? Il n'a pas un sou. Les autres filent en chantant devant lui, les numéros au chapeau ou à la casquette. Ils s'arrêtent dans les cafés, les restaurants, chez les marchands de vin. Lui, qui se sait valoir autant que plus d'un, ne peut s'asseoir nulle part, n'a personne à qui parler. Il vague toute la journée, de-ci, de-là. Le soir enfin, exténué, brisé, Gill retourne rue Neuve-Guillemain, traverse la cour, rentre chez sa tante, comme un chien lassé rentre au chenil. La bonne femme l'attendait. Elle avait prié, mais avait je ne sais quel pressentiment.

— Tu as un mauvais numéro, dit-elle de sa voix résignée.

Et Gill, ulcéré par les souffrances accumulées, s'irrite et répond à sa tante, à sa sainte :

— Oui, mais ça ne fait rien. Si j'avais eu un bon numéro, je me serais vendu pour vous payer vos panades et votre gîte[2].

Paroles amères, certes, mais non d'ingratitude, exprimant le regret d'être resté si longtemps à sa charge sans avoir jamais pu l'aider en rien. Honteux de son emportement, il lui en demanda aussitôt pardon. Tante Rosalie connaissait trop le grand cœur de son « petit Louis » pour le lui refuser.

Un jour plus triste et plus malheureux encore fut celui où il rejoignit son régiment, le 44e de ligne, à Nogent-sur-Marne. Il en garda une page de souvenirs dont sa mémoire était toute fraîche au bout de cinq ans et qu'il offrit alors aux lecteurs de *la Rue*[3], de Jules Vallès.

« 20 *octobre*. — Ils garnissent leur giberne et font leur sac pour la bataille.

Ils vont quitter la caserne.

Il y a cinq ans, jour par jour, j'y entrai.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

1. Cette petite rue, qui n'existe plus, était située entre la rue du Four et la rue du Vieux-Colombier (VIe arr.).

2. F. Champsaur, *ibidem*.

3. *La Rue*. — 26 octobre 1867.

Nous nous sommes détachés trois, qui nous connaissions à peine le matin, mais dont la tristesse avait fait le soir des amis.

La caserne est à Nogent.

Nous suivons la grande route, muets. Nous avons la gorge et le cœur serrés, mais chacun de nous va d'un pas ferme et la tête haute pour tromper ses compagnons. A droite et à gauche, les grands peupliers frissonnants nous regardent passer. — Il est sept heures du soir; la nuit est descendue tout à fait. Nous avançons... une masse grise apparaît : c'est le fort, — voici l'entrée.

Je m'arrête, les deux autres aussi; nos yeux se rencontrent... rien qu'un instant. On pleurerait. Puis, tous les trois, nous jetons un regard en arrière, là-bas où l'on voit Paris, reconnaissable à son dôme de rouge vapeur sur le bleu sombre du ciel piqué d'étoiles. Le silence! rien dans l'obscurité que le pas dur et régulier de la sentinelle qui passe sur le talus. — Ah! s'il était possible de reculer, de fuir, de retourner là-bas, *chez nous!* Ce n'est pas loin cependant, n'est-ce pas? Eh bien, non! il faut avancer, — et quand nous aurons fait dix enjambées encore, nous aurons perdu sept ans de liberté.

Sept années, — les plus belles!... Il le faut, puisque je n'ai pu donner en échange à mon pays deux mille cinq cents francs.

A moins d'être bossu cependant, mais je ne suis pas bossu. — Il faut avancer, traverser le pont-levis qui tremble sous nos pas et retentit avec un bruit de chaînes; la porte est là, béante comme une gueule; il la faut franchir, il faut s'engouffrer sous la voûte...

— Chez le major, les *bleus!* nous crie un sergent de planton, silhouette immobile, impassible. Nous débouchons dans la vaste cour noire et déserte. A gauche, la poudrière; à droite, les casemates; au fond, tout au fond, deux grands bâtiments tristes. L'un est pour les soldats, l'autre pour les officiers. C'est dans celui-ci, au rez-de-chaussée, qu'est la chambre du major : deux chandelles clignotent derrière les vitres sales. La porte est ouverte. D'autres *bleus,* des *pierrots* comme nous, arrivés dans la soirée, sont en train de se faire inscrire. Le major est assis, devant un registre; assisté d'un fourrier, il écrit au fur et à mesure les noms des arrivants et les place dans une compagnie, au hasard. Nous passons à notre tour, et nous sommes désignés tous trois pour la 5ᵉ du 1ᵉʳ. Ensemble! C'est une chance!

La 5e du 1er?... Nous longeons les murs en demandant à chaque porte. Voyons la cantine : elle est pleine; les nouveaux paient à boire aux anciens; ils chantent, les malheureux!... Un caporal veut bien nous conduire. Il nous fait monter un escalier boueux, aux marches pourries. Une porte grince : nous sommes arrivés; c'est la *chambrée,* la chambrée profonde et noire.

A la lueur tremblante d'une chandelle qui fume sur la *planche à pain,* on distingue à peine les râteliers d'armes et les trente lits, quinze de chaque côté, adossés au mur. Le lit! c'est, sur quatre pattes en fer, quatre planches ajustées qui supportent l'ombre d'un matelas; une couverture brune enveloppe le tout, et donne à cela l'aspect d'une grande tablette de vieux chocolat, — pas une chaise, pas un tabouret, rien : le soldat n'a pas le droit de s'asseoir.

Nous prenons au hasard trois lits, l'un près de l'autre; demain on nous séparera, nous serons numérotés par rang de taille.

Dix heures, — les autres montent et emplissent de bruit la chambrée. On a fermé la cantine où ils ont dépensé en casse-poitrine, pour s'étourdir, les quelques sous que leur a glissés leur mère, le matin. On les croirait joyeux, ils sont ivres; — et ils s'endorment d'un sommeil de plomb.

Mais le réveil!... Ah! le réveil est lugubre, je vous assure. Ils se lèvent, font leur lit et descendent dans la cour au commandement, ahuris, désespérés, l'œil atone, le front crispé; ils sont pâles et on ne les entend point parler; croyez-moi, je les ai vus, j'en étais.

Ne dites pas : ce sont des hommes du 44e. Tous des numéros! Les hommes, ils sont morts la veille!

Pendant un an, on m'a crié : *Tête droite!* j'ai fait tête droite; *Tête gauche!* j'ai fait tête gauche; on m'aurait crié : Tue! j'aurais tué. Fais-toi tuer! je me serais fait tuer sans demander pourquoi. J'étais un soldat. J'ai fait l'exercice, la corvée, j'ai astiqué, cuisiné, balayé, *balancé jules;* j'ai même commandé quatre hommes, — mais il me semble, maintenant, que je dormais et que je n'ai pas vécu une minute de cette année-là. Du jour seulement où j'ai cessé d'être un fusilier de la 5e du 1er du 44e, je suis redevenu Moi; encore m'a-t-il fallu six mois pour renaître!

Je rends grâces au hasard qui m'a tiré de là avant que je ne fusse ankylosé dans l'abrutissement; même je ne regrette pas d'avoir porté le harnais, cela durcit et rend fort contre le malheur à venir. — Mais, c'est égal, — je sais pourquoi les soldats n'ont pas peur de mourir! »

Au régiment, le simple fusilier devint donc caporal, il en recouvra du coup ses facultés, et l'artiste illustra un *Traité du duel,* par le capitaine Robaglia.

Libéré au bout d'une année de service, Gill revint à Paris, encore vêtu de l'uniforme de soldat qu'il dut garder jusqu'à ce qu'il eût gagné quelque argent pour se payer un autre vêtement.

Dès son retour, il entra dans un petit atelier de la rue Saint-Jacques pour dessiner et peindre, pour les images d'un sou, des petits soldats bleus et rouges. C'était encore l'armée! Celle-ci faisait bientôt de lui un civil, car au bout d'un mois il pouvait changer de défroque.

C'est alors qu'il trouva dans l'illustration, à côté de Célestin Nanteuil, un travail plus rémunérateur : il gagnait deux francs par jour à dessiner les bois des *Légendes populaires.*

Les débuts de Gill furent des plus pénibles. L'ouvrage lui manqua souvent. A combien de portes dut-il frapper, et à quelles portes? On s'en doute par la diversité des travaux, ignorés pour la plupart, qu'il entreprit à cette époque pour gagner son pain quotidien; en même temps qu'il crayonnait sur la pierre pour des éditeurs d'estampes religieuses, il s'était fait une spécialité des portraits après décès.

Quelles angoisses n'a-t-il pas vécues, quelles misères n'a-t-il pas connues? Écoutons-le :

« Oui, mon cher ami, il est de moi, ce croquis que vous avez trouvé un soir chez l'Auvergnat de la rue Serpente, au milieu de la ferraille et des verres cassés; quant au profil qu'il représente, je ne l'ai pas connu vivant.

Avant d'avoir conquis ma part de pain au soleil, j'ai crayonné beaucoup de ces dessins lugubres, *Portraits après décès*[1]; c'était, je crois, une spécialité dans le quartier pauvre que j'habitais alors, et l'on en retrouverait quelques-uns par-ci, par-là, dans les mansardes ouvrières. Du reste, je ne regrette pas que le besoin de gagner ma vie m'ait placé souvent en face de ces têtes de trépassés : le doigt de la mort, en les modelant pour l'éternité, leur imprime d'étranges grimaces, de singuliers sourires. Pour le métier que je fais à présent, ce sont là de bonnes études.

Celle que vous avez retrouvée, que j'ai vue l'autre jour à votre mur dans un petit cadre noir, porte la date lointaine de 1865. Il y a eu de l'ouvrage pour moi dans ce temps-là. Le choléra, dont j'avais peur, m'a fait vivre à peu près un an, ma foi!

1. *Le Peuple,* n° 10. — 13 février 1879.

Les gens tombaient comme des mouches. La photographie coûtait cher, on me savait pauvre et peu exigeant :

— Allez chercher l'artiste de la rue Neuve-Guillemain! L'artiste était au bain froid. Une fois au moins, chaque jour, entre deux brassées, j'entendais le baigneur crier mon nom. Eh! houp! j'étais hors de l'eau, ruisselant comme un caniche. Courir à ma cabine, m'essuyer dans mes hardes, c'était l'affaire d'un moment, et j'étais au « client ». Je le suivais, quel qu'il fût, dans les greniers, dans les galetas, dans les petits logements d'ouvriers; j'arrivais après le médecin, après le prêtre; je laissais en partant cette consolation de ceux qui restent : un souvenir du visage des êtres disparus. Et j'ai souvent fait crédit. Tenez, le dessin que vous avez, il ne m'a pas été payé.

Dans la petite rue noire, étroite où je demeurais moi-même, c'était un pauvre homme de menuisier dont la femme était morte en quelques heures. J'entrai, timide et furtif, conduit par un voisin; il me reçut gravement et avec embarras, parlant bas, me regardant avec des yeux qui remerciaient déjà.

C'était une grande misère. Il y avait une chaise préparée en face du cadavre; je tirai une feuille de papier et je commençai. Le voisin s'en était allé.

— Vous n'y verrez peut-être pas assez, monsieur?

— Très bien; merci.

La fenêtre était fermée, les rideaux tirés. Sur la table de nuit, couverte d'un grand mouchoir blanc, on avait déposé l'eau bénite et la branche de buis dans une soucoupe fêlée. Tout près, deux chandelles fumaient en guise de cierges, éclairant la morte mal couchée dans un lit de bois peint, disloqué aux jointures. Autour, le taudis était noir. A peine on distinguait confusément les lignes misérables du mobilier : une table, une commode en bois blanc, quelques ustensiles de cuisine abandonnés, aux angles desquels la lumière vacillante mettait des tons rougeâtres. Et dans le coin, au fond, les deux yeux du veuf qui était au pied du lit.

Le dessin avançait lentement. C'était un vilain métier, rude et triste.

Au dehors, pas un bruit : cette rue, démolie aujourd'hui, était déserte, morne; quelques rares passants, jamais une voiture. Il n'y avait dans le silence que la respiration entrecoupée de l'homme : je ne le voyais pas pleurer, je l'entendais sangloter en dedans. Ils aiment bien leurs femmes, ces gueux-là! Et je continuais à copier les froides lignes du visage mort, les cheveux plaqués aux tempes, la peau collée à l'os, le nez pincé, la bouche restée tordue d'avoir vomi son dernier râle, et les prunelles ternes avec le

regard étonné des yeux qu'on n'a pas fermés. C'est une chose étrange et particulière aux cholériques qu'on ne peut baisser leurs paupières.

Il y avait une odeur âcre qui m'épouvantait; je ne sais si l'homme s'en aperçut :

— Monsieur, me dit-il, voulez-vous que j'aille chercher du chlore?

Je le regardai : il avait les dents serrées, la peau de son visage tremblait, les larmes allaient jaillir. Je répondis : — Non.

Nous restâmes là une heure : moi, le cœur serré, respirant le moins possible, songeant aux opinions contradictoires des médecins, à la contagion, aux miasmes, observant la décomposition rapide et l'horreur grandissante; lui, toujours immobile sur sa chaise. Il ne se leva que deux ou trois fois pour moucher les chandelles dont le suif coulait en larmes jaunes.

Le dessin était fini, je le lui présentai.

— Oui..., oui..., fit-il, et il fut presque heureux, une seconde. Puis, comme j'avais pris mon chapeau et mon carton :

— Pardonnez-moi, monsieur, fit-il, en me reconduisant sur le carré, je n'avais pas osé vous dire..., vous n'auriez pas voulu tirer le portrait..., voilà déjà bien du temps que je ne travaille pas...

— Ne parlons pas de cela, lui dis-je; plus tard... c'est bon... au revoir, monsieur.

Je retrouvai le jour et la respiration dans la rue. Et au bain froid, tout de suite! Jamais je n'ai été déshabillé plus vite. Je grimpai l'échelle, et... une... deux... trois... pouf! Du haut de la girafe, mon cher! Ah! l'eau était bonne.

Aujourd'hui encore, ces têtes mortes me reviennent en mémoire et je les vois grimacer parfois sous le crayon, dans la bouffissure des heureux, des puissants du jour, de ceux que je dessine à cette heure.

Et c'est peut-être la cause de cette mélancolie que vous avez su lire à travers la gaieté bouffonne de ma caricature. »

Quand il ne touchait pas le prix de ses dessins et qu'il ne savait où souper, il allait chez sa bonne tante qui l'accueillait à bras ouverts.

La vieille fille, la sainte femme est morte sans avoir eu la joie de voir parvenir à une meilleure situation le grand garçon qu'elle avait élevé avec tant de peine et en qui elle avait mis toute son affection. Gill y pensera toujours, et n'en parlera jamais qu'avec la plus profonde vénération.

« Ceux que j'aime, disait-il, seront aimés jusqu'à la fin de mon souffle et sans refroidissement. »

Voici, encore à propos d'elle, une page charmante entre toutes, où il ébauche ses premiers souvenirs :

*Les notes qui suivent, écrit-il, et que je retrouve dans un vieux carnet de l'an dernier, eussent peut-être été mieux encadrées dans tout autre genre de publication*[1].

« La petite rue est condamnée ; elle va mourir... A droite et à gauche, les vieilles maisons désertes se penchent, et de leurs fenêtres noires, comme avec des yeux mornes, contemplent leurs entrailles, dont le sol est jonché : poutres, moellons, charpentes et ferrures.

Je marche à travers les débris, j'escalade les monticules de plâtras, je trébuche aux grilles renversées.

N° 5, c'est ici !...

Pauvre vieille demeure où je fus élevé, où, vingt-quatre ans, j'ai vécu !

Comme te voilà triste, éventrée !...

Salut, grosse porte cochère verte, et toi, loge du père Henry !

*
* *

« C'était un antique et fidèle portier, le père Henry ! Il était là depuis trente ans. L'expropriation l'a chassé sans l'indemniser ; maintenant il va par les rues nouvelles, désolé, assassinant les airs d'opéra sur un orgue barbare, car il est tellement cassé qu'il n'a pu trouver autre part un cordon à tirer. Pauvre vieux !... Il était de race noble, — Henry de Rouck, c'était son nom, — et républicain, quoiqu'il défendît aux enfants de jouer dans la cour et aux pauvres d'y chanter.

Il avait eu le fémur démis, je ne sais à la suite de quel accident, et boitait d'une façon comique. — C'est lui qui nous disait :

« Il est venu un grand monsieur brun, bien pris, *dans ma taille.* » Et nous de rire !

A présent, il mendie ! Où ?...

Je voudrais vous rencontrer, père Henry.

*
* *

« Le logement où, mon père et ma mère morts, ma tante m'apporta chez mes grands-parents, c'est ici, — l'escalier à droite, au premier.

1. *Gill-Revue*, n° 2. La Vessie.

La porte est ouverte, ouvertes les croisées, ouvertes les armoires — comme autant de blessures; — que de poussière accumulée!

*
* *

« Je traverse les pièces et j'arrive à la grande chambre à coucher du fond, dont les fenêtres donnent sur la rue. Là, au rez-de-chaussée de la maison en face, était la boutique du chaudronnier, M. Bonafé, dont l'infatigable marteau m'agaçait si fort : Pin! pan! pan! toute la journée. Mais les belles casseroles qu'il faisait, — et les moules à pâtisserie!... Dans chacun de ses cuivres, vers midi, je voyais reluire un beau soleil tout en or...

A gauche, dans cette chambre à coucher, voici l'alcôve où est décédée ma grand'mère. C'était pendant ma première année de collège. On m'amena tout frissonnant, dans mon uniforme neuf de barbiste, devant cette morte rigide sous le drap blanc. — Je voyais un cadavre pour la première fois; — je l'ai bien embrassée!...

*
* *

« Je m'assis à cette place et j'essayai de fixer sur le papier les traits, immobiles désormais, de l'être que j'ai le plus aimé au monde. — Oh! les larmes que j'ai versées sur ce croquis inhabile!... Deux mois plus tard, j'ai eu huit prix d'un coup : — la bonne femme eût été contente de les voir!...

En face est la cheminée autour de laquelle nous étions réunis le soir, et où je faisais fondre du plomb que je coulais dans un moule en bouchon pour me faire une épée. — Et les deux grandes armoires au linge, l'orgueil de ma grand'mère!

*
* *

« Il y a près de l'alcôve, un petit cabinet; les livres étaient là. Tout petit, je grimpais sur les chaises pour atteindre, aux plus hauts rayons de la bibliothèque, les volumes à images. « Petit Louis, disait la tante Rosalie, petit Louis, tu te casseras les reins! » Je ne me suis pas cassé les reins, ma bonne tante.

Puis encore le cabinet noir où l'on pendait les robes. J'y croyais toujours voir les pendues de *Barbe-Bleue*... Et la cruche qui s'y trouvait, m'a-t-elle fait peur!

*
* *

« J'avais dix ans quand arriva ma première maladie, une grande fièvre typhoïde, et j'étais couché là, dans cette salle à manger. Eux, les grands-parents, dans une pièce à côté, dînaient en cachette et l'on prenait bien des précautions pour que je n'entendisse rien, car j'avais joliment faim, et mon grand cousin, le docteur, avait prescrit la diète.

J'écoutais, calme, sans crainte, sachant toutes les tendresses qui me gardaient, les histoires que me contait la tante Rosalie; ou bien je m'assoupissais dans la torpeur de la fièvre; alors il se faisait un grand silence.

Et puis, par l'entre-bâillement de la porte qui s'ouvrait sans bruit, le grand-père passait sa tête blanche :

— Eh bien?

Pour mieux entendre la réponse, il arrondissait en entonnoir la main près de son oreille; et la tante Rosalie lui soufflait bien bas :

— Il dort.

Moi, je ne dormais pas, mais je faisais semblant; et j'étais heureux d'écouter ces voix aimées qui se faisaient plus douces encore pour ne point troubler dans son repos le petit enfant malade. . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

O charmants souvenirs!... à chaque pas, dans ce grand logement qui va partir en poussière, je vous retrouve, et je vous revois aussi, vous, les ombres chères de ceux qui ne sont plus.

Mais à cette heure où je vais seul dans la vie, j'eusse aimé qu'on laissât debout la vieille maison où je fus élevé; de la voir, cela m'eût souvent consolé; j'aurais trouvé là toujours une larme chère, un sourire ému. »

Il commença par connaître la misère, la vraie, dit un de ses biographes[1]; non pas cette misère complaisante et romanesque de Murger, qui a fait croire à son... école, que, pour acquérir quelque talent, il suffisait de faire des dupes et de se ruiner l'estomac avec du radis noir; non pas de cette *Vie de bohème,* espèce de compromis entre l'oisiveté et l'indélicatesse, où l'on se faisait Mercadet pour cent sous et Robert-Macaire pour une pipe de tabac; paresse qui se disait insouciance, ivrognerie d'eau-de-vie et d'absinthe

1. Gaston Zap. *Le Monde pour rire.* — 13 novembre 1869.

(une Muse!) qui se disait inspiration; corruption éteignant les cerveaux, avilissant les consciences.

Non pas cette misère qui n'a produit que des misérables, mais celle qui force à travailler, au rabais, dans l'atelier glacé d'un ami, la main crispée par le froid, l'estomac tenaillé par la faim, l'œil brûlé par les veilles. Cette vie où chaque journée à passer est un problème à résoudre : deux repas à escamoter, et un gîte à inventer pour la nuit; vie dans laquelle on déchire sa jeunesse et sa santé aux buissons épineux de la nécessité, tout en prodiguant une verve à faire cent volumes et faisant de l'esprit pour étonner un passant; cette vie où un rayon de soleil est une joie et un jupon crotté une idylle.

C'est l'enfantement douloureux des beaux talents qui s'ignorent, car on est timide à se croire ridicule; on s'affame parfois à la porte d'un éditeur pour ne pas mettre la main sur le bouton d'une porte; on rôde le long des quais, des promenades, trompant la faim, pour *trouver de l'ouvrage,* et, la journée tirée, on rentre le soir, dans son *garni,* sans bougie et sans feu.

La misère que *chanta* Murger a produit le découragement et l'ennui; cette misère que connut Gill, pleine de souvenirs charmants et d'émotions ineffaçables, lui fit parfois dire en souriant : « C'était du temps où je crevais de faim! »



## II



André Gill a vingt-cinq ans; c'est un fort et beau garçon, aux cheveux châtains et abondants sur un large front, au nez ferme et droit, à la moustache naissante. Ses yeux changeants, verts ou bleus, ont une pupille remarquablement petite, mais malgré cette étrangeté, leur expression est très douce.

Grand, bien découplé, bien musclé, large d'épaules, il aime à se donner des airs d'Hercule. Il affectionne les gestes de bravache et les attitudes de capitan. Il y a en lui du mousquetaire, du matamore et de l'athlète forain, et ce qu'il est dans ses manières, il l'est aussi dans ses discours : il aime les vanteries, les rodomontades, les mots surprenants, les théories paradoxales, les phrases à effet. Quand on lui reproche tout cela, il répond qu'il n'est poseur que par timidité, pour éviter la gaucherie; et ceux de ses amis qui l'ont vu dans un salon bourgeois ou en présence d'une femme tant soit peu distinguée sont tentés de croire qu'il dit vrai[1].

Officiel comme une peinture de M. Bonnat, ce portrait contentera M. Toutle-monde; cependant nous lui préférons, et de beaucoup, celui que nous donna son ami G. Puissant, et que nous allons placer ici pour lui faire pendant. Facture originale mise à part, si l'on veut, il nous présente quantité de détails physiques qu'on ne saurait négliger, tant ils sont visibles dans ses photographies et jusque dans la charge, très ressemblante, où s'est complu le dessinateur lui-même quand il vit poindre pour lui le jour de gloire. Par le côté intellectuel, le portrait n'est pas moins vrai : à peine quelques lignes, mais elles ont suffi à G. Puissant[2] pour camper son modèle tel qu'il l'a connu.

1. *Armand Lods.*
2. *La Chronique illustrée,* 23 août 1868.

« Attention! je décris un monument! C'est le qualificatif dont il se charge à ses heures de gaieté.

La tête d'abord : un matelas fraîchement cardé de cheveux touffus, plantés dru, broussailles de baguettes brunes, que le peigne couche, comme le vent courbe les têtes des peupliers. Sur l'oreille, cette crinière s'abat en bloc : des papillotes qui semblent une touffe de plumes châtain frisottantes et roulées.

Cette futaie déréglée abrite un front calme, troussé à la chinoise aux angles; des sourcils larges et dévastés; sous la paupière bordée de longs cils qui rebroussent ou frissonnent, des yeux d'un gris qui rappelle le poli et le bleuté de l'acier, fiers, presque dédaigneux, la prunelle aussi dilatée que celle d'un chat, fatigants de fixité, et clairs à ce point qu'ils paraissent réfracter une double lumière.

Le nez charnu se développe à la base, et porte sa pointe en avant; la moustache jaunâtre joue le postiche : ce sont deux petites bandes oblongues de poils postés au bord de la rigole qui échancre la lèvre supérieure, sous le nez. Des deux côtés de la joue grimpe, vers la chevelure, un pouce de favoris maigrelets, le *pointain* du vigneron. La bouche fine et arquée, est fendue de travers; ses coins s'affaissent, et son sourire est, en même temps, gouailleur et bon enfant; le menton gras dessine, en deux minces lignes courbes traçant leur ombre ténue dans l'épiderme, un ovale d'œuf coupé par moitié; un second bourrelet de chair commence à faire coussinet sous le premier.

Il parle : la voix posée, basse et gravement rythmée, grasseye et frappe le mot. Il marche : le torse fait tangage, et les bras, lancés à grande volée, traçant horizontalement dans l'air le demi-cercle commandé par le balancement du corps. Sa main carrée tient la canne par le milieu, et y allonge les doigts comme après un crayon.

Et son rire? Ce rire facile, étrange et silencieux qu'il a volé au *Bas de cuir* de Cooper? Quand il éclate, à la muette, c'est un four, une caverne qui s'ouvre; les extrémités des lèvres mangent les joues et montent presque sous les yeux.

Sain et robuste d'ailleurs, taillé en athlète, cet amuseur! et il a, non seulement l'intelligence et l'instruction du plus fin aloi, l'esprit d'un Gavarni démocratique, du dessinateur que veut notre époque; il ne possède pas seulement le regard subtil et généralisateur du Parisien, il a de plus l'érudition, vous avez pu en juger! Tel est l'homme... L'artiste, je n'ai pas à l'exalter, on le connaît... Il y a aussi Gill le poète, l'auteur de *l'Occidentale* insérée dans le journal de Vallès, l'auteur des *Binettes rimées,* Gill le barde, le



rapsode, qui colporte, avec *la Légende des siècles, les Éléphants et le tigre* de Leconte de Lisle... »

Il ne faut pas croire que Puissant exagère : l'esprit, l'instruction, l'érudition et davantage encore se trouvent dans ce tout petit tableau parisien, que n'eût pas désavoué Delvau, et qui s'appelle tout bonnement :

## LA BARRIÈRE[1]

« Tenez, lecteur, c'est la faute sans doute de ma cheminée, veuve de flamme joyeuse, où se consument tristement ces deux noirs tisons, et de cette lampe qui, je ne sais pourquoi, projette à peine dans la chambre une clarté incertaine et rougeâtre; mais ce soir, j'ai l'âme lugubre.

Et puis, n'est-ce pas aujourd'hui dimanche? Le dimanche me porte sur les nerfs : les boutiques fermées, l'activité interrompue, les figures habituelles absentes, ces passants qui processionnent en des accoutrements insolites, ceci, cela... que voulez-vous : le dimanche me porte sur les nerfs!...

Donc, ami lecteur, si vous tenez absolument à passer gaiement votre soirée, permettez que je vous serre la main, — et bonne chance! vous reviendrez me voir une autre fois.

Mais si vous éprouvez quelque répugnance à laisser seul un chrétien en chemin d'hypocondrie, prenez mon bras et sortons; l'air et la promenade me changeront peut-être les idées. C'est dit? — En route!

Et puisque nous sommes rue Vavin, allons où courent ces piétons bruyants; suivons les blouses bleues neuves et luisantes de ces braves ouvriers et les foulards rouges de leurs ménagères : allons à la barrière, nous n'en sommes pas loin.

Eh! mon Dieu, oui, à la barrière; pour une fois! Montons la rue Vavin; nous donnerons un coup d'œil en passant, si vous voulez, à cette bicoque fétide trop souvent célébrée sous le nom trop fameux de *café* Génin.

A ce propos, pourriez-vous me dire où prend ses renseignements M. Jules Vallès, qui dernièrement, sur une ritournelle pleurarde, faisait mourir Génin de la douleur d'avoir perdu sa femme, Nina Lassave, laquelle Nina Lassave (puits d'absinthe) est morte six mois après Génin? Vous m'obligeriez; et aussi en me marchant sur le pied, lorsque vous m'entendrez

1. *Le Hanneton,* n° 172. — 4 mars 1866.

sentimentaliser sur de tels sujets, à l'aide de documents aussi authentiques!

Voici le taudis : une devanture branlante en vitres chassieuses; quatre murs vermoulus sur lesquels des artistes douteux ont charbonné des ordures inspirées par l'eau-de-vie de marc; les habitués...

... Pouah! passons, n'est-ce pas?

En continuant notre route par la rue de l'Ambre (deux haies de cabanes où s'entassent les industries inconnues notées par Privat d'Anglemont), nous atteindrons lestement la place où s'élevait l'ancienne barrière du Montparnasse, et nous saluerons Richefeu, le restaurant colosse de ces parages, marchand de vin devant le comptoir duquel, aux rayons jaunes du trois-six, fraternise le croque-mort badin avec l'hercule mélancolique des fêtes de la chaussée du Maine.

Les épidémies sont la joie la plus pure de Richefeu : sa clientèle se recrute parmi les personnes qui *étaient du convoi*... héritiers ou non.

Le cimetière est à deux pas; on y a conduit l'ami, le parent; la course a été longue; il faisait chaud; la fatigue, l'émotion...

Que de pleurs, que de regrets éternels, que de souvenirs à mon oncle, tu as vu noyer dans tes brocs, ô Richefeu!

Marchons, nous voici rue de la Gaieté.

Ma foi! malgré son voisinage lugubre, je la trouve bien nommée, cette rue de la Gaieté! Il vous arrive aux oreilles, dès qu'on y entre, une bonne et naïve sonorité de crincrins qui réjouit. Quatre bals, un théâtre, dix ou douze cafés, autant de buvettes ou goguettes : voilà son avoir, à cette joyeuse rue; hé! hé! Panurge ne l'eût pas dédaignée!

Aux premiers pas, cependant, il faut verser un pleur :

Voyez-vous, à droite, cette devanture morne aux volets fermés?

Là fut le bal des Deux-Éléphants, que les familiers « nourris dans le sérail » nommaient plus simplement *les Deux-Éléph.*, une des colonnes de la galanterie *montparnassienne*, colonne brisée, hélas! le patron a fait de mauvaises affaires. — Ce que c'est que de nous!

En face, deux pas plus loin, insultant au vaincu, résonne et resplendit le bal Grados, concurrent victorieux. Toutefois, si vous m'en croyez, nous nous en tiendrons aux bagatelles de la porte; lisons, par exemple, la pancarte qui décore le contrôle : « Un cavalier : *10 centimes. — On n'entre pas en blouse.* » Un bal d'*aristos*, comme vous voyez; passons.

Voici l'étalage de la *mère* Paget, la pâtissière; M^me^ Paget, pour nous exprimer avec la courtoisie qui sied vis-à-vis du sexe faible, est cette dame

que vous apercevez assise au milieu de sa boutique, et dont la taille luxuriante fait songer à la rotondité probable de l'arbre du poète.

..... de cet arbre si grand
Qu'un cheval au galop met toujours en courant
Cent ans à sortir de son ombre.

Avenante et fort aimable, du reste; mais, sans vous commander, cher lecteur et compagnon, ne me payez pas de sa pâtisserie, pas avant toutefois que je ne me sois fait doubler les intestins en bonne tôle de Tolède (une petite opération que ma fortune plus que modeste et mes principes m'interdisent jusqu'à nouvel ordre).

*
* *

J'ai hâte d'arriver à ce monument demi-circulaire, éblouissant, fulgurant, qui s'épanouit là-bas en gerbes de gaz.

Nous y voici : Constant! c'est le bal Constant! Et tenez, voici Constant lui-même : Constant célèbre pour son aménité, la vigueur de ses *bras-tendu,* et pour la vigueur plus grande encore de ses moustaches, qui, facilement, feraient douze fois le tour de sa tête. Mais il préfère les arborer menaçantes à droite et à gauche; parfois il se place au milieu de la rue, et alors les voitures ne peuvent plus passer : ses moustaches barrent la voie.

Voilà un homme bien terrible! dites-vous. — Point; c'est le meilleur enfant de la terre; demandez à tels et tels grands noms de la presse contemporaine qui sont ses amis.

Car l'hospitalité pour les artistes est proverbiale chez Constant : sous les vertes charmilles de son jardin, dans l'été; en hiver, sur les divans de son café, bien des hommes de talent sont venus s'asseoir. Antonio Watripon, le regretté journaliste, y avait sa place marquée, et aussi ce poétique jeune homme que tant de rares et brillantes qualités avaient désigné pour la gloire littéraire. Mort aussi, l'infortuné! Et chaque fois que je pense à lui, ces deux vers de ses *Stances* sur Hégésippe Moreau me reviennent à la mémoire :

D'un grand poète il avait la structure;
On peut le voir encor sur son linceul.

J'ai nommé Armand Lebailly.....

Ah! çà, mais voici qu'il me pousse un feuillage de saule-pleureur! et vous ne me prévenez pas, lecteur? Grimpons vite au bal!

Un vis-à-vis! un danseur! Les quadrilles se forment; allez, musique! (Un orchestre pas mauvais, ma foi!) Et tous les petits pieds partent en cadence; le délire s'empare des petites bottines, et ce sont des rires! des joies frémissantes! un chassé-croisé de lazzis et de déclarations..... Ah! c'est le bon temps! Riez, sautez, brûlez, jeunesse.

N'est-ce pas, madame, là-bas, qui êtes *arrivée,* qui, tous les jours régulièrement, tournez en huit-ressorts autour du même lac de carton peint, fanée, plâtrée, hébétée, ennuyée, souriant d'un sourire de commande stupide et éternel; n'est-ce pas que c'était le bon temps, celui où vous alliez danser chez Constant?

Que vous étiez charmante et radieuse en la grâce triomphante de vos seize printemps!

C'était le temps des joues fraîches pour de bon, vierges de blanc et de rouge en pot, des cheveux à profusion et des dents blanches qui n'avaient rien coûté, — et le bon temps des amoureux qui tapaient dru et qui aimaient plus fort!...

Ah! mais, ah! mais, lecteur ami, emmenez-moi dehors. Ai-je le dimanche assez triste!

L'heure s'avance, et j'ai encore quelque chose à vous montrer; saluons vivement le théâtre Montparnasse d'où sont sortis bien des comédiens et de bien grands comédiens : demandez à Bressant et à son directeur, M. Larochelle, un homme intelligent qui possède le secret peu répandu d'être à la fois un artiste de mérite et un habile administrateur.

Quelque jour, si le cœur vous en dit, nous visiterons son petit établissement; pour le moment, pressons le pas : je ne veux pas vous faire toucher le progrès. — Le progrès! — Mon Dieu, oui! le progrès, chaussée du Maine, sous la forme d'un café-concert.

J'ai dit : un café-concert — chaussée du Maine! c'est comme ça.

Ici, tenez! au café de Paris, prenez la peine d'entrer au fond, dans une salle construite exprès.

Une petite scène bien arrangée, des tables vertes, des chaises et d'honnêtes ouvriers pleins de recueillement, pétrifiés d'admiration. C'est champêtre : j'aime ça!

La troupe est complète : ténor, baryton, forte chanteuse, chanteuse légère.....

Oh! la chanteuse légère, mes enfants! Faut pas rire, c'est une puissance de l'endroit, une dame qui a boutique, la coiffeuse d'en face, deux fois artiste :

capillaire le jour, musicale le soir, mi-vocalise et mi-papillote, fer et trille!...

Quant à la forte chanteuse... des yeux! je ne lui dis que ça... non! je ne lui dis rien; mais c'est égal! il y a des moments dans la vie où l'on est furieusement vexé de n'avoir pas un océan de palissandre à mettre aux pieds d'une forte chanteuse!

Le *comique* va chanter; écoutez-le.

Il a de l'esprit, ce comique, et du goût...

Et maintenant, mon cher compagnon, au revoir et bonne nuit, je vais me coucher; tenez, voici les omnibus, là, en face, sur la chaussée. Bien le bonsoir! Mes respects à madame!... »

A cette époque, Gill habitait rue Vavin, dans un hôtel où vivotaient, comme lui, des étudiants peu fortunés. C'est là qu'il fit la connaissance d'Eugène Vermesch[1] venu pour y voir un de ses camarades.

Les deux jeunes gens, que taquinait également la muse, ébauchèrent une collaboration. Un rendez-vous au Café de Suède, cénacle littéraire de la rive droite, en décida. Vermesch, ce jour même, présenta son nouvel ami à François Polo, alors directeur du *Hanneton,* journal des toqués, qui l'engagea immédiatement quoique sa feuille ne fût point illustrée.

1. Né à Lille en 1845, Eugène Vermesch débuta dans *l'Écho du Nord* où il publia ses premiers vers. Arrivé à Paris en 1864, il collabora à plusieurs petits journaux du Quartier latin, entre autres *la Fraternité.* En 1866, il entra au *Hanneton,* que dirigeait F. Polo; il y donna « Les Hommes du jour », continua à *l'Éclipse* sous la même direction.

Quelques volumes de poésies : *Le Printemps du cœur, Binettes rimées, La Lanterne en vers de Bohême* révélèrent que leur auteur eût put atteindre dans les lettres un rang des plus distingués.

C'est le 7 mars 1871, qu'il fonda *le Père Duchêne.* De format in-8°, imprimé sur de mauvais papier avec de mauvais caractères et portant en tête une vignette d'assez mauvais effet, quoique due à Régamey, il avait jusque dans le style l'air le plus malheureux des journaux qu'on pût voir. Ce ne devait être qu'un pastiche du *Père Duchêne* de 93, une fantaisie d'artiste sans lendemain, si le succès le plus inattendu ne l'eût poussé à continuer sa publication malgré poursuites et suspensions.

Deux amis, Alphonse Humbert et Maxime Vuillaume, participèrent à la rédaction de son journal. A la chute de la Commune, Vermesch réussit à passer à Londres, Vuillaume s'échappa aussi, et Humbert arrêté fut déporté.

Atteint de la folie des grandeurs, Vermesch mourut en 1878, dans un hôpital de Londres.

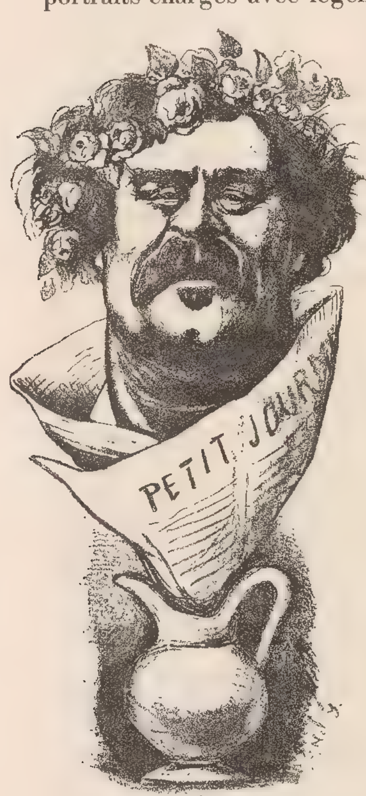
A son retour du bagne, après l'amnistie de 1880, Humbert fut élu conseiller municipal de Paris, puis député de la Seine. Il mourut en 1923.

Maxime Vuillaume, rentré en France après avoir été secrétaire du directeur des travaux du percement du Saint-Gothard, reprit la plume du journaliste : il collabora à *la Justice,* à *l'Aurore,* au *Radical* et au *Matin,* où il publia une partie de ses souvenirs. Il s'éteignit à son tour en 1925, âgé de quatre-vingt-un ans.

Lire sur Eugène Vermesch le chapitre que lui consacre André Gill dans son volume « Vingt années de Paris ».

Mais Polo formait déjà le projet d'éditer un autre journal. L'idée lui en était venue par les immenses affiches qui couvraient au moment les murs de la capitale, pour l'apparition prochaine du « Soleil » de Polydore Millaud. Notons, entre parenthèses, que Rochefort collabora à ce journal *non politique* et que ses articles attirèrent sur lui l'attention du gouvernement impérial, du jour où il les réunit sous le titre de « La Grande Bohème ».

Un astre en appelle un autre. En attendant, donc, la création de *la Lune* qui, comme sa céleste marraine paraîtrait une fois tous les mois, Gill dessina pour *le Hanneton,* sous le titre de « Binettes rimées », ses premiers portraits-charges avec légendes en vers. C'est d'abord le grand Alexandre Dumas, suivi de Timothée Trimm, puis Pierre Dupont, Mélingue, Noriac et enfin Monselet.




TIMOTHÉE TRIMM
(*Le Hanneton*, 1866.)

Cette demi-douzaine de figures populaires forme, pour ainsi dire, l'avant-garde de ce long défilé qui, alternativement avec l'actualité, va se poursuivre durant quinze années.

Des relations s'établirent vite; il connut à la rédaction du *Hanneton :* Victor Azam, H. Vié, Léon Valade, L.-F. Savard, Henry Lecomte, Blondeau, Verlaine, Coppée, Gédéon, Léonce Petit, Cattelain, lesquels, l'un entraînant l'autre, se retrouvaient le soir, sur la rive gauche, au Café de Fleurus, avec Sully-Prudhomme, A. Sylvestre, Georges Lafenestre, Camille Pelletan, E. d'Hervilly, Carjat, etc., etc.

« Je l'ai rencontré au bon moment, raconte Alphonse Daudet[1], à l'heure fraîche des amitiés de jeunesse, quand la terre encore molle s'ouvre à toute semence, pour des moissons de tendresse et d'admiration. J'avais vingt-trois ans, lui guère davantage. J'étais campagnard à l'époque, campagnard de banlieue, hirsute, velu, chevelu, botté

1. *Vingt années de Paris,* par André Gill, préface d'Alphonse Daudet. Marpon et Flammarion, édit., 1883.

comme un tzigane, coiffé comme un tyrolien, logeant entre Clamart et Meudon, à la porte du bois. Nous vivions là quatre ou cinq dans des *payotes :* Charles Bataille, Jean Duboys, Paul Arène, qui encore? On s'était réunis pour travailler, et l'on travaillait surtout à courir les routes forestières, cherchant des ruines fraîches et des champignons à gros pieds. Entre temps une bordée sur Paris, toute la bande. Chaque fois la nuit nous surprenait, après l'heure des trains et des carrioles, attardés aux lumières des terrasses avant de nous lancer, bras dessus bras dessous et chantant des airs de Provence, dans le noir des chemins. On faisait tous les cafés de poètes; et le pèlerinage finissait régulièrement au petit estaminet de Bobino, lequel était alors l'arche d'alliance de tout ce qui rimait, peignait, cabotinait au Quartier latin. C'est à Bobino que j'ai fait la connaissance d'André Gill.

Il déclamait debout sur une table, robuste et beau, les cheveux dans le gaz, au milieu d'un cercle de chopes. Sa voix de faubourg, un peu lourde, laissait tomber la rime et déhanchait la phrase qu'il dessinait d'un coup de pouce, en rapin. Après des vers de lui, délicats et spirituels, il dit de la prose de moi, une fantaisie parue la veille dans un journal et qu'il avait apprise.

On est sensible à ces choses quand on débute, et de cette soirée on fut amis. »

En octobre 1865, Paris voit briller la première *Lune*. Sous l'habile direction de Polo, le nouveau journal satirique obtient le plus vif succès. En moins de deux ans, son chiffre de vente dépassera quarante mille exemplaires par semaine.

« Le dessin de Gill, d'abord un peu hésitant, maladroit presque, acquit bientôt une ampleur




ALPHONSE DAUDET

(*L'Éclipse*, 1868.)

et une désinvolture magistrales. Le procédé de reproduction adopté par Gill laissait à son œuvre la spontanéité de son coup de plume, indépendant et sûr de lui-même. La gravure sur bois dénature trop souvent l'œuvre du dessinateur et la lithographie l'empâte; l'autographie laisse au trait sa valeur exacte quand le trait est conduit par une main exercée et dessinant surtout avec franchise. Gill fut un des maîtres de l'autographie[1]. »

Toute débordante de fine gouaillerie, *la Lune* est surtout remarquable par les portraits-charges si vivants, qui composent l'essentiel de son illustration. Gill a trouvé une veine qu'il ne va pas être longtemps seul à exploiter, car pour lui disputer la vogue paraîtront successivement *le Masque, le Drolatique, le Philosophe, l'Image, le Bouffon, Diogène, l'Auvergnat, la Fronde, Calino, la Marotte, le Monde pour rire, le Géant, Gulliver, la Charge, la Comète, le Grelot,* etc., etc.

Malgré tout, il restera le maître incontesté et duquel Gustave Courbet — qui fut son professeur pendant quelques mois —, aura dit : « On peut déshabiller les bonshommes de Gill, ils sont académiques. »

Engagée dans la voie du succès, *la Lune* pense bientôt à rehausser de couleurs ses dessins de première page : le 15 août lui est une occasion d'enluminer son numéro 33.

Suivent Rocambole et les Thugs, satires allégoriques des romans-feuilletons de *la Petite Presse* et du *Petit Journal.* Nous arrivons à la charge de Thérésa, en nourrice, le bonnet sur l'oreille et le poing sur la hanche, lançant sa nouvelle chanson. Le portrait de la diva de la chope, comme on l'appelait alors, fait monter le tirage à vingt-quatre mille exemplaires; c'est la fortune pour *la Lune* et le commencement de la popularité pour son dessinateur.

Quinze jours après, une nouvelle charge de Timothée Trimm inaugure la curieuse série des autographes par ces lignes :

« Vous me demandez un autographe, Laubardemont demandait cinq lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre!

Voilà pourquoi je ne vous en donne que quatre. »

Le chroniqueur, malicieusement épinglé sur la porte du *Petit Journal,* ne peut plus dès lors lui répondre : « André Gill? Connais pas! »

Le numéro 52 nous montre le Bœuf gras; c'est pour Gill le souvenir d'un jour de « haulte graisse » que nous retrouverons noté dans les *Vingt années de Paris.*

1. Maurice Du Seigneur. *Le Livre.* — 10 juin 1888.

Nouvelle Série — N° 19 | 10 Centimes | 15 Juillet 1866

RÉDACTEUR EN CHEF
F. POLO

ABONNEMENTS
PARIS
Un an.............. 5 fr.
Six mois ......... 3
Trois mois... . . 1 50

BUREAUX, 5, CITÉ BERGÈRE

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

Air connu.




DIRECTEUR
D. LEVY

ABONNEMENTS
DÉPARTEMENTS
Un an........ .... 6 fr.
Six mois. .. .. 3 50
Trois mois...... 2

BUREAUX, 5, CITÉ BERGÈRE

C'était dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

(A. DE MUSSET.)

Paraissant tous les Dimanches




Ce Blondin! (Oh! les hommes!) il avait tout : il était le seul; il était le vrai; il était le clown; il était le dieu; il était l'idole, et toutes les Amériques l'avaient fêté, choyé, proclamé, acclamé, et l'Angleterre l'avait chanté — en anglais!...
Tout! je vous dis: il avait tout; à lui la force, à lui l'adresse et le Niagara, et les cataractes et les avalanches de titres et de médailles, et la chaise et l'omelette, et le sac, et la corde — et LE SAC!
Et Mengin n'avait que son casque. — Et il a pris son casque à Mengin!
O Blondin enté sur Mengin; casque et corde roide, bravo! symbole, peinture de mon époque!...

Voici la célèbre caricature de M. Thiers dans son verre d'eau sucrée; Jules Favre en Jupiter tonnant et Bismarck en dogue.

Ces trois hommes devaient être appelés, trois ans plus tard, à décider des destinées de la France.

C'est encore Veuillot, le violent polémiste de *l'Univers* qui, pendant plus de dix ans, sera la tête de turc de prédilection de l'espiègle dessinateur.

Nous en passons, et des meilleurs, pour arriver à la charge de Jules Vallès qui a les honneurs d'un *14 Juillet*.

Chargez!

Bien que rédigée par des jeunes, *la Lune* vaut autant par son texte que par ses images, elle offre une lecture empreinte de la meilleure satire.

Voici un délicieux pastiche à propos de la première série des « Hommes du jour » publiée par Vermesch :

« J'ai ici sur ma table — un petit livre qui renferme cent cinquante *médaillonnets*.

Je l'ouvre, et je lis :

CLI

EUGÈNE VERMESCH

C'est un Flamand; Nadar l'appelle M. Van-der-Mesch. Ses *Hommes du jour*, qu'il a édités lui-même, lui ont coûté quelque chose comme *six à sept cents francs*. C'est à peu près *cent sous* par homme. Il y en a dans le nombre qui ne les valent pas. — André Gill, — qui descend d'Alexandre Schaunard par le nez, — prétend qu'Eugène Vermesch, sous le rapport des vers, constitue un véritable *Père Gigogne*. Ces vers-là prennent, à peine au monde, l'omnibus de la clinique aux Variétés, — la pipe aux dents, le chapeau à la diable, une rose au revers de l'habit, le bras familièrement appuyé à la manche de Monselet ou de Banville... Ah! Monselet se fait gros, et Banville devient chauve!...

A qui le trapèze, messieurs?

Les portraits en prose sont un peu *flou*.

Ce que je veux, par exemple, louer sans restriction dans ce petit livre, ce sont les ïambes ardents de la préface, — *Les voleurs d'auréoles*...

Mais était-il bien nécessaire de faire siffler à l'oreille de ces *homunculi* les lanières à griffes de diamant du fouet d'Archiloque et de Barbier?

Un étranger de mine vaillante entre dans un village tzigane et demande de l'occupation.

Les tziganes l'interrogent :

— Quelle est votre profession?

— Je suis tueur d'ours et de loups.

— L'ami, passez votre chemin, nous n'avons besoin ici que de tueur de poux. »

C'est signé Émile Blondet.

Nous touchons à la fin de 1867. Plein de fougue et de jolie fantaisie, notre caricaturiste, qui semblait s'être renfermé jusqu'ici dans l'actualité littéraire

et théâtrale, aborde enfin la politique en mettant aux prises Garibaldi et le Vatican sous l'apparence de deux athlètes masqués : l'homme rouge et l'homme noir.

Mais la censure le surveille. Le journal est déféré devant les tribunaux. Un jugement va être prononcé, aux termes duquel *la Lune* sera supprimée.

Lui, qui déjà se targuait d'être le « Soleil de la Lune », allait-il voir disparaître celle-ci?

Être ou ne pas être!

C'est alors qu'on le voit entrer résolument dans la lutte en ripostant par une charge autrement directe, et visant crânement, cette fois, l'adversaire à la tête.

Nous voulons parler du *portrait authentique de Rocambole,* monstre moitié bagnard, moitié dandy; moitié homme, moitié poisson, dans lequel tout Paris reconnaîtra le facies de l'homme du Deux-Décembre.

La Cour confirme, sur appel, l'arrêt des premiers juges. Polo doit payer l'amende et subir la prison.

C'en est fait de *la Lune!*

Mais le véritable condamné, c'est l'Empire!

*
* *

Malgré la loi du plus fort, les Parisiens ne seront pas privés de « leur Gill » hebdomadaire, car le 26 janvier 1868, exactement huit jours après le dernier numéro de *la Lune,* paraît *l'Éclipse.* Nous n'allons pas la suivre dans tous ses démêlés avec la censure; ils sont trop nombreux, et puis, nous les retrouverons à loisir dans la partie bibliographique consacrée à ce journal. Notons seulement que, pour un dessin autorisé, Gill devait en présenter plusieurs.

« J'ai fait lundi, écrit-il, un dessin (les Vaudevillistes) qu'on a refusé à la « censure; j'ai fait mercredi un dessin (Ferragus) que la censure a refusé; je « fais ce soir un autre dessin (Viennet) que la censure refusera peut-être; « voilà les agréments de mon métier et comment je ne suis pas toujours libre « d'embrasser quand je le voudrais les gens que j'aime... »

Les agréments du métier ne s'arrêtent pas là. Outre le veto de dame Censure, l'artiste est encore exposé aux pires calomnies de sbires à la solde du gouvernement, et qui le pousseront jusqu'à devoir mettre sous les yeux de

ses lecteurs un extrait de son casier judiciaire[1]. Une autre fois, il aura à répondre du délit d'outrages aux mœurs pour sa fameuse tranche de melon[2].

Après la lettre qu'on vient de lire, et dont nous donnons le *fac-similé,* est-il possible d'accorder la moindre créance aux difficultés qui existaient, soi-disant, entre le dessinateur et son éditeur?

La façon dont les présente Ch. Virmaître[3], l'auteur de nombreuses monographies sur Paris, est sans doute plaisante, mais il nous sera aisé d'y répondre par des faits.

André Gill, dit-il, ne pouvait parvenir à lui livrer ses dessins assez à temps pour le clichage. Alors c'étaient des allées et venues continuelles : Polo dépêchait Picard qui se mettait en quête de Gill; il le trouvait en train de *faire des poids* chez Théodore, mais pas de dessin! Il revenait raconter au malheureux Polo qu'il n'avait rien pu obtenir. Polo s'arrachait les cheveux de désespoir, et, finalement, prenait une voiture et courait chez Théodore. Gill venait de partir; il était allé chez Constant avec Vallès ou Glatigny. Polo arrivait chez Constant, tremblant de colère. Gill était en manches de chemise, retroussé jusqu'aux coudes, essayant de soulever à bras tendu une douzaine de chaises, et toujours pas de dessin!



— Mais gredin, grommelait le propriétaire de *la Lune,* tu veux donc me ruiner?

— Allons, ne te fâche pas, répondait Gill avec un bon et large sourire, je me fais les biceps. Tu verras tout à l'heure comme ton dessin aura du nerf.

— Viens, disait Polo, j'ai une voiture, je vais te conduire chez toi.

— Chez moi? Par un temps de mai pareil, j'y suis assez pour dormir! Regarde donc les arbres

1. *L'Éclipse,* n° 24.
2. *L'Éclipse,* n° 29 *bis.*
3. Ch. Virmaître, *Paris-Canard.*

Cette lettre contient 1000 et 1000 et encore 1000 baisers à l'adresse de la bien aimée Z. H.

Ma petite Z. H. aimée,

J'ai fait lundi un dessin (les Vaudevillistes) qu'on a refusé à la censure ; j'ai fait mercredi un dessin (Ferragus) que la censure a refusé ; je fais ce soir un dessin (Viennet) que la censure refusera peut-être ; voilà les agréments de mon métier, et comme je ne suis pas toujours libre d'embrasser quand je le voudrais les yeux que j'aime en tête desquels je place ma chère petite Z. H.

A demain 9h n'est-ce pas And.!!

dont les bourgeons crèvent de joie de voir la lumière. Sens donc les effluves des lilas qui vous font battre les tempes. Écoute donc les moineaux qui font leurs nids et s'accouplent. On est trop bien ici.

Polo, à qui cette aventure arrivait souvent, avait toujours la précaution, lorsqu'il partait à la recherche de Gill, de se munir de tous les objets nécessaires pour confectionner un dessin sur *place*.




— Tu ne veux pas t'en aller?

— Je te dis que non!

— Eh bien! tu vas travailler là.

Aussitôt Polo sortait tout son attirail, et Gill se mettait à dessiner, mais tout à coup on entendait la ritournelle de l'orchestre et le cri bien connu : « Messieurs les danseurs, en place, un vis-à-vis! »

Alors Gill posait son crayon sur la table et courait inviter une jolie fille qui ne se faisait pas prier.

Il n'y avait pas de bégueules chez Constant.

Le quadrille terminé, Gill reprenait son crayon et deux heures plus tard Polo remontait en fiacre, se sauvant comme un voleur.

Parfois Polo enfermait Gill dans sa chambre et le retenait prisonnier jusqu'à ce qu'il eût son dessin.

Quand ce moyen ne réussissait pas, que Gill s'évadait, Polo lui disait à la première rencontre :

— Eh bien! ne te gêne pas. J'ai un autre dessinateur en vue.

Pilotell cherchait tous les moyens imaginables pour entrer à *la Lune*. Il tenait absolument à y faire son trou, il assiégeait littéralement Polo.

Dans les escaliers, chez le coiffeur, au café, au restaurant, il rencontrait la longue personne de Pilotell. Alors Polo, de même que les mères menacent leurs enfants indociles d'appeler Croquemitaine, disait à Gill :

— Je vais prendre Pilotell!
La menace produisait son effet.

Maintenant, coupons les ailes à cette légende — les héros de Murger avaient déjà fait leur temps, — en notant et même en insistant sur ce point, que dans la longue collaboration de Gill à *la Lune* et à *l'Éclipse* il n'y eut qu'une seule lacune. Elle dura, il est vrai, sept semaines : c'est quand, atteint de blépharite, il fut l'hôte de la maison Dubois, et encore dût-il, après, porter des lunettes pour reprendre son travail. Celui qu'on nous représente comme un *irrégulier* dirigeait à ce moment même, on ne saurait l'oublier, *la Parodie* où il versait le trop-plein de son imagination toujours en éveil.

Notons enfin, pour conclure, que la collection de *l'Éclipse* contient tout au plus deux ou trois dessins de Pilotell, et que Polo ne fit seulement appel à Régamey, Draner, Pépin et Job en première page que pour remplacer le dessin de Gill interdit.

De cette exclusion marquée, Pilotell éprouva d'ailleurs un assez vif ressentiment. On verra pendant la Commune jusqu'où alla sa rancune[1].

*
* *

Restaurée, soi-disant par la fameuse lettre du 19 janvier, *la Liberté de la Presse* fit doubler le nombre des journaux publiés à Paris. De cinq cents, il monte à neuf cents pour l'année 1869. Parmi les nouvelles feuilles, se place en première ligne *la Lanterne,* de Rochefort, dont le titre est tout un programme. « J'ai appelé ainsi ma publication, dit-il, parce qu'une lanterne peut servir à éclairer les honnêtes gens et à pendre les malfaiteurs. »

1. Né en 1844 à Poitiers (Vienne), Gaston Labadie dit Pilotell débuta dans la presse illustrée de la fin de l'Empire. En 1869, il créa *la Caricature* qui n'eut que trois numéros. C'est dans cette première série que parut la charge de Gill, de profil en médaillon illustrant une annonce pour *la Parodie;* elle fut réimprimée en 1871, sans texte, sur feuille volante et la réduction servit à orner le titre de l'ouvrage d'Armand Lods sur Gill. La publication de *la Caricature*, reprise en 1871, n'obtint guère plus de succès (six numéros). Pendant la Commune, Pilotell publia des séries de caricatures d'une violence extrême : *Actualités,* vingt-trois planches; *Les représentants en représentation,* cinq planches; *Croquis révolutionnaires*, cinq planches, etc., etc.

Réfugié à Genève, puis à Milan et enfin à Londres. Publia en Italie, un placard, *Milan-Caprice,* contenant des charges ordurières sur le maréchal de Mac-Mahon.

A Londres, un album sous le titre pompeux de AVANT, PENDANT ET APRÈS LA COMMUNE, par Pilotell, *ex-directeur des Beaux-Arts, ex-condamné à mort par les assassins de Versailles.* Cette suite de dix-neuf planches à l'eau-forte, dont quelques-unes anciennes tirées chez Delâtre, fut éditée à cinquante exemplaires.

Après onze numéros parus, *la Lanterne,* forcée de passer la frontière, donne naissance à *la Cloche* de Louis Ulbach, au *Diable à quatre* d'Édouard Lockroy et quantité d'autres petits pamphlets éphémères.

Du côté livre, Eugène Ténot fait paraître son étude historique sur le coup d'état, *Paris en décembre 1851,* dont chaque jour la presse indépendante publia des extraits.

C'est aussi les éditions belges de *l'Histoire des crimes du 2 décembre,* par V. Schœlcher; *le Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu ou la politique de Machiavel au* XIX^e^ *siècle,* par Maurice Joly; *les Deux cours et les nuits de Saint-Cloud,* d'Hippolyte Magen; *Napoléon le Petit,* de Victor Hugo; *les Châtiments* qu'on apprend par cœur : *Nox; Souvenir de la nuit du 4; l'Expiation; Toulon.*

O Toulon! C'est par toi que les oncles commencent,
Et que finissent les neveux!

Au Quartier latin *les Propos de Labiénus*[1] sont encore dans toutes les mémoires :

« Le vieux Labiénus était de ceux qui avaient vu la République; ce n'était pas sa faute, mais il avait la sottise de s'en souvenir : là était le mal. Il voyait maintenant un grand règne, et il n'était pas content.

Il y a des gens qui ne le sont jamais...

Un jour qu'il se promenait sous le portique d'Agrippa, il rencontra Gallion. Junius Gallion était un jeune sage, comme Labiénus était un vieux fou...

— Bonjour: *Titus! quid agis, dulcissime, rerum,* comment te portes-tu?

— Mal, si l'Empire se porte bien.

1. Napoléon III venait de faire paraître *la Vie de César* (1865.) Un journal du Quartier latin, *la Rive gauche,* que dirige Charles Longuet, publie un article, puis un deuxième signés Auguste Rogeard. Les articles sont réunis en une brochure : *les Propos de Labiénus* (la critique historique sous Auguste) par A. Rogeard, ancien professeur au lycée de Pau.

Et c'est alors que le gouvernement s'aperçoit que ces *Propos,* écrits sous forme de conversation à Rome, sous les portiques d'Agrippa, entre Titus Labiénus et Julius Gallion, au sujet des mémoires d'Auguste, sont la plus cinglante satire du régime actuel.

Ce pamphlet, le plus beau peut-être et le plus littéraire qui soit en notre langue, déchaîna l'orage qui devait précipiter la chute de l'Empire.

Au Quartier latin, dans Paris, partout, on ne parle que de la brochure. On se la passe de main en main, on s'en distribue aussi des copies. On l'apprend par cœur. On écrit sur les murs, à la craie, au nez des agents : « Lisez les Propos de Labiénus. »

L'auteur poursuivi est condamné à cinq années de prison. Il passe la frontière. Il est expulsé de Belgique et d'Autriche.

Ces trente-deux pages ont allumé *la Lanterne* de Rochefort.

— C'est bon, on sait bien que tu es toujours de mauvaise humeur; mais j'ai une nouvelle à t'apprendre.

— Il n'y a pas de nouvelle pour moi, tant qu'Auguste règne encore.

— Allons, je sais que tu es en colère depuis trente ans, et que tu n'as pas ri une fois depuis le triumvirat, mais voici ma nouvelle : *les Mémoires* d'Auguste viennent de paraître.



LE DÉGEL (*L'Éclipse*, 1869.)

— Et depuis quand les brigands font-ils des livres?

— Depuis que les honnêtes gens font des empereurs.

— Hélas!

— Aussi, mon cher Titus, tu ne liras pas ces mémoires?

— Je les lirai, Gallion, je les lirai, en pleurant de honte.

— Et tu vas y répondre, les critiquer, faire un anti-César, comme César a fait un anti-Caton?

— Non, Gallion, je ne veux rien publier sur ce sujet, je ne discute pas avec celui qui a trente légions; dans un pays qui n'est pas libre, on doit s'interdire de toucher à l'histoire contemporaine, et la critique, en pareille matière, est impossible.

— Tu ne veux pas éclairer le public?

— Je ne veux pas contribuer à le tromper, car par le temps qui court, sur de tels sujets, rien de ce qui paraît ne peut être bon, rien de ce qui est

bon ne peut paraître. Je continuerai mon histoire secrète, dont j'enverrai les feuillets à Sévérus, en lieu sûr; je sauverai la vérité en l'exilant.

— Mais on assure que la critique sera libre; la tyrannie donnerait huit jours de congé à la littérature.

— Ils ne pourront donner qu'une fausse liberté, une liberté de décembre, c'est-à-dire de carnaval : *libertas decembris*, comme dit Horace; je ne veux pas en user. »

*
* *

Par toute la France on fredonne « Madame César », cette chanson légère qui a nom « La Badinguette » :

Amis du pouvoir,
Voulez-vous savoir
Comment Badinguette,
D'un coup de baguette,
Devint, par hasard,
Madame César?
La belle au fond de l'Espagne
Habitait :
Oh! la buveuse de Champagne
Que c'était!
Quoique Badinguette eût pour pères
On le dit,
Presque tous les célibataires
De Madrid,
Et que sur sa naissance on jase
A gogo
On la nommait par antiphrase,
Montijo.

C'est dans cette atmosphère de sourde conspiration et de révolution latente que naissent et meurent nombre de nouveaux organes de combat. C'est *l'Électeur* de Jules Favre, Ferry et Picard, c'est *le Réfractaire* de Jules Vallès, c'est *la Réforme* de Vermorel. Toutes ces publications et manifestations antigouvernementales sont naturellement poursuivies et réprimées par force amendes et arrestations. *Le Peuple* de Marseille, *le Courrier de Lyon* subissent de dures condamnations; on interdit la voie publique à *l'Union libérale* de Tours; on supprime *le Courrier français* et jusqu'au pauvre *Hanneton*.

Celui-ci meurt le sourire aux lèvres, comme Gavroche. Son dernier numéro contient la lettre suivante que nous copions pour la postérité :

« MM. Victor Azam, Louis Ariste, Gédéon, Eugène Vermesch, Henry Vié, « Gustave Graux, Félix Savard, Edmond Martin, Gustave Aimard, Paul Sau- « nière, Ch. Gilbert-Martin, Jules Denizet, Alexis Bouvier, François Coppée, « Paul Verlaine, Léon Valade, Albert Mérat, Colofanelli, Amédée Blondeau, « Tocantine, Léonce Petit, Henry Lecomte, Adrien Dézamy, Léon Fabert, « H. Mailly, Firmin Javel, Ernest Donbour, Gustave Deloye,

« Ont l'honneur de vous faire part de la perte qu'ils viennent de faire en la « personne du *Hanneton,* leur enfant d'adoption, frappé de mort violente à « la sixième chambre de police correctionnelle, le vendredi 10 juillet — jour « de la sainte Félicité (amère dérision), — à l'âge de sept ans révolus, muni « de quinze cents francs d'amende.

« Et vous prient de recevoir leurs remerciements pour la sympathie que, de son vivant, vous avez témoignée au défunt.

« Ne l'oubliez pas!!!

« Et nourrissons l'espoir qu'on fera des crêpes pour son anniversaire en 1869. »

*
* *

Le gouvernement a plus encore à se défendre contre les attaques des journaux littéraires qui, sans payer de cautionnement, traiteront de matières politiques. Ces journaux sont vite supprimés, quand ils ne disparaissent pas d'eux-mêmes pour reparaître sous un autre titre.

Rochefort en cite un amusant exemple[1] :

« La jeunesse républicaine dont Raoul Rigault, Ferré, Longuet étaient les plus actifs meneurs, s'ingéniait à lancer dans les jambes du gouvernement des pétards contre l'explosion desquels, malgré sa toute-puissance, il demeurait impuissant.

Ainsi, Rigault venait innocemment au ministère déposer un titre de journal : *La Nature* ou *La Science pour tous* ou *La Géographie,* dénominations essentiellement bénignes auxquelles la politique semblait devoir rester totalement étrangère.

Le premier numéro paraissait et on y lisait ceci : « Chers lecteurs, nous allons, si vous le voulez bien, commencer par des études sur l'histoire naturelle.

« Voyons d'abord L'AIGLE, qu'on a par erreur qualifié de « roi des oiseaux ».

1. *Les Aventures de ma vie.* Tome I, p. 305. Paul Dupont, édit., 1896.

Puis il continuait sans plus de préambule :

« L'aigle est un animal de proie, pillard, voleur, lâche et féroce. Il se nourrit de la chair des autres animaux plus faibles et va jusque dans leurs nids dévorer leurs œufs. On l'a vu, souvent, s'abattre sur des moutons dont il arrache la laine pour en tapisser son aire. Il ne recule devant aucune cruauté pour la satisfaction de son insatiable appétit.

« Peut-être, après tout, les naturalistes ont-ils eu raison de lui appliquer le titre de « roi », la plupart des souverains ayant, à l'instar de l'aigle, l'habitude de se nourrir du sang de leurs sujets comme du bien que ceux-ci ont péniblement amassé. »

A peine un exemplaire de la publication était-il déposé au ministère que les agents se précipitaient sur les kiosques pour en arrêter la vente, mais il était généralement trop tard. La police attendait alors, pour le saisir, l'apparition du second numéro de la feuille qui, naturellement, n'en avait qu'un.

Seulement, au bout de quelques jours, elle était remplacée par une autre non moins scientifique et dont le premier article était une dissertation sur les habitudes, le plumage et les mœurs de LA GRUE.

On y expliquait que cet échassier marchait en se dandinant et en soulevant les plumes de ses ailes, ce qui lui donnait l'air de porter une crinoline. C'était un oiseau dénué de toute espèce d'intelligence, qui se nourrissait de poissons et perchait souvent sur les toits des maisons et même des palais.

Ainsi, il n'était pas rare de voir de temps en temps une grue se montrer jusque sur les balcons des Tuileries. Les savants en comptaient plusieurs espèces, notamment la GRUE COURONNÉE, qui différait de la première en ce qu'elle portait sur la tête une aigrette formant diadème.

Elle marchait aussi d'un pas plus fier, dressant le cou et semblant dire aux autres grues de son entourage :

— Je suis couronnée et vous ne l'êtes pas. »

*
* *

La presse subventionnée répondait à cette satire impitoyable par la calomnie, en ce qui concernait les adversaires, et les louanges les plus dithyrambiques qu'on puisse imaginer, en l'honneur du couple impérial. *L'Indépendance parisienne* est, dans ce dernier genre, ce qu'on peut appeler le pavé de l'ours.

De son numéro du 16 octobre 1868, qui contient une biographie de SA MAJESTÉ L'EMPEREUR NAPOLÉON III, détachons ces quelques lignes profondément ridicules :

« Né près d'un trône, bercé sur les genoux d'un empereur, marqué pour l'éventualité du plus lourd et du plus magnifique héritage qui ait jamais été promis à un berceau royal, élevé dans le culte napoléonien et dans la religion de son sang, le prince Louis présente, outre l'une des destinées étranges et profondes, la plus immense figure de l'époque.

Un libéral, — une des meilleures plumes de son siècle — a dit : « Les ouvrages politiques et militaires de Napoléon Bonaparte annoncent une forte tête et un noble caractère. Le nom qu'il porte est le plus grand des temps modernes. C'est le seul qui puisse exciter fortement les sympathies du peuple français. Il peut être appelé un jour à jouer un grand rôle ! »

Et le rédacteur continue : « ... C'est moins dans l'hermine qu'il se drape, que dans le drapeau de la France.

Le programme de tout ce qu'on doit à l'empereur Napoléon III se résume facilement par ces mots : ORDRE — LIBÉRALISME — ÉQUITÉ. »

Le panégyrique se termine par la liste des ouvrages de l'empereur au nombre de quatorze, depuis *l'Extinction du Paupérisme (!)* jusqu'à LA VIE DE CÉSAR (!!).

Ce qui n'est pas moins curieux en ce journal, c'est l'illustration par Faustin, le même qui, tombé dans la démagogie, ne publiera pas moins de cinq cents caricatures dont les plus violentes seront dirigées contre la famille impériale[1].

La même feuille continue sa « Galerie des souverains » par S. M. L'IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS.

Le portrait est cette fois de M. Mailly, dessinateur-lithographe, que nous verrons également, en 1871, mettre au carcan les personnages de l'Empire[2].

L'article de Lambert-Thiboult qui reproduit le discours de Napoléon annonçant officiellement le choix qu'il avait fait d'une épouse, est d'une insuffisance notoire, comme son modèle d'ailleurs.

On le savait assez par cette rengaine populaire :

Avait pris femme, le sire de Framboisy (*bis*).

1. Voir la série des « Guillotines » et la fameuse pièce « La Poule » inspirée d'une peinture de Jean Aubert pour l'ancien Café de Fleurus.

2. Voir son album « Le Pilori ».

*
* *

C'est au Quartier latin, foyer des lettres et de la politique, que vont converger les nouvelles couches sociales issues des hommes de 48.

Enfin, les fils vont venger leurs pères.

« Ah! qu'elle était belle, à la fin de l'Empire, l'ardeur juvénile de ce journalisme où, derrière Jules Vallès, faisaient leurs premières armes Maroteau, Vermesch, Francis Enne, Charles Frémine, Gustave Puissant, Cavalier, André Gill, Henri Bellenger, Albert Fermé, coqs de bataille montés sur leurs ergots, dressant la crête et battant des ailes!

Qu'elle était belle, cette pension Laveur, où fréquentait Gambetta, où chantait Courbet, où grognait le père Toussenel embêté par Vallès..., où buvaient les autres!

Et la brasserie de la rue Saint-Séverin, vous en souvenez-vous? Toute la Commune y germait en Rigault, Ferré, Eudes, Longuet, Chardon, Lucipia, Lullier, Pilotell, Regère, Maître, Breuillé, Treilhard, Tony-Moilin, Paget-Lupicin... Qui encore? Une barbe, Benjamin Flotte, qui s'emploiera en vain pour échanger les otages contre son vieil ami Blanqui; une figure de rhétorique, Rogeard, l'auteur des *Propos de Labiénus;* un futur député, Ordinaire, que sauvera de l'oubli, dix ans plus tard, son apostrophe à la commission des grâces : Commission d'assassins[1]!... »

La pension Laveur vaut qu'on s'y arrête : elle a été immortalisée en prose et en vers par G. Puissant[2] et par Carjat[3]. Écoutons-les.

« Un coin perdu, nº 6 de la rue des Poitevins[4], les anciens bureaux du *Moniteur,* au premier étage, au bout d'un escalier de pierre assez large pour y faire grimper un omnibus.

La fenêtre de la cuisinière donne sur le palier; et vous voyez pendus à des crocs, des blocs de viande fraîche, les dos blancs des volailles, et des enfilades de gibier en poil et en plumes.

Poussez cette porte : vous êtes au milieu de la famille, du clan *Laveur.*

D'abord le père Laveur comte de *Quitas :* un petit homme tassé, traînant des pieds goutteux dans ses chaussons de lisière, figure carrée balafrée de

1. Lucien Descaves. — Avant-propos des *Cahiers rouges,* de Maxime Vuillaume.
2. *La Parodie,* nº 14. — 20 novembre 1869.
3. Étienne Carjat, *Artiste et Citoyen.* Tresse, édit., 1883.
4. Maison disparue en 1896. Le boulevard Saint-Germain a passé sur ses décombres.

rides, le cou mangé par les épaules, des cheveux gris plantés comme des épingles dans une pelote ronde, œil rapide et inquiétant. Ses lourds habits semblent glisser de son corps; et il rongeonne perpétuellement au coin de la bouche le tuyau d'une pipe renversée; la voix est celle d'un cric en mouvement. Érudit comme trois bénédictins, mais raide au crédit les jours où la goutte le tracasse; puis le dos tourné, ne pensant plus à la dette. Il a foi, du reste, dans ceux qu'il nourrit; il les a dévisagés et jaugés du premier regard, et il sait qu'il a affaire à des gens d'intelligence et de cœur. Par exemple, ceux qui ne lui reviennent point, ne font pas, quel que soit l'état de leur bourse, long feu dans la maison.

Mme Laveur, petite cigale noire, sautillante, leste, toujours la plaisanterie affable ou le sourire aux lèvres, filet verdelet et pointu pour dire, après dîner, les branles du pays.

Tante Rose, sœur du patron et dame caissière, les traits tranquilles d'une statue grecque, collés à une face de paysanne romaine qu'éclaire une bonté maternelle; digne d'attitude, adorée et respectée par les pensionnaires.

Les nièces Fanchette et Mathilde servent à table. Fanchette? Figurez-vous la tête pâle et effacée de la Joconde sur un buste maigre du Giotto; timbre grêle et souffrant, paupières continuellement baissées. Les intimes prennent seuls le droit de l'appeler *Pampette* ou *Pampinette*.

Mathilde, aussi brune, vive et gaie qu'un merle.

Le chef — un cousin celui-là — un des beaux romains frisés du Louvre. On le rappelle et on trinque avec lui après chaque plat réussi.

Le sommelier est beau-frère; les deux garçons de salle sont des neveux.

Tout le monde pioche, sans arrêt, du petit jour à minuit.

Dans cette maison, il y a les *dîners du samedi*.

Le soir, à huit heures, quand le fretin des habitués est repu, les initiés se dirigent sur la pointe du pied vers la salle du fond. Vingt couverts d'habitude, sauf à allonger la table.

Et, ce jour-là, ils vous servent de ces soupes inouïes à l'oseille, aux pommes de terre et aux poireaux, qu'on ne retrouve plus; des filets au four rissolés et saignants, longs d'un mètre, épais d'un pied, à la chair serrée et fondante, ainsi qu'un foie gras; des choux rouges, baignant dans le lard, des choux qui font croire à la poésie; une morue hollandaise créée exprès pour lui; et de ces dindes de vingt à trente livres, à la broche, qui ressemblent à des bombes d'or rouge.

Et après?

Après, il y a les convives.

C'est Gueymard qui chantait *les Bœufs* et *les Sapins,* de Dupont, au dessert, — Hanoteau le paysagiste du *Terrier d'un renard,* — Merly le grand baryton, tué à force de raffinements dans l'étude, — Charton *la boule d'ivoire,* — Bonnet le sculpteur, — Lansyer — Gambetta — Rambaud *le docteur d'Azur,* — André Lemoyne, le rimeur de *charmeuses,* l'entrain, l'esprit, la délicatesse et l'indulgence incarnés, surnommé *triple curaçao sec,* — Heilbuth, — le sculpteur Moulin, — Dubois Hippolyte, le peintre des grandes chasseresses nues, — Albert Mérat, — Vermesch, — Michot le ténor (il s'enfuit parce que Courbet lui fit cette sottise de le comparer seulement à Duprez), — le baron Brisse qui a revendiqué l'honneur de découper les chefs-d'œuvre de viande qu'il ne veut point laisser mutiler par une main maladroite.

C'est le docteur Ordinaire, le député du Doubs, l'homme doux, poli, réservé et sympathique par excellence...

C'est Gill qui, le gilet en cœur bâillant sur un plastron de fine batiste, habit en sifflet, des tenues à humilier tous les boulevards, vient quelquefois faire sa provision de bon sang, et écarter son rire muet de *Bas de cuir* avant d'aller affronter quelque première sérieuse.

C'est Vallès et ses joies de tonnerre... C'est ce grognard de Toussenel... C'est enfin Courbet, Courbet campé à table, en bras de chemise, sans cravate, poignets défaits montrant des bras blancs et ronds comme des cuisses d'enfant, son énorme cou de marbre nu, les cheveux collés au crâne ainsi qu'un serre-tête de soie, Courbet, mastiquant et buvant lentement, gravement, à la façon du paysan qui sait le prix de la nourriture, glissant de côté ses beaux yeux de bœuf au repos, retroussant le coin de ses lèvres, et racontant de son organe clair et finaud ses grasses épopées de village... »

La parole est maintenant à l'artiste et au citoyen Carjat.

LE PÈRE LAVEUR

Courbet m'a dit : Viens-tu chez le père Laveur?
C'est un bon citoyen qui nourrit ses semblables,
Un créancier qui fait des crédits admirables
Et qui sut engraisser maint poète rêveur.

Viens! Tu trouveras là des convives aimables :
Lemoine aux vers précis, Pothey le gai conteur,
Mathieu l'incandescent aux rimes inflammables,
Considérant l'intègre et Rambaud le docteur.

Viens, tu dîneras bien, car c'est moi qui découpe;
Charton au front d'ivoire, à longs flots dans ta coupe,
Versera le vin pur de ton cher Beaujolais;

Puis le café servi, suivant les vieux principes,
Nous fumerons en chœur deux ou trois bonnes pipes,
En causant jusqu'à l'heure où l'on clôt les volets.

En ces soirées inoubliables du *dîner Courbet,* où Castagnary parlait de peinture républicaine, où Georges Duchêne, ancien secrétaire de Proudhon, et Gustave Chaudey, avocat, traitaient de réformes sociales et où tous forgeaient des épigrammes contre l'Empire, il fallait entendre le peintre des *Casseurs de pierres* chanter, après boire, des romances de sa composition fleurant la verdure, le blé et les foins.



André Gill, qui à cette époque déclamait, non sans talent, des fragments de Victor Hugo, a dans ses souvenirs quelque peu raillé, de son maître et ami, les dons de poète-musicien. Nous citons :

« Je me rappelle ceci :

Mets ton chapeau de *paille,*
Ta robe rayée *bleu,*
Avec ton ruban *blanc*
Autour de ton cou *brun.*

— Bigre! fis-je quand il eut entonné ce singulier quatrain, voilà de la poésie de coloriste!

Il m'en voulut longtemps de mon irrévérence... Un mot inconnu, nouveau, ajoute encore Gill, tombant dans la cervelle de Courbet, y faisait du ravage, y causait une obsession comme le bourdonnement d'un hanneton dans une cruche.

Il me scia, tout un soir, en me répétant à chaque minute :

— Faites-donc « un tel » en Torquemada!

Torquemada, Torquemada, Torrrr...!

Ce mot lui roulait sous le front et l'incendiait sans autre motif que sa sonorité...[1] »

1. And. Gill. *Vingt années de Paris*, pp. 166-168.



Le plus cocasse était encore le père Laveur avec son *Coup d'État,* chanson de son cru, composée en vers et contre *Buonaparte,* qu'on lui réclamait à tue-tête lorsqu'au dessert il apportait le panier de vieux Beaujolais.

Alors, de sa voix de basse Laveur débitait en sourdine :

C'est aujourd'hui l'anniversaire
Du crime du Deux-Décembre;
Les bandits massacrèrent à domicile,
Et même dans les rues adjacentes!

Des cris d'enthousiasme poussés dès la première strophe étouffaient généralement la suite.

Bref, en ce *dîner Courbet,* on commençait la soirée par chanter *le Chapeau de la Marguerite* et l'on finissait par *la Marseillaise.*

Qu'elle était belle cette pension Laveur!

*
* *

Très différentes étaient les soirées de Carjat. C'était à son atelier situé au fond d'une cour de la rue Notre-Dame-de-Lorette que le photographe libéral conviait ses amis. Au milieu des lumières et sur une scène improvisée se faisaient entendre maintes célébrités du théâtre.

A neuf heures, nombre d'amis
Viendront causer, fumer et boire,
Sans compter ceux qui m'ont promis
Le concours de leur jeune gloire.

A l'une des dernières, dont nous retrouvons le compte rendu, nous y relevons les noms de Suzanne Lagier, les frères Lyonnet, Paul Legrand, Ch. Monselet, A. Houssaye, Courbet, A. Gill, Louis Noir, Ulric de Fonvielle, A. Mérat, L. Valade, Verlaine, A. Pothey, A. Gouzien, P. Arène, Bénassit, F. Régamey, Alfred Le Petit, Armand Silvestre, Tony Révillon, etc., etc.

*Carjat, limonade, bière!*

Terminons cette revue des rendez-vous artistiques et littéraires par le boulevard Saint-Germain. Face au théâtre Cluny, se trouvait la brasserie Kroeber où prenaient leur repas Vallès, Longuet, Ch. Frémine, Henri Bellenger, à côté d'une clientèle d'étudiants et d'élèves des Beaux-Arts.

Toujours vainqueur, Gill « traînant tous les cœurs après soi » y venait déjeuner accompagné d'une jolie fille, une belle brune qui, un jour, devait défrayer la chronique judiciaire.

Quand elle se sépara de Gill, elle eut pour amant un graveur qui, par amour pour elle, fabriqua des faux billets de banque. L'homme fut condamné, la maîtresse acquittée.

La vie aventureuse de l'amoureuse Augustine inspira à Daudet ce chef-d'œuvre qui a pour titre : *Sapho,* livre saignant de vérité, autrement vécu, humain et surtout plus moral que le roman de *Manon* ou *l'Histoire enjolivée de Marguerite Gautier.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Souvent dans l'isolement de l'après-midi, Gill crayonnait là ses projets de charges pour *l'Éclipse.*

*
* *

Et, contre toute justice, la sixième chambre correctionnelle jugeait tous les journaux hostiles à l'Empire ; elle les jugeait avec une partialité si flagrante que Gill en fit le sujet d'une double page, qu'il intitula ironiquement : *La Justice poursuivant le crime.* Cette parodie du tableau de Prud'hon, à propos du procès de Marchal, n'ayant pas été autorisée, *l'Éclipse* dut la remplacer, au pied levé, par un dessin quelconque.

C'est alors que parut ce fameux melon à figure grotesque, effaré devant un crayon. C'était en réalité une sorte de défi à la Censure, mais les Parisiens voulurent reconnaître dans cette image facétieuse le portrait de Delesvaux, le président de la susdite chambre.

Le gouvernement aux intentions pures y découvrit, lui... une obscénité !

Le caricaturiste fut donc appelé chez le juge d'instruction, mais devant ce melon énigmatique, amusant, hilarant, mais non inconvenant, la magistrature assise et de *boue* dut abandonner ses intentions de poursuites. Pendant toute une semaine, Paris se gaussa de l'aventure qui, à l'instar des grandes causes criminelles, fut mise en couplets.

La popularité de Gill est à son apogée, son succès est étourdissant : on rit de ses caricatures comme des articles de Rochefort, il captive l'attention du public qui l'applaudit à chacune de ses charges. En lutte plus que jamais avec les tortionnaires de la Censure, il multiplie les coups et voit s'accroître, de semaine en semaine, le nombre de ses dessins interdits ou saisis.

C'est, après les avocats du procès Baudin, Ténot en décapité parlant — parlant du Deux-Décembre; — c'est Rouher en marchand de peaux de lapin; c'est le baron Haussmann en maçon; c'est *le Rappel* — rappel à l'honneur, dira Victor Hugo; — c'est le docteur Nélaton, le seul qui ne peut prendre une vessie pour une lanterne; c'est *le Dégel* sous les traits de Badinguet, ce fantoche de neige qui de jour en jour se désagrège, tandis que point au loin le soleil de la liberté.....

La Liberté! comme elle apparaissait belle sous l'Empire!...

*
* *

1870. L'année terrible!

« L'inondation prussienne s'est étendue sur le pays; le sang a coulé par torrents; Paris a eu froid et a eu faim; Bazaine a livré Metz; le gouvernement de la France a capitulé; un trait de plume a livré à l'étranger deux provinces. Puis, la guerre civile et ses horreurs : les Français se mitraillant sous l'œil des Prussiens; Paris bombardé, pris d'assaut; les fureurs désespérées des vaincus, les exécutions sommaires décrétées par les vainqueurs; l'incendie, les pelotons d'exécution à chaque coin de rue; enfin les arrestations en masse, les caves de Versailles, les pontons, la Nouvelle-Calédonie[1]! »

Commencé dans le crime, l'Empire devait finir dans le crime; mais avant la grande saignée, il débuta l'année par le guet-apens d'Auteuil.

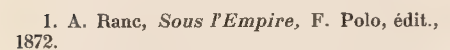
Après le sang de Baudin, le sang de Victor Noir; c'était fatal.

Ouvrons l'histoire[2] :

« M. Pierre-Napoléon Bonaparte,



BAZAINE



1. A. Ranc, *Sous l'Empire,* F. Polo, édit., 1872.

2. H. Magen, *Histoire du Second Empire.* Dreyfous, édit., 1878.

fils de Lucien et dont les antécédents laissaient beaucoup à désirer avait, à la fois provoqué M. Rochefort et injurié les rédacteurs d'un journal de Bastia; M. Paschal Grousset était le correspondant de cette feuille corse. Le 10 janvier, MM. Ulric de Fonvielle et Victor Noir, amis de M. Grousset, devançant les témoins de M. Rochefort, allèrent demander au prince Pierre, qui habitait Auteuil, raison de ses injures. Après leur avoir dit qu'il avait provoqué M. Rochefort « porte-drapeau de la crapule » et qu'il n'avait rien à répondre à la lettre de M. Grousset, le cousin de l'Empereur demanda à MM. de Fonvielle et Victor Noir s'ils étaient solidaires « de ces charognes ».

— « Nous sommes, répondit Victor, solidaires de nos amis. » Aussitôt, Pierre Bonaparte le soufflette et le tue d'un coup de revolver. Une deuxième balle traverse le paletot de M. de Fonvielle qui, en criant à l'assassin, put gagner la rue. »

J'avais été avisé du crime à cinq heures du soir, dit Rochefort; à six heures, je rédigeais cet article qui était plutôt un placard, étant donné le caractère dans lequel nous l'imprimâmes[1] :

« J'ai eu la faiblesse de croire qu'un Bonaparte pouvait être autre chose « qu'un assassin!

« J'ai osé m'imaginer qu'un duel loyal était possible dans cette famille « où le meurtre et le guet-apens sont de tradition et d'usage.

« Notre collaborateur Paschal Grousset a partagé mon erreur et aujour- « d'hui nous pleurons notre pauvre et cher ami Victor Noir, assassiné par « le bandit Pierre-Napoléon Bonaparte.

« Voilà dix-huit ans que la France est entre les mains ensanglantées de « ces coupe-jarrets qui, non contents de mitrailler les républicains dans les « rues, les attirent dans des pièges immondes pour les égorger à domicile.

« Peuple français, est-ce que décidément tu ne trouves pas qu'en voilà « assez?

« HENRI ROCHEFORT. »

L'indignation de Rochefort est vivement partagée.

Vermorel dans *la Réforme,* écrit : « En même temps que Victor Noir, nous avons à venger les victimes du boulevard Montmartre et tous les malheureux connus et ignorés qui ont été assassinés pendant dix-huit ans. »

*Le Réveil,* de Delescluze, dit : « Après Pantin, Auteuil; après Troppmann,

1. *La Marseillaise,* 12 janvier 1870.

Bonaparte, c'est dans l'ordre, ce serait à douter de tout s'il en était autrement... Les ateliers et les magasins seront fermés le jour des funérailles de Victor Noir; l'affluence sera donc considérable, et nous engageons les gardes nationaux à s'y rendre en uniforme, afin de maintenir l'ordre. »

*La Cloche,* de Louis Ulbach, ajoute : « Nous ne promènerons pas ce cadavre en criant vengeance; nous le voilerons plutôt pour demander justice. La balle qui a tué Victor Noir va ricocher loin! »

Pendant que s'imprimaient ces lignes, André Gill faisait le portrait de la victime. Il raconte ainsi cette veillée funèbre[1] :

« ... Sept heures du soir; j'étais nonchalamment étendu sur mon lit... quand un cri me fit sursauter.

— Vous savez que Victor est assassiné!

C'était Maroteau Gustave, mort depuis à l'île Nou, qui me lançait cela dans l'emportement de sa course à me venir chercher, et le coup de vent de la porte violemment ouverte.

— Quoi? Quel Victor? Hugo?

— Eh! non. Victor Noir. Vite, venez : Rochefort m'envoie vous chercher; il nous faut le portrait du mort pour *la Marseillaise* de demain. Un fiacre nous attendait à la porte de l'hospice. Nous partîmes, traversant tout Paris, muets, songeurs, indignés.

Par-ci, par-là, des groupes se découpaient en noir dont l'agitation décelait la colère populaire.

La rue de Rivoli, les Champs-Élysées, puis la grande avenue de Neuilly, toujours tout droit. Enfin la voiture obliqua sur la droite et nous atteignîmes le passage Masséna.

Des foules y stationnaient.

On entrait, on sortait, des imprécations se croisaient dans la nuit.

Nous montâmes; le frère et la sœur nous reçurent et, nous serrant silencieusement la main, ils nous montrèrent l'escalier.

Je me rappelle encore le logis du pauvre diable, le premier qu'il eût pu meubler à ses frais, avec la bibliothèque exagérée, son étroit lit de fer, et le chapeau de ses jours malheureux, un tube en poil de lapin, pendu comme un lustre au plafond.

Le mort était couché dans la seconde pièce. Il avait aux mains ses

1. *Le Chat noir,* 13 mai 1882.

gants intacts, sa chemise éclatante s'ouvrait, découvrant la poitrine puissante où saignait encore le trou de la balle.

J'ai souvent vu la mort, j'ai pu souvent apprécier ce qu'elle imprime de caractère aux traits le plus souvent vulgaires des vivants. La face de gamin de Victor avait revêtu l'indicible majesté du néant. Il semblait, bien véritablement, un jeune général de la République, Hoche ou Marceau.

Les interjections se succédaient :

— Qu'on nous donne des fusils! hurlait Révillon.

Je tirai une feuille de papier et commençai le portrait du mort, assisté d'un jeune élève nommé Lemot.

On avait bandé d'un mouchoir mon œil malade. J'eus le regret, en faisant ce dessin, de prendre la place de M. Feyen-Perrin, qui vint s'offrir et sans doute eût fait une œuvre supérieure.

Les heures s'écoulèrent. Le dessin fini parut dans *la Marseillaise*. Quant à l'original, exposé dans la vitrine de Lacroix, il provoqua de tels rassemblements que des vitres furent brisées et que je dus le retirer.

Le lendemain, il se vendait à des milliers parmi cette foule exaspérée, terrible, qui se ruait autour du cercueil et le mena de la poussée des poitrines au cimetière, avec les allures héroïques du bas-relief de Rude... »

Les funérailles furent l'objet de graves manifestations, et, si Rochefort et Delescluze s'y fussent prêtés, une émeute terrible aurait en ce jour ensanglanté Paris.

* * *

« Oui, parmi les morts chers à la démocratie, la jeune figure de Victor Noir apparaît pâle et fière. Il a une place, derrière les grandes ombres, dans notre panthéon. Enfant du peuple, s'il avait vécu, on aurait pu lui appliquer les vers du poète :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

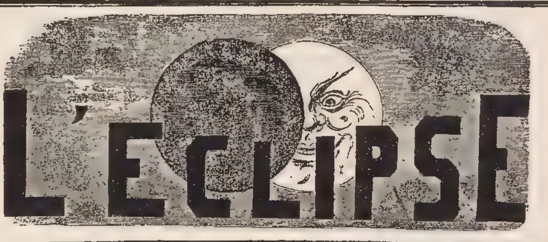
L'Empire nous l'a pris. Aurait-il eu du talent? Qui le sait? Il avait l'ardeur, la fougue républicaine, et cela nous suffit. Pour ceux qui tiennent à tout savoir, nous dirons qu'il était né journaliste. Ingénieux, inventif, plein de ressources, il eût été utile à la cause qu'il embrassait. Ce n'était pas une nature vulgaire, celui qui avait su se faire apprécier, aimer par deux hommes

Troisième Année. — N° 104 | Un numéro : 10 centimes | 16 Janvier 1870.

RÉDACTEUR EN CHEF
F. POLO

ABONNEMENTS
PARIS
Un an ........ 5 fr. »
Six mois........ 3. »
Trois mois...... 1. 50

Rue du Croissant, 16.




DIRECTEUR
F. POLO

ABONNEMENTS
DÉPARTEMENTS
Un an .......... 6 fr. »
Six mois...... 3 50
Trois mois ...... 2 »

Rue du Croissant 16

# VICTOR NOIR

## DESSIN D'APRES NATURE, PAR GILL



aussi différents d'idées, de tempérament, d'opinion, que MM. Henri Rochefort et J.-J. Weiss. C'est au *Journal de Paris* que Victor Noir avait commencé à apprendre son métier de journaliste. C'est à *la Marseillaise* qu'il écrivait quand le destin le marqua pour la mort. M. Weiss, ce maître journaliste, avait trouvé en lui l'auxiliaire le plus utile. Avec une bonhomie charmante, avec une patience qui ne se démentait pas, il se faisait son professeur, lui corrigeant ses *Échos,* lui apprenant à rédiger un fait divers, à *torcher* un compte rendu, — comme dit Louis Veuillot, — à aiguiser en bon français une nouvelle à la main. Victor Noir lui en avait gardé une chaude reconnaissance. « Quel dommage, nous disait-il quelquefois, qu'un si brave homme soit orléaniste[1] ! »

Le pauvre grand enfant, qui n'était rien moins que coutumier des usages du grand monde, s'était fait beau pour aller remplir son rôle de témoin chez une Altesse impériale; il avait mis une redingote dont personne de nous n'eût soupçonné l'existence, il avait arboré un chapeau de soie tout neuf; autant de choses inaccoutumées et qu'il avait préparées pour son mariage — car il allait se marier à quelques jours de là, — enfin, avant d'entrer dans la maison du prince, il avait, lui, que nul de nous ne vit jamais ganté, emprisonné ses grosses mains dans des gants tout neufs et trop étroits. A peine avait-il franchi le seuil de la maison de Pierre Bonaparte, qu'il en sortait frappé mortellement et expirait aussitôt devant la porte, dans la rue. Tel il est tombé là, tel Dalou l'a reproduit sur son tombeau : rien n'y manque, pas même les fameux gants ni le fameux chapeau[2]. »

*
* *

Le Corps législatif autorisa, presque à l'unanimité, des poursuites contre Rochefort pour l'article écrit le lendemain de la mort de son collaborateur. Condamné à six mois de prison et trois mille francs d'amende, il est arrêté le 17 février, à huit heures et demie du soir, à la porte de la salle de *la Marseillaise,* rue de Flandre, où se tenait une réunion publique. Flourens, qui la présidait, entraîna son auditoire dans la rue et y éleva une première barricade; quelques autres furent construites dans le faubourg du Temple; elles furent enlevées par la police. Le lendemain, nouvelle échauffourée rue

1. A. Ranc, *ibidem.*
2. M. Dreyfous, *Dalou, sa vie et ses œuvres.* H. Laurens, édit., 1903.

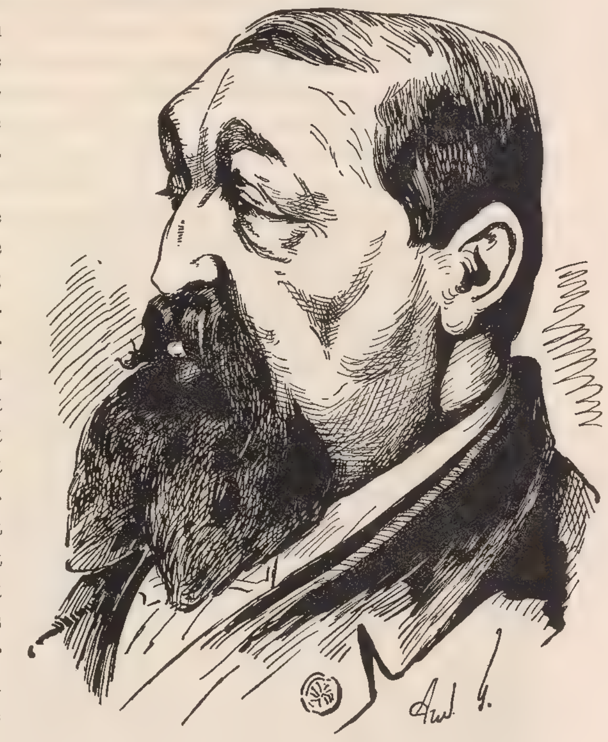
Saint-Maur et sur les Boulevards; arrestation en masse de tous les rédacteurs de *la Marseillaise*.

La Haute-Cour fut réunie à Blois le 24 mars, pour juger le prince Pierre Bonaparte.

L'accusé est un homme de haute taille, large d'épaules, le corps boursouflé, le ventre obèse.

La physionomie n'a rien de sympathique : elle porte dans son ensemble ce cachet de brutalité dont le prince a fourni de si fréquentes preuves.

Au détail, il n'a rien de laid, cependant ; mais le front est bas, dur et fuyant; l'arcade sourcilière est orageusement cintrée ; le sourcil, dans sa terminaison, a quelque chose de violent et de sauvage. L'œil est vitreux. Les oreilles sont lourdes et plantées en arrière, les cheveux sont rares, et font complètement défaut par places. Le teint est livide, verdâtre; les joues sont marquées par de profonds méplats. La barbe est grise, la lèvre mince; le regard est positivement cruel.



AFFAIRE VICTOR NOIR — L'ACCUSÉ

Une profonde mélancolie plane sur ce tout, et lui imprime un caractère sombre, répulsif, tel qu'on le remarque chez certains oiseaux de proie, le vautour par exemple.

Pendant tout le cours des débats, l'accusé manifeste la violence de son caractère : il insulte MM. Floquet et Laurier, avocats de la partie civile.

Il était sûr de son acquittement.

Le verdict fut fort mal accueilli par l'opinion publique, qui, en dépit de tous les efforts des amis et des défenseurs du prince, avait énergiquement persisté à ne voir dans ce dernier que l'agresseur et l'assassin de Victor Noir.

L'irritation fut grande contre le gouvernement, que l'on ne manqua pas de rendre responsable de cette comédie politico-judiciaire.

Le professeur Tardieu, qui avait apporté un témoignage partial en faveur du prince, fut hué par les étudiants quand, le 30, il monta dans sa chaire à l'École de médecine. Un arrêté ministériel suspendit les examens et les cours pendant un mois.

De Tours, Gill avait envoyé à *la Marseillaise* des croquis représentant l'accusé et les témoins principaux, et à *l'Éclipse* les portraits des avocats de la famille Victor Noir. Ceux-ci, qui devaient paraître le jour même du jugement, furent interdits.

*
* *

Sous la poussée des événements, la France se transforme en un vaste champ clos. Deux partis vont s'y mesurer à coups de bulletins de vote. D'un côté, c'est la démocratie renaissante qu'on accusera de complots, attentats et grèves fomentés par l'ancien *carbonaro* Bonaparte; de l'autre, c'est la bourgeoisie apeurée à qui le même dira ceci : « Liberté et révolution sont en présence. L'une et l'autre ont déployé leurs lignes de bataille et leurs drapeaux; sur le drapeau de la liberté est écrit : *oui;* sur le drapeau de la révolution est écrit : *non;* et, suivant que la France répondra *oui* ou *non,* elle fondera l'empire libéral ou, séparant l'empire de la liberté, elle se livrera fatalement à la révolution. »

Le jour du vote est fixé au 8 mai.

La presse joua naturellement un grand rôle dans la préparation de cette journée. Le comité central du plébiscite enrégimentait *le Constitutionnel, la Patrie, le Peuple Français, le Public, la France, la Liberté, le Messager de Paris, le Parlement, la Presse,* pendant que les journaux démocratiques adressaient aux électeurs un manifeste antiplébiscitaire signé par Jules Simon, Eug. Pelletan, Esquiros, Louis Jourdan du *Siècle,* Delescluze du *Réveil,* Peyrat de *l'Avenir national,* Ulbach de *la Cloche,* Duportal de *l'Émancipation* de Toulouse, Lavertujon de *la Gironde* de Bordeaux et Véron du *Progrès de Lyon.*

*La Marseillaise* et *le Rappel* n'adhérèrent pas à ce manifeste qui,

selon eux, avait manqué en évitant de formuler une profession de foi républicaine. Ce dernier n'en publia pas moins un numéro spécial contre le plébiscite.

Pour sa part, *l'Éclipse* y consacra trois dessins, dont l'un, *Bélisaire,* interdit, dut être tiré en supplément.

Revenu d'exil, après les cinq ans que lui avait valus sa condamnation, Rogeard se lance dans un nouveau corps à corps avec le minotaure impérial en publiant *à ses frais*[1] une vigoureuse protestation, dont voici la magnifique péroraison :

⁂ « Plébiscite, que me veux-tu? M'apportes-tu la suppression de l'armée permanente, de l'administration centralisée, de la magistrature inamovible et du clergé salarié? Apportes-tu la fin des grèves, ou la grève de la fin qui emportera l'effet avec la cause? Apportes-tu la fin de la grande exploitation religieuse et sociale?

⁂ Apportes-tu seulement l'instruction gratuite et obligatoire, la liberté de l'enseignement, l'élection des fonctionnaires et la responsabilité des agents du pouvoir? Apportes-tu le droit du travail et l'égalité sociale? Apportes-tu au moins une loi électorale, une



C'EST POUR L'ENFANT

1. *Le Plébiscite impérial,* par A. Rogeard, brochure de 32 pages chez l'auteur, 43, rue Madame, et chez tous les libraires.

dissolution de la Chambre, et, au lieu de ta constitution pour rire, une Constituante pour de bon?

Non? Alors qu'est-ce que tu viens faire? Plébiscite menteur, tu promets la liberté, et tu ne peux donner que le despotisme! Plébiscite jésuite, tu es obscur comme un prophète, et mystérieux comme le Saint-Esprit; tu es amphigourique comme l'Apocalypse, et arriéré comme le Syllabus; tu espères escobarder nos votes et les interpréter pieusement, à l'aide de la restriction mentale et de la direction d'intention, pour la plus grande gloire de ton seigneur et maître. Plébiscite insolent, qui oses parler d'abdication (de la nôtre bien entendu), comment as-tu le front de te présenter devant une nation qui se respecte? Plébiscite césarien, je ne te connais pas! Ote-toi de nos yeux, plébiscite de malheur; retourne à celui qui t'envoie; ou si tu veux à tout prix faire ton chemin dans le monde, cherche, sur d'autres bords, un peuple en enfance ou en décadence, assez simple pour croire à ton Empire libéral, ou assez corrompu pour s'y plaire; un peuple assez vil pour vouloir un maître!

⁂ Voulons-nous être des citoyens ou des sujets? Si nous voulons être libres demain, conduisons-nous comme si nous l'étions aujourd'hui; on n'a que la liberté qu'on prend : l'expérience l'a cent fois démontré; cent fois, elle nous a appris que toute liberté est une conquête de glorieux soulèvement, et non pas un don de joyeux avènement.

⁂ C'est là une des redites de l'histoire : voilà ce qu'on lit à chaque page du long martyrologe des peuples; voilà ce que nous crient d'une seule voix les victimes et les bourreaux de tous les temps; voilà ce qu'on entend dans les prisons cellulaires et dans les ministères constitutionnels. C'est là une vérité de méthode baconienne et de politique expérimentale, comme les aime le Nélaton du césarisme malade.

⁂ Nous savons cela, et nous nous amusons à la bagatelle d'un plébiscite; nous nous abaissons à dialoguer avec l'Empire; nous commentons le délire de son agonie; nous répondons sérieusement à ses questions; nous allons gravement à ses rendez-vous; nous tombons innocemment dans ses pièges, et nous jouons fidèlement son jeu, comme des compères; sa rouerie parfois invente des spectacles pour notre badauderie, et nous y courons!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

⁂ Semblable à ces empereurs romains qui envoyaient à leurs ennemis l'ordre de s'ouvrir les veines, l'empereur des Français invite au suicide son ennemi, le suffrage universel. Il ne faut pas que celui-ci obéisse, comme un

simple sénateur. Il faut que la nation entière proteste contre cet injurieux plébiscite et contre ce téméraire vieillard qui ose interroger le souverain, et essaie de lui capter sa souveraineté. Le plébiscite ayant tout remis en question, cet homme n'est plus, aux termes de sa loi, qu'un candidat à l'Empire, tout au plus un empereur provisoire. Que l'électeur juge cette situation, qu'il sente sa force et qu'il s'en serve; qu'il se rassemble de tous les points de la France comme un immense meeting d'indignation! que chacun proteste à sa manière, pourvu qu'il proteste! Nous admettons, pour notre part, comme pouvant servir à l'action commune, toutes les formes de protestation, depuis les plus faibles jusqu'aux plus énergiques; mais nous préférons les dernières; et, entre les trois sortes de bulletins d'opposition, nous choisissons le bulletin inconstitutionnel portant le mot « République ». »

Le 8 mai arrivé, le recensement général du vote plébiscitaire donne 7.500.000 OUI contre 1.500.000 NON.

La succession au trône est ainsi assurée, la politique impériale approuvée. Quoique triomphant, Boustrapa[1], empereur des Français par la grâce de Dieu et la volonté nationale, n'a jamais été si près de sa ruine.

* * *

Le 26 juin, expirait à La Haye, où il était venu se réfugier, après avoir été expulsé de Belgique, Armand Barbès que Proudhon avait surnommé « le Bayard de la Démocratie ».

Comme il eût été heureux de revoir cette France qu'il aimait tant, et d'acclamer avec elle, cette République pour laquelle il avait sacrifié sa vie et sa liberté! Ses amis Martin Nadaud, Louis Blanc et Étienne Arago portèrent des paroles d'adieu au vertueux patriote dont la mort fut respectueusement saluée par toute la France.

Ne pouvant honorer, par le crayon, la mémoire du grand disparu, Gill adresse à Louis Ulbach ce court billet où s'inscrit sa foi en la République :

« La mort de Barbès a inspiré à un de mes amis les vers que je vous adresse et que je serais heureux de voir reproduits dans *la Cloche*.

1. Sobriquet donné à Napoléon III, comme celui de Badinguet, composé des premières syllabes de *Bou*logne, *Stra*sbourg, *Pa*ris.

« Sans doute, vous allez sonner l'enterrement du grand citoyen ; ne pensez-vous pas qu'après l'oraison funèbre que vous prononcerez sur sa tombe, il serait bon que la voix de la jeune génération se fît entendre ?

And. Gill. »

*
* *

*Voter oui, c'était voter pour la Paix,* disait le gouvernement avant le plébiscite. Les sept millions cinq cent mille *oui* allaient apprendre ce que valait la parole d'un empereur.

Le 19 juillet, Napoléon III déclarait la guerre à la Prusse sous prétexte que l'Espagne, qui devait se donner un nouveau maître, avait offert la couronne au prince Léopold de Hohenzollern, parent du roi.

LE PRINCE DE HOHENZOLLERN
Candidat au trône d'Espagne.

Commentant les événements, Gill publiait successivement *l'Aigle et les Coqs, Chaussures nationales, Mangeons du Prussien, la France en danger,* que, successivement aussi, le gouvernement saisissait.

Depuis le 14, des bandes belliqueuses que conduisaient des argousins, revêtus de *blouses blanches,* parcouraient les grandes artères de Paris en braillant *la Marseillaise* et en criant après chaque strophe : *A Berlin! à Berlin! Vive la Guerre!...*

L'impératrice avait dit et ne cessait de répéter : « *Cette guerre, c'est ma guerre à moi, il me la faut.* »

Émile Ollivier, en demandant un crédit de cinquante millions, avait prononcé cette phrase malheureuse : « De ce jour commence pour mes collègues et moi une grande responsabilité ; *nous l'acceptons d'un cœur léger.* »

A cette question : « Sommes-nous prêts ? » le maréchal Lebœuf répondait par cette phrase présomptueuse : « *Jusqu'au dernier bouton de guêtre,* et nous avons huit jours d'avance sur la Prusse. »

Ces paroles coupables et honteuses, enregistrées par l'Histoire et ridiculisées par la caricature, devaient déchaîner l'invasion et conduire la France à la guerre civile...

Guéri de sa maladie d'yeux après six mois de traitement, Gill se rendait aussitôt au camp du ban Saint-Martin, environs de Metz, d'où le 22 juillet il envoyait quelques croquis au *Petit Rappel* tout en continuant sa collaboration à *l'Éclipse.*

Parti, fin juillet, de Saint-Cloud pour Berlin, où il espérait faire son entrée triomphale dès le 15 août, Napoléon III se trouvait à Sedan le 2 septembre.

C'est là que le triste sire devait signer la faillite de l'Empire !

Toulon, c'est peu ; Sedan c'est mieux.
L'homme tragique
Saisi par le destin qui n'est que la logique,
Captif de son forfait, livré les yeux bandés
Aux noirs événements qui le jouaient aux dés,
Vint s'échouer, rêveur, dans l'opprobre insondable.
Le grand regard d'en haut lointain et formidable,
Qui ne quitte jamais le crime, était sur lui ;
Dieu poussa ce tyran, larve et spectre aujourd'hui,
Dans on ne sait quelle ombre où l'histoire frissonne,
Et qu'il n'avait encore ouverte pour personne ;
Là, comme au fond d'un puits sinistre, il le perdit.
Le juge dépassa ce qu'on avait prédit[1].

1. Victor Hugo. *L'Année terrible.*

# III



Le 4 septembre 1870, vers quatre heures de l'après-midi, en rentrant chez lui, celui qui écrit ces lignes[1], comme dit le maître, saisit son portier par la tête, et l'embrassa avec transport. J'en avais embrassé bien d'autres dans le trajet de la place de la Concorde à l'Entrepôt!...

La République venait d'être proclamée; l'Empire était à bas. J'avais l'âge admirable où, selon l'expression populaire, « on marche sur ses vingt-huit ans ». Depuis la veille, le sang m'affluait au cœur à le rompre... Enfin, c'était fait: Liberté! Égalité! Fraternité! Vive la République! J'avais entendu et soutenu, d'une voix retentissante, le cri de délivrance du peuple devant le Corps législatif!

Puis, je m'étais rué à travers la foule, éperdu, les cheveux tout droits, avec une inexprimable joie, un irrésistible besoin d'embrasser. Le premier au cou duquel je sautai fut Richard Lesclide: ce n'était pas un petit travail, Richard ayant sept pieds de haut. Il reçut mon étreinte comme un chêne qu'il est et qu'il sera longtemps encore; puis je me remis au niveau terrestre de l'humanité, d'où je m'élançai de nouveau pour continuer.

Enfin, je pris un fiacre; la voiture découverte était alors une des manifestations de ma bonne humeur. C'est du haut d'un de ces chars banaux que, tantôt dressé, répondant aux passants avec des gestes de bas-relief de Rude, et tantôt rassemblé, assis dans la majesté sereine d'un arc de triomphe, je rentrai chez moi par les Boulevards.

Le flot humain inondait Paris; l'exaltation était à son comble: il éclatait des rires, il coulait des pleurs. On voyait à chaque instant, du coin d'une enseigne, du haut d'un fronton, tomber une aigle de pierre ou de fonte,

1. A. Gill. *Vingt années de Paris*, p. 65.

arrachée par l'indignation victorieuse, et qui allait s'écraser sur le trottoir, dans le ruisseau... La foule qui, dans ses jours de liesse, aime bien crier quelque chose, criait de temps en temps : Vive Gill! comme elle criait vive un autre, au passage de toute figure amie. — Quelle journée!...

Une chose que je ne remarquai pas d'abord, que je vis sans en chercher la raison, c'est qu'à partir du Châtelet, les groupes arrivaient infailliblement en sens inverse de ma course, et que je remontais le courant populaire.

Où donc allaient les autres? Je l'ai su plus tard : ils allaient à l'Hôtel de ville.

Quant à moi, je rentrai radieux; je dînai comme quatre; puis je m'endormis du sommeil des hommes antiques, bercé dans le rêve des vieilles républiques guerrières; et l'ombre de Léonidas me donna, sur l'oreiller, quelques poignées de main vraiment flatteuses... »

Ce dimanche, Paris offrit un spectacle inoubliable; pour la première fois depuis le commencement des hostilités, il retrouvait sa joyeuse humeur. Sur la place de la Concorde, autour de la statue de Strasbourg, le peuple chanta *la Marseillaise* et *le Chant du départ.*

« Et les Prussiens? et le siège prochain? Ah! bien, oui! C'était bien des Prussiens et du siège qu'alors il s'agissait! On avait fait trêve aux soucis. J'entends, en passant, un ouvrier dire à l'un de ses camarades :

— Ils n'oseront plus venir, maintenant que nous l'avons!

*Ils*, c'étaient les Prussiens; *nous l'avons,* il voulait parler de la République. Ne souriez pas; ce fut pour une heure la folie de toute la population parisienne[1]. »

Ne devait-elle pas, le lendemain, reprendre la lutte à outrance?

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr...

*
* *

« 5 septembre. — Victor Hugo arrive ce soir[2].

C'est Rogeard qui nous apporte cette nouvelle. Nous sommes une vingtaine à notre petite brasserie, la brasserie Kroeber. Il y a là, au moment où entre Rogeard : André Gill, Vermesch, Maroteau, Pilotell, Frémine, Vallès dont le front se plisse. Il admire, certes, Hugo, mais il ne lui

1. Francisque Sarcey, *Le siège de Paris*. E. Lachaud, édit., 1871.
2. Maxime Vuillaume, *Le Matin*. — 10 septembre 1912.

pardonne pas un discours de 48, où le poète a, paraît-il, flétri le drapeau rouge.

Gill est un pur hugolâtre. Il se lève, retrousse ses moustaches de mousquetaire. Il rejette en arrière sa crinière romantique. Il déclame les strophes fameuses :

Oui, tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
O France! France aimée et qu'on pleure toujours,
Je ne reverrai pas la terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours!

Je ne reverrai pas la rive qui nous tente,
France! Hors le devoir, hélas! j'oublierai tout.
Parmi les éprouvés je planterai ma tente;
Je resterai proscrit, voulant rester debout.

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme;
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encore Sylla;
S'il en demeure dix, je serai le dixième;
Et s'il n'en reste qu'un je serai celui-là!

— A quelle heure? A quelle gare?

— Gare du Nord, dit Rogeard. L'heure, personne n'en sait rien. Les voies sont encombrées. On a fait demander du *Rappel* au chef de gare. La division de Maudhuy du 13e corps, qui est à Laon, doit partir aujourd'hui même pour arriver vers sept heures à Paris. Impossible de fixer une heure exacte pour le train de Bruxelles. D'autres troupes du 13e corps peuvent s'embarquer. C'est le désarroi. Ce qui est sûr, c'est que Victor Hugo sera à Paris dans la soirée... Donc, si vous voulez, rendez-vous à sept heures, sous le péristyle.

Six heures, — Boulevard de Strasbourg. A cent pas de la gare. La foule emplit la large avenue. Les journaux ont annoncé l'arrivée du corps de Vinoy... Mac-Mahon... Sedan... Retraite... Vinoy. Ces mots seuls frappent nos oreilles. La vaste place grouille comme une énorme fourmilière. Tout ce monde porte sur le visage la marque d'une anxiété profonde.

Par les baies qui donnent accès aux voies ferrées, voilà des paquets de troupiers qui se montrent : lignards, artilleurs, cuirassiers, mêlés les uns aux autres. Il s'en échappe de partout. Ils disparaissent dans la foule. Où vont-ils? D'où viennent-ils? Que savent-ils de l'épouvantable désastre?

Personne dans cette foule ne songe à Victor Hugo. Nous seuls pensons à lui. Sous le péristyle de la gare. Voici les amis. Vallès, malgré tout est venu. Gill va faire, dit-il, un dessin superbe dans *l'Éclipse*. Maroteau — qui sera, moins d'un an après, au bagne de la Calédonie, et qui y mourra — secoue sa chevelure bouclée sur sa vareuse de mobile. Des visages de connaissance. Les deux fils du poète, François-Victor et Charles.

Sept heures. — Le chef de gare, interpellé, esquisse un geste vague.

Coup de sifflet de locomotive. Est-ce le train de Bruxelles? Non. Devant nous s'allonge une nouvelle et interminable file de soldats de toutes armes. Pâles, éreintés, des sacs sur les épaules. Cela sent la retraite hâtive, anxieuse, effrayée peut-être devant un ennemi qui vous talonne et qui ne vous lâchera pas, si vous lui donnez le temps de vous atteindre.

Nous attendons toujours. Quelques-uns commencent à désespérer. Une dépêche vient d'arriver, annonçant le retour de Louis Blanc par le train de nuit, vers minuit ou une heure. Qui sait si Victor Hugo n'aura pas lui-même retardé son départ?

— Le train de Bruxelles est en gare!

Ce cri nous réveille tous.

— Sur deux rangs, commande, gouailleur, Vallès. Sur deux rangs. Comme au collège... Le proviseur va passer l'inspection.

Cinq ou six personnes, valise à la main. Au milieu des nouveaux arrivants, un homme, petit, trapu, la tête légèrement penchée sur l'épaule, la barbe blanche, le teint rose. Victor Hugo. C'est lui. Je le compare, tandis qu'il vient à nous, aux photographies en vente sur le boulevard Saint-Michel. C'est bien cela.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au café d'en face, Victor Hugo s'est accoudé à la barre d'appui. Il embrasse d'un regard toutes ces têtes, subitement tournées vers lui. Comme une secousse électrique, la nouvelle a couru d'un bout à l'autre de la place. Victor Hugo est là. A cette fenêtre. Il va parler.

Le poète a levé la main, dans un geste ample... Je le regarde. Il est transfiguré. Ce n'est plus le petit homme à la tête inclinée. Le visage est d'un dieu. Du premier regard jeté sur cette foule immense, il l'a conquise. Elle est désormais attachée à ses lèvres.

— Citoyens...

Et le puissant orateur scande sa phrase, laissant, un à un, tomber les mots, qui vont frapper droit au cœur les milliers d'assistants.

— Citoyens, j'avais dit : le jour où la République rentrera en France, je rentrerai... Me voici...

Oh! cette phrase, je l'ai, pendant quarante ans, gardée fidèlement dans ma mémoire. J'en entends encore l'écho. J'entends encore les formidables applaudissements.

— Vive Victor Hugo! Vive la République!

Le poète parlait toujours. Il jurait de défendre Paris. C'est pour le défendre qu'il était rentré... La foule en bas était comme transportée. Silencieuse tout à l'heure, quand elle attendait les soldats de Vinoy, l'éloquence du maître incomparable l'avait secouée. Je voyais les têtes s'agiter, les bras se tendre, les regards flamber... Les acclamations retentissaient encore quand l'orateur avait déjà quitté sa tribune improvisée.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

En bas, j'avais retrouvé Gill, furieux de n'avoir pu, comme moi, approcher le grand homme. Nous revînmes ensemble au boulevard Saint-Michel. Paris était encore dans l'émoi de la proclamation de la République.

Des lampions et des drapeaux aux fenêtres. Les terrasses des cafés pleines de gens qui causaient et riaient, oubliant pour quelques heures, dans la joie du renversement de l'Empire, la tristesse du désastre qui l'avait amené, ne se doutant pas que derrière ce voile trompeur de l'espérance, il y avait cinq mois de misères terribles, cinq mois d'un siège aboutissant à la capitulation et à la défaite.

Huit jours après la rentrée de Victor Hugo — le 13 septembre — Paris s'enfermait, pour vaincre ou pour mourir, derrière ses murs. »

Après avoir donné en double page le superbe dessin de Gill, *le Réveil du lion, l'Éclipse* fermait aussi ses portes devant *les uhlans*. Son dernier numéro pour l'année 1870, porte la date du 18 septembre et publie *Sursum corda!* poésie martiale — la dernière peut-être, — de ce pauvre Alexandre Flan, joyeux vaudevilliste mort de chagrin après avoir vu raser, par les soldats du génie, la maisonnette qu'il habitait à Neuilly.

Haut les cœurs! En avant! Sans pitié, sans remords
Exterminons ces cannibales!
Paysans, vous avez des faulx!... ça vaut des balles;
Soyez les faucheurs de la mort!

*L'Éclipse* ne devait reparaître que fin juin 1871.

*
* *

Le caricaturiste de *la Lune* ne roulait plus carrosse. Fini le temps où, suivant son expression imagée, il pouvait s'offrir « des femmes et des bottines neuves ».

« Maintenant, écrit-il dans ses notes[1], pour dérouiller un des clichés narratifs de Dumas père, je dirai qu'un explorateur qui, trois mois plus tard, battant les carrefours et les rues de la rive gauche, en aurait observé les habitants, eût remarqué sans doute un homme très jeune encore, pitoyablement vêtu d'un képi, d'une capote de soldat et d'un pantalon gris à bande rouge. En poussant plus loin ses investigations, il eût pu même se convaincre que, par un système illusoire et compliqué d'épingles, le jeune homme en question, probablement célibataire, avait essayé vainement d'*hermétiser* sa défroque ouverte, par maints hiatus, au vent d'hiver.

Le jeune homme, c'était encore celui qui écrit ces lignes. En souvenir de la misère commune, on excusera le déshabillé de l'aveu. On était en plein siège. Plus de pain, plus de bois, plus d'argent, plus de journaux à images, plus de travail...

Il y avait bien les trente sous de la garde nationale. Tant de malheureux ont, depuis, pour les défendre, versé tant de sang vermeil, qu'on aurait peine à les passer sous silence... Mais les jeunes estomacs sont insatiables; je souhaitais plus encore; et comme, entre les sorties de Trochu, il y avait du temps de reste, je rêvais d'employer ce temps à quelque besogne en rapport avec mes facultés, et qu'on aurait pu m'accorder.

Pourquoi, me dira-t-on, ne vous contentiez-vous pas de ce qui suffisait à tant d'autres? Parce que certaines comparaisons, si humble que l'on soit, font parfois naître des rancœurs; et, depuis le 4 Septembre, j'avais d'anciens camarades préfets, sous-préfets, délégués ci, délégués là, tous récemment plus ou moins dorés, chamarrés : l'un, entre autres, que je ne nommerai point, désolé que je serais de l'affliger d'ailleurs, et qui portait une casquette de féerie, absolument dissimulée sous la spirale infinie des galons; j'imagine qu'il était quelque chose comme « général des bibliothèques »!

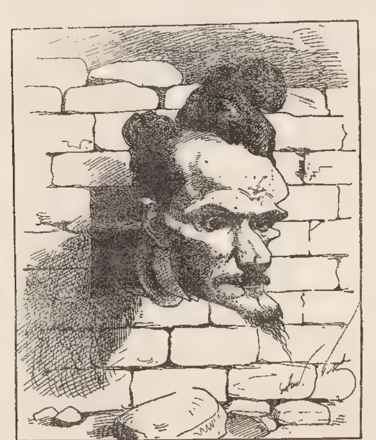
C'étaient ceux qui, le 4 Septembre, n'avaient point négligé de se rendre

1. A. Gill, *ibidem*.

à l'Hôtel de ville. Je ne parlerai pas non plus des inspecteurs de musées « de province » qui, bloqués dans Paris, continuèrent à émarger autre chose que trente sous, je vous jure! Je constate mélancoliquement, sans la moindre colère...

Enfin, j'étais très misérable, et, timide comme je l'ai toujours été, sans qu'il y paraisse, tout à fait empêtré. J'allai voir Rochefort.

C'était rue Cadet, dans la maison qu'avait auparavant habitée Timothée Trimm. Il y avait chez le membre du gouvernement de la Défense, un certain nombre de personnes dont je ne saurais dire aujourd'hui les noms; je me rappelle seulement son fils aux cheveux blonds qui, dans l'embrasure d'une croisée, souriant, exerçait un petit oiseau à se tenir immobile dans le creux de sa main, couché sur le dos, faisant le mort, comme un soldat de Champigny.



J'aime Rochefort et ne cache point ma sympathie, n'en déplaise à ses ennemis. Je n'ai point à apprécier sa politique, à laquelle je n'entends point grand'chose de plus qu'à une autre; mais, habitué à juger les hommes sur la physionomie, je lui sais gré de la distinction de ses traits nerveux et tourmentés, de la lueur de bravoure qui veille au fond de ses yeux gamins et résolus.

Il me reçut cordialement, me fit manger d'un pâté composé de menus os de je ne sais quel animal, et en apprenant ma détresse poussa quelques exclamations qui semblaient protester.

— Je vais vous donner une lettre pour Charles Blanc, me dit-il, il ne peut vous refuser.

Je pris la lettre. M. Charles Blanc était alors délégué au ministère des Beaux-Arts; là, mieux qu'ailleurs, je pouvais être employé : j'y courus.

Le laquais de l'antichambre était gigantesque, imposant, tout à fait impérial. Il prit ma lettre, cependant, la fit passer, puis après quelques minutes, m'introduisit.

— Monsieur, me dit M. Charles Blanc, vous avez beaucoup de talent, beaucoup d'esprit, beaucoup...

Je me sentis perdu.

— Mais ce que vous demandez est impossible.

— Ah!

— Oui, vous savez qu'il n'y a plus de censure.

— Je suis payé, au moins, pour savoir qu'il y en avait une. On se rappelle les démêlés du journal *la Lune* avec les ciseaux de l'Empire.

— Oui, continuait toujours le délégué impassible, eh bien, il n'y en a plus. Mais nous avons toujours les censeurs.

— Bah!

— Certainement. Ces gens-là se trouvaient sur le pavé. Qu'en faire? Nous leur avons donné les places dont on pouvait disposer.

— Bon! vous les avez indemnisés... Et Troppmann?

Il me regarda, effaré.

— Oui, ce pauvre Troppmann, vous ne l'avez pas indemnisé, lui. C'est dommage!

Et je repartis dans la neige, après avoir profondément salué la valetaille... »

*
* *

1871. — Une grande tristesse envahissait Paris. Aux premiers jours du siège, tout d'effervescence et d'enthousiasme, avaient succédé des jours d'angoisse et d'abattement. Les citoyens qui réfléchissaient quelque peu, ne se faisaient plus guère illusion sur l'issue de la terrible aventure; à moins d'un miracle, nous étions perdus. Chez la masse, la tristesse avait surtout pour cause la difficulté de vivre, car elle avait confiance dans la force de Paris. Les distributions de bons de pain et de viande étaient insuffisantes, même avec les trente sous du garde national, pour nourrir une famille. La mortalité était grande; elle frappait surtout les vieillards et les enfants en bas âge. Avec cela, on entrait dans l'hiver et la question du chauffage venait compliquer celle de la nourriture. Déjà tout ce qui pouvait servir de combustible avait été jeté au feu. Sur le boulevard de Clichy, les bancs avaient été descellés et emportés; les tuteurs en treillage des arbustes avaient eu le même sort. Dans la rue du Vieux-Chemin, — à présent rue Ravignan, — ainsi que rue de la Fontaine-du-But, il y avait de magnifiques arbres centenaires. En une nuit, ils furent abattus et enlevés; les racines même furent extirpées du sol, et, peu de temps après, on aurait vainement cherché la place où ils se trouvaient. On ramassait des bouts de bois dans

les rues : le moindre morceau qu'on voyait traîner, était aussitôt mis en poche précieusement. Et ce n'était même pas pour se chauffer qu'on grappillait ainsi, mais pour faire cuire les aliments, le charbon étant rare. Dès les premières gelées, des queues interminables se pressaient à la porte des chantiers, comme aussi, à partir du rationnement, à la porte des boulangeries et des boucheries. Mais, à l'honneur de cette population parisienne tant calomniée, tout se passait dans le plus grand ordre. « Pour moi[1] je ne vis jamais aucun tumulte, aucune bagarre. Patiemment, sans broncher, on restait à son rang. Les femmes montraient une énergie, une vaillance extraordinaires et, tout jeune que j'étais, je me sentais profondément ému quand je voyais avec quelle résignation la partie féminine du peuple, depuis les petites filles jusqu'aux vieilles grand'mères, supportait, pendant des heures, les pluies glaciales, les trombes neigeuses, les vents froids, pour attendre quelques grammes de viande de cheval et quelques grammes de pain dont les chiens, en temps ordinaire, ne voudraient pas. Puis, un rien, la plus petite espérance, le moindre succès, une bonne nouvelle, souvent fausse, suffisait à faire jaillir la gaîté de ces âmes endolories.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Depuis trois mois que Paris était investi, rien n'avait été fait pour le débloquer. La misère devenait de plus en plus aiguë, les vivres et le combustible se faisant plus rares. Cependant le jour de l'an avait été fêté selon la coutume. Les plus beaux cadeaux qu'on pouvait offrir à ses proches, à ses amis, eussent fait rire en tout autre temps. C'était une poignée d'oignons, un chou, quelques pommes de terre, de la viande, — une denrée quelconque[2]. Mais ces souffrances n'auraient pas compté si la défense avait été ce qu'elle devait être. »

Commencé le 15 septembre 1870, le siège de Paris était terminé le 29 janvier 1871 : il avait duré cent trente-sept jours. Depuis le 10 décembre, la ration de viande de cheval avait été réduite à 30 grammes, et le 15 janvier la ration de pain à 300 grammes. C'était la mort à brève échéance. Après

1. Sutter-Laumann. *Histoire d'un trente sous,* 1870-71. A. Savine, édit.

2. En négligeant, dès le début du siège, d'établir une taxe sur toutes les denrées, le gouvernement de la Défense nationale a cru pouvoir compter sur l'équité, sur la conscience et sur le patriotisme des commerçants.

Combien il s'est trompé! Les chiffres suivants prouvent à quel degré d'infamie s'est élevé le mercantilisme : Beurre : 50 et 60 francs la livre; œufs frais : 3 francs la pièce; bœuf conservé : 20 francs la livre; cheval : 8 francs; chien : 8 francs; une poule : 50 francs; un lapin : 60 francs; un chat : 25 francs; un corbeau : 6 francs; un rat : 3 francs; sardines : 15 francs la boîte; haricots secs : 8 francs le litre; riz : 2 francs la livre; pommes de terre : 50 francs le boisseau; fromage de gruyère : 30 francs la livre; charbon de bois : 6 francs le boisseau, etc., etc.

tant de privations, de larmes versées et de sang répandu, Paris n'avait capitulé que vaincu par la faim. Paris n'avait plus de pain!

Dès lors, Paris n'aura plus qu'une seule préoccupation : « manger », et cette question de ravitaillement pèsera longtemps encore sur l'esprit de la population.

*
* *

Nous voici en février. On sait que, depuis le 15, le paiement des « trente sous » est subordonné à la preuve que le bénéficiaire est sans travail. Gill vit donc dans le plus complet dénuement. Malgré tout, nous le voyons dans une aventure, rapportée par son ami Edmond Lepelletier, donner une preuve nouvelle de cette générosité devenue presque aussi légendaire que celle de saint Martin.

Un matin que le caricaturiste était sorti, laissant, selon son habitude, la clé sur la porte de son atelier, il eut la surprise en rentrant de trouver, étendu sur son divan, un inconnu ronflant à poings fermés.

« Il secoua le dormeur, lui demandant : Que faites-vous? Qui êtes-vous? Arthur Rimbaud se nomma, dit qu'il habitait Charleville, qu'il était poète, qu'il venait pour conquérir Paris; et il ajouta, en se frottant les yeux, qu'il regrettait d'avoir été réveillé si vite, parce qu'il faisait de bien beaux rêves.

— Moi aussi, répondit Gill, avec sa grosse jovialité et son air bon garçon, moi aussi je fais quelquefois de beaux rêves, mais je les fais chez moi!

Le dormeur s'excusa. C'était un adolescent pauvre, un rimeur isolé, un enfant perdu. Gill avait bon cœur, il eut pitié de lui, et voulut bien l'avertir qu'il n'y avait rien à faire pour un poète à Paris. Il lui donna une pièce de dix francs, toute sa fortune, ce jour-là, en l'engageant à retourner vers la maison maternelle[1]. »

Quelque temps après, le jeune homme devait renouveler son équipée et cette fois descendait chez Verlaine, dont il aura été « le mauvais génie ».

*
* *

Des terribles jours qui suivirent la reddition de Paris, il n'en fut pas de plus poignants que ceux qui précédèrent l'entrée des Prussiens. Le 26 février, le bruit court que le vainqueur va franchir le rempart.

1. Edmond Lepelletier, *Verlaine*, p. 253.
Le fait nous est confirmé par Ernest Delahaye, l'ami et biographe d'Arthur Rimbaud. *L'Artiste et l'être moral*, p. 29.

Vingt mille hommes décident de marcher au-devant de l'ennemi, dussent-ils être exterminés. La population se porte en masse au parc d'artillerie de la place Wagram, enlève les canons, les traîne à bras jusqu'à Montmartre, aux Buttes-Chaumont, à la place des Vosges. Jours de colères patriotiques!

« Mardi 28. — Rue Du Sommerard, près du musée de Cluny. Onze heures. J'entre[1] dans le poste des gardes nationaux installé dans une boutique du rez-de-chaussée de la maison que j'habite au numéro 9. Un garde d'un bataillon de Montmartre, le 61e — le bataillon commandé sous le siège par Razoua, qui est en ce moment comme député de Paris à l'Assemblée de Bordeaux — cause haut avec Édouard Roullier. Le garde arrive des Buttes, où l'on hisse les canons pris au parc Wagram.

— Ah! faut voir ça! Faut les voir attelés aux pièces... Il y en a partout, des canons. Place de Clichy, place Blanche, boulevard Rochechouart, boulevard Ornano, sans compter ceux qui sont aux Buttes-Chaumont et place des Vosges... Ils sont joliment gardés, ceux qui sont aux Vosges. Hier j'étais allé pour les voir. Impossible d'entrer. On ne passe pas sans le mot de ralliement du comité.

J'entraîne Roullier, toujours prêt à quitter, pour une excursion, l'échoppe de savetier qu'il a dans un coin de la boutique... Boulevard Saint-Michel, nous croisons Gill.

— Où allez-vous?

— A Montmartre, voir les canons!

— Le chouette dessin à faire!

Et nous voilà partis tous trois à grandes enjambées vers Montmartre.

Le garde du 61e ne nous a pas trompés. Ça vaut le coup d'œil... Rue Lepic, une dizaine de pièces, hissées on ne sait comment par la rude montée qui conduit aux Buttes... Des femmes attelées, des enfants, des hommes tirant de tous leurs biceps... Un bruit de ferraille. *La Marseillaise*... Ho, hisse!... Tout le monde sur les portes, applaudissant.

— Vivent nos canons! A bas les Prussiens!

Le soir, nous étions encore là, sur le plateau. Les canons sont venus s'y aligner, les uns après les autres. Les sentinelles, l'arme au bras, vont et viennent. Assis sur un banc, Gill dessine l'admirable scène. La vieille église de Montmartre. La tour Solférino — où, dans quinze jours, commencera

1. Maxime Vuillaume. *Le Matin*, 28 février 1914.

le drame. Aujourd'hui, tout est à la joie. On s'aborde, on s'embrasse...

— Ah! les Prussiens ne les auront pas!

Debout, sa haute taille profilée sur l'horizon, face à Paris, dont l'immense panorama se déroule à l'infini, la barbe en bataille, Roullier tend un poing menaçant vers le rempart que doit franchir l'ennemi.

— Il est magnifique, me dit tout bas Gill, en me montrant son croquis... Ah! que c'est beau tout cela!...

Et, d'un geste large, ce brave Gill se découvre, saluant bien bas la file des canons désormais hors de l'atteinte du vainqueur. »

*
* *

« Entre la guerre et la Commune, Gill et moi[1] battions Paris dans tous les sens, à la recherche d'une position. Les temps étaient durs et l'argent rare; on ne faisait plus de caricatures, et il fallait bien des démarches, pour arracher quelques pièces de cent sous à Polo, que la guerre avait rendu féroce.

Aussi Gill, joyeux d'habitude, était souvent rêveur. Le matin, j'allais, au 13 du boulevard Saint-Germain, l'éveiller de bonne heure; et, pendant qu'il s'habillait, je restais en faction dans sa petite antichambre pour recevoir les créanciers, les éloignant avec les histoires les plus fantastiques indiquées d'avance par Gill.

— Je compte, me disait-il, sur ta mine de brigand, ton uniforme crasseux, et les trous de ta petite vérole pour les mettre en fuite; dis-leur que dans l'état où tu te trouves, le mal se communique d'une façon foudroyante, que j'en suis atteint, que la maison entière est variolée; et qu'ils n'ont plus qu'à quitter la place. Puis, dans une éclaircie, après m'être penché sur la rampe pour voir si une invasion nouvelle ne se produisait pas, nous descendions avec rapidité chercher un marchand de vins, où nous buvions le mêlé-cassis traditionnel, et la chasse commençait.

Les restaurants à la mode étaient abandonnés, et c'est dans de petites gargotes que Gill commandait des côtelettes de pauvre, arrosées d'un large litre à seize : du vin d'homme du peuple! disait-il en agitant sa canne.

Il avait à cette époque un uniforme d'une haute fantaisie, composé d'une capote grise à boutons de même étoffe, que Vallès comparait à celle de Napoléon Ier, et une étrange casquette dont il avait dû composer le modèle.

1. P. Cattelain. *Mémoires inédits du chef de la sûreté sous la Commune,* F. Juven, édit.

Elle était grise comme la capote, mais avec un large turban de velours grenat, couvert de broderies comme on n'en voit pas. — Gill avait appartenu pendant le siège à un service médical aussi mystérieux que son uniforme. — Sous le bras, il portait une canne, un fort bâton noueux, genre Directoire; aussi quand nous rencontrions un ami, il disait en se désignant : « Je vous présente Robert Macaire », et, me prenant gravement par la main, il ajoutait : « Voilà Bertrand. »

Je faisais dans les rues des factions interminables devant les portes, pendant qu'il allait à la recherche de combinaisons. Je le voyais presque toujours descendre la mine allongée; alors il s'arrêtait au milieu du trottoir, me regardait avec une mélancolie profonde, puis battait la mesure : 1, 2, 3, 4, et nous entonnions lentement le refrain d'une romance alors en vogue et passée à l'état de scie :

Je n'ai trouvé dans mon malheur
Que l'amitié d'une hirondelle.

Ensuite, il me reprenait le bras, et nous allions plus loin, traîner notre tristesse et nos espérances.

Les gens s'arrêtaient et nous prenaient pour des fous. Mais la chose importait peu : comme nous avions l'allure de gaillards solides, on ne nous disait rien. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous traînions toujours un carton plein de projets de dessins et de tableaux. Il y avait des croquis de Glatigny, que je devais graver, des esquisses d'un panorama que Gill a toujours rêvé, et le plan d'une œuvre longtemps caressée : la jambe d'un Prussien sortant à moitié pourrie d'un terrain détrempé, un oiseau perché sur le bout de sa botte, chantant le printemps, le ciel bleu et des fleurs partout.

Il donnait quelquefois un coup de crayon sur un coin de table, mais il parlait surtout de ses œuvres; et il les disait bien.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pourquoi tant de braves gens ont-ils conté l'arrestation de Clément Thomas, l'entourant de circonstances romanesques et mystérieuses, telles que levées de plans, notes prises en secret, et bien d'autres mauvaises plaisanteries?

Gill et moi, seuls en avons été témoins...

On avait crié « aux armes! » dans la nuit, des hommes étaient partis tout en se frottant les yeux, demandant pourquoi tout ce tapage. Croyant à

une attaque des Prussiens, ils s'étaient heurtés à des soldats à jeun, qui, sans savoir ce qu'on exigeait de leur zèle, venaient chercher des canons qu'on ne songeait plus même à défendre.

Enfin tout s'était bien passé, et par un beau jour de soleil, après tant de misères, Montmartre et ses canons étaient au peuple.

Quelques jours auparavant, Gill avait terminé le portrait de Glatigny, et j'en avais exécuté l'eau-forte destinée à servir de première page au *Jour de l'an d'un vagabond*. On avait si bien perdu l'habitude de remuer de l'argent pendant la guerre, que nous nous étions querellés.

C'était à qui de nous deux n'irait pas livrer le travail. Il nous paraissait invraisemblable qu'un éditeur nous fît voir des pièces de cent sous en bon argent, pour un petit morceau de cuivre.

Gill, comme il en avait l'habitude, me plaisantait, disant :

— Vas-y, mon vieux. Lemerre te mettra sans doute à la porte, mais voyant ton uniforme en loques, il te prendra pour le soldat laboureur de Vernet et laissera tomber quarante sous dans ta main tremblante ; c'est tout ce que vaut ta mauvaise gravure, mais nous mangerons un gâteau d'amandes.

Gill me prenait par un de nos côtés faibles. Après avoir eu longtemps la manie des mêlés-cassis bus en levant le coude, Gill en était au gâteau d'amandes arrosé d'un large litre.

Enfin je m'étais décidé.

Gill avait sur moi l'influence du talent, de l'esprit, et de nos souvenirs de jeunesse.

Passage Choiseul, un homme en blouse blanche me reçut : je ne sais si c'était Lemerre ou bien un de ses commis.

La casquette à la main, et pénétré d'un grand respect pour ces gens établis, je demandai soixante francs, et fus bien surpris lorsque, sans marchander, on me compta de belles pièces blanches, accompagnées des plus gracieux sourires.

Un peu de bien-être semblait bon après tant de fatigues et d'ennuis. J'avais porté quelque argent à la maison, et le 18 mars, nous vivions encore sur le fameux Glatigny.

C'était donc entre deux baraquements des boulevards extérieurs que Gill, qui tenait la bourse, me dit : « Cherchons un pâtissier. »

Ceux qui ont vu cette journée ne l'oublieront jamais : tout Montmartre était dans la rue, et la joie faisait éclater toutes les poitrines.

Certes, la victoire a du bon !

Les artilleurs étaient à pied, et des zouaves de la garde chantaient gaiement, montés sur les chevaux du train ou perchés sur des caissons. Des lignards et des mobiles fraternisaient avec tous; et les moineaux dans les arbres, semblant avoir aussi gagné quelque bataille, chantaient *la Marseillaise* du printemps.

Les mères étaient heureuses, pensant qu'on ne tuerait plus d'enfants, et les filles souriaient, espérant ceux qui revenaient des contrées lointaines et froides.

Les canons luisaient sur la butte, et les gamins se riaient de leurs gueules béantes et de bonne humeur. Quant à nous, nous rêvions du litre et du gâteau tout en cheminant près d'un homme à barbe blonde et grisonnante, auquel nous ne prêtions du reste aucune attention.

La foule criait, joyeuse, des deux côtés du boulevard, et l'allée bordée par des baraquements était presque déserte.

L'homme faisait comme nous, regardait la fête. Quelques gardes fumaient en causant. L'un d'eux, je le vois encore, avec des galons de lieutenant cousus sur un vêtement bourgeois, se leva et vint à nous :

— Est-ce que vous n'êtes pas Clément Thomas? dit-il au vieillard.

— Oui, répondit l'ex-général.

— Vous voyez le mouvement : vous êtes des nôtres?

A ce moment, le lieutenant, Gill, Clément Thomas et moi formions seuls un petit groupe; et si quelques paroles du général sont sorties de ma mémoire, c'est que Gill me disait à l'oreille :

— C'est curieux : je l'ai dessiné, j'ai dix photographies de sa figure à l'atelier, cependant je ne l'ai pas reconnu.

Alors Clément Thomas s'adressant à nous :

— Mes enfants, *j'ai donné ma démission, je ne veux plus me mêler de rien*. Je ne suis ni pour vous ni contre vous, vous me connaissez pour un vieux républicain de 48.

Hélas! c'était ce titre-là qui ne le protégeait guère! Des gardes s'étaient approchés; l'un d'eux, remarquable par sa taille et son allure militaire, le chassepot tenu à l'épaule par la bretelle, se pencha et dit :

— Qu'est-ce qu'il y a, citoyen?

— C'est Clément Thomas!

Bien malgré moi, ce fut son arrêt de mort que je prononçai.

— Ah! c'est le fusilleur de 48, dit l'homme; eh bien! puisqu'on le tient, il faut lui rendre la pareille. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le témoignage de Gill ne diffère guère du récit de Cattelain. A part quelques détails d'observation, les deux relations sont identiques, se confondent et se complètent.

« Resté en place, dit-il[1], interdit, je le vis disparaître, entraîné dans une masse armée et tumultueuse. Alors mon compagnon me dit :

— Suivons-les : on va le fusiller.

Certes, si j'avais entrevu la probabilité d'un tel dénouement, j'aurais, selon le conseil d'Agricol[2], accompagné la foule; évidemment nous eussions fait, pour sauver l'homme, tout ce que pouvaient deux grands garçons résolus, de stature et d'accent populaires. Mais cela était si loin de mes prévisions, de l'impression « bonhomme » du commencement de la journée, que, haussant les épaules, fatigué de promenade, je pris mon compagnon par le bras, et le ramenai dans Paris.

Ce n'est que vers huit heures du soir que la rumeur nous apprit la double exécution de Lecomte et Clément Thomas.

— Tu vois! me dit Agricol; eh bien! maintenant la Commune est f...ue!

Dès le soir de son premier jour, en effet, la Commune prit tournure d'épouvante et perdit les neuf dixièmes de ses adhérents ou de ses tolérants. Si ce meurtre n'avait pas été commis, les événements, peut-être, eussent eu un autre cours. Clément Thomas, qui avait alors la soixantaine, serait mort depuis ou ne vaudrait guère mieux; trente mille hommes de France, vigoureux et jeunes, qui sont enfouis sous la terre, y seraient encore debout, vivant pour le travail et pour la République. »

*
* *

La guerre ayant fait disparaître, sans exception, tous les petits journaux qui foisonnaient à la fin de l'Empire, et chacun ayant troqué son outil contre le fusil, la caricature semblait devoir chômer. Mais à peine le vaincu de la veille était-il tombé dans la boue de Sedan, que se dressait bientôt un nouvel adversaire échappé de l'enfer social, comparable à l'hydre de Lerne. Alors on put voir toute une légion de caricaturistes improvisés, venant d'un peu partout, manquant autant de direction que de métier, attaquer successivement

1. *Le Voltaire illustré*, n° 11. — 14 mars 1880.
2. Sobriquet donné à Cattelain par Jules Vallès.

Guillaume et Bismarck, le duc d'Aumale et le comte de Paris, Trochu et Jules Favre, et enfin le chef du Pouvoir exécutif.

« La caricature est avec le journal le cri des citoyens. Ce que ceux-ci « ne peuvent exprimer est traduit par des hommes dont la mission consiste « à mettre en lumière les sentiments intimes du peuple.

« Quelques-uns trouvent la caricature violente, injuste, taquine, hardie, « turbulente, passionnée, menaçante, cruelle, impitoyable.

« Elle représente la foule.

« Et comme la caricature n'est guère significative qu'aux époques de « révolte et d'insurrection, s'imagine-t-on dans ces moments une foule tran- « quille, raisonnable, juste, équitable, modérée, douce et froide? »

L'éloquence de cette définition, donnée en 1865 par Champfleury dans son étude sur la *Caricature moderne,* ne pouvait être mieux vérifiée que par les événements qui allaient se dérouler à cinq ans de là. En effet, pendant les huit mois que durèrent l'invasion et la Commune, il ne parut pas moins de quatre mille caricatures qui représentent une moyenne quotidienne de quinze à vingt.

Ce fut, en ces jours de tempêtes effroyables, comme un tourbillon infernal de feuilles de toute nature, depuis les plus candides jusqu'aux plus odieuses.

Les Corseaux, les Faustin, les Frondas, les Klenck, les Moloch, pour la plupart inconnus de la veille, devaient être les plus violents artisans d'une caricature qui se montra à la fois furieuse, vile, lâche, dévergondée, infâme, crapuleuse, ordurière et qui tomba jusque dans l'obscénité.

Achetées par les uns, lacérées par les autres, quand elles n'étaient pas détruites par le mauvais temps, ces feuilles donnèrent lieu à de justes protestations, mais qui demeurèrent sans effet.

« Il est, écrit le *Paris-Journal* du 17 novembre, un point sur lequel tous les journaux se sont déjà prononcés avec une unanimité qui fait honneur à la presse parisienne, et qui prouve l'urgence du mal et la nécessité d'un prompt remède : nous voulons parler de l'assainissement de nos rues et de nos boulevards, au point de vue des exhibitions nauséabondes de caricatures et d'indécences qui font lever le cœur de tous les honnêtes gens.

Hier encore, nous nous élevions contre ces saturnales de la caricature. De pareils produits n'ont rien de commun avec la liberté; c'est au contraire la tyrannie de l'ordure s'imposant aux regards des passants, qui n'en peuvent mais. Nudités, lâchetés, stupidités, tout un métier honteux qui fait rougir les hommes aussi bien que les jeunes filles.

Si le préfet de police veut réellement, comme on lui en prête la ferme volonté, rétablir un peu d'ordre et de propreté dans les rues, nous sommes surpris d'avoir encore rencontré hier, s'étalant en plein vent, tant de honteuses gravures qui devraient être balayées depuis bien des jours. »

L'Empire surtout servit de prétexte à ces exhibitions de nudités, dit M. E. Money, dans un article de la « Revue de France » sur la caricature pendant la Commune.

« S'agit-il de peindre « les divertissements de ces messieurs », vite on déshabille quelques beautés galantes. « L'éducation d'un prince » forme un nouveau motif d'études d'après nature. Une scène, que l'on pourrait appeler les amours d'un ministre, nous offre une troisième édition du même thème. Bref, la plupart des agissements du régime tombé sont envisagés sous ce point de vue, original autant que lucratif. L'obscénité est l'alpha et l'oméga de ces industriels de bas étage, leur critérium le plus commode est un moyen des plus ingénieux de battre monnaie sur les vices qu'ils se chargent de flétrir..... »

Quant aux stupidités, aux lâchetés, on les appréciera dans l'ensemble des pièces touchant une seule personnalité et qu'étale le même auteur.

« La victime la plus illustre, dit-il, et la plus éprouvée est sans contredit le Président de la République. La moitié environ des caricatures publiées, du 18 mars au 21 mai, lui sont consacrées. Leur note varie depuis les insinuations les plus perfides, depuis les travestissements les plus inconvenants, jusqu'à l'outrage cynique et abject. La mauvaise foi, la lâcheté, la folie y ont une part égale. Il y a dans le monde matériel peu d'êtres grotesques dont on ne lui ait prêté la forme; il y a dans le domaine moral peu de crimes dont on ne l'ait accusé! Il passe successivement par les métamorphoses suivantes : poire, coq, chauve-souris, hibou, singe, chat, homard, serpent, grenouille, etc. On l'affuble tour à tour des professions de savetier, escamoteur, marchand d'habits, revendeuse à la toilette, cuisinier, balayeuse des rues, nourrice, chanteur de café-concert, acrobate, dompteur, etc., etc. Puis l'odieux vient s'ajouter au ridicule, et l'on invente des scènes telles que les suivantes, que nous pouvons citer et décrire, car, par leur exagération même, elles n'arrivent plus à blesser, à offenser : le chef du Pouvoir exécutif attaché au pilori, — au carcan, — accouplé à Troppmann; — déguisé en bandit, le chapeau défoncé, bras nus, en savates, se préparant à assommer avec un affreux gourdin la Liberté tranquillement couchée dans son lit, — demandant au comte de Paris, avant d'accepter le poignard que celui-ci

lui présente pour assassiner la République : « Combien qu'tu donnes ? »

Le coup d'œil que jette en passant dans la rue, Francis Wey le chroniqueur du *Siège de Paris,* n'est pas moins édifiant.

« L'étalage des boutiques, les murailles mêmes racontaient à leur manière la dispersion des idées, des principes et le décousu des esprits. Tandis que, toute affaire cessant, le monde parisien attendait désœuvré dans les rues attiédies par la saison nouvelle, l'occupation annoncée pour le 1er mars, les passants regardaient aux vitrines des magasins de librairie, et contre le fût des kiosques, certaines caricatures où M. Trochu donnait le bras au roi Guillaume pour l'introduire dans Paris, où les Prussiens et notre gouvernement, également livrés à la dégradation de la laideur bestiale, étaient calomnieusement offerts comme unis dans une complicité honteuse. Mis en accusation par des légendes incendiaires, M. Jules Favre, M. Thiers figuraient à ce pilori iconographique : le chef du Pouvoir exécutif en marquise et son lieutenant en pleureuse. La complainte de *l'Avocat larmoyeur* faisait la satire de l'éloquence humide qui nous coûte si cher; la complainte du *Plan Trochu* retraçait avec amertume ce qui avait manqué à la direction de notre Défense. Les *charges* contre les figurants du régime déchu, exhibées en collection sous le titre de *Ménagerie impériale,* et dont le mérite était la ressemblance étonnante mais inanimée des personnages, n'étaient pas plus violentes que celles qui stigmatisaient les républicains. Une autre série, moins bien faite, représentait les têtes seulement des grands fonctionnaires de l'Empire, y compris le souverain captif et dépossédé, encadrées dans la lunette de la guillotine avec le couperet triangulaire sur l'occiput. Cela formait « un joli album » offert, comme étrennes nouvelles, dès le premier jour de l'an. Un *herbier* des *illustrations* du jour les esquissait aussi sous forme de légumes et de fruits avec des quatrains d'une rare stupidité..... Au demeurant, les grotesques enfantés pendant le siège témoignent d'une passion acharnée; les figures, surtout celles de Bismarck, du roi, de M. Thiers, de l'empereur Napoléon et de sa famille, y sont grimées, diabolisées, tarabiscotées avec une rage qui va jusqu'à l'arabesque informe, à la monstruosité zoologique des léviathans, à l'extravagance des chimères de l'Inde et du Japon.

Tandis qu'en attendant le long des boulevards les manifestations qui s'y succèdent, on subit les distractions de ce musée horrifique où le mot qui tue remplace le mot pour rire, le tumulte de la chaussée contraste avec le pacifique aspect des trottoirs, également encombrés. »

A part Daumier, l'ancien lutteur de 1830 et de 48, presque aveugle, et Cham le spirituel frondeur des jours heureux, collaborant tous deux au *Charivari* — le seul journal satirique qui traversa tant bien que mal cette époque tourmentée — et Bertall, qui fonda le *Grelot* en pleine Commune, nous ne voyons qu'une horde de pseudo-dessinateurs sans envergure et sans idéal profiter du désordre apporté par l'invasion et la révolution, et dont les débauches honteuses ne méritent que dédain et oubli. Cependant il convient de retenir ici les noms de W. Alexis, Baudet, Baylac, Belloguet, Coindre, Demarc, Draner, Dupendant, Gaillard fils, Hadol, A. Le Petit, Alph. Lévy, H. Mailly, Mathis, Nérac, Pépin, Pilotell, F. Régamey, Rosambeau, De la Tremblais, Ch. Vernier, dont la tâche déterminée — besogne presque titanesque — consista à traduire, au jour le jour, les colères ou les volontés d'une population affamée et surexcitée.

Dans cet amas de coups de crayon inexpérimentés se distinguent notamment quelques suites publiées en feuilles et réunies en albums : *la Ménagerie impériale* de Hadol; *Fleurs, fruits et légumes du jour* d'Alfred Le Petit; *les Marrons sculptés* de Frondas; *le Pilori* de Mailly; *le Musée-homme* de Faustin; *les Folies de la Commune* de Cham; *les Communeux* de Bertall; *les Défenseurs de la Capitale, les Soldats de la République* de Draner; *les Actualités* de l'éditeur Grognet, la collection Mordret, etc., etc.

Surpris par les événements, qui aussi dépassaient ses prévisions, le véritable artiste se recueille. Le gouvernement est aujourd'hui entre les mains des hommes qui ont ses sympathies, et les circonstances — l'ennemi est là qui surveille — ne permettent ni de les critiquer, ni de les exalter.

Paris s'érige en Commune, le gouvernement passe à Versailles. De chaque côté de la barricade Gill compte de nombreux amis avec lesquels il a combattu. Autant dire qu'il est pris entre l'enclume et le marteau.

Malgré son infortune, il n'est pas de ceux qu'on enrôle pour les besognes à tout faire. Son crayon n'est pas plus à vendre que sa conscience. Patriote avant tout, il ne séparera pas la France de la République.

Républicain sous l'Empire, républicain il restera, mais sans violence.

Du caricaturiste qui proclama la République dans d'étincelants dessins patriotiques et qui devait encore devenir l'un de ses meilleurs serviteurs, nous n'avons donc que peu de pièces à enregistrer : les cinq suppléments de *l'Éclipse; le Siège de Paris; la Théorie de la Garde nationale* et *le Plan Trochu,* placards in-folio; une couverture pour un poème, *les Martyrs*

*de Strasbourg,* réduction de « la France en danger » ; *les Hommes du jour,* « Charivari » du 6 octobre au 14 décembre et enfin une demi-douzaine d'excellentes lithographies, études conçues en dehors de toute passion politique, œuvres qui durent peu rapporter à l'artiste réduit, pour vivre, à sa solde de garde national : trente sous par jour...




LES DEUX COMPÈRES

*
* *

Élu membre de la Commune, Gustave Courbet, qui avait pris au sérieux son rôle de gouvernant, organisait la Fédération des artistes; dès le 7 avril, il invitait ses confrères à se réunir en leur adressant un chaleureux appel où il disait ceci :

« Aujourd'hui, j'en appelle aux artistes, j'en appelle à leur intelligence, à leur sentiment, à leur reconnaissance; Paris les a nourris comme une mère et leur a donné leur génie. Les artistes à cette heure doivent, par tous leurs efforts (c'est une dette d'honneur), concourir à la reconstitution de son état moral et au rétablissement des arts, qui sont sa fortune. Par conséquent, il est de toute urgence de rouvrir les musées et de songer sérieusement à une exposition prochaine; que chacun, dès à présent, se mette à l'œuvre, et les artistes des nations amies répondront à notre appel.....

La révolution est d'autant plus équitable qu'elle part du peuple. Ses

apôtres sont ouvriers, son Christ a été Proudhon. Depuis dix-huit cents ans, les hommes de cœur mouraient en soupirant, mais le peuple de Paris vaincra les mystagogues et les tourmenteurs de Versailles; l'homme se gouverne lui-même; la fédération sera comprise et Paris aura la plus grande part de gloire que jamais l'histoire ait enregistrée.

Aujourd'hui, je le répète, que chacun se mette à l'œuvre avec désintéressement. C'est le devoir que nous avons tous vis-à-vis de nos frères soldats, ces héros qui meurent pour nous..... »

Le 14 avril eut lieu dans le grand amphithéâtre de l'École de médecine, à deux heures, la réunion d'artistes provoquée par Courbet, avec l'autorisation de la Commune. La salle était absolument pleine, et tous les arts y étaient représentés. Nous remarquons parmi les peintres MM. Feyen-Perrin, Héreau; MM. Moulin et Delaplanche parmi les sculpteurs; la caricature a envoyé Bertall, la gravure, M. Michelin; la critique, M. Philippe Burty. Beaucoup d'architectes et d'ornemanistes. Une assemblée de plus de quatre cents personnes. M. Courbet préside, assisté de MM. Moulin et Pottier. Ce dernier donne, avant tout, lecture d'un rapport élaboré par une commission préparatoire et rédigé par lui. Ce document, très intéressant, contenait des considérations vraiment élevées sur les besoins et les destinées de l'art contemporain.

Confier aux artistes seuls la gestion de leurs intérêts.

C'est cette idée qui paraît dominer dans l'esprit du rapport de la sous-commission. Il s'agit d'instituer une *fédération* des artistes de Paris, en comprenant sous ce titre tous ceux qui exposent leurs œuvres à Paris.

## FÉDÉRATION DES ARTISTES DE PARIS

Les artistes de Paris adhérant aux principes de la République communale se constituent en fédération.

Ce ralliement de toutes les intelligences artistiques aura pour base :

« La libre expansion de l'Art, dégagé de toute tutelle gouvernementale et de tous privilèges;

« L'égalité des droits entre tous les membres de la fédération;

« L'indépendance et la dignité de chaque artiste, mises sous la sauvegarde de tous par la création d'un comité élu au suffrage universel des artistes. »

Ce comité fortifie les liens de solidarité et réalise l'unité d'action.

Constitution du Comité. — Le Comité est composé de quarante-sept membres représentant les diverses facultés, savoir :

Seize peintres; dix sculpteurs; cinq architectes; six graveurs-lithographes; dix membres représentant l'art décoratif, nommé improprement art industriel.

Ils sont nommés au scrutin de liste et au vote secret.

Ont droit de prendre part au vote les citoyens et citoyennes qui justifient de la qualité d'artistes, soit par la notoriété de leurs travaux, soit par une carte d'exposant, soit par une attestation écrite de deux parrains artistes.

Les membres du Comité sont élus pour une année.

A l'expiration du mandat, quinze membres, désignés par un vote secret du Comité, resteront en fonctions pendant l'année suivante; les trente-deux autres membres seront remplacés.

Les membres sortants ne peuvent être réélus qu'au bout d'une année d'intervalle.

Le droit de révocation peut être exercé contre un membre qui ne remplit pas son mandat. Cette révocation ne peut être prononcée qu'un mois après que la demande en a été faite, et, si elle est votée en assemblée générale, à la majorité des deux tiers des votants.

Détermination du mandat. — Ce gouvernement du monde des arts par les artistes a pour mission :

La conservation des trésors du passé; la mise en œuvre et en lumière de tous les éléments du présent; la régénération de l'avenir par l'enseignement.

Monuments, Musées. — Les monuments au point de vue artistique, les musées et les établissements de Paris renfermant des galeries, collections et bibliothèques d'œuvres d'art, n'appartenant point à des particuliers, sont confiés à la conservation et à la surveillance administrative du Comité.

Il en dresse, conserve, rectifie et complète les plans, inventaires, répertoires et catalogues.

Il les met à la disposition du public pour favoriser les études et satisfaire la curiosité des visiteurs.

Il constate l'état de conservation des édifices, signale les réparations urgentes et présente à la Commune un compte rendu fréquent de ses travaux.

Après examen de leur capacité et enquête sur leur moralité il nomme des administrateurs, secrétaires, archivistes et gardiens, pour assurer les besoins du service de ces établissements et pour les expositions dont il sera ultérieurement parlé.

Il les révoque pour cause de négligence, mauvaise gestion ou malversations constatées.

Expositions. — Le Comité organise les expositions communales, nationales et internationales ayant lieu à Paris.

Pour les expositions nationales ou internationales qui n'ont pas lieu à Paris, il délègue une commission chargée des intérêts des artistes parisiens. Il n'y admet que des œuvres signées de leurs auteurs, créations originales ou traductions d'un art par un autre, telle que la gravure traduisant la peinture, etc.

Il repousse d'une manière absolue toute exhibition mercantile, tendant à substituer le nom de l'éditeur ou du fabricant à celui du véritable créateur.

Il n'est pas décerné de récompenses.

Les travaux ordinaires commandés par la Commune seront répartis entre les artistes que le suffrage de tous les exposants aura désignés.

Les travaux extraordinaires sont donnés au concours.

Enseignement. — Le Comité surveille l'enseignement du dessin et du modelage dans les écoles primaires et professionnelles communales, dont les professeurs sont nommés au concours; il favorise l'introduction des méthodes attrayantes et logiques, estampille les modèles, et désigne les sujets chez lesquels se révèle un génie supérieur, et dont les études doivent être complétées aux frais de la Commune.

Il provoque et encourage la construction de vastes salles pour l'enseignement supérieur, pour des conférences sur l'esthétique, l'histoire et la philosophie de l'Art.

Publicité. — Il sera créé un organe de publicité intitulé *Officiel des Arts*.

Ce journal publiera, sous le contrôle et la responsabilité du Comité, les faits concernant le monde des Arts et les renseignements utiles aux artistes.

Il publiera les comptes rendus des travaux du Comité, le procès-verbal de leurs séances, le budget des recettes et dépenses et tous les travaux de statistique apportant la lumière et préparant l'ordre.

La partie littéraire, consacrée aux dissertations sur l'esthétique, sera un champ neutre ouvert à toutes les opinions et à tous les systèmes.

Progressif, indépendant, digne et sincère, *l'Officiel des Arts* sera la constatation la plus sérieuse de notre régénération.

Arbitrages. — Pour toutes les contestations litigieuses relatives aux arts, le Comité, sur la demande des parties intéressées, artistes ou autres, désigne des arbitres conciliateurs.

Dans les questions de principes et d'intérêt général, le Comité se constitue en conseil arbitral, et ses décisions sont insérées à *l'Officiel des Arts*.

Initiative individuelle. — Le Comité invite tout citoyen à lui communiquer toute proposition, projet, mémoire, avis ayant pour but le progrès dans l'art, l'émancipation morale ou intellectuelle des artistes, ou l'amélioration matérielle de leur sort.

Il en rend compte à la Commune et prête son appui moral et sa collaboration à tout ce qu'il juge praticable.

Il appelle l'opinion publique à sanctionner toutes les tentatives de progrès, en donnant à ces propositions la publicité de *l'Officiel des Arts*.

Enfin, par la parole, la plume, le crayon, par la reproduction populaire des chefs-d'œuvre, par l'image intelligente et moralisatrice qu'on peut répandre à profusion et afficher aux mairies des plus humbles communes de France, le Comité concourra à notre régénération, à l'inauguration du luxe communal et aux splendeurs de l'avenir et à la République universelle[1].

G. Courbet, Moulinet, Stephen Martin, Alexandre Jousse, Roszezench, Trichon, Dalou, Jules Héreau, C. Chabert, H. Dubois, A. Falguière, Eugène Pottier, Perrin, A. Mouilliard.

Les élections à la commission fédérale des artistes eurent lieu au Louvre, le lundi 17 avril; quarante-sept délégués furent élus :

*Peintres.* — Bonvin, Corot, Courbet, Daumier, Arnaud Durbec, Hippolyte Dubois, Feyen-Perrin, Armand Gautier, Gluck, Jules Héreau, Lançon, Eugène Leroux, Édouard Manet, François Millet, Oulevay, Picchio.

*Sculpteurs.* — Becquet, Agénor Chapuy, Dalou, Lagrange, Édouard Lindencher, Moreau-Vauthier, Hippolyte Moulin, Ottin, Poitevin, Deblézer.

*Architectes.* — Boileau fils, Delbrouck, Nicolle, Oudinot, Raulin.

*Graveurs-lithographes.* — Georges Bellenger, Bracquemond, Flameng, André Gill, Huot, Pothey.

*Artistes industriels.* — Émile Aubin, Boudier, Chabert, Chesneau, Fuzier, Meyer, Ottin fils, Eugène Pottier, Reiber, Reister.

Cette commission entre immédiatement en fonctions[2].

1. *Journal officiel de la République française,* 22 avril 1871.
2. *Idem,* 15 avril 1871.

La fédération des artistes, nous dit Maurice Dreyfous dans son bel ouvrage sur Dalou, tenait très démocratiquement ses séances dans la salle à manger de la pension Laveur.

« C'est là, dit-il, que fut décrétée la nomination du caricaturiste André Gill, comme conservateur du musée du Luxembourg et celle des peintres Oudinot et Jules Héreau, et du sculpteur Dalou, comme conservateurs du musée du Louvre. Le premier soin de ces farouches révolutionnaires fut de conserver, auprès d'eux, l'ancien conservateur Barbey de Jouy.

Si, au cours de tant d'incidents terribles et fous, qui surgirent en avril et en mai 1871, le Louvre et le Luxembourg demeurèrent à l'abri de toute atteinte, l'honneur en revient aux quatre braves artistes qui les firent respecter. Cela ne fut pas toujours sans peine. De temps en temps, des énergumènes se présentaient, déclarant avoir entendu que des fusils et des munitions étaient cachés dans les caves. Dalou les promenait à travers les sous-sols, leur affirmant qu'il n'y avait rien d'insolite dans le Palais, et, comme ils avaient confiance en lui, ils ne tentaient aucune de ces perquisitions qui étaient la monomanie courante du moment et pouvaient amener des dégâts ou des vols.

Ces services rendus ont coûté bien des ennuis ultérieurs au pauvre André Gill et à Oudinot; ils ont valu à Jules Héreau et à Dalou une condamnation aux travaux forcés à perpétuité; par contumace heureusement. »

Il y avait bientôt un mois que les délégués avaient pris possession de leurs postes quand parut au *Journal officiel* le décret suivant[1] :

Les citoyens Tournemine, conservateur, et Chennevier, directeur du musée du Luxembourg, nommés par l'ex-administration impériale, sont relevés de leurs fonctions.

Sur la proposition de la Commission fédérale des artistes, le citoyen André Gill, dessinateur, est délégué comme administrateur provisoire du musée du Luxembourg. Les citoyens Chapuy (Jean), sculpteur, et Gluck, peintre, lui sont adjoints pour l'assister dans ces fonctions provisoires.

Ce que fit Gill au Luxembourg? Le nouveau fonctionnaire du gouvernement va nous le dire[2].

« Un groupe d'artistes, fidèles à Paris malgré le danger, soucieux de ses trésors artistiques, m'avait confié le soin de reconstituer le musée du Luxembourg, et de le garder.

1. *Journal officiel*, 17 mai 1871.
2. *Voltaire illustré*, n° 4. — 25 janvier 1880.

Au reste, je n'y ai point fait que de méchants vers, et, tandis que je me tiens par la main, j'aurai l'honneur de présenter au maître idéologue-peintre Chenavard le citoyen qui donna l'accès des galeries à sa *Divine Comédie,* aux trois portraits restauration de M. Ingres, aux *Armures* et aux *Poissons* de Vollon, à tant d'autres toiles méritantes, abandonnées jusqu'alors aux rats des greniers impériaux.

Quand j'arrivai sur le lieu de ma Commission, le palais de Marie de Médicis était désert, dévasté; les appartements démeublés offraient, béantes aux regards, leurs solitudes grises de poussière. Quant au Musée, plus un tableau, plus un buste, je l'ai dit. L'ambulance était déménagée depuis longtemps; vide absolu. Les araignées filaient à l'aise.

Au rez-de-chaussée, dans l'aile du bâtiment qui contient aujourd'hui la sculpture, les gardiens familiers avaient imaginé, construit, consolidé maintes bicoques en planches, très propices à leur agrément domestique : un parfum de saucisses, de pommes de terre frites, circulait sous la voûte; des tuyaux noirs de cuisine s'enfonçaient dans les pilastres corinthiens; c'était joli tout à fait! La nourriture substantielle primant l'intellectuelle, le ventre à la place du cerveau; comble du naturalisme!

Il est vrai qu'un des fauteurs, houspillé pour cette débandade de *popotes,* me répondit : « Oh! je ne fais la mienne qu'à l'huile! »

On m'avait revêtu des « pouvoirs les plus complets » pour me substituer au conservateur officiel, M. de Tournemine[1]. Je devais le remplacer partout, dans sa charge et dans ses appartements. Quand je lui rendis visite, et m'expliquai, il pâlit dans son fauteuil. Moi, j'étais debout et je lui dis :

— Tranquillisez-vous, monsieur; je passe et ne suis pas gênant; ne dérangez rien à vos affaires; il n'y a ici qu'un travailleur de plus qui vient vous aider.

Et alors nous travaillâmes. Le bataillon des gardiens lava, frotta, épousseta; les cadres enchâssèrent de nouveau leurs toiles, et la bonne odeur du vernis du Musée chassa les émanations pharmaceutiques de l'ambulance.

Tous les jours, avec un camarade que m'avait adjoint la Commission, un statuaire dont les statues sont rares, — tes statues sont rares, mon vieux Jean! — tous les jours nous allions explorer les hangars, les greniers du Louvre et du Palais de l'Industrie, rapportant de nos investigations les

1. Emile Vacher de Tournemine, né à Toulon en 1814. Élève de Eug. Isabey. Exposa pour la première fois au Salon de 1846. Décoré en 1853. Mort en 1872.

marbres, les toiles qui pouvaient enrichir visiblement la collection publique. C'est ainsi qu'un merveilleux paysage de Courbet : *Sous bois,* est entré au Luxembourg. Il est vrai qu'on l'en a fait ressortir depuis, afin de l'envoyer à l'impératrice. Pourquoi? je me le demande. Nous poussâmes la coquetterie jusqu'à rapporter, un jour, un paysage de M. de Tournemine lui-même.

En dehors de ses attributions de conservateur, M. de Tournemine avait la spécialité des éléphants peints sur ciels orange.

Une galerie de bois, construite sur le double pont qui relie les ailes du palais faisant face à la rue de Tournon, fournit l'emplacement nécessaire au regain de collection.

Enfin, le musée de sculpture, supprimé depuis des années, fut réinstallé sous les arceaux du rez-de-chaussée. Il y est encore.

Les journées de mai arrivèrent avec la fin de nos travaux. Je me rappelle mon dernier jour de présence.

Les gardiens, massés en un coin de la galerie principale, se croisaient les bras. Je les priai de continuer leur besogne qui était d'accrocher les tableaux.

— Eh! monsieur, s'écrie l'un, on se bat à cinq cents pas d'ici!

— Eh bien! accrochons pour les vainqueurs.

M. de Tournemine, qui survenait, fut de mon avis : on se remit à l'ouvrage. C'était le mardi ou le mercredi.

Vers quatre heures, le bruit de bataille du dehors approchant, vers quatre heures, — ici je ne puis m'empêcher de sourire, — il me vint une vague idée que, peut-être, j'avais tournure de héros : *Impavidum!*

Il faut que je l'avoue : un diable est en moi qui me pousse à cambrer la taille dans les situations les plus tendues. Nombre de timides, à ma façon, que je connais, ont au corps un diable pareil, et, mourant d'effroi de paraître gauches, développent, aux instants délicats, les attitudes monumentales et harmonieuses des marbres grecs. Ils en tirent le juste bénéfice; toute leur vie, on les appelle : *poseurs.*

Je fis donc trois pas vers le groupe des gardiens, et, tirant de ma poche une pièce de cinq francs, des deux qui composaient mon avoir, — voyez l'opulence! — je la leur offris en disant :

— Citoyens, nous ne nous reverrons plus sans doute; acceptez ceci pour boire à la santé de la République.

C'était ridicule probablement. Il n'en parut pas ainsi. Et M. de Tournemine, me serrant très cordialement la main, m'affirma « qu'il garderait,

quoi qu'il arrivât, le souvenir d'avoir vécu quelque temps en compagnie d'un parfait gentilhomme ». Je cite le texte. Et je partis. Je ne l'ai plus revu. »

*
* *

La Révolution touche à sa fin. Gill n'est pas sans inquiétude sur son propre sort. Il prévoit que, bientôt, il sera contraint de quitter le Luxembourg et d'abandonner ses occupations officielles. Et puis ! quel sera le revers de la médaille ?

Un soir de mai. Dix heures. Il erre dans le quartier à la recherche de quelqu'un qui l'aidera à passer sa soirée. Il entre à la brasserie de la rue Saint-Séverin où, dans un coin de la salle vide, il aperçoit son ami Vuillaume.

Mais laissons la plume à ce dernier[1].

« Gill s'assied. Muet.

— Mais qu'as-tu donc, ce soir? Tu as l'air tout retourné.

— J'ai, mon vieux, que je m'em...

— ?

— Oui. C'est la fin. Nous sommes foutus. Et qu'est-ce qui va nous arriver? La déportation? L'exil, tout au moins?... Ah! c'est gai! Sale Commune, va... Quelqu'un qui revient de Versailles est venu me voir tout à l'heure, chez Laveur. Il m'a dit que, dans huit jours — tu entends, huit jours — l'armée sera entrée... Ah! oui, c'est du propre...

— Mais non. Mais non... Au contraire... Moi aussi j'ai des nouvelles. Je suis allé ce matin à la Justice voir Protot. Ça va bien... Je t'assure...

A la vérité, j'étais aussi inquiet que Gill. Mais pourquoi ne pas le rassurer?

— Vrai?

— Sûr.

Gill a repris sa face des bons jours. Prompt à passer du désespoir à la confiance.

— Si nous allions au club? me dit-il brusquement.

— Au club?

— Oui. Au club Séverin. Il vient d'ouvrir. Ça doit être drôle.

— Allons-y.

1. Maxime Vuillaume. *Mes cahiers rouges au temps de la Commune,* nouvelle édition. P. Ollendorf, édit.

Nous sortons, nous longeons à petits pas le trottoir de la rue Saint-Séverin, qui s'étrangle après la rue de la Harpe. Derrière les vitres à demi éclairées des chands de vin, par-ci, par-là, des groupes de gardes fédérés, assis autour des tables. Nous voici devant le porche de la vieille église toute noire. Deux ou trois femmes montent les degrés, poussent le tambour, et disparaissent.

— Par Dieu! exclame Gill. On dirait qu'elles vont au salut.

Et de fait, pas un cri. Rien qui fasse pressentir le club, violent, tapageur. Rien.

Nous entrons.

L'église est noire. Au milieu de la nef centrale, une tache de lumière. La chaire et le banc d'œuvre. Des lampes à pétrole accrochées aux piliers. Les bas-côtés, le chœur, l'abside, tout cela dans l'obscurité; enfonçons-nous dans le noir. Comme cela, nous serons plus à l'aise. Et personne ne nous verra. Nous ne courrons pas le risque d'être abordés, d'être — qui sait? réclamés comme assesseurs.

Deux chaises. Nous voici installés derrière un pilier. Un orateur est à la tribune — la chaire à prêcher.

— Oui, citoyens, c'est le feu grégeois qu'il nous faut... Je demande qu'on organise un bataillon de feu grégeois... En quelques arrosées, les Versaillais sont flambés...

L'homme disparaît. Nous avons, entre deux discours, le temps de regarder.

Fiché au côté gauche de la chaire, un drapeau rouge. En face, au banc d'œuvre, sévères comme des marguilliers dont ils tiennent la place, les citoyens du bureau. Président et quatre assesseurs. Sur le banc, un clairon... Qu'est-ce que peut bien faire là ce clairon?

Le président s'est levé.

— Citoyen, la parole est à la citoyenne... (le nom ne m'est pas resté).

La citoyenne est déjà là, les coudes appuyés sur le rebord de la chaire.

— Citoyens...

Mais notre attention est autre part.

— Dommage, me dit Gill, je n'ai pas de crayon, je croquerais cela...

Dans la nef, une centaine d'auditeurs. Pas plus. Une douzaine de femmes. Les hommes en fédérés. Quelques-uns fument. Les femmes en caracos. Adossés à un pilier, deux gardes assis devant une chaise vide, sur laquelle

ils viennent de poser un litre, une miche de pain et du saucisson. Ils mangent, et, à tour de rôle, boivent. En silence. Pas de gestes. Comme un respect pour ce qui est toujours pour eux le saint lieu, où, peut-être, ils ont été baptisés et mariés.

La citoyenne déclame toujours. L'assistance a l'air plutôt froide.

— C'est ça, un club! me dit Gill. Ce n'est pas gai... Et dire que, plus tard, les historiens en feront des tableaux flamboyants... Ah! l'Histoire...

Et Gill, repris par son spleen de tout à l'heure :

— Allons-nous-en. C'est moins rigolo que la messe de minuit.

C'était vrai. L'intérêt était plus loin. Le canon des forts tonnait. Et ma pensée, détachée du discours de la citoyenne, de la chaire à prêcher et du banc d'œuvre, s'en allait aux avant-postes. Est-ce que, à ce moment même, les Versaillais, comme l'annonçait Gill tout à l'heure, ne tentaient pas le dernier effort?...

Nous nous dirigions vers la porte de sortie de l'église, quand, brusquement, une sonnerie éclate dans le silence. Le clairon du banc d'œuvre!

Eh oui! Le président, debout, au milieu de ses assesseurs, tient à la main le cuivre qu'il vient d'ôter de ses lèvres. Le clairon remplace la sonnette pour annoncer la clôture.

A la tribune — d'où est descendue la citoyenne — un officier fédéré agite le drapeau rouge.

— Citoyens, *la Marseillaise.*

Et les cent bouches s'ouvrent. Sous les voûtes de la vieille église, le chant gronde...

— Eh bien! dis-je à Gill, nous n'avons pas perdu notre soirée.

*La Marseillaise* s'éteint. Les assistants s'en vont. Il ne reste bientôt plus, dans la nef, que deux ou trois femmes, qui éteignent, une à une, les lampes à pétrole. On a oublié le drapeau rouge. Une d'elles le prend, le roule, et le met sous son bras pour l'emporter. Nous les vîmes filer, glissant sur les dalles.

Quelques groupes s'étaient arrêtés au bas des degrés du porche, causant tranquillement, comme des bons bourgeois du quartier.

Minuit tintait à la vieille cloche de Saint-Séverin...

Quand le jour aura paru, le sacristain balayera la nef, poussera au tas les croûtes de pain, les peaux de saucisson et les culots de pipe. Et le prêtre dira, comme en des temps moins sombres, sa messe coutumière... »

*
* *

La Commune est vaincue... Les principaux acteurs du drame politique qui aura duré deux mois, ont été fusillés ou arrêtés; ces derniers seront jugés et condamnés à mort ou à la déportation. D'autres auront réussi à passer la frontière, et ce sera pour eux l'exil.

Pendant longtemps encore, on verra dans Paris une chasse à l'homme où chaque jour amènera de nouvelles captures.

Gill ayant vu son arrestation annoncée par *le Figaro,* adressa à son directeur, M. de Villemessant, une lettre rectificative qui fut insérée dans le journal du 9 juin :

« *Le Figaro* de ce matin dit que je suis arrêté. J'en suis prodigieusement étonné, d'abord parce que je ne suis pas arrêté, ensuite parce que je me demande en vain pourquoi je le serais.

« De tous ceux, en effet, qui ont été contraints, pendant ces derniers mois, de rester à Paris, faute de laissez-passer, faute de ressources pour aller vivre ailleurs, nul mieux que le groupe d'artistes dont je faisais partie n'a su se départir de toute participation aux agissements de l'ex-Commune.

« Pas un homme refusant d'être armé qui ne fût soupçonné, inquiété. Pour deux fois que je suis allé à la Préfecture réclamer Polo, on m'a dit deux fois que je me compromettais. Fédéré ou suspect, voilà quelle était la situation.

« C'est la volonté de tourner ces difficultés, et, d'autre part, la nécessité de veiller sur les collections artistiques, qui ont donné naissance à la Commission des artistes. Là, du moins, on était exempt de politique et d'enrôlement.

« Nous étions une trentaine qui avons vécu ainsi, faisant le plus petit bruit et la plus honnête besogne possible : plaçant en sûreté les œuvres d'art appartenant à l'État, protégeant les envois des exposants à Londres, essayant de rouvrir les musées au travail si longtemps interrompu des copistes.

« L'ordre nous fut donné de remplacer les directeurs et conservateurs des musées; mais je crois que nous n'avons dérangé personne.

« Délégué pour ma part au Luxembourg, non comme conservateur, puisque nous avions décidé de n'accepter aucune fonction, mais comme administrateur provisoire, j'engageai M. de Tournemine à ne voir en moi

qu'un passant désireux de l'aider, non de le gêner; et c'est ce qu'il fit avec une bonne grâce exquise, admettant les exigences du moment et m'associant à ses travaux, sur lesquels nous avons toujours été en parfaite relation d'idées.

« Tous les délégués de la Commission, j'en suis certain, ont agi dans le même sens; et je suis heureux de songer que notre mince influence, — si nous en avions, — a pu sauvegarder les collections d'art si heureusement échappées au désastre.

« Recevez, etc.

« And. Gill. »

*7 juin 1871.*

On n'arrêta point Gill qui, sans peur, venait dire hautement ce que lui et ses confrères, mandataires de la Commune, comme lui avaient fait pour la sauvegarde du patrimoine artistique de la nation.

Parmi les hommes arrêtés nous retrouvons une curieuse figure : c'est celle du graveur Cattelain[1] — le bon camarade de Gill —, qui avait occupé le poste redoutable de chef de la Police de sûreté.

Ah! le brave homme! Qui s'imaginerait qu'en ces temps tragiques un être aussi débonnaire fut investi de la plus terrible des charges?

Ah! le mal qu'il aurait pu faire — et le bien qu'il fit, cet artiste, ce rêveur, ce songe-creux égaré dans cette aventure[2]!...

Gill, en manière de plaisanterie, lui avait demandé quelle fonction administrative il aimerait. Cattelain lui avait répondu : « Directeur de l'Assistance publique ou chef de la Sûreté. » Il eut la Sûreté. Pour se rapprocher de ses nouvelles fonctions, il quitta Montmartre et vint se loger avec sa femme 4, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, dans une petite chambre qu'il loua quatorze francs par mois.

Fouché, duc d'Otrante, ne se fût point contenté d'un aussi mince équipage.

Il n'avait ni argent, ni personnel. Il se mit en campagne et trouva, par hasard, un ancien soldat de son régiment qui pêchait à la ligne sous le pont Saint-Michel, puis deux braves gens au nez d'ivrogne et à l'aspect d'anciens notaires : ce fut son cabinet. Il leur donna à chacun cent sous et partit avec

1. Ph. Cattelain, né à Paris en 1838, dessinateur et graveur à l'eau-forte. Caricatures au *Hanneton* et *la Rue* de Jules Vallès.

2. *L'Éclair,* 20 mars 1900.

Rigault. Le soir en revenant, il apprit que ses ivrognes avaient bu leur gain et que le pêcheur était retourné à ses lignes.

Il recruta, par la suite, un personnel moins fantaisiste et refit de son mieux la police de l'Empire.

« Les gens au pouvoir, dit-il, tout en critiquant ce qui a pu exister avant « eux finissent par trouver utile ce qu'ils ont mis tant d'acharnement à « démolir, et se contentent de mettre un nom d'ami à la place d'un nom « d'adversaire, pour continuer d'administrer avec les mêmes habitudes et « souvent les mêmes abus. »

C'était un brave homme. Il comprit ses devoirs avec humanité. Il se refusa aux arrestations arbitraires, protégea la fuite des suspects, diminua autant qu'il le put le nombre des otages. Tout sectaire que fût Raoul Rigault, il laissait ce rêveur et ce contemplatif se dépenser dans un zèle très doux.

Son premier acte fut d'adresser un appel aux poches des Parisiens, en faveur des victimes de la guerre, appel qui figure au *Journal officiel* du 13 avril 1871, et dont voici le texte essentiel :

« Les commissaires de tous les quartiers ont pris l'initiative d'une quête « pour les victimes de cette triste guerre.

« Le but est de porter secours aux gens qui souffrent : femmes des « blessés, orphelins, sans passer par des sociétés organisées qui, sous l'an- « cien régime, gardaient l'argent pour elles...

« Établissons la charité républicaine en pleurant avec ceux qui pleurent, « et en aimant moins nos enfants que les enfants de ceux qui ne sont plus... « Il n'y a pas de drapeaux pour les veuves!

« La République a du pain pour toutes les misères, et des baisers pour « tous les orphelins. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand l'armée de Versailles entra dans Paris, Cattelain fut arrêté, puis jugé. Devant le conseil de guerre, son attitude fut ferme, mais sans pose.

Il répondit qu'il avait cédé comme tant d'autres à d'irrésistibles entraînements, mais qu'en somme il n'avait fait de mal à qui que ce soit. Et comme un des membres de la Commune, assis sur les mêmes bancs, lui disait avec emphase :

« Pourquoi ne répondez-vous pas comme nous en affirmant les idées de la Révolution?

Cattelain, se tournant vers un coin du prétoire d'où partaient des sanglots :

— Vous êtes garçon, vous! Mais tenez : il y a là-bas ma bonne femme de mère, ma femme et mes deux gosses... Quand je n'y suis pas, il n'y a pas de pain à la maison. »

Savoir s'humilier est plus courageux, en certains cas, que de se livrer à de stupides bravades!

Il fut condamné. A l'amnistie[1], il revint, se remit au travail pour les petits et pour la vieille. Il n'a pas fait fortune, mais il trouve encore le moyen de recueillir en son atelier les camarades dans la misère, hors d'état de gagner leur vie.

C'est un bohème qui a perdu sa voie, non son cœur[2].

Dix-huit mois environ après son incarcération, on le traduisait de nouveau en jugement... Extrait de Mazas et conduit à Versailles, il y fut acquitté, ayant été condamné déjà pour les mêmes faits.

De ce voyage intempestif il rapporte, dans ses *Mémoires,* l'histoire d'un chapeau qui tient du merveilleux. Écoutons-la :

« Le sous-chef de Sûreté Mélin et deux agents d'aspect très convenable m'avaient éveillé de bon matin pour m'annoncer ce voyage.

Un procès-verbal avait été retrouvé dans un coin, orné de ma signature, concernant trois individus et une femme arrêtés par mon service.

Ces braves gens avaient dévalisé une maison de banlieue, se servant de voitures de la maison Chatelard. Puis, afin de faire avouer au concierge où était cachée l'argenterie, ils l'avaient doucement picoté de coups de baïonnette et de sabre peu fraternels.

Ces individus, ramassés au Dépôt, lors de l'entrée des troupes, avaient été menés à Versailles, mêlés avec des fédérés, et les conseils de guerre voulaient me mettre dans cette affaire prétendant que, m'étant permis, sans mandat régulier, d'arrêter des voleurs, je m'étais rendu complice, et qu'il me fallait représenter les meubles en litige sous peine des plus terribles châtiments...

Peu coquet de ma nature, et sommeillant encore lorsqu'était venue cette visite matinale, j'avais rapidement enfilé le pantalon de laine grise à grand pont, et la carmagnole de même étoffe que prête l'administration, et dont la coupe n'a pas dû varier depuis la prise de la Bastille.

1. Cattelain, condamné le 22 septembre 1871 par la neuvième chambre correctionnelle à trois ans de prison, accomplit sa peine jour pour jour à Mazas.

2. *Le Figaro*, 21 avril 1884.

Je complétai ce costume pittoresque d'un pardessus un peu étroit, du chapeau haut de forme trop large, mais luisant neuf, cadeaux de Gill destinés quelques mois auparavant à provoquer la sympathie de mes premiers juges, et des sabots d'ordonnance, blocs de bois à peine ébauchés, faits pour attirer l'attention des artistes.

M. Claude, selon son habitude, avait recommandé qu'on eût pour moi les plus grands égards; aussi le fiacre traditionnel nous attendait-il respectueusement dans la cour. Nous y montâmes, et, dès la rue de Lyon, le chef le fit arrêter à la porte d'un marchand de vins de belle apparence, où nous nous glissâmes dans un petit cabinet réservé.




Me LACHAUD (*La Lune*, 1866.)

Là, pour chasser l'humidité du matin, ces messieurs m'offrirent quelques brioches arrosées d'un vin qui mérita nos éloges, puis, après une station de même nature dans les environs de la Madeleine, nous arrivâmes à la gare Saint-Lazare.

Dans la salle d'attente j'aperçus, pour la seule fois de ma vie, le célèbre avocat Lachaud. Le dessin qu'en avait fait Gill me le fit connaître. Il ne lui manquait que les grosses larmes dont l'artiste avait sillonné son visage.

Le trajet se fit dans un compartiment de première, et après une halte au Grand Café de la Place d'Armes, ma suite me fit ses adieux au greffe de la Maison de correction, avenue de Paris, n° 20.

J'ai conté mon séjour dans cet abri, mais sans parler du chapeau de Gill dont l'éclatante fraîcheur prit de suite une importance considérable : sa mission fut de passer les conseils de guerre.

Le bas du corps des patients effacé dans l'ombre de la barre pouvait

supporter la négligence, mais le torse et la tête exigeaient une certaine tenue.

Les mains appuyées, tenant gracieusement un chapeau dont les éclairs éblouissaient les terribles juges en pantalons rouges, pouvaient avoir une influence énorme sur leur décision.

Aussi, les favorisés pourvus de chemises convenables se trouvaient-ils assaillis de demandes d'emprunt ou de location. On lavait alors avec énergie, puis, le col, les manches, le plastron, tout en un mot ce qui devait faire paraître le paletot moins misérable, était étalé sur un banc où des derrières complaisants et chauds remplaçaient le feu de la blanchisseuse... Mon chapeau devint donc légendaire, après que Jeansoulé l'eut sorti pour la première fois.

Jeansoulé avait été commandant des lascars de Montmartre et s'attendait à une condamnation sévère; aussi, quand il revint tout joyeux de ne rapporter que la déportation simple, attribua-t-il son bonheur au fameux chapeau.

Puis, ce fut Conteret, colonel de je ne sais plus quelle légion, qui revint acquitté, affirmant à son tour qu'il devait à la bonne tenue de mon chapeau dans le monde la joie de nous dire adieu.

A partir de ce moment, le couvre-chef ne m'appartint plus. Je le revis cependant quelquefois, mais estompé comme dans un rêve, quand on le brossait avec la manche en se cachant dans des coins obscurs. Aussi, lorsque débarrassé des conseils de guerre par le général de Chabaud-Latour, dont je ne bénirai jamais trop la mémoire, je quittai la prison par une belle matinée d'hiver, on n'eut pas de peine à me faire accepter, en échange du chapeau que j'abandonnai de bonne grâce à la collectivité de la misère, une sorte de calotte déchiquetée qui, jadis, avait été un chapeau de paille. »

*
* *

S'il est des hommes tels que le père Beslay, Jourde et Cattelain dont la mémoire force le respect de l'adversaire, il est par contre des personnages de la Commune, comme le citoyen Pilotell, pour qui l'histoire sera inexorable. Nous sommes forcés de parler de ce dernier en raison de sa conduite envers *l'Éclipse* et son directeur.

A la date du 25 février 1871, Pilotell publiait les lignes suivantes, dans son journal *la Caricature :*

« On nous accuse de vouloir faire rétablir la censure. Les gens qui se

permettent de colporter ces calomnies sur notre compte feignent d'oublier la protestation suivante, faite par nous sous l'Empire :

« Attendu que la censure préalable imposée aux dessins est une atteinte
« portée à la libre expression de la pensée; que cette atteinte est d'autant
« plus grave et humiliante qu'elle a pour but de soustraire au public les
« œuvres préventivement condamnées par des agents; les soussignés décla-
« rent qu'à partir de ce jour, ils refusent formellement de soumettre leurs
« dessins aux décisions dégradantes de la Censure.

« Pilotell, Régamey, Lemot. »

*Paris, 28 janvier 1870.*

Ceci nous étonne d'autant plus que ces calomnies grotesques sortent du bureau de *l'Éclipse,* qui a été loin de nous imiter vis-à-vis de la censure impériale.

*L'Éclipse* oublie probablement que les mois de prison ne lui ont pas, comme à nous, été prodigués, malgré les nombreux numéros de ce journal dont les dessins ont été saisis.

Nous croyons nous rappeler aussi, et nous pourrions demander à *l'Éclipse* comment elle pouvait, au su de tout le monde, et malgré la soi-disant saisie, vendre à un prix élevé, dans ses bureaux mêmes, les numéros que la censure avait interdits.

*L'Éclipse* payait cette tolérance par sa docilité.

Elle n'a donc pas lieu de jeter les hauts cris.

*La Caricature.* »

Cette question de principes posée par *la Caricature* n'est qu'une question de boutique à peine déguisée et où perce sournoisement la haine de Pilotell contre *l'Éclipse.*

Quand, après le 18 mars, il participa aux événements de la Commune en qualité de commissaire de police, il ne tenait plus à la presse si ce n'était que pour arrêter les journalistes à domicile.

Pour ce travail il n'est tel
Que l'commissair' *Pille-Hôtel.*

Exemple : l'affaire Polo. Arrêté sans mandat régulier et dévalisé de trois mille francs, le directeur de *l'Éclipse* n'était coupable que d'avoir fait parvenir à Versailles des journaux qui s'imprimaient rue du Croissant. En

réalité, le crime consistait à n'avoir pas reconnu pour sa feuille satirique le talent que se supposait ledit Pilotell.

Ce fait, joint à une perquisition opérée par lui encore au domicile du malheureux Gustave Chaudey[1], suivie de l'enlèvement de tous ses papiers et d'une somme de huit cent quinze francs, émut enfin la Commune qui le destitua pour vice de forme dans ses actes, séance du 23 avril.

PRÉSIDENCE DU CITOYEN PROTOT

ASSESSEURS : *les citoyens Malon et Ranvier.*

LE CITOYEN LONGUET. — Sur les conclusions du rapport, je demanderai si l'on a procédé à la destitution du citoyen Pilotell.

LE CITOYEN VERMOREL. — Hier, cette destitution a dû avoir lieu. On s'est demandé seulement si on devait la livrer à la publicité.

LE CITOYEN MIOT. — J'insiste pour qu'elle soit à *l'Officiel.*

LE CITOYEN ARTHUR ARNOULD. — J'insiste aussi, car il y a là une question d'honnêteté, et il ne faut pas qu'on nous accuse, même à tort, d'être des voleurs. Nous sommes avant tout d'honnêtes gens. Tout homme qui commettra un acte pouvant seulement prêter au soupçon d'indélicatesse, sera immédiatement destitué; nous sommes d'honnêtes gens et nous voulons être servis par d'honnêtes gens. (Très bien!)

LE CITOYEN VAILLANT. — Je demande qu'on passe à l'ordre du jour.

LE CITOYEN GUSTAVE COURBET. — Contrairement à l'esprit de la Commune, Pilotell a été nommé, je ne sais par qui, directeur des Beaux-Arts. Sous l'ancienne administration, je savais qu'il avait déjà commis des faits blâmables. Il faut établir la loyauté partout, et le fait Chaudey est scandaleux. Je demande que la destitution de Pilotell soit à *l'Officiel.*

LE CITOYEN VERMOREL, après explications relatives à l'administration de Raoul Rigault, propose de passer à l'ordre du jour sur le rapport Miot. Il blâme la nomination de Pilotell aux Beaux-Arts. Ce dernier n'a pas dérobé d'argent, mais il demande comme Courbet la destitution de Pilotell.

LE CITOYEN VALLÈS. — Il faudra déclarer, en destituant Pilotell, qu'il n'a pas dérobé d'argent. (Oui.)

1. Arrêté sous la prévention d'avoir causé la mort du commandant Sapia et de plusieurs manifestants en ordonnant de tirer sur la foule le 22 janvier, Gustave Chaudey fut condamné et fusillé le 23 mai.

Le citoyen Vermorel. — Nous ferons une note d'accord avec Raoul Rigault.

Le citoyen Longuet. — Voilà trois jours que le parti nombreux de la population qui nous est sympathique, et surtout la partie la plus intelligente, attend la destitution du citoyen Pilotell, parce qu'on connaît sa légèreté. Quant à sa probité, elle n'est même pas en cause.

Le citoyen Ranvier. — L'ordre du jour est demandé sur les conclusions du citoyen Miot.

En quittant furtivement la France, un mois après, le citoyen Pilotell mettait prudemment sa précieuse personne à l'abri des représailles.

« J'ai revu, dit Cattelain dans ses *Mémoires*, qui sont un livre de bonne foi, Pilotell à Londres, dans Regent-Street, au Café Royal.

Pilotell toujours le même, colosse hautain et bravache. Là, en toute liberté, j'ai voulu lui reprocher sa conduite envers Chaudey, et lui assurer qu'il avait laissé le plus impérissable des vilains souvenirs dans la mémoire des braves gens.

La scène avait pour témoins MM. Delport, neveu de l'ex-ministre Goblet, Lisbonne et quelques autres Français. »

*
* *

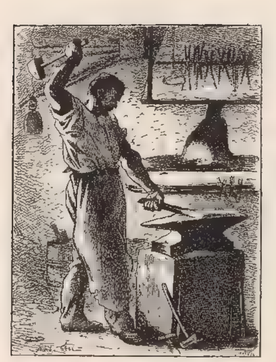
Que de misères et que de haines ces tristes événements n'ont-ils pas laissées derrière eux!

Que de pauvres femmes et de mères auxquelles il ne reste plus que les yeux pour pleurer, l'une le fils mort sur le champ de bataille, l'autre la perte du mari tombé sous les balles fratricides, ou qui, chose plus terrible encore, agonise, là-bas, dans la fournaise des bagnes néo-calédoniens!

Maudit, maudit soit le bandit qui suscita tant d'horreurs!

*Sois maudit, ô Napoléon!*

# IV



Après le drame, la comédie. Après Rocambole, c'est le duc d'Aumale, le comte de Paris, le comte de Chambord et le prince Jérôme qui vont servir de cibles au caricaturiste républicain.

Juste le temps d'aiguiser son crayon, et, en juillet, Gill reprend sa place à *l'Éclipse*.

Avec quelle verve délicieuse et quel talent prodigieux aussi, il va venger M. Thiers des opprobres dont l'a couvert la Commune! Ce n'est pas qu'il considérât l'individu comme intangible, inattaquable — Daumier, le grand Daumier, ne l'épargna guère en son temps —, mais le moyen le plus sûr de combattre les menées des vieux partis, le moyen le plus efficace pour faire triompher la Démocratie, n'était-il pas de soutenir le chef du Pouvoir exécutif, le président de la République?

Gill l'a compris ainsi; aussi s'ingénie-t-il à faire de ce petit vieillard de soixante-treize ans le représentant le plus sympathique du nouveau régime; il le montre sous les apparences les plus flatteuses, le revêt de costumes qui doivent frapper l'imagination populaire; il le suit dans sa marche ou le pousse quand il hésite; bref, il use avec lui de tous les artifices de la politique. Or, en cette période, qui part du lendemain de la Révolution jusques et y compris le gouvernement de l'ordre moral, nous allons le voir successivement jouer tous les rôles : chimiste, médecin, artilleur, conscrit, vigneron, ramoneur, fantassin, charretier, collégien, patineur; c'est lui Roméo, le Petit Poucet, Hamlet, la fille de Mme Angot, Guillaume Tell, Paul et... Marianne; il nous est montré encore avec le président Grant, à la tribune, au restaurant, jouant aux cartes, souriant dans un fauteuil, pensant devant la mer; c'est aussi l'homme qui rit, c'est enfin Lui, toujours lui!

Nous en passons à dessein.

« Je n'ai jamais vu M. Thiers[1], dit Gill. Je l'ai, à ma façon, dessiné cinq cents fois peut-être; je ne l'ai jamais vu.

Cela tient probablement à ce qu'il en est de mon humble individu comme de la plupart des Parisiens qui, peu soucieux de leurs monuments, laissent volontiers s'écouler la vie sans s'inquiéter de savoir si l'obélisque a une porte et sans gargariser d'ascensions exténuées la colonne.

Je n'ai pas enjambé le petit Thiers. Cet aveu fait, je n'ai plus qu'à exaspérer les peintres fanatiques de la copie méticuleuse du modèle, en déclarant qu'il me semble avoir mieux fait pour dessiner Thiers de ne pas le voir, et que, par ce moyen, j'ai mieux tenu compte de la légende et servi au public une silhouette plus conforme à ses idées préconçues...

On a le droit d'être laid jusqu'à trente ans; plus tard, la laideur est haïssable, car elle ne vient plus de la nature, mais du caractère. Thiers n'était pas absolument laid, mais petit, grincheux et bourgeois...

J'ai la satisfaction d'avoir, au cours de mon œuvre modeste, osé parfois dépailleter sa robe de prophète et montrer l'étincelle méchante qui crépitait au fond de ses lunettes. Le faux col de Prudhomme se hausse de lui-même aux oreilles et à la mâchoire de ce partisan du pape, de



LES DEUX PRÉSIDENTS

(*L'Éclipse*, 1872.)

1. A. Gill. *Vingt années de Paris*, p. 223.

cet ennemi de Proudhon et des chemins de fer. Le pli de sa lèvre serrée a le tranchant du sabre.

Est-ce à dire que la mémoire de M. Thiers usurpe la grande place que lui a concédée l'histoire? Non; mais j'ai trouvé un peu vaste pour lui le manteau que lui a taillé le peintre Vibert[1] dans le drapeau tout entier de la France. Il eût suffi du moindre lambeau du haillon sublime qui couvre l'Humanité. »

A la coalition des vieux partis, Gill opposa aussi la grande figure de Gambetta, qui fut la plus sincère incarnation de la République, et la puissante personnalité de Victor Hugo qui restera l'apôtre de toutes les libertés.

Comme aux plus beaux jours du despotisme impérial, l'artiste a toujours à lutter contre la sempiternelle censure. Que de dessins n'ont pu paraître qu'après avoir subi les caprices d'Anastasie, et combien d'autres, n'ayant pu survivre à ses outrages, ont dû céder leur place à de hâtives et falotes compositions signées Le Petit, Lemot ou Job!

*
* *

En 1872, Gill passe en compagnie de son ami G. Puissant, deux jours de vacances en Belgique, d'où il envoya au journal *la Scie* une relation restée inachevée et de laquelle nous détachons ce croquis. On y appréciera la fine observation de l'artiste et l'humaine compassion du philosophe à l'égard de nos frères inférieurs.

*Bruxelles, 3 septembre.*

« Une chose m'afflige ici : les chiens travaillent. La Belgique donne raison au dicton : *traité comme un chien.*

Dès l'aube et jusqu'à la nuit, on les voit haleter.

Qu'il soit dans les brancards ou sous la voiture, toujours attelé, trop heureux quand il ne fait qu'aider le maître, comme un mercenaire; le plus souvent seul pour la fatigue, comme un esclave le chien halette à traîner la voiture du boulanger, de la laitière, les pommes de terre, le sable : il suffit à tout; il sue, il peine, il fait pitié.

Du matin jusqu'au soir, dans les rues, les faubourgs, sur les places, les

1. *Apothéose de M. Thiers,* 1878. Toile de vastes proportions, où se mêlent le classique et le réel, et qui, d'abord acquise par l'État pour la Chambre des députés, fut envoyée au Luxembourg.

boulevards, au coin des carrefours, devant les palais, du fond des culs-de-sac, on le voit éternellement courant sec avec ses quatre-vingts kilos aux reins.

Il n'a pas le temps de regarder un évêque.

Pourquoi cette différence entre le chien belge et le chien de France indépendant, sans joug, sans harnais et sans frein? Je te le dis, peuple libre, ton chien manque de liberté!

Regarde-le : les pattes sont lourdes, les oreilles basses, la robe terne, parfois déchiré, ensanglanté; la queue et la langue traînent lamentablement aux deux bouts de cet infortuné qui tire sa chaîne comme un galérien.

Pourquoi pas, tout de suite, un bonnet vert? Hélas! point de poils frisés, d'yeux égrillards, de fuites folles, de retours soudains; point d'oreille sur le coin de l'oreille ni de croc en croc, point de nez provoquant, fureteur, espiègle, agaçant.

C'est un vaincu! — sans fantaisie, sans humour, sans amour; et sans amour, il n'a ni coquetterie, ni grâce. La Belgique ignore ce que c'est qu'une queue en trompette. »

N'est-ce pas d'un art délicat? Qu'il écrive ou qu'il dessine, Gill n'est jamais inférieur à lui-même. Son début dans les lettres ne fut qu'un prétexte à illustrations, mais combien charmant est ce petit conte intitulé par lui : *Le Voyage du petit Trimm à la queue d'un chat,* paru en 1866, dans la Bibliothèque du Petit Poucet. Quel cœur d'or se révèle déjà dans cette histoire de grand'mère écrite par un jeune homme de vingt-cinq ans! Généralement à cet âge on pense davantage, en dépit de toute sagesse, à se divertir soi-même qu'à moraliser en les amusant *les enfants des autres.*

Et que dire encore de cette jolie dédicace dont il ornait un livre offert pour étrennes aux deux fils d'un ami et que voici :

*LÉON ET ADOLPHE*

« Pour l'intérêt que je vous porte et le bonheur que je vous souhaite, je « vous envoie aujourd'hui *Don Quichotte.*

« Je le donne à tous deux, à l'un autant qu'à l'autre, afin que vous en « ayez ensemble le plaisir et l'enseignement.

« *Don Quichotte,* c'est la pensée, l'idée, l'âme qu'il faut garder vaillante « et fière toujours, quelque douleur qu'il en coûte parfois. *Sancho Pança,* « c'est l'instinct, la nature, le corps qu'il faut conserver dispos et sain.

« Lisez ce livre ensemble et, de temps en temps, relisez-le. Sa morale vous « apparaîtra plus claire à mesure que vous grandirez. Apprenez-y ensemble

« à vivre sainement comme Sancho, noblement comme Don Quichotte.

« Et n'oubliez pas que Don Quichotte est le maître de Sancho et qu'ainsi « l'a voulu Miguel Cervantes, pour honorer l'âme qui doit toujours passer la « première.

« Je vous embrasse.

« And. Gill. »

* * *

Pour faire diversion à son rude métier de caricaturiste politique, et pour obéir aussi à son tempérament d'artiste, Gill se livra, non sans succès, à quelques tentatives vers le théâtre. La première nous est présentée par son ami Richard en termes nébuleux, il est vrai, mais quand même assez transparents pour qu'aucun doute ne subsiste sur son auteur.

*La Passante,* essai dramatique en vers, signée A. G. fut publiée en mai 1873, par la revue si artistique et littéraire qu'était alors « Paris à l'eau-forte », dirigée par Richard Lesclide.

Il était dit que le premier pas de Gill sur la scène ne serait pas fait par *la Passante*. En effet, dès le 9 août suivant, dans la petite salle de l'École lyrique, aujourd'hui détruite, rue de La Tour-d'Auvergne, son ami Jean Richepin offrait à la Presse et au Paris littéraire une curieuse représentation composée de trois actes en vers : *le Duel aux lanternes,* comédie de Paul Arène; *l'Étoile*[1], drame d'André Gill et Jean Richepin; *la Ronde de nuit,* comédie d'Ernest d'Hervilly.

Les trois pièces furent jouées avec un grand succès par les poètes eux-mêmes et une troupe de leurs amis.

Pour la circonstance, Richepin avait écrit un prologue fantaisiste qui se terminait ainsi :

... Et vous, ô rois, ô potentats,
Critiques influents tout couverts d'attentats,
O tigres que la presse abrite dans ses jungles,
N'aiguisez pas vos crocs, n'allongez pas les ongles,
Et comme de bons chats faisant un gros dos rond,
Sans trop vous endormir, pourtant, — faites ronron.

Notons, pour satisfaire la curiosité, que dans *l'Étoile,* ce drame bizarre et d'une forme exquise, Richepin remplissait le rôle du fou imaginé par Gill.

1. Alphonse Lemerre, édit., 1873.

L'année suivante Gill comparaissait encore, en compagnie de Georges Richard, devant le public de la Renaissance qui se tordit littéralement à la représentation de cet acte désopilant intitulé : *un Caissier*[1]. En 1876, notre auteur revient à la poésie, et, seul cette fois, il signe pour l'Odéon, *la Corde au cou*[2].

« M. André Gill, le spirituel caricaturiste de *l'Éclipse,* vient de faire représenter au théâtre de l'Odéon, sous le titre *la Corde au cou,* un petit acte en vers, excellemment joué par Porel, mais qui n'a cependant qu'à moitié réussi. Les jolis costumes de la pièce, qui se passe au dernier siècle, ont été dessinés par M. Gill lui-même, qui ne pouvait, on en conviendra, frapper à meilleure porte qu'à la sienne, et ils ont eu plus de succès que sa comédie[3]. »

De son côté Émile Blémont le console ainsi :

« C'est un imbroglio fantasque et léger, pailleté de rimes étincelantes et carnavalesques.

Il paraît que Théodore de Banville a été content, et c'est là, mon cher Gill, votre plus belle couronne[4]. »

JEAN RICHEPIN

(*L'Éclipse,* 1876.)

La vérité est que c'est un échec; Gill le constate lui-même dans ses notes[5]: Il se rappelle la soirée inoubliable de la première du *Passant,* puis il raconte ses impressions d'auteur.

« Après avoir touché la main du vainqueur, dit-il, en parlant de Coppée courant affolé par les couloirs, embrassé, fêté à la volée, serré de bras en bras, on s'en fut par les rues endormies, chacun de son côté échafaudant son acte en vers.

Hélas! moi comme les autres...

Il a vu le feu de la rampe sur cette même scène de l'Odéon, mon acte, un soir que j'avais grand mal à la tête.

Beaucoup de monde « dans la place », comme on dit.

J'avais fait ailleurs une besogne plus hardie; on croyait peut-être que j'allais dire un mot de vérité.

1. Saynètes et monologues. Sixième série. Tresse, édit., 1887.
2. Marpon et Flammarion, édit., 1876.
3. *Gazette anecdotique,* 15 juin 1876.
4. *Paris à l'eau-forte,* n° 162. — 18 juin 1876.
5. *Voltaire illustré,* n° 3. — 18 janvier 1880.

Point! j'avais péniblement cousu de rimes une pantalonnade. Et le cœur me battait!... Je sue encore au souvenir de ces niaiseries.

La calotte de cuivre du pompier, perdu près de moi dans la coulisse, avait, pour ma prunelle effarée, les flamboiements d'un casque d'Athénée.

Je me rappelai un mot de Félix Pyat : « Quand la toile s'est levée pour la première du *Chiffonnier*, j'ai eu la sensation d'un homme à qui on enlève sa chemise. » Et j'attendais.

— Place au théâtre!

Ce cri poussé, le rideau se leva, roulant sur sa tringle.

— V'lan! ça y est, fit Duquesnel en me frappant sur l'épaule. Je le regardai. Duquesnel n'était pas une bête : il avait dans le regard une étincelle de malice qu'allume aux yeux expérimentés la contemplation d'un jobard.

V'lan! ça y était : les acteurs parlaient, Porel traînait à son cou une corde où mon orgueil d'auteur est resté pendu.

Est-ce à dire que l'acte en vers, m'ayant été dur, sera condamné? Non, certes, et tant d'autres en ont tiré, sauront en tirer meilleur parti que je ne l'ai su faire moi-même, parbleu! Seulement, j'ai peine à voir se présenter tous les jeunes cerveaux marqués pareillement, comme des têtes de moutons aux barrières.

Je tenais à dire que *le Passant* ne se recommence pas, qu'il a eu la chance d'une fortune sans seconde, même pour son bénéficiaire.

Tenez : Coppée, l'autre semaine, donnait encore un acte en vers à l'Odéon : *le Trésor*.

Eh bien! — il me pardonnera, parce qu'il sait que je lui garde une admiration bien affectueuse, — mais, pendant qu'on jouait sa pièce, il m'est apparu, bien que nous n'ayons encore, ni l'un ni l'autre, que je sache, doublé le cap de la quarantaine, il m'est apparu, dis-je, dans la brume de l'imagination, pâle, un peu cassé, pareil à un vieux petit employé, l'employé à l'acte en vers.

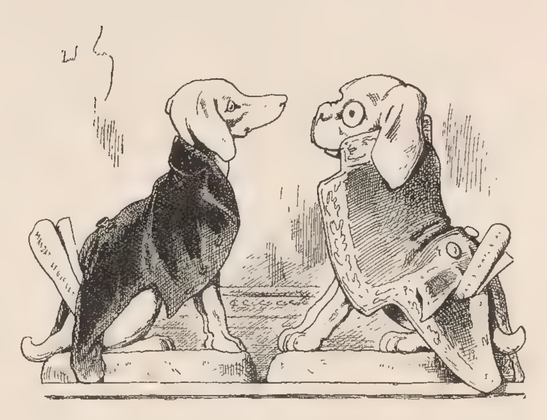
Effaçons cela. Coppée a bien d'autres « trésors » dont il n'est pas avare; son œuvre est considérable; il n'est plus à juger.

Je parle aux débutants, sans en avoir le droit peut-être; ils feront de mon conseil ce qu'ils voudront. Mais j'imagine qu'à cette heure, le moule de l'acte en vers est un peu usé, fragile, qu'il faut aujourd'hui, pour se faire place dans la cohue des esprits, un cri plus humain. La guerre et la Commune ont bouleversé le chemin des *Passants*.

A Saint-Cloud, les mirlitons!

L'acte de fantaisie en vers gracieux est un badinage d'antan.

*
* *



*L'Éclipse* si brave et si crâne sous l'Empire, *l'Éclipse* si vaillante encore après la guerre, n'est plus, depuis la mort de Polo, qu'une ombre errante.

C'est qu'en son chef, elle a perdu son véritable animateur. Il lui reste bien André Gill, mais la collaboration de ce dernier est subordonnée à l'esprit bourgeois et timoré d'une direction nouvelle et ne peut empêcher le journal de marcher vers son déclin. C'est dans ces conditions qu'en juillet 1876, *l'Éclipse* se transforme. De grande, elle devint petite.

Mais ces grandes pages coloriées où s'épanouissait naguère le talent du caricaturiste ne sauraient disparaître ainsi.

Six mois après, exactement le 10 décembre, Gill aidé de commanditaires lance *la Lune rousse.*

*Crac!!!, La Croix-Rousse, A pied* sont des pages d'une vigueur et d'une ampleur qui laissent très loin derrière elles, celles déjà vieilles de *la Lune.*

Il en est bien d'autres.

Maintenant que le voilà en pleine possession de ses moyens, il ne ménagera ni son temps ni sa peine.

A côté de *la Lune rousse,* c'est toute une série de médaillons qu'il exposera dans *le Bulletin de vote.*

Cette petite feuille, créée pour les élections d'octobre, contribua pour une large part à la victoire des 363 qui, à leur tour, firent triompher Jules Grévy à la présidence de la République.

C'est Gill qui eut l'idée de cette publication sur laquelle son collaborateur Maxime Rude nous donne les détails suivants : « *Le Bulletin de vote* a paru au premier jour de la période électorale; il ne pouvait paraître auparavant. Le temps mesuré de cette période a forcément limité le nombre des portraits et des biographies qu'il devait publier, quoiqu'il nous

soit arrivé de faire tirer plusieurs numéros différents dans la même nuit.

On nous répondra, sans doute, que nous aurions pu faire de même depuis le commencement.

Eh! nous ne demandions que cela. Nous renvoyons ceux qui nous adresseraient un reproche aux candidats, un peu lents, sinon trop retardataires, dont l'autorisation était indispensable pour que la censure donnât la sienne aux portraits de Gill, puisque la censure a le droit extraordinaire d'interdire le moindre bout de nez, s'il ne porte pas la signature de l'original.

Ces ex-députés qui ont ainsi attendu, avant de suivre l'exemple des Léon Renault, des Horace de Choiseul, des Duvergier de Hauranne, des Casimir Périer, des Paul de Rémusat, des plus modérés du parti républicain, des premiers qui nous aient approuvés et encouragés, ces candidats se seraient peut-être pressés davantage si nous avions eu une attache républicaine officielle, — je veux dire si nous avions relevé d'un comité.

Et voyez, à ce propos, comme les impressions sont différentes. Certaines gens, pour qui l'indépendance n'est qu'un mot, ont, d'autre part, prétendu dans les premiers jours que *le Bulletin de vote* exécutait portraits et biographies sur commandes du comité républicain.

Nous avons dédaigné ces racontars de tristes personnages, qui seraient plutôt à la solde de tout le monde qu'aux crochets d'un seul parti.

Mais l'occasion est excellente aujourd'hui, — et j'en profite, — pour déclarer que, si honorable que soit le comité républicain présidé par M. Hérold, *le Bulletin de vote* n'a pas même été un instant son protégé, qu'il a été créé par le bon plaisir, qu'il a vécu de ses seules ressources, qu'il a prospéré parce que, précisément il avait, aux yeux du public, la marque de l'indépendance.

C'est Gill qui a eu l'idée de cette publication : le titre qui disait tout en deux mots, lui est venu du même coup. Et alors il y a eu réunion de comité, c'est vrai, — mais 5, rue Coq-Héron, et d'un tout petit comité d'amis, de celui qui, avant de décréter la naissance du *Bulletin de vote,* avait organisé l'existence de *la Lune rousse*. Celle-ci est la sœur aînée, — je dirais presque la mère, — de celui-là.

Le grand public parisien l'a compris dès la première heure. *Le Bulletin de vote* était enlevé; il fallait des tirages supplémentaires. Nous avions notre imprimerie à Meaux; notre publication ne paraissait que trois fois par semaine. La vivacité du succès nous obligea de changer notre installation et de devenir au moins journal quotidien. Au bout de quelques

**LA LUNE ROUSSE**
JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
Rue Coq-Héron, 5
PARIS

ANDRÉ GILL ET Cie

Mon cher Parfait,

J'espère que vous n'oubliez pas que c'est votre tour de Chroniquer cette semaine.

A Lundi soir donc.

Tout à vous

André Gill

André Gill par A. Grévin, 1878.

jours les 24.000 francs de cautionnement étaient versés; *le Bulletin de vote* était mis en vente à Paris tous les matins, expédié en province tous les soirs.

C'est en ce cas que le *fara da sè,* le « faire de soi-même » est une joie profonde, qu'on éprouve une légitime fierté à n'avoir eu, pour vous protéger ou vous conduire, ni ceci, ni cela, ni une tête de parti, ni une tête d'homme, à avoir été et à rester soi jusqu'au bout. »

*
* *

L'année suivante il mènera encore le bon combat avec *la Petite Lune* à cinq centimes.

La collection de ses cinquante-deux numéros est des plus curieuses à feuilleter et... à lire, jusqu'aux annonces qui, on peut le croire, n'ont rien de commercial.

Parmi les lettres de Jean Populot, les nouvelles de Martial et les vers de Bibi, il en est qui ne manquent ni de gaieté ni de talent. Somme toute, c'est un document naturaliste et des meilleurs.

Sans transition,

Fac-similé de la couverture, première édition.

pour ainsi dire, il nous présente encore, chaque semaine, la charge des *Hommes d'aujourd'hui* avec la collaboration de Félicien Champsaur, publication fondée toujours dans un but de propagande républicaine et sous une forme anecdotique bien faite pour séduire le lecteur.

*
* *

Au bout de trois ans d'une lutte homérique entre le dessinateur et la censure, *la Lune rousse*, malgré les efforts multiples de son directeur et les services rendus au parti, s'éteignit pendant le rude hiver de 1879, faute d'argent, faute d'être soutenue. On sait que la République des camarades n'est pas généreuse.

« *C'est là son moindre défaut.* »

*
* *

Entre temps paraissait *la Muse à Bibi*, recueil publié sans nom d'auteur. La première édition due à la collaboration d'André Gill et Louis de Gramont étant devenue introuvable, détachons-en, à titre de curiosité argotique, ce morceau qui n'a pas été réimprimé :

AU FOND DU VERRE

J'suis un vrai zig pour les amis :
On peut pas sout'nir le contraire;
D'mandez à Polyte, un vieux frère :
Avec moi, tout leur est permis.
Pourtant, faut pas qu'on croi' qu' j'en craigne;
Quand on m'embêt', ça n'est pas long :
— Ah ! zut, que j'dis, je m'sens d'aplomb;
J'sais pas si j'vas vous fout' un' beigne !

J' trait' mon épouse avec bonté ;
Mon épous', c'est un aut' moi-même;
Mais j'veux qu'ê m'respecte et qu'ê m'aime,
Et qu'ê marche à ma volonté.
Faut pas qu'ê gueul', faut pas qu'ê geigne,
Ou j' l'arrang' comm' les camaros,
Et j'y dis : Numérot' tes os...
J' sais pas si j'te vas fout' un' beigne !

Si quéqu'un, lisant cett' chanson
Et n'la trouvant pas rigolote,
Déclar' que j'l'ai faite en ribote
Et que j'n'ai pus tout' ma raison,
J'm'écrierai : De quoi! l'on dédaigne
Les élans lyriqu's de Bibi ?
Viens-y donc, Zoïle, eh! viens-y :
J'sais pas si j'te vas fout' un' beigne!

Sans avoir peur des beignes de Bibi, les camaros de la critique ne dédaignèrent pas ses élans lyriques. Au contraire.

— Pas de nom d'auteur! « La Vénus de Milo n'en a pas davantage », comme dit le poète. Quoi qu'il en soit, on ne saurait lui reprocher de manquer de philosophie et de charme. — *Philippe Gille.*

— C'est une des folies les plus amusantes et en même temps les plus originales de notre temps. C'est le dévergondage du mot, le débraillement de la poésie, la valse de la rime et la farandole de l'idée. C'est, comme disent les auteurs, la symphonie en zut majeur. — *Jules Lermina.*

*La Muse à Bibi* constitue un des chaînons littéraires qui vont d'Auguste Châtillon à Aristide Bruant. — *Octave Uzanne.*

Une deuxième édition, entièrement remaniée, paraît en 1881[1]. Augmentée d'une part, émondée de l'autre, elle sera définitivement l'œuvre de Gill.

Parmi les nouvelles pièces, en voici une dont la forme et le charme font penser à l'auteur des « Fêtes galantes ».

IMPRESSIONNISME

Je vais parfois revoir, tout seul, un petit coin
Obscur du boulevard Montparnasse, témoin
De mon premier amour pour une « fleurs-et-plumes »
Aux cheveux d'or. C'est dans ce lieu que nous nous plûmes.
Aussi me produit-il un effet singulier :
Il me semble que mon âme est comme un clavier,
Et que le doigt furtif du souvenir la frôle.
Pareil au bruit du vent dans les feuilles d'un saule,
Il s'en dégage un son lumineusement doux,
— Une espèce de *la bémol,* qui serait roux.

Poète, il l'était, et de plus, diseur charmant. Émile Bergerat qui, en même temps que lui, était un assidu des mercredis de Daudet, rue Pavée

1. Chez C. Marpon et E. Flammarion, édit., *Galeries de l'Odéon.*

## PAUVRESSE PAROISSIALE

*Elle est là tout le jour, incrustée au pilier*
*Du grand portail, son gueux sous sa noire guenille;*
*Et, repliée en boule ainsi qu'une chenille,*
*Elle geint, sur un ton plaintif et régulier,*

*Son antienne aux dévots qui montent l'escalier.*
*Parfois elle interrompt, son œil clos s'écarquille :*
*Elle menace un chien du bout de sa béquille;*
*Puis dolente reprend son refrain familier.*

*Oh! comme elle déplore à présent la folie,*
*Qu'elle a faite autrefois, lorsqu'elle était jolie,*
*De suivre un laïque. Oh! si c'était aujourd'hui!*

*S'il pouvait revenir, le bel âge où pucelle,*
*Bonne de Monseigneur, elle habitait chez lui :*
*— Quand tout l'archevêché brûlait d'amour pour elle!*



Dessin de C. Léandre.

André Gill. *La Muse à Bibi.*


C Léandre

au Marais dans l'ancien hôtel Lamoignon, puis Place Royale, le rappelle dans ses *Souvenirs d'un enfant de Paris :*

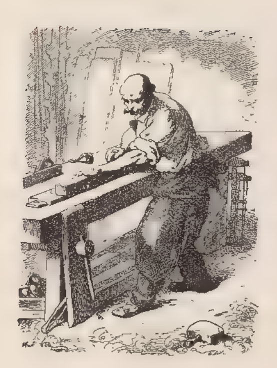
« On y faisait des vers, on y faisait de la musique, on y disputait passionnément de choses d'art et de lettres. Les soirées avaient un rite, elles s'ouvraient par une récitation du fameux sonnet d'André Gill : « Les enfants des autres », que le caricaturiste disait lui-même et répétait sans se faire prier. Le sonnet était suivi de quelques autres pièces, en argot montmartrois, extraits de son recueil, *la Muse à Bibi.*

Après André Gill, c'étaient Zacharie Astruc, Léon Valade, Armand Silvestre, Paul Arène... »

« André Gill était alors dans le complet épanouissement d'une robuste maturité confinant encore à la jeunesse, superbe avec sa belle chevelure noire révoltée, sa figure franche et gouailleuse, ses rodomontades dont nous admirions l'envolée sans nous douter où elle entraînait son vaillant esprit. Car dans nos souvenirs, nous y retrouvons le germe très accusé de cette folie des grandeurs qui l'emporta. Quand il nous disait qu'il était le plus grand poète de son temps, nous étions convaincus qu'il se moquait de nous et de lui-même. Je me suis demandé souvent, depuis, s'il plaisantait vraiment tant que cela. En tout cas, il avait raison de se croire un grand poète, poète de la plume et poète du crayon. En ce temps-là, il écrivait avec Richepin *l'Étoile* et des fantaisies populaires, qui furent le vrai point de départ de toute une littérature où Jules Jouy demeure aujourd'hui[1] un incontestable maître. Avec cela, des allures de chouan et, autour de lui, je ne sais quel parfum du genêt de Bretagne. Toujours amoureux comme il convient, toujours souffrant de ses amours, comme c'est l'essence d'un poète, éloquent, gouailleur, d'une sensibilité adorable. Ah! pauvre Gill! comme ceux qui t'ont connu et aimé ne t'oublieront jamais! »

1. *L'Écho de Paris,* 7 avril 1894. Armand Silvestre, *Au pays du souvenir.*

## V



Blasé des grimaces des uns, dégoûté de l'ingratitude des autres et outré de la sottise de tous, il va demander à l'art de la peinture les ressources que lui refuse désormais le métier de caricaturiste.

Un de ses premiers tableaux, *l'Amour aux oiseaux,* avait été refusé au Salon de 1873, mais plus heureux depuis 1875, il y expose régulièrement chaque année une ou deux toiles. Il y débute avec *la Chanson du fou,* en collaboration avec Baduel, et *Un joyeux compagnon* que salue ainsi Jules Claretie : « M. André Gill, l'auteur d'une étude d'homme qu'il appelle « Un joyeux compagnon », est un caricaturiste populaire qui a quitté un moment son outil, le crayon, pour le pinceau. Il y a une animation étonnante dans ce portrait réjoui et joufflu qui est celui d'un amusant acteur des Bouffes, M. Daubray, et qui fait songer — en toute vérité — à quelque tête enlevée de verve de Frantz Hals. »

L'année suivante, il y envoie un *Crispin,* sous les traits de M. Truffier le comédien de la Comédie-Française et duquel Castagnary dira sans ambages : « L'idée est énigmatique, mais le morceau est solidement peint. »

En 1877, *l'Homme à la pipe;* et encore un portrait, celui de Lesueur, sous le titre : *Souvenir du grand comédien.*

En 1878, *Catherine. — L'ami Daubray,* grand portrait en pied.

En 1879, *Mademoiselle Bullier,* encore un portrait. — *Un petit homme.* Ce dernier est acheté par l'État sur la proposition de M. Gustave Rivet, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts.

L'artiste le remercie par le billet suivant : « Bien merci. Mille francs argent : dix mille francs enthousiasme. » Comme on reconnaît bien là le cri du cœur de l'idéaliste pour qui l'or, s'il n'était nécessaire pour vivre, ne vaudrait que pour enchâsser ses œuvres !


AU LAPIN AGILE
CAFE
BUVETT
ABSINTHE VERMOUTH
F. Taylor

Mais des travaux plus modiques, qui bénéficieront de sa jeune gloire, s'imposent encore : depuis certains livres de Murger, Daudet et Zola qu'il remplit de dessins, d'eaux-fortes et de bois, jusqu'à la pochade qui va servir d'enseigne au vieux cabaret montmartrois, toujours debout :

AU LAPIN AGILE



SCÈNE DE LA VIE DE BOHÈME DE H. MURGER

Dessin de And. Gill.

C'est une petite guinguette, connue dans le temps sous la dénomination peu avenante de « Cabaret des Assassins », située tout en haut de la Butte, rue des Saules, à l'angle de la rue Saint-Vincent, dont les murs d'un côté entourent des parcs aux arbres séculaires, et de l'autre, les palissades sur lesquelles s'affirment, enchevêtrés en hiéroglyphes, de naïfs serments d'amour succédant à de lascifs serrements de cuisses.

Cette sorte de vide-bouteilles, adopté par les artistes, devait son titre de tapis-franc aux fresques horribles dont les murs étaient couverts, lesquelles montraient de terrifiantes scènes de guet-apens nocturnes. On y remarquait entre autres un certain tableau, représentant le célèbre crime de Troppmann, que tous les historiographes du vieux Montmartre ont complaisamment décrit, bien que ce ne fût qu'une croûte affreuse, œuvre de quelque rapin famélique.

Ces décors truculents ont cédé leur place depuis longtemps à des sujets

moins spéciaux; aussi le crime de Pantin appartient-il aujourd'hui à notre immortel et gai Courteline.

La salle qu'éclairent encore des lampes au pétrole est maintenant ornée de pochades, d'esquisses, de charges, de moulages, œuvres et hors-d'œuvre fournis par les habitués du lieu : c'est une toile de Picasso, des images de Depaquit, un portrait de Pierre Girieud, le christ de John Wasley, un plâtre peint de vert et de vermillon.

Le jardin plein de bosquets en contre-bas est comme suspendu sur le versant de la butte.

Au moment qui nous occupe, le propriétaire, Louis Salze, ancien employé retraité de la mairie du IX^e^, avait baptisé sa maison « A ma campagne », mais cette nouvelle attribution de qualité soulignée d'une inscription tout aussi bourgeoise, *Commerce de vins, Traiteur,* devait être un certain jour remplacée par un titre du plus pur style parisien, dû cette fois à la fantaisie d'un artiste connu.

En effet, André Gill, attiré par Salze et mis en humeur par le fumet d'une bonne gibelotte — M^me^ Salze était un rare cordon bleu —, avait peint un lapin joyeusement excentrique sautant de la casserole en faisant un équilibre avec une bouteille de vin.

Le panneau « Au lapin » dûment signé A. Gill et placé comme enseigne fut aussitôt pour le Tout-Montmartre, poil et plume, comme un nouveau cri de ralliement : *Au lapin agile!*

En 1883, le père Salze y substitua une copie faite par un nommé Osterling, cependant que l'enseigne originale quittait sa façade lépreuse pour aller briller à côté de *la Femme au bock,* à l'exposition des œuvres du caricaturiste organisée galerie Vivienne par Émile Cohl son élève.

L'enseigne peinte, qui fut de tout temps une des curiosités de Paris, est un genre de tableau que ne dédaignèrent point certains de nos grands artistes. Ainsi, *le Cheval blanc* de Géricault pour la célèbre auberge de la rue Mazet, *les Deux pierrots* de Gavarni et *le Bonaparte* de Willette qui paradait encore avant 1914, à l'encoignure d'un café de la rive gauche, attestent suffisamment le rôle estimé qu'elle joua dans l'art de la décoration. Le peintre d'enseignes est, le plus souvent, un anonyme habile qui cherche plutôt à attirer l'attention du passant par une idée curieuse que par le talent auquel il prétend.

Dans cette catégorie on peut citer : *Au bœuf à la mode,* taureau paré d'une écharpe, comme une élégante, pour un restaurant voisin du Palais-Royal;

*Au beau noir,* un nègre fashionable, pour une teinturerie; *A François les bas bleus,* pour un magasin de bonneterie bien connu des lorettes du quartier, etc., etc.

Ce ne sont là que des à-propos; les anciennes enseignes furent surtout remarquables par leur esprit qui confina parfois jusqu'au calembour, tel celui arboré par nombre d'hôtelleries de France et de Navarre : *Au lion d'or* qu'il faut traduire ainsi : Au lit on dort. Mais la plus drôle assurément, après laquelle on peut tirer l'échelle, est celle que Balzac découvrit rue du Four-Saint-Germain pour un bandagiste, boursier, gantier, culottier.

*A la culotte,* dit l'enseigne qui représente une main qui tient une culotte de peau de daim, dont on faisait jadis usage, et au milieu de laquelle est placée une *oie*... oui, une oie... Qu'est-ce que cela signifie? demande-t-on en ricanant...

Eh, messieurs, lisez la légende :

*Prenez votre culotte*
*Et laissez tomber là mon oie.*

*
* *

Sur ce, rentrons vite au cabaret du *Lapin agile.*

*Ici on boit, on mange, on chante!* On, c'est la jeunesse studieuse et houleuse logée aux environs, à l'ombre du Moulin de la Galette, ou venue du quartier latin et qui, encore au temps d'Adèle, s'appelait Paul Alexis, Arnold, Bonnamour, Bonnetain, Brandimbourg, Eugène Brieux, Caran d'Ache, J.-B. Clément, G. Courteline, Gaston Couté, Delmet, Jean d'Estray, René Fauchois, Faverot, Forain, Haraucourt, Clovis Hugues, Vincent Hyspa, Jouy, Ernest Judet, Marcel Legay, Lisbonne, Méténier, Victor Meusy, Camille Pelletan, S. Pichon, Henri Pille, Pissaro, Rachilde, Steinlen, G. Tiret-Bognet, Edmond-René Vincent, Willette, X, Y et Z, dont les noms se perdent en quelques sombres études de notaires ou d'avoués de province.

Suivant la coutume instaurée par Gill et Ch. Monselet, d'inoubliable mémoire, poètes et chansonniers s'y faisaient entendre dans leurs œuvres les jeudis, samedis et dimanches. Le programme de ces soirées était d'autant plus goûté qu'il n'y en avait pas, et les artistes d'autant plus agréables à entendre qu'ils n'étaient point payés. Cependant, en l'absence de toute direction apparente, le cabaret réussissait encore à donner de sémillantes revues et à monter un théâtre d'ombres chinoises dessinées par Buret.

Après Adèle Druin, qui partit de là, elle aussi, pour ouvrir un autre établissement rue de Norvins, voici Frédé — Frédéric Gérard, pour le receveur des contributions, — Frédé en pantalon de velours beige, chemise de laine rouge, coiffé d'un feutre cabossé et le visage encadré d'une barbe de juif errant; c'est le dernier tenancier du lieu qui, hier encore, dans la fumée lourde et enveloppante du tabac, pipe au bec et guitare au poing, berçait de ses refrains centenaires les rêveries des nouveaux venus : Guillaume Apollinaire, Georges Bannerot, Rodolphe Bringer, Francis Carco, Claudien, Curnonsky, Henry de Forge, Maurice Dekobra, Georges Delaw, J. Dépaquit, Roland Dorgelès, Jacques Dyssord, Paul Fort, Gassier, Ch. Genty, Max Jacob, Jehan Rictus, Jeanne Landre, Gabriel de Lautrec, Alfred Machard, R. Mendès, Eugène Montfort, P. Mac Orlan, J. Pellerin, Poulbot, J. Romains, André Salmon, P.-J. Toulet, Maurice Utrillo, Suzanne Valadon, André Warnod et combien d'autres auxquels n'a-t-il pas dit de sa voix caverneuse : « Messieurs, le peuple a soif ! »

*
* *

Il nous faut accorder une mention (honorable!) très spéciale au très illustre Boronali[1], quadrupède sympathique que son maître éleva à la dignité d'artiste peintre en lui faisant exécuter avec sa queue un tableau, étrange mélange de bleu, de vert, de jaune et de rouge, ne ressemblant à rien et pompeusement baptisé : « Le soleil s'endormant sur l'Adriatique. »

Le lendemain de cette facétie, née d'un pari entre Henry de Forge et Roland Dorgelès, on pouvait lire le manifeste suivant en faveur de l'*excessivisme :*

Haut les palettes! Haut les pinceaux et haut les tons! Vivent l'écarlate, le pourpre, les gemmes coruscantes, tous ces tons qui, tourbillonnant et se superposant, sont le reflet véritable du sublime prisme solaire!

Ne nous laissons pas rebuter par les braillements des putois écorchés vifs qui agonisent sous la coupole.

Plus de lignes, plus de fluctuations, plus de métier, mais de l'éblouissement, du rutilement!

Et, comme il faut une fin, ce tableau qui mit en liesse les visiteurs du Salon des Indépendants de l'an 1910, a, pour la plus grande gloire de l'*art futuriste,* traversé l'Atlantique.

1. Anagramme d'Aliboron.

*
* *

Tout comme à l'Hôtel de ville de Paris, le cabaret du *Lapin agile* possède son livre d'or, ou plus exactement un « Livre de bord » dont les pages enrichies de poésies, pensées, portraits et croquis portent des noms de visiteurs célèbres ou appelés à le devenir.

Cueillons-y en passant ce délicieux quatrain d'André Salmon :

Loin des Darracqs, des Serpollets[1],
Lapin nourrit de serpolet,
Verse à boire à ces bons poètes
Qui chantent pour leurs serpolettes.

Notons enfin, pour clore ce chapitre, que le chansonnier Victor Meusy, qui fut un des hôtes assidus du logis, aurait manqué à ses devoirs, s'il n'avait écrit une chanson qui est, suivant sa propre expression, *le God save the queen* du « Cabaret des Assassins ».

I

Messieurs, faut que j'vous présente
Un étrange endroit
Qu'est installé sur la pente
Du pic Montmartrois.
Quoiqu'à son nom, l'on suppose
De sombres desseins,
Les gens qui voient tout en rose
Vont aux Assassins. (*bis*)

II

Dans c't'auberge lamentable
A coups de surins
On égorge sur la table
De fameux lapins.
Là, l'sang qu'on boit à pleins verres
A le goût des raisins.
Les buveurs les plus sévères
Vont aux Assassins. (*bis*)

1. Le bon poète n'avait pas rêvé que le 7 février 1905, un omnibus Serpollet, chargé de dix-huit personnes, gravirait la Butte et s'arrêterait devant le célèbre cabaret, au milieu d'une foule énorme attirée par cette première expérience.

III

Les amoureux à la file,
La main dans la main,
Du sombre et discret asile
Prennent le chemin.
Et le plaisir de nos belles
Agitant les seins
Fait qu'elles sont moins cruelles
Pour les Assassins. (*bis*)

*
* *

Quittons la masure, aujourd'hui lamentable, la Butte et ses chansons et transportons-nous sur la rive gauche, la vraie patrie de Gill.

Rue d'Enfer, au numéro 89, se trouve son atelier, vaste pièce encombrée de chevalets portant des toiles ébauchées. Du plafond descend un trapèze. On sait qu'André Gill était fort comme un Turc; il prétendait que le célèbre Arpin n'était qu'un gamin, un aztèque.

— Peux-tu casser une pièce de cent sous entre tes doigts? disait-il un jour à un débutant qu'un ami lui avait recommandé.

— Non.

— Alors tu n'arriveras à rien, car l'avenir est aux forts.

Le maître, en bras de chemise, est assis devant une table surchargée de paperasses et d'esquisses, essuyant de temps à autre sa plume entre ses doigts qu'il passe ensuite dans sa chevelure léonine, dont le noir de jais se strie déjà de quelques fils d'argent et qu'il rejette en arrière par de brusques mouvements de tête.

Il a des élèves, dont le meilleur, Émile Cohl, à qui nous devons maints détails, entoura d'un dévouement presque filial les dernières années de son grand et malheureux maître. Nous en reparlerons en temps voulu.

Un autre se désigne à l'attention du vulgaire par ses excentricités : c'est l'illustre Sapeck.

Faisons-lui bon accueil, car le personnage apporte un peu de gaieté dans la triste existence, et c'est là une bonne action.

Sapeck devrait le jour à un nommé Bataille (Marie-Félicien), lequel serait né on ne sait où, en 1857 disent les uns, à Paris le 11 mai 1860, disent les autres. Selon nous, Sapeck est venu au monde vers 1878, dans les environs de l'Odéon, où, dès les premiers jours, il devint la terreur des pipelets,

contre lesquels d'ailleurs il publia, sans s'amuser aux bagatelles de la porte, c'est le cas de le dire, une feuille intitulée *l'Anti-Concierge*. Cet organe social, s'il en fût, était illustré par son illustre directeur! Saluons...

Flâneur et farceur, plein de malice, toujours à l'affût de quelque tour nouveau, l'illustre Sapeck, qui a fait époque au pays latin, fut surnommé le « maître du fumisme » pour nombre de facéties dont plusieurs demeurées célèbres se transmettent de génération en génération.

En voici une inédite, digne de Romieu[1], cet autre original qui, cinquante ans auparavant, le précéda dans l'administration après avoir mystifié tout Paris. Nous l'intitulerons : « LE TIRANT D'EAU ».

Ce matin-là, deux hommes s'arrêtaient sur le Pont des Arts.

Ça commence comme du Montépin...

L'un d'eux portait une longue corde munie d'un poids de fonte, et jalonnée à distances égales de petits bouts de ficelle rouge.

L'autre, grave et semblant pénétré de son importance, portait sous le bras gauche une volumineuse serviette.

On dirait du Ponson du Terrail...

Tous deux, — pas Montépin ni Ponson, — semblèrent un moment chercher le milieu exact du fleuve, et le premier, enfin, lança dans l'élément liquide son poids de fonte, retenant dans sa main l'extrémité opposée de la corde.

Ça se corse comme du Gaboriau.

Le second se mit alors à consulter sa montre avec la gravité de M. Diafoirus tâtant le pouls d'Argan.

Un premier badaud s'arrêtant auprès des deux *fonctionnaires,* s'intéressa fort à ce travail. D'autant que n'y comprenant absolument rien, son désir d'être renseigné n'en était que plus vif.

Un deuxième, puis un troisième, et enfin une ribambelle de passants finirent par s'arrêter, et, suivant la progression géométrique des foules, devint vite encombrement.

Un brave sergent de ville organisa rapidement un service d'ordre pour permettre aux deux *ingénieurs* de poursuivre sans gêne leur travail.

Bien entendu, l'un des badauds les plus rapprochés demanda aux deux fonctionnaires quel était le but de leur mission.

1. C'est Romieu qui demandait au patron des *Deux Magots :*
— Monsieur, je voudrais parler à votre associé.
— Monsieur, je n'en ai pas.
— Alors, pourquoi avez-vous pris pour enseigne : *Aux deux magots?*

Très aimablement, l'homme à la ficelle répondit : *Nous mesurons le tirant d'eau.*

Au bout de deux minutes, toute la population du pont savait l'affaire.

Mais l'homme à la serviette montrait depuis un moment une impatience grandissante, et, à un moment donné, se tournant vers son camarade, lui dit : « Mais enfin, que fait-il? Il devrait être arrivé. Va donc jusqu'au bureau, je vais tenir la sonde pendant ce temps-là. »

L'autre passe la sonde à son collègue et s'éclipse. Un quart d'heure se passe, et le fonctionnaire restant tire à chaque instant sa montre et trépigne en répétant : « Mais enfin, vont-ils revenir? »

Alors, n'y tenant plus, Sapeck, car c'était lui, prie un des badauds de bien vouloir tenir l'*appareil* un instant, pendant qu'il court au bureau, tout proche, chercher ses collègues.

Le brave citoyen accepte, et prend l'extrémité de la ficelle, se sentant par ce geste devenir un peu fonctionnaire, et investi d'une mission momentanée, mais supérieure.

Il répond à son tour gravement aux questionneurs, qu'il mesure le tirant d'eau.

Mais le temps passe et, pressé par l'heure, il prie, lui aussi, un de ses voisins de bien vouloir tenir la corde, ce que celui-ci accepte jusqu'à ce que, devant partir également, il remette la sonde à un nouvel arrivant...

Et le soleil, enfin, disparaissait derrière l'Arc de Triomphe, alors que sur le Pont des Arts le cinquante-troisième badaud tenait encore en ses mains une sonde illusoire, et mesurait le plus sérieusement du monde le tirant d'eau.

Nous retrouvons Sapeck aux « Arts incohérents » où il expose, en 1883, deux chefs-d'œuvre dans le genre dont la légende d'un seul : *Lutte de poitrines,* donne le *la* et indique assez l'esprit académique.

Après avoir donné des caricatures à la librairie anticléricale de la rue des Écoles, pour *Calottes et calotins* de Léo Taxil et *les Lanternes* de Rochefort, il annote au crayon le texte d'un volume de Pirouette, *le Rire,* par Coquelin cadet, le cadet de ses soucis aux Hydropathes.

Un beau jour — ce dut être naturellement un beau jour aussi pour lui, — la gaieté explosa dans toutes les loges, de la fontaine Saint-Michel à Montrouge, quand la gent gardienne des propriétés du quartier apprit qu'un *Doubs* conseiller d'une heureuse préfecture de l'Est n'était autre que l'illustre... Bataille (Marie-Félicien), alias Sapeck.

On a dit — les envieux sont gens fort médisants — que M. Bataille ayant à présider des comices agricoles aurait tout simplement lu le discours du sous-préfet de *Madame Bovary,* et que personne ne s'en aperçut.

Les mânes de Flaubert durent en tressaillir d'aise.

*
* *

Viens avec moi pour fêter le printemps,
Nous cueillerons des lilas et des roses...

C'est cela, suivons ce grand diable d'alexandrin, dont l'auteur est un maçon qui savait à peine lire et signer son nom, suivons ce classique et stratégique boulevard qui s'appelle Saint-Michel, jusqu'au carrefour de l'Observatoire.

En face d'une petite place ombragée par quelques arbres, où le maréchal Ney semble commander des troupes de bateleurs ambulants et encourager les exercices des derniers émules de Cantru, l'avaleur de sabres, se trouve Bullier.

Bullier! Le bal Bullier où, le vendredi, jour chic, viennent assidûment trôner André Gill et Marius Michel au milieu d'une cour de jeunes étudiants et de petites ouvrières.

On s'amuse encore à Bullier[1]. Rendez-vous de toute la jeunesse des Écoles, Bullier participe fatalement des qualités et des défauts de sa clientèle... Certes, on peut reprocher au vieux bal du quartier latin son caractère bruyant et tapageur; mais aussi quelle gaîté franche, quelle joie de bon aloi que celle de tous ces échappés de collège, heureux de dépenser en une heure toute la vie amassée en eux pendant huit années de pension...

Le lundi surtout, Bullier présente un aspect que ne peut offrir aucun autre bal de Paris. Le lundi, en effet, est le jour des étudiants par excellence. Ce jour-là les inspecteurs sont sur les dents. Tantôt ce sont des cris, des hurlements à faire croire que les Fuégiens ont quitté le Jardin d'Acclimatation pour camper à la Closerie; tantôt c'est un orateur monté sur une chaise, qui s'évertue à grand renfort de poumons à démontrer à la foule attentive que les bocks deviennent de jour en jour plus petits et les pourboires plus grands. Tantôt c'est une nouvelle Déesse Raison que des adorateurs frénétiques transportent sur leurs épaules transformées en autels vivants. Toutes

1. Germain Paul. *Tout-Paris,* 3 décembre 1881.

choses fort agréables d'ailleurs pour ceux qui les exécutent; mais qui ont le don d'exaspérer au plus haut point messieurs les officiers de paix et municipaux de service. Pendant tout ce temps, le père Bullier, debout sur l'escalier à gauche, contemple en souriant toute cette jeunesse qui est la sienne, au moins autant que celle des diverses facultés. Après tout, ces jeunes gens apprendront peut-être là bien des choses plus utiles, qu'à la Sorbonne ou à l'école de droit; et les inscriptions y sont certainement moins chères...

Aussi attirés par tout ce mouvement et toute cette joie, bien des personnages graves, décorés, viennent-ils se mêler à cette folle jeunesse qui s'amuse. Cette exubérance de santé, qui se manifeste par des éclats de rire et par des courses bruyantes, trouve indulgents ces vieillards qui sourient au présent, image fidèle de leur passé. Béranger, vers la fin de sa vie, venait souvent à Bullier avec sa Lisette. Et chaque fois, c'était pour le vieux chansonnier une fête et un triomphe. Sa table, son verre, qui lui étaient toujours réservés, sont actuellement encore conservés précieusement par le directeur du bal. Horace Vernet fut un des hôtes assidus de la Closerie des Lilas. Bien des hommes d'État, des artistes, se souviennent encore des bonnes heures passées à Bullier et ont tenu à en témoigner leur gratitude au directeur. Le cabinet de M. Bullier est un véritable musée...

Des bronzes, des aquarelles, des dessins, des autographes en grand nombre, montrent assez l'affection que portaient au père Bullier ceux qui venaient s'amuser chez lui, en attendant l'heure du triomphe et de la gloire. »

« Je m'y rendais pour voir d'autres célébrités que les célébrités du quadrille, dit Lucien Descaves[1], je m'y rendais pour voir le caricaturiste André Gill, populaire au quartier latin, et ses jeunes camarades Richepin, Raoul Ponchon, Francis Enne, Maxime Rude..., et combien d'autres que j'oublie! Dès que Gill paraissait, bon mousquetaire en vadrouille, Nini-Patte-en-l'air et ses émules lâchaient la danse pour venir s'asseoir à sa table. »

Un soir qu'il était comme d'habitude en compagnie de quelques artistes, une jolie fille vint se mêler à eux.

— Tiens! dit quelqu'un, tiens! ma belle! sois heureuse : voici M. André Gill, que tu dois connaître.

— Ah! fit-elle. Je crois bien que oui. Et s'adressant à Gill : Est-ce que vous n'avez pas deux frères étudiants en pharmacie?

1. *L'Intransigeant*, 5 décembre 1920.

— Des frères! répond Gill avec sa grosse voix de basse, des frères! J'en ai, mais ils sont en marbre, et debout sur des socles, au Louvre!

Les reparties de ce genre fourmillent dans la vie du grand dessinateur. Un jour, on descendait en bande la rue Saint-Jacques. Un camarade taquin poussait Gill, lui disant que sa célébrité, qu'il croyait si grande dans la foule, sa popularité ne dépassait pas les gens de lettres, les artistes et les politiciens.

— Nous allons voir, dit Gill. Et avisant une échoppe où un gnaff clouait des souliers, il lui dit :

— Vous connaissez André Gill, vous?

Le gnaff interrompit sa besogne, et, après un instant de réflexion :

— Gille! dit-il avec un fort accent, Gille! Non, nous n'avons pas cha dans la partie.

— Mais André Gill, le caricaturiste?

— Caricaturichte! fit l'autre; je ne le connais pas.

— Eh bien! répliqua le dessinateur, avec un grand geste, eh bien! vous êtes le seul!

Émile Goudeau, qui nous rapporte ces anecdotes dont il fut témoin, les accompagne d'un portrait non moins vrai[1]. On retrouve dans ce *document* le modèle du *monument* que signait G. Puissant en 1868.

« Le pauvre maître, dont l'esprit devait sombrer dans la folie, donnait alors l'exacte sensation d'un franc mousquetaire : un grand chapeau auquel il ne manquait qu'un panache — et encore il semblait vraiment que le panache se dressât vers le ciel ou se courbât sous le vent, tant la tête altière, les longs cheveux, la moustache relevée, donnaient un port superbe à cette coiffure. Oui, le panache y était, nous l'y avons vu, je vous jure, quand André Gill passait, ample, la poitrine bombée, soulignant d'un geste large ou arrondi ses phrases pompeuses et imagées. Oui, mousquetaire! Non point peut-être par vocation d'orgueil, ni par mépris pour le reste des humains. Non, certes : ceux qui le connurent le mieux ont tous déclaré qu'au fond Gill était un timide. Cette timidité, il la dissimulait sous une grande éloquence apprêtée. Sa pose — ce que les envieux appelaient sa pose — n'était que l'effort d'un mouton enragé. Cette âme de doux artiste est morte de ce disparate.

Il suffit, pour se convaincre de cette dualité de Gill, de comparer les phrases monumentales, les étranges rodomontades demeurées célèbres, et

1. *Dix ans de bohème*. Librairie illustrée, Paris, 1888.

dont il écrasait ses concitoyens, avec certaines poésies publiées au jour le jour, et recueillies plus tard sous ce titre : *La Muse à Bibi*. Quoi de plus intimement navrant et doux que cette pièce : *Le Chat botté?* »

Et après l'avoir citée en son entier, l'auteur des *Fleurs de bitume* ajoute : « Tandis que, lassé de son suprême effort à *la Lune rousse*, durant la période du 16 mai, le caricaturiste-poète chantait aussi tristement la fuite de ses rêves, il n'en continuait pas moins bravement, bravachement même, avec une naïve fanfaronnade, à rester jeune d'allure, de Bullier à l'Élysée-Montmartre, à travers les cabarets fous, durant des nuits joyeuses, prolongeant quand même l'Espoir, tirant sur la Peau de chagrin, et ne voulant pas encore remiser ce chat botté tenace dont il était le marquis de Carabas. »

Viens avec moi pour fêter le printemps...

*
* *

L'un des premiers, il participe à la fondation des *Hydropathes* avec Émile Goudeau, Georges Lorin et quelques amis.

— Keqceksa, dirait Gavroche, les hydropathes?

Ne cherchez pas d'étymologie ni chez les Grecs, ni chez les Latins.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce sont des étudiants, des poètes, des peintres, sculpteurs qui, sous ce nom...

— Mais pourquoi ce nom? Il n'a aucun sens.

— Eh bien, vous y êtes; ils sont peut-être insensés.

Toujours est-il que, sous ce nom, ils se réunissaient dans une salle de café de la rue Cujas, pour y faire de la musique, dire des vers, etc... Il y avait là des hommes de seize à trente ans qui, tous, comptaient s'éclairer par la comparaison, grandir par l'émulation.

On n'y payait point de cotisation. On n'y rédigeait pas de procès-verbaux. On n'y connaissait ni Président, ni bureau. Le seul règlement dont on se rappelle fut rédigé par Jules Jouy et présenté à l'assemblée générale au grand complet qui l'adopta par un vote solennel. Le voici :

Article Ier. — L'assemblée des Hydropathes se compose de la sonnette du Président Émile Goudeau.

Article II. — La susdite sonnette est chargée de faire observer le présent décret.

Cependant on y tenait plus séance d'esprit que de bel esprit; ainsi, dès la première réunion, quelqu'un fit : « Qui va nous dire des vers? » Un grand et beau jeune homme se leva qui récita le *Waterloo* de Victor Hugo, il était étudiant en médecine et se nommait Paul Mounet.

Puis ce fut le tour des chansonniers, et l'on y entendit *le Noël misérable*, *les Bains à quat'sous*, *la Glu* de Jean Richepin; *le Chat botté* d'André Gill, ce cantique de jeunesse et d'espérance auquel Fragerolle donna les ailes de la musique; Villain dans *la Ballade à la lune* et Gill lui-même qui, la moustache en croc et les cheveux en coup de vent, martelait dans un long gémissement chaque vers de son *Horoscope*.

Malgré les larmes de ta mère...

Chacun y faisait sa partie. Auteur, acteur, compositeur et pianiste, Maurice Rollinat y obtint un incroyable succès, en torturant les nerfs de ses auditeurs, avec ses poèmes et ses chants. Enfin Charles Cros, le poète du *Coffret de santal*, l'inventeur du phonographe, avant Édison[1], de la photographie des couleurs et... du *Hareng saur* suspendu à un mur nu, nu, nu, au bout d'un fil long, long, long, énonçait *les Principes de l'art* qu'au nom des sculpteurs, deux cents voix reprennent en chœur :

Proclamons les principes de l'art,
Que personn' ne bouge
La terre glais', c'est comm' le homard.
Un' deuss', quand c'est cuit, c'est rouge.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Le plâtre est bien un peu blafard...
Un' deuss', mais il coul' bien dans l'moule...
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Le marbre est un' matière à part :
Un' deuss', y en a pas d'plus blanche.

Les hydropathes étaient créés.

Ils obtinrent les louanges et les encouragements de la Presse. Dans *le XIX[e] Siècle* entre autres, Sarcey résumait son article par ces lignes : « Après

1. Le 30 avril 1877, Ch. Cros déposait, sous pli cacheté au bureau de l'Académie des Sciences, la description d'un appareil auquel il donnait le nom poétique de *Paléophone*, c'est-à-dire « voix du passé ».

Quand son ami l'abbé Le Blanc, dans *la Semaine du Clergé* du 10 octobre suivant, parla pour la première fois de cette invention, il employa le terme de *Phonographe*.

Un an après, l'Amérique nous envoyait la dernière invention... d'Edison (!) qui avait fait sienne la découverte de Ch. Cros, lequel mourut de misère en 1888, âgé seulement de quarante-six ans.

tout, une soirée passée là, à causer d'art et de littérature, est au moins aussi agréable, et, à coup sûr, plus utile que ne le sont les heures perdues à remuer des dominos sur une table de café. Il me semble que, si j'avais vingt ans, je demanderais à entrer au club des hydropathes. »

Notre oncle avait déjà cinquante ans, il est vrai, et puis il n'y eût rencontré que des neveux qui s'appelaient Ajalbert, Alphonse Allais, Paul Arène, Georges Berry, Bertol-Graivil, Maurice Bouchor, Paul Bourget, H. Buffenoir, A. Calmettes, Capus, F. Champsaur, J. Claretie, Émile Cohl, Ch. Cros, Coppée, Coquelin cadet, R. Darzens, les deux frères Decori, G. d'Esparbès, Maurice Donnay, R. Fauvel, de Féraudy, Forain, Fragerolle, Ch. Frémine, Galipaux, Gervex, A. Gill, Eug. Godin, L. de Gramont, Grenet-Dancourt, Ed. Haraucourt, Harry Allis, Henri-Robert, Clovis Hugues, Fernand Icres, Alphonse Lafitte, Lebargy, Georges Lefèvre, Leloir, Le Mouël, Bastien-Lepage, Ch. Leroy, Jules Lévy, Luigi Loir, G. Lorin fondateur, Mac-Nab, Maurice Maindron, Paul Marrot, Adolphe Martin, L. Marsolleau, Armand Masson, Maupassant, Mélandri, Mendès, G. Meusy, Monselet, Moréas, Mousseaux, G. Moynet, S. Pichon, J. Rameau, H. de Régnier, Richepin, Rodenbach, Rollinat, Sapeck, Steinlen, Camille de Sainte-Croix, Laurent Tailhade, Léo Trézenick, Valade, Verlaine, Gabriel Vicaire, Viélé-Griffin, Willette et enfin tous les jeunes qui, en cette fin de siècle, ont su créer une atmosphère de gaieté saine, d'art et d'esprit bien français.

Et aussi quelques nièces, peu nombreuses, mais de qualité, représentées par Sarah Bernhardt et Rachilde. Après trois années, parut un soir, parmi eux, un solide gaillard à la barbe rousse, Rodolphe Salis, peintre sans aucun talent mais fort hâbleur, qui les emmena à Montmartre dans une boutique qu'il venait de transformer en cabaret moyenâgeux.

— Compaignons, leur clama-t-il, soyez les bienvenus. Ce logiz est vostre. Rendons-nous célèbres les uns les aultres!

De ce jour les hydropathes étaient fichus...

Tous les hydropathes, en 1919, ou plutôt ce qu'il en restait, se trouvaient réunis à la Sorbonne dans une fête offerte à la jeunesse des Écoles.

« Quand on commença de leur chanter les vers qu'ils répétaient en chœur, il y a quarante ans, beaucoup furent émus...

M. Bérard qui, avant d'être ministre de l'instruction publique fut surintendant aux Beaux-Arts, et s'en souvient, sut très bien fixer la nuance de cette émotion : « Des hydropathes, je ne sais pas trop ce que c'est, a-t-il dit,

à peu près, mais j'en ai connu, j'en connais encore qui ont bien du talent. Alors, tâchez de faire comme eux. Réunissez-vous. Dites des vers et faites-en de jolis... »

Les étudiants applaudirent. Ils n'avaient nulle envie de se moquer de leurs aînés. Ils écoutaient M. Sylvain réciter cette *Revanche des bêtes* d'Émile Goudeau, où il y a un souffle baudelairien, et M. Herent chanter *les Coquelicots* de Maurice Bouchor sur la musique nuancée de Georges Fragerolle. Ils reprirent en chœur *les Principes de l'art*, que fixa le singulier Charles Cros, poète, inventeur et humoriste. M[lle] Loukia vint leur dire les premières poésies d'Edmond Haraucourt, M. Roger Gaillard du Rollinat, M. Fresnay du Rodenbach et M[lle] Berthe Bovy détailla *les Fœtus* du fantaisiste Mac-Nab... et M[lle] Valmont une *Invitation* de Paul Bilhaud.



L'HYDROPATHE ANDRÉ GILL

Cela paraissait lointain, — lointain et charmant... En somme, ils étaient là un bon nombre qui respiraient le parfum de leur jeunesse et caressaient des souvenirs, en commun, une fois dernière[1]. »

*
* *

Gill, qui jusqu'ici prétendait que le cimetière Montparnasse était le centre des affaires, déserte peu à peu la rive gauche. Il monte souvent à

1. *L'Echo de Paris*, 29 décembre 1919.

Montmartre. Nous l'avons déjà vu au cabaret des Assassins, nous le retrouvons au *Bon bock,* rue Dancourt. C'est un petit caboulot de quartier où l'on dîne à cent sous par tête.

Il y rencontre Carjat, Alexis Bouvier et quelques autres joyeux drilles. On chante, on dit de beaux vers après dîner; quand il fait chaud on met habit bas; c'est le coin où il n'y a pas de gêne, c'est le coin où l'on s'amuse. Son luxe est exclusivement dans les peintures qui garnissent les murs, il y a de tout : portraits, paysages, fantaisies, natures mortes, et, toutes d'égale grandeur. Gill y a laissé une curieuse trace de son passage avec sa fameuse *Femme au bock,* superbe rousse, complètement nue, portant une chope de bière sur ses seins roidis par la cambrure de sa taille, qu'on pouvait y voir encore vers 1885, mais à l'état de copie, l'ancien propriétaire ayant enlevé l'original.



ALEXIS BOUVIER

(*Les Hommes d'Aujourd'hui.*)

Puis c'est chez Laplace, au cabaret de la Grand'Pinte, que Gill a encore rendez-vous avec Paul Arène, Edmond Lepelletier, G. Grison, A. Bouvier, Ch. Chincholle, Courteline, Gustave Charpentier, Marsolleau, Henri Pille, Willette et quantité de peintres et de littérateurs habitués du lieu.

Au quatorze juillet, l'avenue Trudaine est un des endroits les plus animés et les plus gais de Montmartre; pendant trois jours, en comptant la veille et le lendemain, ce ne sont que divertissements populaires et danses effrénées aux sons fantastiques de nombreux orchestres jalonnant la voie publique.

Lorsqu'en 1880, l'amnistie fut votée, Gill embaucha sans perdre de temps quelques citoyens du quartier pour élever en pleine avenue un arc de triomphe caricatural, haut de deux étages, qu'il avait dessiné, découpé et peint lui-même.

En même temps donc, que par toute la France on célébrait l'anniversaire de la prise de la Bastille et qu'à Paris on distribuait des drapeaux à l'armée, on fêta à Montmartre le retour des déportés. Au pied de ce Montmartre qui fut le point de départ de la Commune, on vit alors comme en une


RF
RF
F-M

apothéose, Gambetta souriant, le portefeuille de la *Commission* d'amnistie sous le bras, serrant la main au voyageur, retour de « Nouméa »; celui-ci portant en bandoulière une musette où se lisait le mot *Exportation*.

La fête terminée, on remarqua que le sourire du communard était bien un peu forcé et qu'André Gill lui avait fait des dents bougrement longues!

* * *

Cette même année est marquée par un échec et un succès. L'échec, c'est *le Voltaire* qui, avec *le Réveil*, — ô dérision des mots, — va terminer la carrière du journaliste.

Le succès est *l'Homme ivre,* exposé au Salon des Champs-Élysées. L'homme ivre, c'est le Coupeau de *l'Assommoir,* c'est Gil-Naza, de l'Ambigu, l'un interprétant l'autre.

Le tableau fut acquis par l'État et la gravure le rendit populaire.

« Le tableau du célèbre caricaturiste André Gill est au nombre de ceux devant lesquels les visiteurs s'arrêteront le plus souvent. Cette saisissante peinture du vice et de ses résultats frappera vivement les imaginations et il faut louer, en même temps que l'habileté et le coloris du peintre, la portée de sa composition. C'est là une de ces œuvres naturalistes qu'il est permis de défendre et d'admirer et en peinture et en littérature.

De même que M. E. Zola a fait, dans *l'Assommoir*, œuvre utile parce qu'il a nettement dessiné la décadence d'une famille ouvrière et sondé jusqu'au fond le gouffre que creuse le vice; ainsi notre ami André Gill, bien inspiré par une pensée vigoureuse, a jeté pour toujours sur la toile, en quelques coups de pinceau, la honte, la misère, l'abjection, la douleur auxquelles se condamnent, et condamnent les leurs, ceux qui désertent l'atelier pour le cabaret.

Nous avions précédemment signalé des tableaux remarquables d'André Gill, ses portraits de Daubray, de Dailly, etc., nous sommes heureux de constater, nous qui connaissons bien son talent, qu'il a encore fait un pas en avant.

Il y a l'étoffe d'un grand peintre et d'un grand artiste dans ce fantaisiste plus connu jusqu'à présent par son crayon impitoyable que par son pinceau. Il nous quitte pour quelque temps afin d'aller à Bruxelles dessiner un diorama comique. Nous sommes certain qu'au retour il se remettra à l'œuvre, et donnera un superbe pendant au Coupeau de 1880[1]. »

1. *Le Journal illustré,* 9 mai 1880.

*
* *

Il va, il vient de Paris à Bruxelles. Il en rapporte un *Portrait de Vallès,* qu'il destine, avec *le Nouveau-Né,* au prochain Salon. Ce dernier tableau, malgré la critique sympathique des amis et de la presse, n'obtint pas le succès qu'il en attendait. Avec quelle conscience pourtant, avec quel amour même, il avait brossé cette toile, œuvre robuste, saine et pure, contrastant on ne peut mieux avec *l'Homme ivre*. On le sent dans les dernières notes qu'il publiait au *Voltaire*[1], alors que le sujet était déjà en germe dans son esprit :

« Son tableau de cette année, le tableau de Marcel, représente un intérieur ouvrier; trois personnes : l'homme, la femme, l'enfant. La mère effarée serre entre ses bras son petit emmailloté. Scène violente.

Quand l'idée a jailli, soudain, armée de pied en cap ainsi que la Minerve au sortir du crâne olympien, Marcel en a brossé tout aussitôt l'esquisse, au courant du premier jet. Puis est venue la réflexion; l'étude a déterminé les proportions, la gamme.

Il a fallu songer aux modèles.

Trouver l'ouvrier, la femme du peuple, rien de plus facile. Depuis l'abandon des académies, le délaissement du nu, les « poseurs » sont en grève, il en pleut dans la misère de Paris.

Quant aux femmes, il n'est point rare de voir se masser, dans l'entrebâillement des portes d'atelier, la frimousse ébouriffée et curieuse d'une fille qu'ennuie la couture ou le fer à repasser, et qui, sur le conseil d'une rouleuse, a entrepris le « tour des artistes », vient offrir sa beauté paresseuse.

Un enfant au maillot, c'est autre chose à obtenir. A moins d'être voisin d'un bureau de nourrices, et encore!...

Le mieux serait de l'avoir fait; mais est-ce que Marcel a eu le temps d'être père?

Orphelin de bonne heure, jeté au vent du hasard, en dédaignant les aubaines, retenu en même temps que poussé hors des étroites conventions de la société moyenne; par ces deux fatalités natives : — pauvreté, imagination, — il a grandi dans l'indépendance d'allure et d'esprit qui le désigne à la réprobation bourgeoise. Aucun guide, aucune aide. Ses amitiés? des

1. *Le Voltaire illustré*, nº 13. — 28 mars 1880.

partages à peine; ses amours? quelques sourires, par échappées, longuement suivis de pleurs. Cependant, il poursuit son but. Les ans passent.

Il vient tard, le nid, à ces oiseaux-là! »

Il vint tard aussi, le nid de Gill; de sa compagne il eut un garçon : Louis-André-Jacques qui, hélas! ne vécut que quelques mois...

Devant le berceau vide du chérubin, il remâche toute sa vie : son penchant vers l'art, la faim, les humiliations, les besognes inférieures, puis, tout à coup la notoriété bruyante en un genre imposé par l'époque et la nécessité...

Et il conclut en cet acte de désespérance : « Un affamé d'idéal, solitaire, acharné à sa folie, sans fortune, échappe rarement à l'ironie des imbéciles et plus rarement à la misère. »

Dans la tension de son esprit inventif, il aperçoit la Fortune. Cette garce capricieuse qu'il a frôlée déjà, et qui pour lui fut, malgré ses robustes apparences, un peu comme la poupée à Jeanneton, il la convoite, et, de ses yeux avides, la voit mûrie, charnue et plantureuse à souhait...

Il se précipite à sa suite, la saisit de ses mains fébriles, l'enlace de ses bras nerveux, la plie sous l'effort de sa volonté et la fait sienne jusqu'à en perdre la raison...

Ce sera le combat final, le suprême sursaut du vieux lutteur encore courbaturé de son dernier corps à corps avec la misère...

Depuis longtemps, il a l'idée d'un panorama[1] et voit le moment venu de l'entreprendre.

1. « Le panorama est une peinture circulaire exposée de façon que l'œil du spectateur, placé au centre et embrassant tout son horizon, ne rencontre que le tableau qui l'enveloppe. La vue ne permet à l'homme de juger des grandeurs et des distances que par la comparaison; si elle lui manque, il porte un jugement faux sur ce que perçoit sa vue.

Lorsqu'on voit un tableau, quelque grand qu'il soit, renfermé dans un cadre, le cadre et ce qui entoure le tableau sont des points de repère qui avertissent que l'on n'est pas en présence de la nature, mais de sa reproduction.

Pour établir l'illusion il faut que l'œil, sur quelque point qu'il se porte, rencontre partout des figurations faites en proportion avec des tons exacts et que, nulle part, il ne puisse saisir la vue d'objets réels qui lui serviraient de comparaison; alors il ne voit qu'une œuvre d'art, il croit être en présence de la nature. Telle est la loi sur laquelle sont basés les principes du panorama.

Vers 1785, un jeune peintre d'Édimbourg, du nom de Robert Barker, poursuivi par des créanciers, fut arrêté et jeté en prison pour dettes.

Le cachot, dans lequel il fut enfermé, était au sous-sol et s'éclairait par un soupirail percé verticalement dans le plafond, à l'intersection du mur. La lumière, tombant le long de ce mur, s'y répandait jusqu'au sol, dans la partie située sous l'ouverture.

Longtemps le jeune Barker ne remarqua pas la manière dont le jour frappait la muraille,

Il la développe ainsi dans un brouillon de lettre trouvé dans son atelier, et qu'il comptait probablement adresser à M. Grévy[1].

Monsieur le Président,

« Peut-être ai-je l'honneur que mon nom soit resté dans votre souvenir, en faveur des efforts chétifs, mais sincères, que j'ai mis toujours au service de la cause où vous avez si glorieusement triomphé.

« C'est dans cet espoir que je m'enhardis à vous présenter une requête, et que j'ose vous prier d'en lire l'exposé.

« A cette heure, où l'œuvre de satire crayonnée que j'ai poursuivie dans les temps difficiles n'a plus, grâce à vous, de raison d'être, j'ai cherché, dans une conception pittoresque et pacifique, à résumer, à utiliser les observations qui résultent pour moi, d'un travail de quinze années, toujours dirigé sur la physionomie contemporaine.

« Sous forme de panorama, j'ai réuni dans une vaste composition circulaire toutes les personnalités célèbres ou notoires de la France actuelle ; je les ai groupées selon leur importance, leur caractère et les principes de l'Art, sur la magnifique place de la Concorde ; et l'œuvre achevée serait telle que le spectateur, en y pénétrant par un escalier ménagé dans un simulacre d'obélisque, aurait l'illusion de se rencontrer sur la plus belle place du monde, avec tout ce que la génération française actuelle compte d'illustrations dans ses rangs.

« Ce serait, pour ainsi dire, Monsieur le Président, un tableau de votre siècle, un gigantesque portrait national de famille que pourrait continuer l'avenir, et qui fournirait un éternel et précieux document à l'histoire, comme l'eût fait un monument pareil exécuté par un Lebrun ou un David, s'ils en avaient conçu la pensée en leur temps. »

Ce panorama dont l'esquisse fut exposée place Vendôme, en janvier 1881, ne put être exécuté faute des fonds nécessaires et qu'un moment le financier Lepelletier lui avait fait espérer.

lorsque s'étant mis sous le soupirail pour lire une lettre et ayant appliqué la feuille de papier contre la partie éclairée du mur, il fut étonné de la façon dont elle lui apparaissait sous cette clarté.

L'effet lui sembla même si extraordinaire qu'il se promit, aussitôt sa liberté obtenue, d'éclairer par en haut des peintures de grandes dimensions.

Le principe du panorama, à en croire nombre d'écrivains, aurait été ainsi découvert.

La découverte de Robert Barker est constatée par le brevet d'invention qui lui fut accordé le 19 juin 1787. » (*Essai sur l'histoire des Panoramas et des Dioramas*, par Germain Bast. 1891.)

1. On sait que le Président était grand admirateur de Gill et qu'il possédait la collection de toutes ses charges.

Le peintre Castellani, spécialiste dans cet art, raconte à ce sujet, les rapports qu'il eut avec Gill[1].

« Après Madrid, dit-il, j'eus à exécuter pour la Société de Bruxelles trois nouvelles toiles... Je les entrepris toutes trois à la fois, en passant tour à tour de l'une au tiers de l'autre pour me reposer les idées par la variété du travail. Cette manière de procéder, qui avait déjà stupéfié M. Melton, renversa absolument André Gill, quand il vint à Bruxelles.

— Ne trouvez-vous pas, dit-il à Vallès, que cet homme est un monstre?

— Possible, répondit Vallès, mais je constate aussi que j'ai une soif terrible; qu'est-ce que nous prenons?

Remarquez que Vallès était loin d'être un ivrogne; mais il affectait des expressions et des allures plébéiennes qui n'étaient pas du tout dans son tempérament; il affichait en outre la prétention de boire énormément et de manger comme quatre. Il ne parlait que d'omelettes de douze œufs, pour lui seul, et voulait en tous points avoir des facultés de lion et de bouledogue. En somme, c'était un très petit mangeur et un très petit buveur.

Gill fut, dès l'abord, enthousiaste de mes panoramas et s'alluma à l'idée d'en faire un avec moi. Je lui proposai le *Tout-Paris* et nous en parlâmes devant Vallès qui approuva le sujet et l'idée. Gill voulait en faire une apothéose de célébrités, dans les nuages, planant au-dessus de la grande cité en perspective. J'étais d'avis, au contraire, qu'on montrât le Paris réel avec ses boulevards.

— Parfaitement, opina Vallès, je veux voir Victor Hugo sur l'omnibus et le gros Sarcey emboîtant le pas à une modiste.

Le projet fut arrêté entre nous et je présentai Gill à ma société, qui crut voir là une grosse affaire et conclut immédiatement un traité entre nous deux.

On versa comme acompte à Gill, sur les travaux à venir, la somme de huit mille francs, avec laquelle il mena, pendant quelque temps, une vie de patachon.

Retourné à Paris, il parla du projet dans tous les cafés et caboulots, et fit la rencontre de Pierre Carrier-Belleuse, un peintre, fils du célèbre sculpteur de ce même nom. Celui-ci lui persuada qu'il n'était pas lié *plus que ça;* et ils se mirent tous deux à lancer l'affaire avec un fracas formidable.

On trouva près d'un million pour le capital. Ils avaient en collaboration fabriqué une esquisse qui fut exposée sur le boulevard, je ne sais plus à quel

1. Ch. Castellani, *Confidences d'un panoramiste*, 1894.

endroit. Bref, l'affaire, fortement chauffée par la presse, allait se conclure, quand une incartade du pauvre Gill, qui commençait à devenir fou, fit tout rater. J'étais sur ces entrefaites revenu à Paris, retour de Rome; le procédé de Gill m'avait paru roide; j'allai immédiatement le voir à son atelier de la rue d'Enfer; je trouvai là un garçon affolé, qui me tint des discours sans suite, discours où les millions, les réussites colossales, les ateliers gigantesques faisaient une sarabande qui ne nous laissa aucun doute sur son état mental; ma femme, qui m'accompagnait, me dit, quand nous l'eûmes quitté :



OFFENBACH, donnant le bras à Mmes JUDIC et THÉO, rencontre M. DUPUIS, des Variétés.

*Croquis de Gill pour son Panorama.*

— Je suis bien heureuse d'être dehors; cet homme m'a fait peur; je crains qu'il ne fasse quelque malheur.

En fait de malheur, voici ce qui arriva le lendemain même de ma visite; je tiens le récit de Carrier lui-même. « Nous étions, dit ce dernier, Gill et moi chez le banquier X...; on venait d'apporter sur la table la somme de trois cent mille francs, que nous devions nous partager. Il ne s'agissait plus que de signer les reçus. Gill prit la plume et compta les billets; j'étais derrière lui.

— Qu'est cela? dit-il, tout à coup, d'une façon hautaine en repoussant les papiers bleus, mais c'est un million qu'il faut à Gill!

J'étais atterré; je le tirais par son paletot, je le poussais, je le suppliais; il ne m'écouta pas et poursuivit :

— Si vous croyez, monsieur, qu'on paie Gill avec trois cent mille francs, vous n'êtes et n'avez jamais été qu'un...

Le mot qu'il prononça est tellement rabelaisien que je ne puis l'écrire ici.

Figure du banquier!!!

Inutile de dire qu'après cette petite scène le panorama ne se fit pas. Gill, dont la folie allait en augmentant, partit pour Bruxelles, où il voulait intenter, sous je ne sais quel prétexte, un procès en dommages-intérêts de plusieurs centaines de mille francs à ma société; peu après, il devint complètement aliéné et on dut l'arrêter. »

L'idée originale d'André Gill fut réalisée en 1889. L'Exposition Universelle, en effet, offrit à la curiosité de ses visiteurs plusieurs panoramas : *Le Tout-Paris* de Castellani à l'Esplanade des Invalides; *l'Histoire du siècle*, 1789-1889, de Stevens et Gervex au Jardin des Tuileries : celui-ci, presque officiel, présentait dans l'immense cadre des Champs-Élysées plus de six cents personnages illustres depuis Mirabeau jusqu'à Victor Hugo.

Pierre Carrier-Belleuse eut, avenue Bosquet, son panorama de *Jeanne d'Arc*. Bref, à part le musée Grévin, qui procède un peu du même genre, on put compter, cette année-là, jusqu'à quatorze panoramas dans Paris.

*
* *

Au commencement d'octobre 1881, Gill apportait sa collaboration à *la Nouvelle Lune*, feuille que, depuis deux ans, dirigeait un commissionnaire en journaux, M. S. Heymann. Deux dessins étaient parus quand, tout à coup, on apprit que le célèbre caricaturiste, atteint de la folie des grandeurs, venait d'être enfermé dans une maison d'aliénés de Belgique.

Lui-même a fait un récit émouvant[1] des circonstances de son arrestation :

« ... J'étais allé saluer, à Anvers, le fauteuil de Rubens, enseveli dans sa cage de verre; le puits de Quentin Matsys, qui déroule en l'air ses volutes forgées sur la place de la cathédrale; j'avais payé cinquante centimes le droit de faire découvrir *la Descente de Croix* de Rubens, et, vers quatre heures de l'après-midi, je repris la route de Bruxelles.

Une voiture me conduisit jusqu'à Malines; là, le cocher manifesta le désir de ne pas aller plus loin. Je le quittai, je cherchai à le remplacer, je n'y pus parvenir; Malines est un bourg mort.

Je pris le parti de franchir à pied la distance qui me restait à parcourir et

1. A. Gill. *Vingt années de Paris*, pp. 190 et suivantes.

je me mis en route. Cette distance est de trois lieues à peine; il me fallut toute la nuit et le jour du lendemain pour en avoir raison. Il faut dire que vers cinq heures, le ciel s'était couvert de nuages noirs, et qu'un vent terrible s'était mis à souffler, déracinant les arbres, ébranlant les toits, fauchant les herbes.

Assez mal renseigné sur la route à suivre, je me mis donc à errer par la plaine, butant aux monticules, roulant aux fossés, chutant aux ruisseaux; au bout d'une demi-heure, j'étais en guenilles et couvert de boue.

Le vent me jeta tout à coup sur un arbre dont le choc m'étourdit et me fit ricocher dans une mare; en me relevant j'aperçus deux yeux flamboyants fixés sur moi. C'était un loup. Je crois l'avoir tué d'un coup de canne.

A l'aube blanchissante, quelques chaumières m'apparurent encore endormies, la plupart dévastées par l'ouragan; j'y frappai. Les paysans stupides me regardèrent avec terreur, donnant tous les signes de la plus vive agitation et refusèrent de m'ouvrir; ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris qu'ils me prenaient pour un fou.

Je continuai donc et j'atteignis enfin les portes de Bruxelles. J'y vis un fiacre, j'y voulus monter; le cocher, sans explication, me rejeta sur le pavé; je lui déchargeai ma canne sur les épaules et j'en hélai un autre. Il pouvait être huit heures du soir.

Celui-là me conduisit à l'hôtel de Termonde; mais aussitôt arrivé il exigea le prix de sa course, refusa de venir le chercher à deux pas de là, chez un ami, et me fit conduire au poste, où d'ignobles employés qui, je l'espère, ont été depuis jetés à la porte, me firent passer la nuit au violon.

Le lendemain, sans que j'y comprisse rien, deux hommes, qui étaient alors mes camarades, Gil-Naza et Stoëquart, vinrent me chercher en voiture et me conduisirent à Ever, dans un asile d'aliénés.

C'est ma première étape...

Je restai là vingt-quatre heures, assez mal traité. J'ai subi la cellule et la camisole de force.

Puis Vallès vint me chercher, un matin, avec une voiture. Le soir à huit heures, j'étais à Paris; je couchai chez moi.

Comment se fait-il qu'après avoir repris mon train habituel, déjeuné chez Brébant, dîné chez Marguery, je fus accosté dans la rue par des individus qui me menèrent à la préfecture? Là encore je fus enfermé pendant une heure en cellule, puis je vis M. Macé, qui me causa familièrement, et me parut un homme intelligent et agréable.

Vers minuit, autre fiacre. Cette fois, on me dépose à Ville-Evrard, un

asile de gâteux. Vingt-quatre heures. De Ville-Évrard à Sainte-Anne. Encore vingt-quatre heures. Et enfin, en m'annonçant la liberté, dernière voiture, qui me conduit à Charenton, qu'on appelle Saint-Maurice, par euphémisme sans doute. »

En même temps que la nouvelle de cette catastrophe se répandait dans toute la Presse, que chacun la commentait, apportait son souvenir et, qu'une polémique même s'engageait à son sujet entre Vallès et Richepin, *la Nouvelle Lune* publiait du malheureux artiste cette pièce de vers faite toute de mélancolie :

Le siècle est trop de noir habillé. Le réel
Y prend trop d'importance. On ne voit plus le ciel,
Et c'est un noir souci quand on a l'âme fière
D'être toujours vêtu, de la nuque au derrière,
Comme un pion sinistre ou comme un fiacre en deuil,
Cela rend l'âme sombre et désespère l'œil.
Heureux nos devanciers! Ils n'étaient pas si bêtes.
Et des lames sonnaient à leur flanc toujours prêtes
A sortir du fourreau pour l'amour ou l'honneur.
Aujourd'hui nous rampons. L'idéal du bonheur
Est de vivre cocu repu, d'avoir du ventre
Et d'être bien coté comme escroc dans cet antre
Où moins d'ailes on a, mieux on triomphe au vol!
O peuple de paquets, empire du faux col!

Surtout, c'est quand je songe à vous, belle amoureuse,
A vos grands yeux remplis d'ardeur aventureuse,
A vos rêves d'enfant, que je voudrais pouvoir,
Comme aux temps abolis, supprimer le drap noir
Et revêtir l'habit d'un héros de romance;
Être tour à tour Juan, Lovelace, Espérance,
Étincelant, fougueux, brandissant dans les airs
Une épée à coquille éclatante d'éclairs,
Et roulant des yeux fous avec mille paroles
Incohérentes, qui rendent les femmes folles,
Et leur font voir la lune au ciel en plein midi;
Ressusciter enfin ce cavalier hardi,
Proscrit depuis longtemps, aujourd'hui ridicule,
Et devant qui, navré, monsieur Zola recule.

L'un des articles qui touchèrent le plus le cœur du malheureux Gill, lorsqu'il put lire les journaux est — nous le savons — celui de Mélandri[1], auquel nous faisons une place à part en l'insérant ici :

1. *La Chronique parisienne*, 6 novembre 1881.

« Une silhouette bien connue vient encore de s'effacer dans la lanterne magique parisienne; une fière silhouette qui se découpait avec des allures de mousquetaire sur ce fond tourmenté qui se déroule de Bullier à la Butte Montmartre.

Le comte Gosset de Guines, alias André Gill, vient d'entrer dans un asile d'aliénés. Cette mort morale, plus terrible que l'autre, a été commentée par toute la presse. Le pauvre artiste, en revenant de Bruxelles où sa folie s'est subitement déclarée, a pu, pendant un dernier instant de lucidité, parcourir les journaux. Il a lu son panégyrique, et, situation étrangement touchante, il a pu constater qu'il n'avait que des amis dans tous les camps.

Le même soir, au moment où l'on parlait de lui, du malheur dont il était frappé, dans l'une des brasseries artistiques du quartier des Martyrs, il est entré brusquement. Et comme chacun se levait, lui prenant les mains, demandant comment il allait, il a répondu gaiement :

« Pas trop mal pour un fou... »

Gil-Perez, Cœdès, André Gill, trois ombres qui se suivent lamentablement.

Puisque la camisole de force semble devenir le vêtement à la mode pour les artistes; puisque, dans ce colossal tripot parisien où l'on jette sur le tapis sa cervelle, son cœur et souvent l'honneur même, il ne reste aux décavés que les dalles verdies de la Morgue ou les cabanons de Sainte-Anne, je tiens à dire de Gill ce qu'était l'homme, l'artiste étant connu du reste, afin que l'on sache de quelles victimes se repaît parfois le minotaure.

C'était bien l'un de ces grands enfants qui traversent la vie, rieurs et attendris, la main ouverte et le cœur aussi. Naïvement ignorants des côtés pratiques de l'existence, toujours prêts à combattre pour une abstraction, vrais Don Quichottes de l'idéal.

Quand le bon Nadar sera mort, il ne nous en restera plus, de ces croyants au rire franc et sain — de ces enfants aux cheveux gris... Les derniers romantiques auront vécu. Resteront les névropathes de l'école de Baudelaire, et ceux, plus modernes encore, qui écrivent des livres comme on fait du journalisme de quatrième page, — section des annonces.

Gill avait dans le geste une emphase naïve, et une façon de porter la tête haute qui faisait que nous l'avions surnommé « le dernier Panache ». Mais, malgré la particule qui allongeait son nom de famille, et bien qu'il eût du sang bleu (blue blood) dans les veines, il appartenait au peuple par sa carrure, par la ferme assiette de son torse... Il aurait pu dire, en parodiant la phrase latine :

« Je suis du peuple et rien de ce qui touche le peuple ne m'est étranger. »

C'était, en effet, son grand amour. Il l'étudiait et l'admirait constamment : au travail, au cabaret, à la barricade, aux bals des barrières. Même dans ses moments de relâchement et de *soulographie,* il lui trouvait des excuses. Il avait pour lui des tendresses de mère d'actrice.

Il l'aimait dans le passé comme dans le présent, et, lui qui ne croyait pas en Dieu, se sentait pris d'attendrissements étranges en écoutant les vieux Noëls, manifestations ingénues de l'âme de Jacques Bonhomme.

Un jour, nous promenant tous deux dans un village de Normandie, nous vîmes une église dont le clocher roman, vieux de neuf cents ans, surgissait brusquement au milieu d'un océan de verdure.

Sous la voûte à demi ruinée, les hirondelles jouaient par essaims. Le long des murs, il y avait un vieux chemin de croix sculpté en plein chêne. Je me suis mis à déchiffrer les inscriptions gothiques que je prononçais à haute voix. Les prostrations du Christ sur la voie douloureuse se répétaient de temps en temps comme le dernier vers d'une ballade.

Au moment où je lisais : Jésus tomba pour la troisième fois... un bruit étouffé me fit tourner la tête : c'était cet athée, ce communard de Gill qui pleurait.

En dehors de ces moments d'effusion où perçait sa vraie nature, il affectait volontiers de se draper dans un manteau de théâtre, et parlait avec des gestes à la Mélingue, qui effarouchaient les bourgeois. Alors, son gilet devenait pourpoint, son paletot dalmatique. On cherchait involontairement une rapière à son côté. Un jour, il me dit : « Allons à Rouen. J'y ai des aïeux en pierre, je vous les montrerai. »

Il faisait allusion aux bas-reliefs de l'hôtel de Bourgtheroulde où, dans les splendeurs du Camp du drap d'or, figurent les seigneurs de Guines à côté de François I$^{er}$.

D'ailleurs, il a dit, dans un fort beau sonnet :

Les hommes de ma race ont la puissante épaule
Et le muscle vainqueur, de longs yeux puérils,
Où l'éclair s'alanguit en l'épaisseur des cils,
Et l'orgueil de jouer sur terre un vaillant rôle.

Leur chevelure, ainsi que la feuille du saule,
Est abondante ; ils ont le dédain des périls,
Le front haut, et leur lèvre aux sourires subtils
Arbore le poil roux des guerriers de la Gaule...

Pauvre et cher ami, toujours le « dernier panache! »

En même temps que Rochefort, Gill avait donné une rude poussée au colosse putride de l'Empire. Toujours comme Rochefort, ayant été à la peine, il ne fut pas à l'honneur. Puis, pendant la période sans grandeur qui suivit la Commune, son journal *la Lune rousse* sombra. Hélas, le temps des belles apertises d'armes, des grands coups de crayon était passé!...

« On ne veut plus de caricature, disait Gill, ça embête les *solennels!* »

Ce fut alors qu'il conçut le projet de ce fameux panorama où devaient être représentées, réunies sur la place de la Concorde, toutes les célébrités françaises.

Il m'écrivait à ce propos :

« Mon cher Mélandri, j'ai chez moi quelques milliers de francs avec lesquels je désire commencer seul, à mes frais, *le Panorama-Gill.* Ce sera l'œuvre décisive de ma vie. Les propositions affluent déjà de toutes parts, même du *Figaro,* pour l'opération financière. Quand j'aurai mon esquisse prête, mon assurance de succès manifeste, mon autorité sera décuplée dans la discussion des intérêts respectifs. C'est pourquoi je vous prie de vous trouver demain, avec vos instruments les plus instantanés, auprès de l'obélisque pour prendre les vues nécessaires. Je vous serai profondément obligé. J'ai subi assez fréquemment la tyrannie du « capital » pour m'affranchir cette fois. Vous m'aiderez à atteindre ce but et je vous envoie d'avance l'expression de ma reconnaissance. »

Hélas! l'esquisse fut faite, exposée. Mais il fallut bien convenir que ce « capital » si méprisé, était après tout le *deus ex machina.*

Les difficultés financières qui retardaient l'exécution de son projet irritaient Gill à l'extrême. Quand on l'attaquait, il entrait en fureur : « Songez donc, criait-il, combien nous serions heureux de posséder aujourd'hui un panorama de la place de la Révolution, avec les hommes d'alors peints par David... Quel *document!...* comme dit Zola... » Et il s'emballait à fond de train.

Ce fut alors que les prodromes de la démence se manifestèrent. Il ne pouvait tenir en place et passait sa vie en chemin de fer. Une singulière appréhension de la mort le hantait.

« Je voudrais me faire petit insecte dans l'herbe, me disait-il, pour que la mort ne me voie pas!... »

Il ne se doutait pas qu'un monstre plus affreux encore le guettait au passage...

Pour finir, voici une anecdote qui semble inventée à plaisir, mais dont les témoins que je cite peuvent attester l'authenticité :

Il y a trois mois, je passais sur le boulevard, me rendant au théâtre avec Félicien Champsaur. La voix tonitruante de Gill nous héla :

— « Ohé, jeune France! »

Nous nous assîmes dans un café avec le dessinateur et son inséparable ami Jouy. Champsaur parlait d'un livre qu'il achève en ce moment — *Dinah Samuel* — dont le héros, jeune poète de Provence, après avoir laissé des lambeaux de son cœur et de ses illusions dans tous les recoins de Paris, envoie sa muse se vautrer dans les étoiles, et, devenu fort pratique, finit par brasser des affaires de Bourse.

En écoutant l'énumération des millions gagnés par ce personnage, Gill, rêveur, dit à Champsaur :

— Ton livre finit mal. Il faut changer cela. Si tu m'en crois, au dénouement ton héros montera dans un fiacre avec ce vieux romantique de Gill; — ils iront tous deux trouver le docteur Blanche et lui diront : « Nous sommes artistes, honnêtes et travailleurs. Nous avons cru pouvoir réussir avec cela, nous venons vous demander... *une cellule à Charenton!...*

Toute la rancœur qui a affolé André Gill est dans ce mot. »

Pressés de faire vivre convenablement leur pauvre ami interné, Marpon, Richepin, Louis Jeannin, aidés de quelques artistes, organisèrent à son profit une représentation extraordinaire qui eut lieu le 3 novembre au théâtre de l'Odéon.

« Belle soirée... sur l'affiche, qui promettait des merveilles; mais à la représentation, quelques-uns des artistes annoncés, et même des plus connus, ont cru devoir se dispenser de venir. Nous[1] ne nommerons personne; mais il nous semble qu'il y a là un abus qui devrait être réprimé.

Quand un artiste consent à se laisser porter sur une affiche, il doit absolument sa présence au public, et aucune considération ne doit prévaloir pour lui sur ce devoir obligé. On a murmuré, on a même un peu sifflé; mais au total la recette a été bonne, et c'est ce qui importait. On a fait six mille francs, ce qui n'est pas commun à l'Odéon.

1. *Gazette anecdotique*, 1881.

M. Albert Lambert est venu lire, dans l'intermède de la soirée, une pièce de vers composée par M. Émile Blémont[1] :

> Au nom du malheureux qu'accablent ses malheurs,
> Merci d'avoir prouvé que le peuple du rire
> Sait pleurer dignement, à l'heure du martyre,
> Ceux qui sont dignes de ses pleurs! »

*
* *

Gill était entré à Charenton le 25 octobre.

« Pour mon début, dit-il encore, dans ses *Vingt années de Paris,* on me séquestrait à la huitième, la division des agités, des fous dangereux; je ne pouvais être mieux servi. Je m'attendais donc à vivre dans une tempête de cris, de coups, de vociférations, de bonds désordonnés, d'extravagances. Quelle ne fut pas ma surprise en me trouvant dans un groupe de seize à dix-huit personnes parfaitement recueillies, reposées et bien portantes. A peine deux fous. »

Sans doute cette appréciation est-elle un peu optimiste; elle s'accorde toutefois avec « la tendance de Gill à prendre la défense des opprimés, qui fit de lui un ami du peuple, un socialiste à la Proudhon. »

On ne songe qu'à fonder des maisons de fous, disait-il un jour; quand est-ce qu'on créera des maisons d'imbéciles?

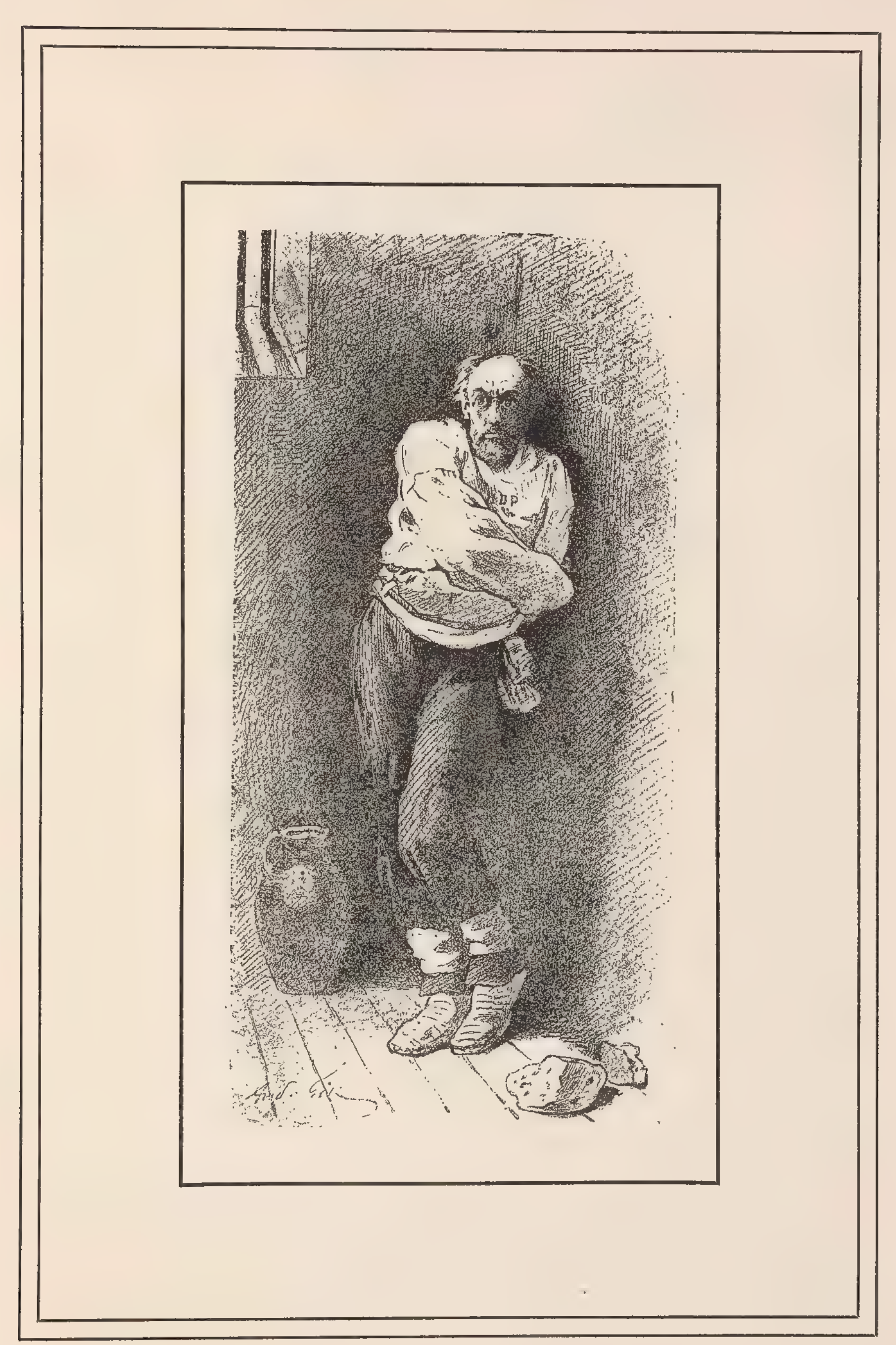
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans cet enfer, Gill ne travaille pas, c'est-à-dire qu'il ne dessine plus. « J'ai le malheur, dit-il au docteur, de ne pouvoir travailler avec fruit qu'en liberté. » Mais en revanche, il écrit beaucoup à ses amis, des lettres, des vers dont ceux-ci, vraisemblablement, sont ses derniers :

LE CHEVEU BLANC[2]

> Parmi la chevelure brune,
> Alors que le fil blanc paraît,
> Comme au travers de la forêt
> La première lueur de lune,
>
> Un lâche et stupide regret,
> Fait d'hypocondrie importune,
> Malgré richesse, amour, fortune,
> Envahit le cœur en secret.

1. Tresse, édit., 1881.
2. *La Jeune France,* tome VI, page 52.



André Gill pinxit. Salon 1882.

Dès lors qu'un tel souci le touche,
L'homme vieillit, muet, farouche,
Au lieu de dépenser sa chair

Selon le vœu de la nature,
Et d'arriver, l'œil vif et clair,
Au seuil de la grande Aventure.

Il reprend encore pour *la Nouvelle Lune,* son fameux Noël Jourdelan qu'il termine et dont il change le nom pour celui de « Nicolas Reverdi » qui servira désormais de titre à cette nouvelle originale.

Pour le faire sortir, ses amis faisaient démarches sur démarches auprès de celui même qui prétendait, non sans raison, trouver un crime sous chaque pierre des maisons d'aliénés, si l'on rapportait la loi de 1838; et Gambetta harcelé de leurs réclamations journalières, finit par donner l'ordre de rendre le caricaturiste à la liberté.

— Il est fou, disait-il, mais puisqu'ils y tiennent tant, qu'on leur rende leur Gill.

Le 28 janvier 1882, il sort donc de l'asile où il était entré le 25 octobre 1881. Il reprend sa vie habituelle, dessine pour *la Nouvelle Lune* quelques actualités et peint pour le Salon ce tableau d'une atroce réalité d'expression : l'homme est là, les bras emprisonnés dans l'infâme camisole, les cheveux hérissés, les yeux démesurés et pleins d'épouvante; il est là, terrifié et terrifiant, replié sur lui-même, comme prêt à foncer sur l'ennemi que lui seul aperçoit : c'est *le Fou.*

Le jour du vernissage arrive; au milieu de la brillante cohue qui parcourt les salles, l'artiste cherche son œuvre.

— Le fou, c'est le fou! s'exclame auprès de lui un badaud; c'est le fou, répète son voisin; et Gill, qui suit leurs regards, découvre relégué par la jalousie et l'injustice de ses confrères, là-haut, près du plafond, ce cadre dans lequel il avait enclos ses ultimes souffrances...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Huit jours après, on l'arrêtait battant la campagne aux environs de Bar-sur-Aube.

Le cabanon réclamait sa proie.

« Un matin, le cabinet du préfet de la Seine fut avisé que, par un train du lendemain, — le 13 mai, — André Gill, artiste-peintre, serait transféré de l'hôpital de Troyes à l'hospice Sainte-Anne à Paris.

J'obtins[1] de l'excellent Floquet, à qui je remis le dossier, d'aller l'attendre à la gare de l'Est et de faire le nécessaire pour bien recevoir le pauvre aliéné qui était de mes amis d'autrefois. Je prévins Jules Vallès et écrivis à notre ami le docteur Taule, directeur de Sainte-Anne.

Quand le triste convoi fut signalé, nous vîmes descendre d'un wagon de seconde classe notre pauvre Gill, encadré de deux gardiens chargés de nous *en faire la remise*. Nous eûmes peine à reconnaître dans ce vieillard amaigri, aux cheveux blancs et rares, à la face convulsée, aux yeux flamboyants, le beau gars à la superbe prestance, aux allures d'élégant mousquetaire que nous avions vu six mois auparavant si flambant et si alerte.

Gill nous sauta au cou, au grand émoi des gardiens qui crurent à un acte de violence. D'un air hautain, il nous les présenta.

— Ces messieurs m'accompagnent, mais ne sont pas de mes amis.

Nous entrâmes au buffet, dans une petite salle écartée. Pendant que je prenais connaissance du dossier, Gill, avec un bout de fusain, dessinait sur la table de marbre, d'une touche puissante, le cortège triomphal, rappelant l'entrée de Charles-Quint à Anvers, du dieu Éros venant visiter sa bonne ville de Paris. Sur des chars enguirlandés de myrtes et de roses, de superbes filles aux croupes puissantes versaient au peuple en rut des amphores de champagne.

La paperasserie finie, un des gardiens me narra qu'on avait ramassé le pauvre diable, dans la neige, à moitié mort de froid et de faim, sur la route de Clairvaux où il allait délivrer Blanqui... La remise faite, je fis avancer deux voitures. Dans la première, je montai avec deux gardiens de Sainte-Anne. Vallès, dans la seconde, était censé aller commander chez Laveur un déjeuner monstre.

— Avec des femmes, lui cria Gill.

En chemin, le pauvre aliéné fut calme. La vue de son vieux Paris, avec ses rues amincies, son cher quartier latin, où il avait passé sa vie joyeuse et galante, le remplissait d'une joie enfantine. Il regrettait seulement de voir des bandes de loups évoluer place du Panthéon.

— Serons-nous bientôt arrivés? questionna-t-il.

La vue de l'hôpital Cochin, près duquel il avait habité longtemps, le stupéfia.

— Où me mènes-tu? interrogea-t-il.

1. A. Callet. *Jules Vallès et ses amis. Nouvelle Revue*, 1er décembre 1919.

— A la gare de Sceaux, attendre un ami qui doit débarquer avec tout un bataillon de déesses de Cythère! lui répondis-je.

Puis il se calma, la voiture franchit la porte de l'hospice à toute allure. Je sautai au dehors. Le directeur était là avec ses hommes. Gill eut un éclair de raison : il jeta un cri rauque et se précipita contre la porte de fer qu'il ébranlait de ses poings vigoureux.

Vallès et moi sortîmes, les larmes aux yeux, et j'eus longtemps dans mes insomnies le souvenir de ses appels désespérés.

Six mois après, Taule m'écrivit qu'il n'y avait aucun espoir de guérison et qu'on allait le transférer à l'asile de Saint-Maurice. »

*
* *

« A cette rechute, dit le docteur Christian, dans son rapport, on voulut attribuer diverses causes : l'insuccès du Salon, les déceptions nouvelles auxquelles s'étaient heurtées ses ambitions... La vérité est qu'il était sorti de Charenton non guéri, et que son mal, un moment enrayé, avait repris sa marche envahissante...

Il nous revenait, ajoute-t-il, amaigri et affaibli; cette fois le diagnostic n'offrait plus de difficultés. L'embarras de la parole restait malaisé à constater; mais l'intelligence avait notablement baissé, et le délire ambitieux était devenu tout à fait absurde : le *milliard* en faisait le fond. Les pupilles restaient inégales.

La déchéance intellectuelle fut rapide et ne s'arrêta plus : il ne fut plus possible d'obtenir de lui ni dessin, ni travail quelconque. Il écrivait cependant beaucoup, mais c'étaient des lettres de paralytique : écriture tremblée, incertaine, mots oubliés ou incomplets, idées de plus en plus puériles et incohérentes. Les cauchemars et les hallucinations nocturnes persistaient. »

Le médecin aliéniste pourrait ajouter que ses lettres révélaient aussi une idée fixe, le désir passionné de sortir de sa geôle.

Voici, en effet, parmi tant d'autres, une lettre que Gill lui écrivait :

« Mon cher docteur, voilà bientôt six mois que l'infamie, l'ignorance ou la stupidité des aliénistes me traîne de cellule en cellule et de camisole en camisole. Or, vous savez que de ma vie je n'ai subi la moindre indisposition



cérébrale. Veuillez donc, s'il vous plaît, mon cher docteur, employer votre autorité à faire cesser cette infamie et à me faire remettre en liberté.

Mille remerciements par avance.

André Gill. »

*10 janvier 1882.*

En voici une autre, écrite l'année suivante :

*20 septembre 1883.*

« Mon cher Molin,

Je te supplie, au nom de notre vieille amitié, de t'occuper de me faire libérer d'un asile de force et de folie qui est un véritable lieu de torture que je n'ai aucune raison de subir, étant depuis longtemps guéri, et possédant toutes mes facultés cérébrales, toutes mes ressources étant à Paris, et tous mes travaux, mon domicile, mon atelier m'y attendant.

Et je te remercie d'avance de ce que tu obtiendras de l'excellent préfet de police Camescasse et du docteur Christian.

André Gill. »

« L'écriture en est normale, dit M. Jean-Louis Fouché qui a eu cette dernière lettre entre les mains. Le texte des deux billets ne présente aucune lacune, aucune idée incohérente. On n'y trouve que l'horreur que lui inspirait sa situation et qui lui faisait dater une autre lettre, le 26 avril 1884 : « Des profondeurs de l'immonde enfer de Charenton-Saint-Maurice. »

Que dire aussi de cette lettre qu'il adressait encore à son ami Cattelain au commencement de 1882, c'est-à-dire en cette période de rémission dont parle le médecin ?

« Merci, mon vieux Cattelain ! j'ai reçu tes deux épreuves : le chef d'orchestre est un peu lourd ; trop de travail ; cela l'alourdit. Du reste la photographie a le même défaut, et il aurait fallu que tu visses le tableau pour en saisir l'intention lumineuse.

De la charge de T..., je ne me souviens plus du tout ; j'ai comme cela des surprises du passé, ce qui prouve que je vieillis. — Tu me verras tout gris, car j'espère bien arracher quelques heures pour aller te voir cet été. La satisfaction que tu témoignes de ta petite situation m'a fait un énorme plaisir.

Devant la grande mer, avec ta femme, ton petit, un peu d'ouvrage, le grand air, le rude compagnonnage des marins, l'internat des poules et la

surveillance des lapins éphémères, je te devine joyeux de cœur et de gueule. Tant mieux. Lorsqu'on a ramassé pas mal de gnons et de beignes dans la vie, c'est l'idéal que la paysannerie. J'y aspire sans espérer l'atteindre. Les jean-fesses qui m'ont foutu à Charenton ont bien failli briser ma vie. Heureusement j'ai la cervelle mieux chevillée encore que je n'aurais cru, et ils n'ont pas réussi à m'engouffrer dans l'abîme de folie où sombrent tant de pauvres gens que j'ai vus arriver comme moi, jetés là par stupidité ou infamie.

J'espère sur un petit succès au Salon où j'ai envoyé un grand tableau intitulé *le Fou,* et où j'ai tâché d'exprimer l'horreur qui cramponne les malheureux camisolés. Je t'enverrai une épreuve aussitôt que les photographes m'en auront donné. Je termine en ce moment *le Nain* qui joue de la mandoline, que j'ai commencé voilà sept ans.

Je fabrique des bonshommes à droite et à gauche pour le pain; et j'ai commencé les économies : nous avons dans une armoire, — tombe foudroyé, — deux mille francs d'obligations de chemin de fer.

Ce sera, comme tu vois, un capitaliste qui, cet été, se sauvera quelques jours vers ton rivage pour te serrer la main et embrasser les tiens.

Écris-moi, de temps en temps, tiens-moi au courant de ton bonheur. J'en aurai le reflet et la joie.

André Gill. »

Rien dans l'œuvre et dans les opinions de Gill ne dénote la moindre exaltation : la bonhomie, le bon sens, relevés par une pointe de gaieté faisaient le fond de son caractère. Ses dons étaient l'esprit, le goût, un sens artistique prononcé. Mais, rêveur et poète avant tout, il ne sut jamais se plier à aucune règle; il mena la véritable vie de bohème. Les soucis matériels d'une existence qui avait trop bien débuté, la perte d'un fils, et, il faut bien le dire, quelques excès exercèrent des ravages dans ce corps d'athlète. On juge de ce que devait être l'internement pour un tempérament de cette espèce. Alors qu'il aurait suffi de soins discrets, la méthode brutale dont on usa avec lui aggrava ses souffrances et son mal[1]. »

*
* *

L'aliéné coûte cher à l'administration des hôpitaux. Elle donne gratuitement ses soins; mais elle fait payer le loyer et la nourriture. C'est la loi!

1. *Le Figaro*, 20 septembre 1924.

Ainsi, pour rentrer dans ses déboursés, l'Administration fera-t-elle passer, à son profit, sous le marteau du commissaire-priseur, l'atelier de l'artiste infortuné.

*La Nouvelle Lune,* attentive à tout ce qui touche le malheureux caricaturiste, publie dans son numéro du 14 janvier 1883 cette information :

« La vente des œuvres du peintre et dessinateur André Gill se fera mercredi 17 janvier prochain à l'Hôtel des ventes, salle nº 6, à deux heures. L'exposition aura lieu mardi 16 janvier.

Parmi les tableaux exposés nous signalerons : *Le nouveau-né, les Lilas, le Joueur de guitare* et enfin *le Fou* qui fit sensation au Salon de l'an dernier.

Nous espérons que les lecteurs de *la Nouvelle Lune* ne manqueront pas d'aller assister à la lutte que, sans nul doute, se livreront les amateurs et admirateurs du talent de notre si éminent et regretté collaborateur. »

Que cela paraît plat et froid, pour ne pas dire plus! Comment! voilà un journal qui revendique l'honneur d'avoir été la dernière maison de Gill, et qui ne trouve pas un mot de protestation contre cette vente odieuse; au contraire, il espère, dans son inconscience, que ses lecteurs iront en foule jouir de ce triste spectacle.

Donc, pas une voix ne s'est élevée, personne n'est intervenu, et, au jour fixé, ses peintures, aquarelles, dessins et esquisses; ses livres avec dédicaces, son buste par Chapuy et sa photographie même par Carjat; ses chevalets, tables, chaises, palettes et pinceaux, tout ce qui était hier encore la vie du malheureux Gill, tout ce qui fut trouvé dans son atelier a pris le chemin de l'Hôtel et a été dispersé en un après-midi pour une dizaine de billets de mille francs.

« Gill ne sait pas que ses œuvres ont été vendues; bien que son état se soit sensiblement amélioré depuis quelques semaines, on ne lui laisse pas lire les journaux », avouera cyniquement encore cette même feuille qui tient à renseigner ses lecteurs.

Et maintenant, heureux créanciers qui vous vous êtes payés, vivez sans remords pendant qu'agonise dans son tombeau celui qui fut votre bouffon, *votre fou* pendant vingt ans!

Ces vingt ans, ô très honnêtes bourgeois, ces vingt ans d'esprit qu'il prodigua aux quatre vents de sa fantaisie, ces vingt ans de plaisir dont il vous combla pour votre amusement, les voilà préfacés par Alphonse Daudet,

son ami. Prenez le livre, lisez-le; il vous étonnera par son bon sens, son élévation et sa philosophie[1]. Et peut-être regretterez-vous enfin votre injustice, votre ladrerie, votre crime.

## VINGT ANS DE PARIS!

« Quelle rumeur dans ces quatre mots, quelle houle remuante et grondante d'hommes, de livres, d'aventures et d'idées, que d'amis perdus, que de joies sombrées, d'engloutissements sans nom, effacés par le temps qui monte; et comme il faut qu'il ait la vie dure, le souvenir qui tient debout sur ce cimetière d'épaves!

André Gill est pour moi un de ces souvenirs... Les dernières fois où je le vis, il me paraissait triste et las, rebuté par la misère qu'il cachait fièrement. Tout à coup j'appris qu'il était à Charenton, bouclé. Ceux qui vivaient plus près de lui ne s'étonnèrent pas, m'a-t-on dit. Pour moi ce fut une stupeur et une épouvante.

Gill était le troisième de notre petite bande que la folie me prenait : Charles Bataille, Jean Duboys morts aux aliénés, presque sous mes yeux. Le courage me manqua pour aller voir celui-là. Je me raisonnais, je m'entraînais par des rendez-vous, que je manquai tous, obsédé par l'idée fixe du mal qui frappait autour de moi. »

Ici, Daudet ne dit pas tout : ils étaient quatre, ces jeunes gens, quatre inséparables comme pouvaient l'être les trois mousquetaires d'Alexandre Dumas, et c'est, malgré la trivialité de cette comparaison, ce qui effrayait tant Daudet qui, lui, était le quatrième.

Allait-il, à son tour, devenir fou, comme l'auteur de *l'Usurier de village,* mort en 1868; fou comme celui de *la Comédie de l'amour,* mort en 1872; fou comme le caricaturiste de *la Lune*?

Le premier n'avait-il pas, dans ses vers de début, prophétisé leur sort commun?

Joyeux enfants de la Bohème,
Rions du sort et de ses coups!
La société qui nous aime,

1. On sait qu'au début de sa folie, ses amis eurent la pensée, pour lui créer quelques ressources, de réunir en un volume la plupart des articles qu'il avait semés au courant de la plume dans les journaux.

Nous garde pour l'heure suprême,
Quand même
A tous
Un lit à l'hôpital des fous !

Devant cette trilogie de la folie, il est frappé de terreur; la peur l'envahit, la folie le hante, elle rôde autour de lui, elle l'étreint, et, dans un élan superstitieux plus fort que la raison, il s'élance vers un pauvre feutre poussiéreux, souvenir de jeunesse, jusque-là délaissé dans un coin; fébrilement il le prend et le jette au feu.

« Je ressentais, dit-il, un désir irrésistible de m'en couvrir encore, et, en même temps, j'avais la conviction profonde que, s'il touchait mon front, c'en était fait de ma raison comme de la leur. »

Mais c'est là une histoire fantastique, que Daudet va nous raconter ailleurs.

A l'époque où il préparait *l'Évangéliste,* en 1883, le romancier faisait de fréquentes visites à la Salpêtrière pour y étudier, sur le vif des crises, certains cas pathologiques analogues à l'hypnotisme de son Éline Ebsen. Un jour, il était resté à déjeuner en compagnie du docteur Charcot et de ses internes, et voici comment il rapporte cette visite[1] :

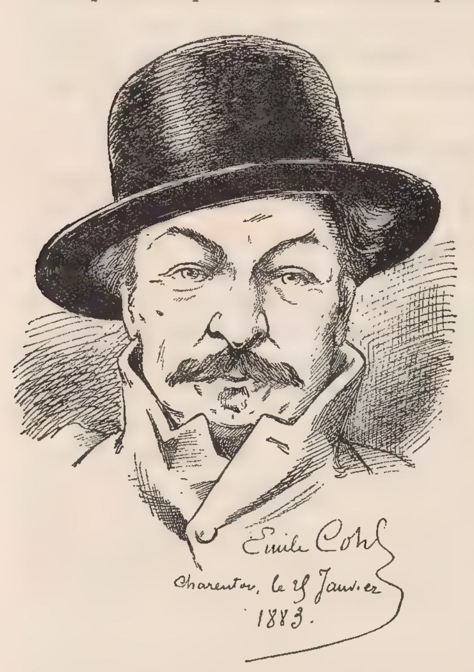
« En mangeant le rata du « chaloupier », plat de résistance traditionnel de la table, en buvant le vin des hôpitaux que nous verse à la ronde une vieille servante épileptique, nous causons magnétisme, suggestion, folie, et je m'amuse à raconter devant cette jeunesse fortement matérialiste un épisode étrange de ma vie : l'histoire de trois chapeaux verts achetés par moi à Munich, pendant la guerre de 1866.

Ces chapeaux de feutre dur, couleur de vieille mousse des bois, avec un petit oiseau piqué dans la ganse, l'aile ouverte et des yeux d'émail, je les avais donnés en rentrant à Paris à trois de mes camarades, bons et braves garçons que j'aimais tendrement : Charles Bataille, Jean Duboys, André Gill. Tous les trois sont morts fous, et j'ai vu, j'ai entendu à des dates différentes délirer leurs trois folies sous mes chapeaux tyroliens avec le petit oiseau piqué dessus.

Mon histoire est écoutée poliment, mais comme une invention de romancier, parmi les sourires de la table. Le café pris, les pipes éteintes, le chef de la clinique Charcot me proposa une promenade au quartier des folles...

1. A. Daudet, *La Fédor.* Flammarion, édit.

Une longue figure terreuse, crevassée, nous appelle d'un sourire aimable : « Messieurs, je fais de la peinture, voulez-vous voir de mes œuvres? Mais attendez que je mette d'abord mon chapeau tyrolien, je ne peins qu'en chapeau tyrolien. » La pauvre créature, un instant disparue, nous revient coiffée d'un petit chapeau vert avec une plume d'oiseau, tout à fait un de mes chapeaux de Munich. Les internes restent ébahis comme moi de l'étrange coïncidence, et la malheureuse, qui nous montre deux ou trois hideux barbouillages, semble toute fière de notre étonnement qu'elle prend pour de l'admiration.




En partant, remarqué sur le mur quantité de ces petits chapeaux montagnards crayonnés au charbon par la folle. »

*
* *

A la première attaque, tous les amis de Gill se comptèrent autour de lui; à la seconde ils furent beaucoup moins nombreux et, quand ils surent enfin qu'il était irrémédiablement perdu, l'oubli les dispersa définitivement.

Pour tout le monde, le malheureux dément est rayé du nombre des vivants. Il est vrai qu'en lui, la caricature perd, à partir de ce moment, un de ses plus brillants artistes; la République, un de ses plus ardents champions, et Paris un de ses meilleurs enfants parmi les meilleurs.

Cependant, dans ce Paris qu'il compare à un moulin pour dire en le désignant du doigt : « Là, on écrase des cerveaux pour en faire des fous », dans ce Paris où il a vécu, souffert et aimé, reste fidèle à son souvenir un tout jeune homme qui offre un exemple admirable de dévouement.

C'est Émile Cohl, son dernier élève et collaborateur à *la Nouvelle Lune*.

Depuis l'entrée de Gill à Charenton jusqu'au jour où la mort vint le



délivrer, c'est-à-dire pendant près de quatre années, Cohl[1] n'a pas cessé de le visiter, de le réconforter, apportant au pauvre malade, avec les échos du dehors, quelques friandises; calmant par sa sollicitude incessante les cruelles rancœurs qui l'assaillaient en ses heures de lucidité, et, entre temps, s'ingéniant à trouver le moyen d'apporter à l'internement du malheureux fou tous les adoucissements possibles.

C'est ainsi qu'il ouvrit une souscription dont le montant, destiné à donner à Gill une chambre à part, eût dû certainement couvrir et au delà les frais de cette faveur, si tous ceux que le pauvre artiste avait obligés ou sortis de l'obscurité avaient apporté leur offrande.

Au reste, voici une lettre en date du 23 septembre 1883, qui fixe mieux que tout ce que l'on peut dire, les relations entre le maître et l'élève :

1. Émile Cohl est aujourd'hui, malgré ses soixante-dix ans et quoi qu'il en dise, le Parisien encore le plus solide, le plus alerte et le plus gaillard que l'on puisse voir. Voilà pour le physique. Au moral, c'est le plus sérieux des hommes et le plus loyal des amis, l'on ne saurait en douter après l'exemple de dévouement que l'on connaît et sur lequel nous n'insisterons plus pour ne point froisser sa bonhomie extrême.

On le rencontre dans Montmartre où il habite et avenue de l'Opéra où il travaille. Et quand il a travaillé pendant six jours entiers (*air connu*), Cohl se consacre encore, au milieu des siens qui le chérissent, à des œuvres de prédilection : *les Transformations de Paris depuis Lutèce,* quartier par quartier, et les *Costumes militaires* qui sont d'un intérêt documentaire exceptionnel.

Cet homme qui ne se repose jamais est, beaucoup l'ignorent, l'inventeur des *dessins animés* projetés au cinéma. C'est vers 1907 que l'artiste qui, à cette époque était metteur en scène de trucs chez Gaumont, eut l'idée de faire des croquis schématisant les mouvements et de constituer des bandes en cinématographiant ces dessins. Une première bande amusante, présentée au théâtre du Gymnase en 1908, obtint, sous le titre de *Fantasmagorie,* un succès qui s'affirma bientôt par la représentation du *Cauchemar* et d'*un Drame chez les Fantoches.* On comprendra l'importance considérable de ce genre de travail lorsque nous aurons dit que, pour établir un film de cent mètres dont la projection dure cinq minutes, il ne faut pas moins de cinquante-deux croquis par mètre, soit environ cinq à six mille dessins exécutés un par un. Nous ne surprendrons personne en ajoutant que, depuis, le *dessin animé* a été industrialisé par nos amis d'Amérique, lesquels, comme toujours, en tirent gloire et profit sans rien devoir à son véritable créateur qui personnellement a fourni à l'écran près de trois cents bandes dans tous les genres, tant comiques que scientifiques et auquel on a encore recours pour vaincre certaines difficultés d'adaptation.

Pour en revenir à Cohl, le caricaturiste qui nous occupe en cet ouvrage, rappelons que très jeune il collabora au *Gavroche,* au *Pavé,* au *Sifflet,* à *la Nouvelle-Lune,* au *Charivari,* à *la Caricature,* à *la Chronique illustrée,* aux *Hommes d'aujourd'hui ;* qu'il illustra *les Chambres comiques,* revue satirique des débats parlementaires de Georges Duval; qu'il fut le secrétaire de « l'Hydropathe » et qu'il fit jouer au théâtre avec A. Cahen et Ed. Norès : *Plus de têtes chauves,* vaudeville échevelé, et une opérette : *Auteur par Amour,* musique de Thony-Guérinau.

Nous allions oublier de dire que Cohl a été photographe, tout comme Nadar, et qu'il est un des auteurs des *Têtes de pipes,* livre très recherché, orné de portraits parmi lesquels un Verlaine est à signaler aux fervents admirateurs du poète.

Terminons enfin cette trop courte notice par où elle aurait dû commencer. Émile Cohl — Émile Courtet pour l'état civil — est né à Paris le 4 janvier 1857. Élevé dans le voisinage de l'auteur de *la Fille aux trois jupons,* c'est à Paul de Kock même qu'il doit ses premières notions de lecture : A. B. C. D, sa belle écriture et... son esprit charmant.

« Mon cher Cohl. Puisque vous êtes décidé à chercher les moyens de m'être utile, agréable et d'y employer les ressources que vous recouvrerez assurément si vous vous occupez activement de toucher mes droits d'auteur chez Peragallo, le prix de mes tableaux chez les divers acheteurs, le total des souscriptions amicales que vous avez réunies, je vous recommande, en outre, de vous occuper sans relâche à voir M. Molin qui est en relations avec Camescasse tout-puissant pour me sauver, et à me trouver pour le jour de ma sortie, un atelier avec une chambre que Mmes Lapierre, j'en suis sûr, tant de leurs propres ressources que de ce que j'ai laissé de mobilier meublant, en quittant mon domicile, sauront garnir suffisamment pour me recevoir.

Donc, si vous pouvez épargner une somme sur l'argent qui vous viendra, gardez-le-moi, ou déposez-le chez quelque loyal dépositaire et tirez de lui un reçu que vous m'apporterez.

Autre chose : plus tôt vous viendrez, plus je serai heureux que vous me fassiez changer ma chambre pour une autre à la première division, dont je serais réellement le maître et dont j'aurais la clé; car, pour celle que j'ai, elle appartient plutôt à un ignoble bourreau de valet qui ne m'y laisse entrer, ni coucher, travailler que lorsque bon lui semble, qui m'em..... de sa présence aussitôt que j'ai une visite. Je désire donc être débarrassé de cet imbécile qui ferait tout son possible pour m'empêcher d'être gracié (*sic*) et renvoyé de Charenton à Paris.

Voilà qui est convenu, mon cher Cohl; si vous venez demain dimanche, comme j'y compte, tâchez de m'apporter quelque chose de passable à manger : une demi-douzaine de tablettes de chocolat, un pot de confitures, quelque galette de la Porte Saint-Denis; vous connaissez les bonnes maisons.

Mille fois merci et tout à vous avec mille poignées de main affectueuses par avance.

A demain. Tout à vous.

And. Gill.

Tâchez de m'apporter quelques sous, pour me donner le courage d'attendre ma liberté. »

De l'argent, Cohl essaie d'en faire : une matinée qu'il organise à la Gaîté-Montparnasse[1] avec le concours de Mlle Bonnaire, Mlle Duparc, Alexandre Guyon, Aristide Bruant, Bénézit, Pichat, etc., etc., produit à grand'peine 400 francs.

1. Au programme nous trouvons une comédie en un acte : *L'Habit,* par André Gill et G. Richard, restée inédite.

Dur labeur, maigres recettes.

Dans le même but, il ouvre, fin 1883, Galeries Vivienne, dans le local qu'occupaient les *Incohérents,* une exposition de toutes les œuvres du maître qu'il avait pu rassembler. Elle comprenait environ soixante peintures, tableaux et études, autant de dessins prêtés par leurs possesseurs et plus de deux cent cinquante caricatures choisies dans les collections du *Hanneton,* du *Charivari,* de *la Lune,* etc., etc.

Par suite de l'ingratitude des uns et de l'indifférence des autres, cette dernière entreprise réalise un... déficit important qu'eut à solder l'infortuné organisateur.

L'amitié est une religion qui a aussi ses croyants et ses martyrs.

L'année 1884 n'est pas moins triste. Celui qu'on peut surnommer « l'ami fidèle » ne se rebute pas : infatigablement il parcourt, hiver comme été, la route de Charenton, renouvelant à chacune de ses visites la dose de cette véritable affection qui manqua toujours tant au cœur du malheureux.

Quand la saison le permet, et surtout quand l'état de ses finances est en hausse, il l'emmène en voiture découverte jusqu'aux Champs-Élysées, sa promenade favorite, où l'artiste-poète revoit en songe

*Sous l'arche du Passé, pareille à l'Espérance,*
*Indomptée et debout, la marmaille de France!*

Un jour, Cohl le conduisit chez le photographe, place de la Bastille, et, devant l'objectif, Gill eut ce mot poignant : « Comment peut-on faire la tête d'un homme qui n'en a plus? »

Entre ses crises, le pauvre interné travaille à un volume de vers : *La Muse humaine* qu'il veut faire paraître chez Charpentier; il prépare une grande toile, *Pompiers courant au feu,* qu'il espère envoyer au prochain Salon, puis encore il dessine des portraits-charges, dernières productions imparfaites, hélas! que sur les instances de son dévoué élève prendront *le Charivari* et *le Monde illustré,* — sachant en cela faire une bonne action, — le produit de ces dessins devant lui donner quelque bien-être. *Le Chat Noir* et *l'Écho de Paris* publièrent aussi, toujours par l'entremise de Cohl, plusieurs de ses œuvres inédites, vers et prose.

Son dernier article de souvenirs, qui ne fut imprimé qu'au lendemain de sa mort, est d'une lucidité troublante. Quelle précision, quelle observation, quelle espérance encore ne trouve-t-on pas dans ces lignes presque testamentaires?

## LE BOULEVARD D'ENFER[1]

« D'enfer autrefois. Combien j'en ai vu passer des hommes et des choses, sous ses arbres qui ne sont plus! Le vent du Siège les a fauchés au ras du sol. Ont-ils été brûlés? Là-bas, vers le Nord, se transforment-ils en charbon? Peut-être y germe-t-il un diamant fait du cristal de nos pleurs...

Que d'hommes et que de choses! Michelet, Littré, Hugo, Sainte-Beuve, Delacroix, Rude, Pierre Dupont, Raspail, et plus tard Banville, Coppée, Carolus Duran, Perrault, Falguière, tant d'autres.

C'est là, sous ces puissants ombrages, que Sainte-Beuve poursuivait les fillettes et qu'il connut cette Cœlina la manchote qui fut son héritière.

Le mystificateur Delaage s'obstinait alors à le poursuivre d'arbre en arbre, et chaque fois que s'arrêtait Sainte-Beuve en compagnie cotillonnée, à l'appeler de toutes ses forces, jusqu'à ce que le sénateur impatienté marchât droit à l'arbre et dît à Delaage :

— Monsieur, je vous défends de me troubler dans mes plaisirs.

Le boulevard Denfert ou d'Enfer est borné au sud par la barrière et la banlieue, à l'est par l'Observatoire et à l'ouest par la gare Montparnasse. On distingue au loin la flèche d'or des Invalides, et le couchant met ses flammes de pourpre sur la couverture en verre du palais de l'Exposition. En bas, le quartier Latin.

Le restaurant préféré du quartier est celui de Lavenue, un bon homme et un richard qui fit une belle fortune. Alors que la place était encore un terrain vague, il y établit une échoppe où l'on débitait aux ouvriers du café noir à deux sous le bol. Aujourd'hui l'échoppe a six étages, et la cave de Lavenue est la première du monde.

On y va dîner, l'été, dans le jardin que son patron a bêtement refroidi et modernisé en le parquant d'asphalte; autrefois, les fleurs et les buissons y poussaient librement; les rires y sonnaient mieux; le champagne y sautait plus haut; les filles s'y trémoussaient plus à l'aise : c'était charmant.

Bien vivante, cette rue de la Gaîté qui ouvre la barrière avec son voisinage de cimetière; les croque-morts et les hercules y trinquent à l'envi. Le dimanche, l'omnibus de Ménilmontant entre dans la foule et la coupe en deux parts des deux côtés de la rue, comme de la galette. C'est dans cette rue,

1. *L'Écho de Paris,* 6 mai 1885.

autrefois la plus joyeuse du monde, que se trouve le théâtre et que gambadaient quatre bals : *Constant, Grados, le Jardin de Paris, les Deux Éleph.*

A deux pas, avenue du Maine, on trouvait aussi Tonnellier, bal de famille où se sont faits bien des mariages.

Alors le quartier Latin montait souvent à la barrière. On y voyait Pierre Dupont célébrant l'orge, Watripon qui mourut pauvre à l'hôpital, Flameng. On ne s'attendait guère à ce que dix ans plus tard, l'émeute partît de ce coin, soudoyée par l'ignoble Piétri et conduite par le mouchard Constant, aide de Stacar et de Marchal de Bussy, ce haillon bâtard de Dupin.

Le théâtre a ses souvenirs glorieux. Frédérick, Alcide Tousez, Bressant, Beauvallet y sont passés. Phalange de jeunes espoirs dont la plupart ont touché la gloire. C'est là que, Beauvallet jouant le rôle d'un ours dans je ne sais quelle féerie, un camarade cloua les pieds de sa fourrure au plancher de la scène, en sorte que le malheureux comédien manqua son entrée sous une tempête de rires. Une particularité du décor c'est que le plafond y est inconnu. La scène se passe à Versailles, chez Louis XIV. On voit les arbres émerger des murs. Cela n'empêche pas du tout l'illusion et les larmes coulent tout aussi sincères.

A l'autre bout du boulevard, à l'angle du carrefour de l'Observatoire, tout pailleté, tout hurlant de saltimbanques, se trouvait la brasserie Hoffmann, que le progrès a remplacée par un bureau télégraphique.

C'étaient les galeries de Courbet, de Vallès, de Vermesch. On y déjeunait aussi dans un bout de jardin pittoresque encombré de lilas.

A côté, derrière la statue du maréchal Ney qui agite sa vaine épée, le bal Bullier envoie aux vents les crincrins de ses quadrilles et de ses polkas.

Les célébrités chorégraphiques du temps y ont marqué tour à tour : Irma Canot, Voyageur, Zouzou, les deux Souris. Sous quelle herbe pourrissent-elles? Où ont-elles arrêté le vertige de leurs bottines? Poitrinaires, la plupart, avec une flamme dans les yeux et du rouge aux pommettes.

Rue Vavin, autre curiosité : la boutique en planches et en crachats de Génin. Une foule mêlée et loqueteuse buvait là des petits verres de casse-poitrine et des cafés-chopes à quinze centimes.

L'éditeur Fayard tenait un hôtel en face et, comme il vivait en fort mauvaise intelligence avec Génin, celui-ci, de temps en temps, faisait la farce de lui envoyer un vagabond qui avait pour mission de faire monter des bains et de les répandre dans l'escalier. Dans cet hôtel habitait Berthe qui mourut engloutie dans l'océan, sur l'*Evening-Star*.

A deux pas, la boutique de Molin qui donnait des curiosités aux figures sympathiques et refusait de les vendre aux autres.

Un peu plus loin, au coin de la rue de l'Ambre, le marché aux chevaux qu'a peint si puissamment Rosa Bonheur et qu'on vient de transporter à la Salpêtrière. C'est là que le comédien Regnard, alors maquignon, dressait ses chevaux. Je le vois encore sur un percheron, la casquette envolée, le vent ballonnant la blouse.

Puis l'église Notre-Dame-des-Champs où le mépris des volontés suprêmes a déterminé le service religieux de Littré le matérialiste.

Dans la rue Bréa, l'atelier d'Yvon, celui d'Oudinot, puis un café tenu par un nommé Vinot, ancien coiffeur dont le titre de gloire est d'avoir été l'amant, une fois, de Doche dont il arborait la lithographie à tout venant et à tout propos.

La Compagnie des petites voitures a aussi par là ses écuries; les marchandes d'immortelles y adossent leurs éventaires. Un vieux professeur d'équitation, le père Jamin, y donne à bas prix d'excellentes leçons.

Que dire encore? La clarté du jour, le parfum des arbres, la gaieté, la pureté des mœurs. Les groupes errants d'Italiens qui vont de porte en porte offrant de la chair humaine. Un petit café tenu par une grosse femme où l'on est toujours sûr de trouver une côtelette et une jolie fille à point.

Du plus loin que je remonte en mes souvenirs, j'ai habité ce quartier d'art, de vertu laborieuse, de jeunesse, de fleurs et de parfums.

J'espère y mourir.

And. Gill. »

Vœu d'artiste, bien modeste, et qui ne devait pas trouver grâce devant la fatalité.....

Le vendredi 1er mai 1885, André Gill expirait à trois heures du matin, après avoir, pendant près de quarante-cinq ans, gravi le rude calvaire de la vie.....

Le dimanche 3 mai, le cimetière de Saint-Maurice recevait sa dépouille mortelle qu'accompagnait une poignée d'amis venus de Paris.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

André Gill repose maintenant en terre parisienne. Il est couché pour toujours à côté des célébrités contemporaines qu'il pourtraictura jadis. A deux pas de lui, Victor Noir, Sarah Bernhardt, Denis Poulot l'auteur du « Sublime », plus loin en descendant, Raspail, Michelet, Louis Blanc, Mélingue, Jules Vallès et tant d'autres qui l'ont précédé ou suivi dans la cité des Morts.....

*1er Mai 1885.*




ANDRÉ GILL PAR ÉMILE COHL.

Sa tombe qui domine la Ville des hauteurs du Père-Lachaise — division 95 —, est composée d'un assemblage de pierres rustiques dans lesquelles sont gravées ces inscriptions :

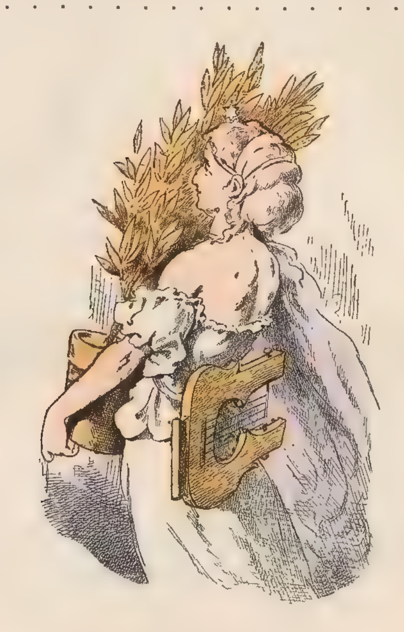
*A André Gill, les amis de Vallès.*
*Souscription du* Cri du Peuple.

Sur le terrain offert par la Ville de Paris à son enfant et qu'ombrage le feuillage d'un sorbier, se dresse, posé sur une sellette drapée, son buste en bronze, la boutonnière adornée, presque toujours, d'une fleur ou d'un bouquet d'immortelles...

C'était un grand bel homme, à la démarche fière,
Le torse bien cambré, le jarret bien tendu ;
Des cheveux noirs, épais, rejetés en arrière,
Laissant le regard libre et montrant le front nu ;

Moustache relevée en croc, œil allumé,
Lèvres de sang, la main dans le gilet passée,
Il marchait fier, reconnu par tous acclamé,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Le 1er mai 1925.*



# DEUXIÈME PARTIE

---

# CATALOGUE DESCRIPTIF

ET

## ÉTUDE ARTISTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ANECDOTIQUE

1° *DES JOURNAUX :*

LA LUNE, 1865-68. — LA PARODIE, 1869-70. — L'ÉCLIPSE, 1868-76.
LA LUNE ROUSSE, 1876-79. — LE BULLETIN DE VOTE, 1877. — LA PETITE LUNE, 1878-79.
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI, 1878-81.
LE VOLTAIRE, 1880. — LE RÉVEIL, 1880. — L'ESCLAVE IVRE, 1881.

2° *DES PUBLICATIONS DIVERSES :*

SATIRE, BEAUX-ARTS, ET LITTÉRATURE MÊLÉS. — TABLEAUX, ESQUISSES, DESSINS. — ICONOGRAPHIE, 1859-94.


LA LUNE



*Pour ÉMILE COHL.*

Hommage affectueux à celui qui, jeune homme encore, pratiqua avec tant de force et de beauté, l'amitié, le dévouement et la fidélité.

CH. F.

*Le dessin de Gill est un document qui sera regardé, dans l'avenir, par les catalogueurs, par les curieux de notre époque, par les historiens de notre vie intellectuelle, — et par ceux qui sont sensibles à la belle allure d'un coup de crayon, à la recherche de l'expression.*

GUSTAVE GEFFROY.






# LA LUNE




La *Lune* fut fondée en 1865, par François Polo. Ses principaux collaborateurs furent Paul Mahalin, sous le pseudonyme d'Émile Blondet, Ernest d'Hervilly (le cousin Jacques), Félix Savard, Léon Bienvenu, E. Vermesch, H. Lecomte, pour le texte ; et ses dessinateurs : Carlo Gripp, Gédéon, Cham, Grévin, A. Humbert, Morland, Félix Y. (Régamey), Crafty, Pépin, Lix, Léonce Petit, Montbard, Demare, Darjou, Edw. Aucourt, Randon, Lorentz, etc., etc. Mais le principal illustrateur fut, sans contredit, André Gill, dont les caricatures firent monter le tirage de certains numéros jusqu'à quarante mille exemplaires par semaine; celui du zouave Jacob atteignit deux cent mille.

*La Lune*, qui devait paraître toutes les nouvelles lunes, data sa *première lune*

d'octobre et poursuivit ainsi sa publication de mois en mois, jusqu'au nº 7, daté 22 avril 1866, inaugurant la nouvelle série de *la Lune*, hebdomadaire qui porta désormais en sous-titre : *Semaine comique illustrée*. Le titre de *la Lune*, dessiné par Gédéon, ne varia que par sa dimension qui fut, plus tard, réduite pour donner plus d'ampleur à l'illustration de première page.

C'est dans le nº 5 (février 1866), et à la cinquième page, que Gill débuta à *la Lune*. Il est incontestable que c'est à la force du poignet, si l'on peut dire, qu'il s'y fit une place prépondérante, mais il est juste de dire aussi qu'il y fut un peu poussé par son ami Vermesch qui, — sans avoir l'air d'y toucher, — le recommandait à l'attention de son directeur dans une apologie où perce la bonne camaraderie.

« De l'esprit comme un singe : ses légendes valent mieux que ses dessins; c'est sans doute parce qu'il le veut, car plusieurs de ses *Binettes rimées* prouvent qu'il peut faire fort bien quand cela lui plaît. Gill est une des figures originales du Monde artiste : il doute de tout, mais on lui fait croire à peu près ce que l'on veut. Pour donner une idée de sa naïveté, il affirme que *l'Événement* est lu par tout le monde, et qu'Albéric Second est amusant. Cela n'empêche que si j'avais un journal illustré, je l'attacherais à ma rédaction... avec des saucisses [1]. »

Au moment où ces lignes paraissaient, Gill n'avait pas encore donné *la Dernière mort de Rocambole*, suivie bientôt de *la Charge de Thérésa* (nº 27 du 15 décembre 1866), laquelle devait lancer définitivement le journal dont le tirage atteignit alors vingt-quatre mille exemplaires. Le succès de *la Lune* ne fit que croître avec les portraits-charges de Gill; la collection en est restée célèbre. Il existe des tirages à part de certains sujets qui sont devenus très rares. A notre connaissance, ils forment trois séries : la première, publiée par Madre, porte le titre de *Célébrités du jour;* la deuxième, *Portraits-charges*, Dussacq, éditeur; et enfin la troisième, intitulée *Album de la Lune*, sans aucune autre indication ni numérotage. Cette dernière, la meilleure, est sur papier fort et soigneusement coloriée.

C'est dans *le Hanneton* du 1er octobre 1865 que se trouvent les origines de *la Lune*, laquelle fut pompeusement annoncée par ce flamboyant *pallas :*

*AS-TU VU LA LUNE?*

... Un beau matin la France se réveillait avec un soleil de plus... LE SOLEIL, journal de Polydore Millaud.

... En présence d'un pareil événement, *le Hanneton* ne pouvait rester indifférent. A son de trompe, il convoqua ses actionnaires, tous millionnaires, ses abonnés, qui le sont moins, et ses rédacteurs qui ne le sont pas du tout.

« Enfants, leur dit-il, la patrie est en danger. Millaud s'avance à la tête d'un soleil formidable. Il veut griller la petite presse. Déjà nos confrères effarés fondent sous ses rayons. Nouveau Josué, c'est au *Hanneton* de l'arrêter dans sa course : à lui *le Soleil*, à nous *la Lune*, à lui le jour, à nous la nuit.

Et mille voix émues crièrent en chœur : Faisons *la Lune!* »

1. *Hanneton*, nº 196, du 19 août 1866. « Les Hommes du Jour », XXII. André Gill.

*
* *

Voilà pourquoi nous avons l'honneur d'annoncer aujourd'hui à nos nombreux lecteurs la prochaine apparition de : LA LUNE, journal nocturne à l'usage des noctambules, paraissant à minuit.

*La Lune* sera imprimée sur beau papier noir. *La Lune* sera rédigée par les *Étoiles* de la Presse parisienne.

Sommaire du premier numéro : *Chronique de nuit,* par Th. Pelloquet; *Nouvelles au crochet,* par le vicomte de***, chiffonnier amateur; *les Théâtres,* par Mlle L***, rat de l'Opéra; *Causeries scientifiques,* par MM. Richer et Cie; *Visite aux cercles* (le dessous des cartes), par M. I. Grec; *Courrier des modes,* par le marquis de Cochinat; *Guide de l'étranger à travers les restaurants et les cabinets,* par un malin; Feuilleton : *Le bit. du boul. des It. ou la Pavanthavéreve de Java* [1], par Mlle Léonide Leblanc.

*La Lune* se vendra dix centimes le numéro. Bureaux : rue du Croissant, quartier Montmartre.

*
* *

Éclipse de Soleil! Vive la Lune!

*
* *

Le besoin d'un journal de nuit se faisait vivement sentir.

*La Lune* vient répondre à ce besoin.

Aussi comptons-nous sur un grand succès, un succès d'enthousiasme.

Certes, quelques critiques moroses, chiens aboyant à la lune, essayeront de la prendre avec les dents; les boursiers en sautant voudront y faire des trous; les maris malheureux la trouveront un peu rousse, et les voleurs maudiront sa clarté.

Mais que nous importe!

N'aurons-nous pas pour nous :

Les poètes, amants de la blonde Phébé; les nouveaux mariés nageant en pleine lune de miel; les débiteurs en danger de Clichy; les coureurs d'aventures amoureuses; les donneurs de sérénades; les spirites ennemis du grand jour; les propriétaires de la rue de la Lune; les maniaques et les lunatiques; les braves habitants de Landerneau; enfin, papillons et belles de nuit, tous ceux qui préfèrent aux rayons du soleil la clarté de la lune et des bougies? Sans compter le bourgeois attardé qui nous consacrera son modeste décime pour avoir le plaisir, en rentrant dans ses lares, de dire à sa chaste épouse à moitié endormie :

— Bobonne, veux-tu voir la lune?

Sans compter aussi les gogos et les imbéciles, véritables moutons de Panurge, suivant aveuglément la foule et se laissant toujours prendre aux coups de grosse caisse bien appliqués et aux boniments bien dits.

1. Traduction : *Le bitume du boulevard des Italiens ou la Panthère de Java.*

*
* *

N'est-ce pas là une assez jolie clientèle pour commencer?

Allons, bientôt notre tirage, quelque grand qu'il soit, ne pourra suffire à toutes les demandes, et les *vieilles lunes* deviendront aussi rares que les *neiges d'antan.*

*
* *

En même temps que paraissait *la Lune,* on lisait dans *le Hanneton* la réclame suivante :

*As-tu vu la lune, mon gars?*
*Si tu ne l'as pas vue... la voilà !*

La Lune, journal non politique, le plus beau, le plus splendide, le plus amusant.

La Lune, journal le mieux imprimé sur magnifique papier de luxe glacé — à la vanille, et satiné.

La Lune, journal illustré par Cham, Grévin, Carlo Gripp, Gédéon, Houssot, Lix et autres Delannoy du même calibre.

La Lune, journal rédigé par les étoiles de la petite Presse, élégant, bien informé, doux, rageur, ami et ennemi de tous.

Paraît à chaque nouvelle lune à partir du 14 courant, et est donné pour rien jusqu'au 1er janvier 1866 à toute personne qui s'abonne pour six mois au *Hanneton.*

*
* *

*Première Lune. — Octobre 1865.* Le titre que surmonte le disque blanc de la lune est placé entre deux épigraphes, l'un d'origine populaire, l'autre littéraire.

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume,
Pour écrire un mot.
*(Air connu.)*

C'était dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni
La Lune
Comme un point sur un i.
A. de Musset.

Administration : 13, rue du Croissant. — Prix du numéro : vingt centimes. — Abonnements : Paris, 3 francs; départements, 4 francs. — Le gérant : Jacques Cousin.

Les articles intitulés : *Les Lunatiques; Clair de lune; Rayons argentés; Ballade à la lune; Pensées nocturnes; Faits lunaires,* etc., etc., sont illustrés de treize dessins de Cham, non signés, gravés sur bois.

Le numéro se complète d'une colonne de réclame pour *le Hanneton* — passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné, — dont les abonnés d'un an devaient recevoir *la Lune* gratuitement, pendant six mois.

Ce numéro est de quatre pages. Il fut vite épuisé. C'est le plus rare : il a été coté cinquante francs, seul, quand la collection complète valait déjà cent francs.

Le 5 novembre, *le Hanneton* publiait un avis : « Pour répondre aux demandes qui arrivent de tous côtés, on a dû faire six tirages du premier numéro de *la Lune*. En présence d'un pareil succès, l'Administration s'occupe activement de préparer le second numéro qui paraîtra du 10 au 12 novembre. Dessins nouveaux, articles intéressants, tirage suffisant, rien ne sera épargné pour satisfaire dignement à l'attente du public. »

*Deuxième Lune. — Novembre 1865,* huit pages. **Les Étoiles populaires,** par Carlo Gripp. Grand dessin de première page représentant la lune donnant la main à Thérésa et à Suzanne Lagier; en second plan un tambour, allusion à une chanson de l'époque : « *Ce qui me fait le mieux comprendre l'amour, c'est un tambour...* » Quelques croquis de Carl. Gripp et Gédéon illustrent le texte de ce numéro.

Nouvel avis du *Hanneton,* le 17 décembre :

« Le troisième numéro de *la Lune* paraîtra le 20 décembre. Il sera splendide.

Le succès des deux premiers numéros a dépassé toutes nos espérances.

Malgré un tirage de quinze mille, la première *Lune* est complètement épuisée, et il nous est impossible d'en fournir aux libraires et correspondants de Paris et des départements, qui nous en demandent tous les jours.

Loin de vouloir céder les quelques exemplaires qui nous restent pour nos collections particulières, nous prévenons le public que nous paierons *trente centimes* tous les numéros de la première *Lune* qu'on voudra bien nous apporter, 37, rue de Trévise. Dans quelques mois, ces numéros vaudront leur pesant d'or pour les collectionneurs.

Qu'on se le dise! »

*Troisième Lune. — Décembre 1865,* huit pages. **Le Dernier quartier,** revue de l'année 1865, dessinée par Lix, en première page.

A la quatrième, *les Quatre saisons,* croquis de Grévin.

Parodiant *le Soleil* de Millaud qui portait cette devise prétentieuse : « Être utile », *la Lune* prend à son tour celle-ci : « M'être utile. »

*Quatrième Lune. — Janvier 1866,* huit pages. **Un Bal dans la lune**, dessin de Morland, orchestre dirigé par Pipe-en-Bois qui siffle avec une clef. Allusion à la première représentation d'*Henriette Maréchal,* de E. et J. de Goncourt.

En quatrième et cinquième pages, neuf dessins de Morland sur les pièces de l'époque : *Les Deux sœurs, Madame Benoîton, Henriette Maréchal.*

*Cinquième Lune. — Février 1866,* huit pages. **Ce qu'on voit dans la lune,** dessin de Gédéon. Chacun courtise la pièce de vingt francs.

A la cinquième page, « l'Amateur de violon » (étude musicale), par André Gill, suite de six dessins dans la note de ceux qu'il livrait, en 1859, au *Journal amusant.* Un an après ce modeste début à *la Lune,* le jeune artiste, presque inconnu hier, comptait autant d'admirateurs que de lecteurs.

*Sixième Lune. — Mars-Avril 1866,* huit pages. La mention *paraissant toutes les nouvelles lunes* a disparu du titre.

**Les Travailleurs de la mer,** par Gill, parodie du roman de Victor Hugo, suite de dix-huit dessins.

A l'apparition de cet ouvrage, l'auteur répondit aux marins de la Manche, qui lui avaient écrit pour le féliciter, ceci :

« Je vais vous dire qui je suis; je suis un de vous, un matelot, je suis un combattant du gouffre. J'ai sur moi un déchaînement d'aquilons. Je ruisselle et je grelotte, mais je souris et, quelquefois, comme vous, je chante un chant amer. »

En sixième page, le portrait-charge de Timothée Trimm, par André Gill. Ce dessin était déjà paru dans *le Hanneton*, n° 170 du 18 février 1866.

N° 7. — *22 avril 1866. Nouvelle série. La Lune* devient hebdomadaire. (Semaine comique illustrée paraissant tous les dimanches.) Elle n'aura plus désormais que quatre pages. Prix du numéro : dix centimes. Rédaction : 5, cité Bergère.

**Frontispice,** dessin de première page, par Morland, signé Valio. La lune chassant les abus.

En quatrième page, *Revue théâtrale,* série de dessins, par Gill.

N° 8. — *29 avril.* **Les Journaux vont vite,** dessin de Gill en première page.

De Villemessant arrive bon premier dans la course, avec *le Figaro* et *l'Événement,* suivi de Millaud avec *le Soleil,* et de Timothée Trimm avec *le Petit Journal.*

N° 9. — *6 mai.* **Revue comique d'avril,** par Carlo Gripp.

N° 10. — *13 mai.* **Le Salon pour rire,** par Gill, première page en couleurs. Devenue autonome en même temps qu'hebdomadaire, *la Lune* nomme Polo chef de rédaction, et Daniel Lévy, gérant.

N° 11. — *20 mai.* **Le Salon pour rire** (suite). Première page coloriée, par Gill.

N° 12. — *27 mai.* **Le Boulevard Montmartre** (l'heure de l'absinthe), par Bénassit.

N° 13. — *3 juin.* **Fantasmagorie.**

Nous y voyons quatre fantômes reconnaissables à ce qu'on aperçoit de leurs costumes : un Prussien levant le poing sur l'Autrichien; un Italien qui cherche à intervenir et le Français qui paraît s'avancer en médiateur. Nous voyons encore que la carte d'Europe dessinée à l'envers peut signifier que... mais, dit le journal : « Il est expressément défendu, aux 300.000 lecteurs de *la Lune,* de voir dans cette marmite renversée aucune insidieuse allégorie. Qu'ils n'oublient jamais que certaines actualités nous sont interdites. »

N° 14. — *10 juin.* **Cendrillon** ou la Machine merveilleuse ou des trucs et... des jambes (!) ou... ou... etc., par Gill.

Suite de dessins sur la féerie de Cendrillon.

N° 15. — *17 juin.* **Celle que j'aime** (croquis indiscrets), par Gill.

N° 16. — *24 juin.* **Un Voyage au grand Théâtre parisien** ou la première des Volontaires de Sambre-et-Meuse, par Gill.

N° 17. — *1er juillet.* **Carte du théâtre de la guerre des journaux**, par Gill.
La lune est représentée en sentinelle avancée.

N° 18. — *8 juillet.* **Aux Pieuvres les timides,** par Carlo Gripp. Dessins et texte, mise en page sur trois colonnes.

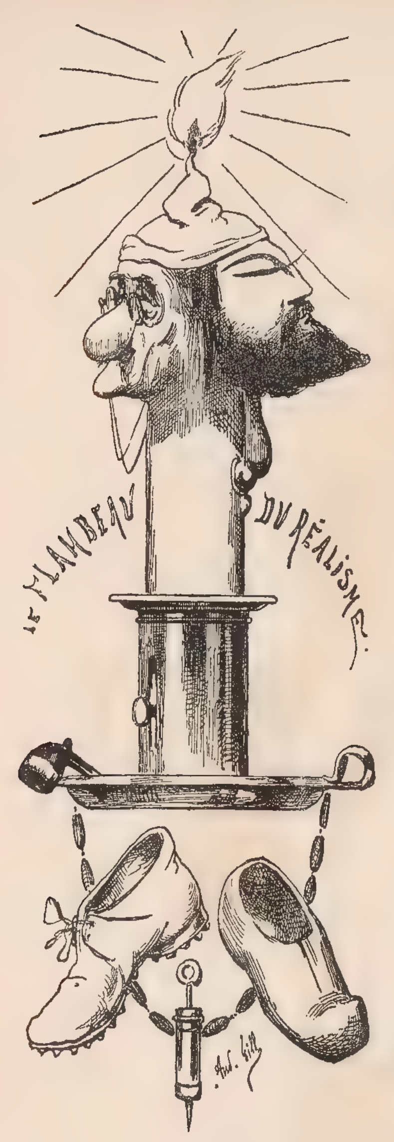
N° 19. — **Blondin!!!** le seul! le grand!! le vrai!!! par Gill.
Cette charge est, pour ainsi dire, la première du genre qui fera, de *la Lune,* le premier des journaux de caricatures de l'époque. C'est aussi la première occasion, cherchée par Gill, de montrer Badinguet en saltimbanque. La ressemblance est frappante. On n'a pas oublié le célèbre funambule aérien qui soulevait l'admiration des Parisiens en traversant la Seine sur une corde tendue à grande hauteur. Dans un costume brillant, coiffé d'un casque de cuivre qui étincelait au soleil, et que surmontaient des panaches de couleurs, il exécutait un certain nombre d'exercices surprenants d'équilibre, tels que le transport d'un homme d'un bord à l'autre, soit sur les épaules, soit dans une brouette dont la roue, bien entendu, était en gorge de poulie et ne pouvait dérailler. On a fait remarquer, avec quelque raison, que l'aide qui se prêtait moyennant salaire à ces expériences inquiétantes, faisait preuve, en somme, de plus de courage que Blondin lui-même. On connaît, à ce propos, le mot du caricaturiste Cham, à qui Blondin proposait une promenade en brouette sur la corde : « Oui, mais à une condition, dit-il; c'est moi qui pousserai la brouette. » Blondin n'eut garde d'insister.

N° 20. — *22 juillet.* **Le Fusil à aiguille**, par Gill.
Ce fusil fut connu depuis sous le nom de son inventeur : Chassepot. On se rappelle la dépêche de Mentana devenue historique par sa rédaction : « Les chassepots ont fait merveille. »

N° 21. — *29 juillet.* **Le Mois d'août** (la Vierge), par A. Humbert.

N° 22. — *5 août.* **Le Câble transatlantique,** par Gill et Félix Y. (Régamey.)
En quatrième page, première journée à Bade de la famille Benoîton, par Gill.

N° 23. — *12 août.* **Le Quinze août.** Que c'est comme un bouquet de fleurs, par Gill.
On sait que ce jour était la fête de l'Empereur, fête nationale pour le peuple.
Un bouquet de... saltimbanques (!) dans un papier tricolore, puis un sergent de ville, à côté d'un lampion fumeux, surveille les divertissements. Dans un angle de la composition, une carte de visite portant la signature de Gill.
En quatrième page, *le Flambeau du réalisme,* par André Gill. Très curieux dessin : un chandelier de campagne. Le suif, en fondant sous la lumière, forme les têtes de Champfleury et de Courbet réunies sous un seul bonnet de coton dont la mèche est la flamme ; sur le rebord du chandelier, une pipe; en dessous une guirlande de saucisses, un soulier,




un sabot et une seringue. Une poésie, intitulée « Vivent Courbet et Champfleury », signée Lux, complète la page, sinon la pensée du dessinateur.

Puisque *réalisme* il y a, voici une pensée de Champfleury extraite de la préface de son volume portant ce titre : « J'ai toujours protesté contre ce mot à cause de mon peu de goût pour les classifications. La meilleure enseigne d'un écrivain n'est-elle pas son œuvre? Tout homme qui se dit *réaliste* me paraît aussi fat que celui qui ferait graver sur ses cartes de visite, à la suite de son nom X..., homme d'esprit. »

N° 24. — *19 août.* **Une Femme à la mer**, par Gédéon.

En troisième page. Le grand Concours du Prix de Rome pour cette année, par Gill.

N° 25. — *26 août.* **La Dernière mort de Rocambole,** par Gill.

A partir de ce numéro, la première page de *la Lune* sera illustrée par André Gill, et coloriée. Ce dessin, représentant Ponson du Terrail tenant son héros, peint en vert et brandissant une plume sanglante, sert de frontispice au roman que commence le journal. Texte et dessins sont de Gill qui présente ainsi son œuvre : *La Dernière mort de Rocambole,* par Ponson du Terrail et Gill.

Mon Dieu oui, nous allons aussi avoir notre roman-feuilleton, — du Ponson du Terrail traduit en dessins par André Gill.

*La Petite Presse,* qui prend la suite des affaires de *la Presse illustrée, la Petite Presse* entre carrément dans le monde de la publicité, bras dessus bras dessous, avec l'immortel Rocambole.

Total pour le présent : 150.000 lecteurs.

Total pour l'avenir : 300.000 lecteurs.

*La Lune* veut profiter de cette vague exceptionnelle de la feuille si habilement dirigée par M. Pointel avec son excellent lieutenant Balathier de Bragelone et son caporal d'ordinaire Émile Hémery.

Nous suivrons donc pas à pas Rocambole, parodiant du crayon ses faits et gestes, semant le rire après l'émotion et l'effroi.

Tous les lecteurs du roman de *la Petite Presse,* après avoir dévoré la prose de M. Ponson du Terrail, voudront voir comment Gill-Scarron se tirera de cette nouvelle *Iliade travestie,* et comment, avec du sombre, on peut faire du gai.

Le siècle est à la parodie.

Parodions, parodions. C'est si bon de rire un brin.

N° 26. — *2 septembre.* **Les Thugs** (Étrangleurs).

Horrible détail!! 3.266 abonnés étranglés!! Terrible. Effroyable!!!! inouï!!!!!

Chantée tous les soirs
à l'ALCAZAR D'ÉTÉ.

LA NOUVELLE CHANSON DE

# THÉRÉSA

Paroles de h. BEDEAU.
Musique de A. de VILLEBICHOT.



## LA NOURRICE SUR LIEUX

I

J'sons v'nue exprès de Bourg en Bresse,
Où qu' j'ons sevré l' fruit d' mon amour.
Pour nourrir le fils d'une comtesse
J' donnons six pintes de lait par jour.
On a mille francs, c'est une bonne place ;
Mais comme nourrice on doit noter
Que chez madame il faut que j' fasse,
Quinze mois d' veuvage sans m'arrêter.

C'est dur, mais nom de d'là,
Faut pas d' bêtises dans c' métier-là.

II

J'ons fièr'ment du cœur à la b'sogne,
On sait c' que c'est que d' travailler ;
Mon nourrisson vous a un' trogne
Qui prouve qu'on connait son métier.
C' qui fait qu' je l' soigne bien davantage,
Personne d' vous n' s'en étonnera,
C'est qu' quand commenc'ra son sevrage,
Alors seulement l' mien finira.

C'est dur, mais nom de d'là !
Faut pas d' bêtises dans c' métier-là.

III

L'autre jour j'ons vu monsieur l' comte,
Qu' madame embrassait on n' peut mieux,
Et tout d' suite je m' suis rendu compte
Pourquoi j'étions en nourrice sur lieux.
Avec son p'tit mari, madame
D'vant moi n' devrait pas être si bien,
Ell' d'vrait ménager un' pauvr' femme
Qui pendant quinze mois n'a pas l' s'ien.

C'est dur, mais nom de d'là !
Faut pas d' bêtises dans c' métier-là.

IV

Mais v'la t'y pas que d' Bourg en Bresse
L'autr' jour mon homme vient d'accourir ;
Il avait pris la grande vitesse,
Tant il était pressé d' venir.
J' vous l'on t'y reçu comme un caniche :
Monsieur, qu' j'y dis, vous n'êtes qu'un s'rin ;
Avec son d'voir faut pas qu'on triche,
Vous r'partirez dès d'main matin.

C'est dur, mais nom de d'la,
Faut pas d' bêtises dans c' métier-la.

And. Gill

A propos du nouveau roman publié par *le Petit Journal*.

Ce numéro eut trois éditions et fut tiré à dix-huit mille exemplaires.

En quatrième page, suite de *la Dernière mort de Rocambole* qui se poursuivra en feuilleton jusqu'au n° 48.

N° 27. — *9 septembre*. **La Nouvelle chanson de Thérésa.**

Portrait-charge de Thérésa chantant *la Nourrice sur lieux*, alors en vogue à l'Alcazar d'Été, paroles de H. Bedeau, musique de A. de Villebichot.

Ce numéro, qui eut cinq éditions et se tira à vingt-quatre mille exemplaires, décida de la fortune du journal et traça définitivement la voie du succès à André Gill.

« Au lieu de s'en tenir aux vieux procédés : les grosses têtes sur les petits corps, l'enlaidissement systématique du sujet, le physique altéré et contrefait, Gill s'applique, au contraire, à rendre au moyen du dessin le plus pur, le plus large, la physionomie, l'expression et l'âme de ses modèles. Il crée la grande caricature, plus synthétique que grotesque ou comique; ses légendes sont des mots profonds et spirituels qui restent. Sous ce rapport il rappelle parfois Gavarni, qu'il dépasse toujours comme vigueur et dessin. »
Émile Cohl, *André Gill et son œuvre*. (*La Nouvelle Lune*, 15 janvier 1884.)

« Nous ne croyons pas que chanteuse de café-concert ait fait autant parler d'elle, remarquait déjà *la Petite Revue* de janvier 1864. Le public raffole du brio sauvage avec lequel cette brune marquée débite ses chansonnettes. Aussi le directeur de l'Alcazar lui a-t-il garanti pour deux ans le traitement d'un premier sujet de l'Académie impériale de musique. Mme Thérésa émarge cent francs par soirée, ce qui fait une moyenne de trente-six mille francs par an, si la grippe ne s'en mêle point. »

Ajoutons que la grippe ne s'en mêla point, puisque nous l'y retrouvons en 1866, et que nous la reverrons bientôt aux Folies-Dramatiques.

Mais nous ne saurions la quitter déjà sans retracer ici son portrait si finement gravé par le maître Théodore de Banville, dans ses *Camées parisiens*.

« Cette célèbre cantatrice n'est pas laide; on ne saurait l'être avec ce regard intelligent, avec ce sourire affable et avec la conscience de posséder un talent de virtuose qui, à cinq pour cent, représente un capital de trois millions.

Mais enfin, ce n'est pas non plus sous cet aspect un peu mâle et abrupt de figure comme taillée au couteau qu'on se représente Psyché, enfant de Salmacis!

Il ne faut pas non plus demander à Thérésa les bras de Mlle George; ce serait une indiscrétion, mais tels qu'ils sont, un peu fins et nerveux sous la poudre de riz, les siens lui suffisent pour enlever, chaque soir, le tas d'âmes d'une foule énorme. »

N° 28. — *16 septembre*. **La Bourse du jour.**

La hausse montre la vie en rose, la baisse la vie en noir.

N° 29. — *23 septembre*. **Timothée Trimm.**

Le célèbre journaliste est représenté occupant toute la façade du *Petit Journal*, et tenant à bras tendu le poids énorme de trois cent soixante-cinq chroniques par an. Les sous pleuvent de tous côtés à ses pieds.

Le décret du 17 février 1852, article 22, voulait qu'aucun portrait-charge ne fût publié sans l'autorisation du caricaturé; or, *la Lune,* forte de cette obligation de la loi, en profita pour publier les autographes souvent spirituels et toujours curieux de nos illustres contemporains qui, de ce fait, devenaient bénévolement ses collaborateurs. Qu'on en juge par ces lignes publiées sous le dessin :

*Mon cher Monsieur Polo,*

*Vous me demandez un autographe. Laubardemont demandait cinq lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre! Voilà pourquoi je ne vous en donne que quatre.*

Léo Lespès (*Timothée Trimm*).

Après le portrait crayonné, en voici un *plumé* par *la Petite Revue* de Lorédan Larchey :

« Sourcils épais, œil vif et gai. Nez court, soupçon de mouche soutenu par deux forts mentons, chevelure assez abondante pour faire vendre une pommade. Cravate blanche, gilet de velours sur lequel tranchent et s'entre-croisent quelques chaînes de montre et des cordons divers. Une cigarette à la main. Gros comme s'il n'était pas condamné à *trimer* chaque jour dans *le Petit Journal.* »

Passons maintenant à cet autre portrait moral quelque peu acidulé, tracé par Ginisty et Quatrelles dans leur *Chronique parisienne des six derniers mois d'Empire.*

« Ténor de la presse populaire, intarissable bavard, ayant des opinions pleines d'aplomb, surtout quand il ignore entièrement la question dont il parle. Bien que des années aient passé, on rit encore de son indignation contre *Orphée aux enfers.*

— Je rentre chez moi, dit-il, je vais relire, dans le texte, mon vieil Homère!

Ce qui lui eût été difficile, avec son instruction assez sommaire. »

N° 30. — *30 septembre.* **L'Été de 1866.**

Cette saison ayant été excessivement pluvieuse, est représentée par une grenouille dansant le cancan, entourée de croquis de circonstance.

N° 31. — *7 octobre.* **Les Ogres du journalisme.**

Allusion aux duels fréquents des journalistes de l'époque.

N° 32. — *14 octobre.* **Victorien Sardou.**

Entouré de nuages d'encens, il est assis sur des tonneaux remplis d'or que lui rapportèrent ses succès au Gymnase avec *Nos bons villageois.*

Dessous, l'autographe suivant :

*J'autorise* la Lune *à publier ma charge; une charge étant, et par comparaison, le meilleur moyen de faire passer l'original pour très beau.* V. Sardou.

« On a reproché au théâtre de Sardou de manquer d'élévation, de ne pas fouiller profondément la passion, d'effleurer les sujets, de chercher l'attrait plus que la haute moralité, les caricatures à la façon de Gavarni et de Daumier plutôt que des types. Ces critiques

sont justes et vraies. La poétique de Sardou manque essentiellement de majesté, de noblesse, disons le mot, de génie. Le grand souffle ne s'y trouve pas; c'est Sganarelle, Lisette et Georges Dandin, mais pas encore Célimène, Tartufe et Alceste; c'est du talent, de l'habileté, voilà tout, et c'est bien quelque chose... d'amuser les Parisiens et de distraire les Parisiennes!

Ce nouveau triomphateur ne relèvera donc pas l'art dramatique du profond abaissement où il est tombé, car il sacrifie volontiers aux dieux, à la décadence du temps et au public, qu'il distrait par des charges plaisantes et par des ridicules en action, par de spirituelles comédies, mais qu'il n'élève pas, qu'il ne fortifie pas par de grandes conceptions et de fortes actions. Sa comédie paraît mièvre; c'est du Scribe, avec plus d'esprit, de passion, de netteté et de style.




VICTORIEN SARDOU

Sa poétique est certes plus originale que celle des faiseurs ordinaires qui frondent d'un patois en colère les amours des cocottes et des gandins. Ils appellent cela des comédies de mœurs. Mais quelles mœurs ont-ils donc, ces auteurs dramatiques, pour exalter ou fouetter toute une soirée, devant un public scandalisé et ahuri, des courtisanes sans pain et sans esprit? » B. Gatineau, *Les Grands hommes de théâtre. 1866.*

N° 33. — *21 octobre.* **Suzanne Lagier** (La Nouvelle chanson de).

*La Nouvelle sultane,* paroles de H. Bedeau, musique d'Hervé, chantée tous les soirs à l'Eldorado, chanson orientale et morale dont on peut se souvenir encore du refrain :

Un' fille honnêt' qu'a d'l'instruction
Peut toujours fair' sa position.

Sur certains exemplaires, le prix remplace la date qui manque. Particularité signalée par le bibliopole Vanier, auquel d'ailleurs nous ferons d'autres emprunts du même genre. Léon Vanier, auteur-éditeur des *Petites curiosités bibliographiques : La Lune,* fut un des premiers et des plus éclairés amateurs de Gill.

N° 34. — *28 octobre.* **Le Théâtre moderne.**

Fantaisie à propos du luxe des décors et de la mise en scène où la lumière électrique commençait à faire son apparition. Le centre de tous les regards est Delval qui dans *la Biche au bois* exhibait ses cuisses incomparables.

N° 35. — *4 novembre.* **Jacques Offenbach.**

Très belle charge pleine de brio où, le front couronné de roses, le maëstro chevauchant son violon, mène le galop de ses personnages d'*Orphée aux enfers, Fortunio, les Deux aveugles, la Belle Hélène, Barbe-Bleue,* etc., etc.

Dans ses *Confidences d'un journaliste,* Maxime Rude qui se rencontra avec Offenbach à Nice, trace sur lui cette rapide esquisse :

« Savez-vous où j'étais sûr de trouver, certains soirs, le maëstro cascadeur des opérettes-bouffes? Dans un salon du Casino où l'on faisait de la musique de chambre et où l'on jouait du Haydn régulièrement. La canne entre *ses longues jambes, qui semblent faites pour chevaucher sur un violoncelle,* il écoutait avec une religieuse gravité. Et pourtant, comme on sentait qu'il connaissait tout cela par cœur, le malin Offenbach, qui est nourri, — ne vous y trompez pas, — de la musique des vieux maîtres et des plus sérieux, et en a fait plus d'une fois son profit! Seulement, ce prestidigitateur en son genre arriverait à faire danser un cancan aussi échevelé que celui d'*Orphée aux enfers,* en remaniant *la Marche funèbre* de Chopin. »




OFFENBACH

N° 36. — *11 novembre.* **Émile de Girardin.**

Comme deux colonnes, deux immenses points d'admiration encadrent la spirituelle charge du directeur de *la Liberté,* lequel est représenté en chef-cuisinier faisant sauter dans la casserole ses fameuses idées. Un aide, le secrétaire de la rédaction, embroche une volaille qui est sûrement un canard; puis c'est un menu des plus choisis du baron Brisse; enfin le sol jonché de débris d'assiettes témoigne de la vivacité d'esprit de celui qui passait pour avoir une idée par jour.

Dessous, nous lisons cette déclaration autographe :

— *Si je refusais* à la Lune *l'autorisation que la loi l'oblige de demander, je contredirais tout mon passé, car ce serait admettre la censure et reconnaître ce que je ne reconnais pas : l'inégalité entre la plume et le crayon.* E. de Girardin.

A titre de curiosité nous détacherons des *Questions de mon temps,* les lignes suivantes, véritables litanies d'Émile × de Girardin = Liberté.

« J'ai conclu de la liberté concédée à la liberté revendiquée;

## ALEXANDRE DUMAS, par GILL




*J'autorise le Journal la Lune à publier ma Charge,
Les Caricatures étant les seuls portraits ressemblans qu'on
ait fait de moi, jusqu'aujourd'hui*

*Alex. Dumas*

De la liberté usurpée à la liberté restituée;
De la liberté de fait à la liberté de droit;
De la liberté factice à la liberté naturelle;
De la liberté relative à la liberté absolue;
De la liberté *mal définie* à la liberté indéfinie;
De la liberté transitoire à la liberté définitive;
De la liberté *exceptionnelle* à la liberté *rationnelle;*
De la liberté intermittente à la liberté permanente;
De la liberté *équivoque* à la liberté réciproque;

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Enfin de la *liberté du pouvoir* au *pouvoir de la liberté.* »

N° 37. — *18 novembre.* **La Rédaction du Figaro.**

C'est Albert Wolff, Alphonse Duchesne, Louis Ulbach, Jouvin, Georges Maillard, Adrien Marx, Francis Magnard, Claretie, A. Daudet, Prével, dont les portraits entourent celui du patron en pied. Nous avons nommé H. de Villemessant surnommé le *Warwick* de la presse ou faiseur de journaux.

En effet, le dessin publié ce jour est fait à l'occasion du *Figaro* quotidien qui remplace *l'Événement.*

Déjà de Villemessant avait créé *la Sylphide, le Lampion, la Bouche de fer, la Chronique de Paris, le Figaro hebdomadaire, le Figaro-Programme, la Gazette de Paris, le Figaro bi-hebdomadaire, la Gazette rose, le Grand Journal, le Paris-Magazine, l'Autographe, la Gazette des abonnés, l'Événement,* et après *le Figaro quotidien* il créera encore *le Petit Figaro, la Lanterne, le Diable à quatre, l'Estafette,* etc.

Mais ce qui serait plus difficile, sinon impossible de dresser, c'est la liste de ses collaborateurs de A à Z en passant par X. de Montépin torchant les articles du *Lampion,* et Rochefort écrivant *la Lanterne.*

« Ce diable d'homme, journaliste jusque dans la moelle, pensait à tout, prévoyait tout, suffisait à tout. Travaillant dur comme fer quand il le fallait, pensant jour et nuit à son journal, trouvant le moyen de se montrer à la cérémonie du moment, à la première du soir, cueillant ici un renseignement, là un conseil, ailleurs un bon mot, plus loin un rédacteur, allant, venant, se démenant comme un beau diable dans ces milieux parisiens où vingt autres que lui auraient été engloutis, il avait la foi absolue qui sauve et qui lui permit de sauver son entreprise.

Ses yeux étaient calmes mais vous fouillaient jusqu'à l'âme. Sous des cheveux coupés assez courts et permettant juste au peigne de dessiner la raie, le front était bas et obstiné, le nez busqué se dilatait aux ailes; la lèvre inférieure détachée et tombante, le large menton qui se dédoublait, accusaient en même temps que des aspirations matérielles, une grande puissance de volonté. » Maxime Rude, *Confidences d'un journaliste.*

En quatrième page, Programme des spectacles par Gill.

N° 38. — *25 novembre* (deuxième année). **Adelina et Carlotta Patti.**

Portraicturées en hirondelles, avec cette légende :

Loin de notre Paris, pourquoi, Mesdemoiselles,
Émigrer si souvent? Oh! les vilaines ailes!

Il y aurait beaucoup à dire sur la première diva du dernier Empire; le moins que nous puissions citer ici est cette critique frappée au bon coin par Eugène Vermesch.

« Sans doute, c'est un admirable petit oiseau, merveilleusement organisé; sans doute c'est l'idéal de la souplesse puissante; certainement il est difficile de trouver un instrument plus rompu à tous les tours de force de la science; mais, en dépit de ces vocalises éblouissantes, de ces trilles chanteurs, de ces filés prestigieux et

*Légers comme ces éphémères*
*Qui caressent le soir les grands lacs transparents,*

en dépit de toutes ces merveilleuses richesses de science et de puissance, Mlle Patti n'emportera jamais complètement les suffrages, et les éloges qu'on fera de son talent contiendront toujours des restrictions; il n'est pas besoin de chercher d'autre raison que celle-ci : elle manque de sens artistique. »

De cette vérité, cette anecdote fera foi :

A son arrivée à Paris, la Patti alla rendre visite à Rossini et, voulant faire le maëstro juge des progrès qu'elle avait accomplis depuis la précédente saison, elle se mit au piano et roucoula de sa voix la plus fraîche un des morceaux de son opéra : *Le Siège de Corinthe.*

Lorsqu'elle eut fini de « rossignoler », Rossini s'approcha d'Adelina tout émue, et lui dit, avec son fin et doux sourire :

— Vous avez chanté à ravir, ma chère enfant; de qui donc est ce morceau?

N° 39. — *2 décembre.* **Alexandre Dumas.**

Le père des *Trois mousquetaires,* lesquels étaient quatre, d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis, — ce dont on ne saurait s'étonner connaissant sa prodigalité, — est représenté en mousquetaire, naturellement, tenant à la pointe de sa plume prodigieuse *Le Remousquetaire* qu'il vient de faire paraître.

Il tient sous son bras Auguste Maquet, l'un de ses collaborateurs.

Sous la caricature on lit un bel autographe adorné de deux fautes d'orthographe.

— *J'autorise le journal* la Lune *à publier ma charge, les caricatures étant les seuls portraits* RESSEMBLANS *qu'on ait* FAIT *de moi jusqu'aujourd'hui.* ALEXANDRE DUMAS.

A remarquer aussi dans l'illustration de son feuilleton, *la Dernière mort de Rocambole,* deux petits dessins, colonnes deux et cinq : c'est Gill vu de profil et de dos; ce dernier n'est pas une caricature, et pourtant il est des plus *ressemblans.* Pourquoi pas?

N° 40. — *9 décembre.* **A propos des « Odeurs de Paris ».**

Gill s'est représenté lui-même costumé en folie; il tient d'une main la caricature de Grassot au-dessous de laquelle on lit : « Oh! la Sôciété!... la Sôciété!... », de l'autre celle de Veuillot, un goupillon à la main, et cette réclame gratuite : *les Odeurs de Paris.* Un vol. in-8°, 4 francs.

Et comme légende : Deux profils sévères (série des jolis petits moralistes).

N° 41. — *16 décembre.* **Paul Féval.**

Un paysage nocturne, où se dressent des châteaux féodaux, des potences où se balancent des pendus, est peuplé de fantômes et de chauves-souris. C'est dans ce milieu lugubre que

nous voyons l'auteur des *Chevaliers du firmament*, poignard d'une main, poison de l'autre et les pieds dans une mare de sang.

Autographe : *J'autorise le journal* la Lune *à publier ma charge* PARCE QUE... *mais chut!... j'aurais l'air de critiquer les* PARCE QUE *si ingénieux allégués à cette même place par mes chers maîtres et confrères.* PAUL FÉVAL.

Cette page macabre est heureusement modernisée par le visage d'un *intime,* intime avant la querelle des deux écrivains dans *le Figaro,* à propos du drame que Victorien Sardou tira du *Bossu* de Féval et que celui-ci et Anicet Bourgeois signèrent seuls.

Et voici les deux spirituels auteurs peints par eux-mêmes.

— Sardou, d'après Paul Féval :

« A l'heure où j'écris ceci, je vois encore cette mièvre figure, où il y avait de la souffrance, du découragement et de la volonté; ces yeux inquiets, qui sont en réalité excellents et qui me semblaient myopes; ces traits admirablement taillés, un peu trop coupants, aigus jusqu'à être pointus, et qui me firent jeter un coup d'œil derrière le dos, où néanmoins il n'y avait point de bosse; ce front heureusement développé, intelligent au possible, couronné par la plus magnifique chevelure que j'aie jamais vue. Il y avait là-dedans de l'enfant et de la femme très âgée. C'était joli et ruiné. Je dis ma première impression avec franchise : elle fut tout entière à la curiosité du romancier. Je sentis que j'avais en face de moi quelqu'un. Je me souviens du sourire pâle qui éclaira les traits du petit homme maigre, quand il risqua une allusion pleine de dignité et très sobre à sa chute récente. (A l'Odéon.) Ce sourire était beau, quoiqu'il montrât des dents funestes... »

— Féval, d'après Victorien Sardou :

« Il paraît qu'à première vue je lui produisis l'effet d'une vieille femme... Moi, je ne lui trouvai rien que d'un vieil homme. — Il jugea mes traits trop coupants... J'estimai les siens trop arrondis. — Il admira ma chevelure... Je m'extasiai devant sa calvitie... — Et si mes dents lui révélèrent tout d'abord que j'étais destiné à dévorer mes semblables, à commencer par lui, son premier sourire m'apprit que j'avais affaire à l'un de ces Bretons qui, suivant la spirituelle expression de Léon Gozlan, franchissent quelquefois la frontière pour se promener en pleine Normandie... »

N° 42. — *23 décembre.* **Maître Lachaud.**

Il répand des flots de larmes, dont s'accompagne sa plaidoirie, sur le sort de deux misérables accusés qu'il tient dans ses mains; derrière lui le banc des veuves et des orphelins, et quels orphelins? un carabinier! un sapeur!!

Autographe : *Je vous autorise, Monsieur, puisque vous le désirez, à faire de mon physique tout ce qu'il vous plaira.* LACHAUD.

Pendant que nous sommes sur le chapitre de la Justice, notons que la *barre* est d'institution récente à la Cour d'assises. On raconte qu'on l'a établie pour empêcher certains avocats, un peu trop fougueux, d'imiter Lachaud qui, emporté par le mouvement de son éloquence, ne pouvait tenir en place et se portait, parfois, jusqu'au banc des jurés.

En quatrième page, *les Étrennes de Fanfan Benoîton,* par Gill, page de réclames en images à l'instar d'Épinal.

Tirage de ce numéro : trente-trois mille exemplaires.

N° 43. — *30 décembre.* **La Rédaction de la Lune.**

A ses féaux lecteurs, à ses chers abonnés,
*La Lune* la souhaite bonne,
Et pour étrennes elle donne
Ses collaborateurs par And. Gill crayonnés.

Entourant une carte de visite, elle-même entourée de fleurs, sont les rédacteurs et dessinateurs du journal : Polo, Émile Blondet, Halo, Ops, Gédéon, Carlo Gripp, Pépin, Félix Y.

Le directeur, Daniel Lévy, sous la forme d'un sac d'écus, est juché sur la caisse devant laquelle un comptable présente un bilan assez satisfaisant. Enfin, André Gill, dont on ne voit que l'opulente chevelure, apporte au bas de ce document sa magistrale signature.

N° 44. — *6 janvier 1867.* (Troisième année.) **Strauss,** chef d'orchestre des bals de l'Opéra.

Sous son portrait entouré des quatre types figurant le quadrille : Clodoche, Flageolet, la Comète et la Normande ; un air de valse noté accompagne la ligne suivante :

*Ainsi que vous le désirez, Monsieur, je vous autorise à faire ma charge... en trois temps.* Strauss.

Une particularité est à signaler dans le coloris qui peut être divisé en trois. Sur une partie on a employé le bleu et le jaune pour les costumes et la chair, sans toutefois colorier la figure de Strauss ; sur la deuxième la casaque du Clodoche, le plumet et les épaulettes du pompier sont du plus beau rouge, ainsi que le nez des danseurs ; enfin sur la troisième, qui est en petit nombre, le portrait de Strauss est colorié et retouché ainsi que toutes les chairs des sujets. Ce dernier état est des plus rares.

N° 45. — *13 janvier.* **As-tu vu la Lune?**

Revue de l'année 1866, en trois actes et un prologue, de MM. André Gill pour les dessins, Colofanelli pour les vers et Émile Blondet pour la prose.

N° 46. — *20 janvier.* **Silly-Schneider? Schneider-Silly?**

Fragment de peinture antique qui sera trouvé vers l'an de grâce 2867 sous les ruines du théâtre des Variétés. Ces deux actrices rivales jouaient alors à ce théâtre, l'une *la Belle Hélène,* l'autre *la Vénus aux carottes.*

Dans son opuscule sur *la Lune,* Léon Vanier fait deux remarques : *ce dessin que Gill avait oublié de signer, sans doute, l'a été d'une autre main;* nous croyons plutôt que l'artiste, en signant ainsi, a voulu conserver le style de sa composition. Quant à la seconde au sujet de la chandelle allumée, vue en transparence, c'est une gaillardise que Polo s'est peut-être permise — que ne dit-on pas entre hommes, — mais c'est sûrement le hasard qui fut coupable, autant que la chose puisse le paraître pour les amateurs de curiosités. Mais combien n'y ont vu que du *feu!*

M^lle^ Schneider tint trop de place au théâtre et dans les fastes du second Empire, pour que nous ne rappelions pas ses débuts.

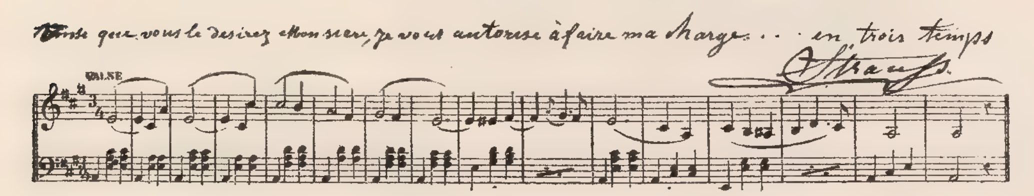
## STRAUSS, chef d'orchestre des Bals de l'Opéra, — par GILL

CLODOCHE

LA COMÈTE

LA NORMANDE

FLAGEOLET





Mlle Hortense Schneider, douée d'une voix qu'Auber allait entendre lorsque, disait-il, il voulait se gargariser délicieusement les oreilles, avait une carnation de Rubens, avec cela un sourire vainqueur et des yeux fripons, à ce point de damner un archevêque, comme on disait au XVIIIe siècle.

Mlle Schneider avait débuté au théâtre des Bouffes, où elle créa avec un vrai talent de chanteuse les *Pantins de Violette,* d'Adolphe Adam. Elle végéta malgré ce succès, et s'en alla au théâtre des Variétés où elle se trouva perdue dans le bataillon des grues. Ce fut Déjazet qui la devina et la fit engager au théâtre du Palais-Royal par M. Plunkett, qui était le directeur. Elle y obtint un très grand succès dans *le Punch de Grassot, les Mémoires de Mimi-Bamboche, le Brésilien* et *les Diables roses.* Alors le directeur des Variétés la reprit, et ce fut elle qui créa, avec un réel talent, cinq ou six opérettes. C'est en reine qu'elle rentra dans ce théâtre, où on avait eu le tort de ne voir en elle qu'une simple figurante.

Mais voici une délicate pointe-sèche finement troussée par le *Monsieur de l'orchestre.* (Arnold Mortier.) « Voyez-là au Bois, marchant le long du lac, tenue en laisse par l'un de ses petits chiens, — des amours de petits chiens!

Si le rythme de la marche est gracieux, la tête n'a rien qui arrête le regard. Mais sur la scène, quelle transfiguration! L'œil gris, petit et atone, s'illumine; on dirait que tous les feux de la rampe s'y reflètent. La bouche a des coquetteries et des avances au public qui sont autant de provocations; il y a des mots qu'elle lance comme on donnerait un baiser. La narine s'agite, s'enfle, se dilate et frémit avec des impatiences voluptueuses qui traduisent tout ce que la bouche ne peut pas dire.

Le geste a une originalité singulière. S'il s'encanaille, ce n'est jamais pour longtemps : de canaille il devient élégant. Original en effet, comme le serait un gentleman qui, en sortant des Folies, aurait la fantaisie d'aller boire un bock au grand Café Parisien avant d'entrer souper au Grand-Seize. »

**N° 47. — *27 janvier.* Mélingue.**

Près de sa rapière et d'un tas de bottes qui ont nom *Benvenuto Cellini,*




MÉLINGUE

*Salvator Rosa, Fanfan la Tulipe, Lazare le Pâtre* et *d'Artagnan,* le grand comédien recoud sa botte de Nevers, et l'entrain avec lequel le *Bossu* tire son fil est une promesse de *Lagardère*... comme Gill le constate plaisamment en ces vers :

Ce bossu qui recoud la Botte de Nevers,
C'est *d'Artagnan-Mélingue!* Il a mis dans ses bottes
Bien du foin... Et toujours, à tort comme à travers,
Les bottes qu'il porta lui valurent des bottes
De succès, sans aucun revers.

On a dit que Gill admirait beaucoup Mélingue, mais qui n'admirait pas ce talentueux artiste?

« Malgré tant d'années de succès populaire, Mélingue a gardé l'habitude de venir de très bonne heure au théâtre pour s'y recueillir sur son rôle, même quand il l'a joué deux cents fois. Il s'habille avec ce soin qui fait atteindre le suprême pittoresque à ses costumes, et, quand il a donné le dernier coup de fion à son maquillage, il dit en souriant : « Maintenant, j'ai joué la moitié de mon rôle. »

En sa qualité de peintre, et aussi de sculpteur, ses costumes sont toujours curieux; c'est lui qui les dessine, dans l'atelier de sa villa de Belleville. Sa présence sur la scène évoque les derniers temps romantiques. Voici bien longtemps déjà qu'Alexandre Dumas, lui consacrant un livre, *Une vie d'artiste,* a conté ses rudes débuts dans un roman comique traversé de jours noirs comme lorsque, sous le nom de M. Gustave, comédien de la troupe de Dumanoir, il en était réduit, pour ne pas mourir de faim, à arracher des navets dans un champ, en disant comme Charles XII, dans des circonstances héroïques :

— Ce n'est pas bon, mais c'est mangeable[1]. »

Il est des exemplaires qui portent, à la place de la date, deuxième édition.

N° 48. — *3 février*. **L'Amour en 1867.**

L'amour, en cette année de décadence, se présente sous les traits de Cora Pearl, cravache en main et foulant à ses pieds des billets de banque, des factures de fournisseurs, des cartes à jouer..., toutes choses dénotant plus le vice que l'amour. Et Gill ajoute :

C'est le portrait vivant d'Éros!
Applaudis, ô peuple en délire!
Afin qu'on ne puisse pas dire :
*Margaritas ante porcos?*

« Cora Pearl était alors fraîche comme une rose mousseuse. Le prince Gortschakoff disait d'elle qu'elle était le dernier mot de la luxure, et que, pour satisfaire ses caprices, il eût essayé de piller le soleil. Cora Pearl a introduit, en France, le maquillage contemporain. Elle recevait de Londres, sa patrie, des fioles d'essence et des poudres merveilleuses. C'est elle qui, la première, porta des cheveux jaunes et imagina d'iriser ses cils, d'illuminer ses yeux, de moirer son front et de montrer des chairs argentées, givrées, neigeuses, laiteuses, boréales et nacarat. Elle se tanna la peau et, malgré cela, eut de

1. Ginisty et Quatrelles, *Chronique parisienne des six derniers mois d'Empire.*

nombreuses imitatrices. » Après ces lignes de *Souvenirs* que lui consacre Gustave Claudin, complétons son portrait par un extrait des *Gasconnades de l'amour,* de Philibert Audebrand.

« Pour ceux qui, par impossible, ne connaîtraient pas Miss Cruch, il faut le rappeler; c'est une petite Anglaise qui est fort originale, en ce sens qu'étant brune elle paraît être blonde. C'est elle qui a mis à la mode l'art de changer la chevelure couleur aile de corbeau en cheveux d'or. Comment y est-elle parvenue? Avec le savoir d'une magicienne et une série de petits pinceaux. Le fait est que, sous le rapport de la tignasse, on la prendrait volontiers pour celle que le vieil Anacréon appelle « Cythérée la Blonde ». En ce qui concerne la figure, c'est un masque assez incorrect : le nez gros, un peu évidé en bouchon de carafe, le front trop bombé, les lèvres grosses; mais l'œil, bien ouvert, a un charme satanique, et l'ensemble du visage est animé de la flamme qui passionne les sociétés vieillies. Quant au corps, il est d'une forme parfaite.

On a été à même d'en juger un jour, en 1867, lorsque Mlle Cora Pearl, cédant au caprice de monter sur les planches d'un théâtre, joua aux Bouffes-Parisiens le rôle de l'Amour dans *l'Orphée aux enfers,* de maître Jacques Offenbach.

Ce soir-là, toute la jeunesse dorée était sous les armes, c'est-à-dire assise à l'orchestre, une lorgnette à la main. M. Henri de Pène a passé en revue ces beaux fils et imprimé leurs noms, tous plus blasonnés les uns que les autres. Quel honneur pour les débris de la vieille noblesse d'accourir ainsi, afin de tomber en pâmoison devant le corps demi-nu d'une petite comédienne de hasard, la plus britannique et la plus maquillée qu'on eût jamais vue à Paris! — *Je suis l'amour!* — chantait Miss Cruch, en mêlant au poème un petit accent anglais fort mordant. — Et deux cents jeunes gens, marquis, ducs et comtes, étaient grisés d'enthousiasme, comme s'ils eussent coupé les lauriers de Bouvines ou vidé chacun un flacon de vin Aï après la bataille de Toulouse.

Un soir, on siffla.

« Ils sifflent! dit-elle. Eh bien, zut! je m'en vais. »

Terminons en disant que Cora Pearl mourut misérablement, malgré les millions dilapidés pour elle.

Fin du feuilleton de Gill : *La dernière Mort de Rocambole.*

Le tirage de ce numéro est indiqué : trente-cinq mille cinq cents.

Il existe deux états de coloris.

N° 49. — *10 février.* **Miss Dada Menken.**

Lisez miss Adah; l'adorable Mazeppa donne le bras à son cheval noir qu'elle présentait tous les soirs au théâtre de la Gaîté dans *les Pirates de la savane.*

Voici une épigramme curieuse de Paul Verlaine sur une photographie non moins curieuse représentant Alexandre Dumas en manches de chemise, tenant sur ses genoux la belle écuyère :

L'oncle Tom avec Miss Ada
C'est un spectacle dont on rêve.
Quel photographe fou souda
L'oncle Tom avec Miss Ada?

Ada peut rester à dada,
Mais Tom chevauche-t-il sans trêve?
L'oncle Tom avec Miss Ada
C'est un spectacle dont on rêve!

Et puisque nous citons Verlaine, signalons en troisième page un entrefilet d'Émile Blondet sur l'auteur des *Poèmes saturniens*.

Nº 50. — *17 février*. **L. Havin** (du *Siècle*).

Il est représenté en tête de pipe, ce qui a toujours été le summum de la popularité. A gauche, on voit Voltaire mettre son obole dans la tirelire sur laquelle on lit : Œuvre démocratique, souscription à 10 centimes pour un monument à mon ami Léonor Havin.

On sait que *le Siècle* avait organisé une souscription en faveur de la statue de Voltaire.

A droite, dans un cartouche, l'autographe de Léonor.

*Monsieur. Pourquoi serais-je plus sensible aux malices du crayon qu'à celles de la plume? Vous me demandez l'autorisation de reproduire ma vieille figure, je vous l'accorde, j'aime trop la liberté pour ne pas m'exposer aux espiègleries du journal* la Lune. *Votre serviteur,* L. Havin.

Le tirage monte à trente-neuf mille.

Nº 51. — *24 février*. **Le vicomte Ponson du Terrail.**

Doté de plusieurs bras, tel le dieu Siva, le fécond romancier écrit simultanément *la première, deuxième et troisième Mort de Rocambole*.

Une quatrième plume court toute seule sur un second pupitre et commence *la quatrième Mort* pendant que le vicomte fume son cigare.

Une légende de quatre lignes nous annonce pour bientôt Rocambole lui-même.

En attendant, parlons un peu de ce fameux roman. « Ponson du Terrail avait commencé dans le journal *la Patrie, les Drames de Paris* qui devaient durer dix ans et qui s'appelèrent ensuite *le Club des valets de cœur, la Revanche de Baccarat, les Exploits de Rocambole* et *la Résurrection de Rocambole*. Ces aventures macaroniques passèrent de *la Patrie* au *Petit Journal,* puis à *la Petite Presse*.

« Il s'est passé, à propos de ce feuilleton, quelque chose d'assez curieux. C'est dans *le Petit Journal,* fondé par M. Millaud, que parut *la Mort de Rocambole*. M. Millaud, auquel ce roman avait valu beaucoup de lecteurs, regrettait amèrement que Ponson du Terrail eût tué Rocambole. Selon lui, c'était un filon qui n'était pas épuisé.

Le jour où le dernier feuilleton annonçait la mort de ce personnage, il vint au journal et brisa sur la forme, de façon à la rendre illisible, la phrase qui terminait le roman. L'auteur pouvait donc reprendre son récit, puisqu'il n'avait pas donné le dénouement. Mais cette ruse ne lui profita pas : Ponson du Terrail écrivit *la Résurrection de Rocambole,* qui lui avait été achetée par M. Dalloz, directeur du *Moniteur universel,* qui la publia dans *la Petite Presse* [1]. »

1. Gustave Claudin, *Mes Souvenirs*.

## ALEXANDRE DUMAS FILS, par GILL




*La vie est la dernière habitude qu'on veuille perdre, parceque c'est la première qu'on a prise*

A. Dumas fils

N° 52. — *3 mars.* **Le Bœuf gras et sa complainte.**

En 1867, il y eut trois bœufs gras : *le Figaro, la Petite Presse* et *la Lune.* M. Fléchelle, acquéreur du bœuf auquel il a donné le nom de *la Lune,* est représenté donnant le bras à sa bête. Le dessin est accompagné d'une complainte sur l'air de *Fualdès.*

Au-dessous, on lit : Notre modestie naturelle nous fait un devoir d'applaudir à la décision du prince de la boucherie qui a orné son bœuf gras du nom de ce journal. A succès-bœuf, succès de bœuf, — parbleu!

André Gill en a conservé le souvenir, il en parle dans l'un des articles qu'il publiait au *Voltaire illustré,* en 1880.

« L'honneur d'être bœuf gras ne nous arrive pas tout décerné dans le gilet. C'est comme la croix d'honneur, cela se demande; et François Polo, fondateur de *la Lune,* l'avait demandé pour son journal qui, je pense, était un peu moi-même.

Ayant obtenu ce comble de faveur, il me pria de choisir mon bœuf, et j'allai voir l'acquéreur. L'acquéreur des bœufs-gras, cette année-là, c'était Fléchelle, Achille Fléchelle, le « bouillant Achille », comme il le dit lui-même, aujourd'hui retiré des affaires, ex-boucher de l'Empereur.

Les habitués du café des Bouffes l'ont connu. Dans ces derniers temps, il aimait peu parler politique; mais fidèle à son client déboulonné, quand Daubray lui lançait des pointes, il se contentait de grogner, moitié figue, moitié raisin, avec un rire entrelardé :

— L'Empereur, c'est mon ami; eh! là-bas, petit, faut pas le débiner!... sans ça... pfwist! ah! chaleur!...

Et son bras court et gros, fendant l'espace, entaillait un gigot imaginaire.

Au demeurant, jovial et bon enfant, trinquant à la ronde.

La surveille des jours gras, j'allai donc voir Fléchelle; et, en arrivant à l'angle du carrefour Gaillon, où prospérait son commerce, je vis un tableau rutilant de couleur, qui pourrait s'intituler : *Madame la Bouchère,* et que je recommande aux réalistes : Une très jolie femme, adorablement vêtue de soie et de velours aux tons chatoyants et clairs, franchissait le seuil de la boutique encadré de viandes. Autour de son chapeau léger où flottait une plume, et de sa mante aux reflets mordorés, se découpaient les gigantesques moitiés de bœufs, entremêlant à la pourpre de leur chair de larges bandes de gras jaune. Ce qu'il aurait fallu, pour peindre cela, de tubes de blanc d'argent, de laque de garance et de cadmium, est réjouissant à calculer.

C'était M^me^ Fléchelle qui partait chez le maréchal Vaillant, pour y arrêter, sous son approbation, l'itinéraire du cortège du bœuf gras.

Je m'effaçai devant elle, puis, à mon tour, franchis la porte de beefsteaks, et pénétrai dans le charnier où je trouvai le patron officiant lui-même, en grand tablier, le « fusil » au poing.

Comme tous les fournisseurs des Tuileries, en ce temps, Fléchelle, tête à *rouflaquettes,* à barbiche, à moustaches, faisait ses efforts pour copier le masque impérial; je dois à la vérité de dire qu'il était mieux : l'œil plus vif, le teint plus clair.

Il me reçut avec de vigoureuses démonstrations de belle humeur, et me donna l'adresse de ses bœufs, pour y aller faire mon choix : — au Jardin d'acclimatation.

Ce fut l'affaire d'un fiacre.

Au retour, comme je lui dénonçais ma préférence pour un vaste animal aux puissantes cornes, dont le blanc pelage me paraissait en harmonie avec le titre du journal *la Lune,* le maître boucher fut pris, dans son antre, d'une allégresse infinie; il bondissait, exalté, parmi les entrecôtes, ne cessant de s'écrier :

— Ah! il a le nez creux, le jeune homme!... il a mis dans le joint, dites donc?... c'est le plus beau *Bœûce!...* il a mis dans le joint... du premier coup, là : pfwitt!... un *Bœûce* de dix-huit cents... ah! chaleur!...

En effet, c'était le plus beau bœuf des cinq; il venait premier dans le défilé, et ce fut lui qui s'appela : *la Lune.* »

N° 53. — *10 mars.* **M. Glais-Bizoin.**

L'ancien député de 48, célèbre par ses interpellations, est représenté comme il convient, c'est-à-dire en diablotin sortant de sa boîte et brandissant un papier à la main. On y lit cette déclaration écrite d'une main ferme :

— *Je suis cet homme absurde qui ne change point. Ce type n'est pas introuvable, mais il est assez rare aujourd'hui pour que vous ayez peut-être raison de l'offrir comme curiosité aux lecteurs du journal* la Lune. *Qu'il soit donc fait à votre gré et au leur.* Alex. Glais-Bizoin. On retrouvera ce même cliché dans *l'Éclipse,* portant le n° 99 *bis.*

N° 54. — *17 mars.* **M. Thiers.**

Cette page est, dans sa simplicité, l'une des meilleures qu'a signées André Gill. C'est la première des nombreuses caricatures qu'il devait, sans l'avoir jamais vu, faire de l'illustre homme d'État.

Les attaques violentes dont il fut l'objet, aussi bien que les éloges enthousiastes que lui valut surtout la fin de sa longue carrière, sont assez connus, mais voici une petite pièce aussi fameuse que malicieuse dirigée contre sa politique. C'était sous Louis-Philippe...

Le char va toujours de travers
Avec Molé, Guizot ou Thiers,
Le char va toujours de côté
Avec Guizot, Thiers ou Molé.
A sa perte il court au galop
Avec Molé, Thiers ou Guizot.

On retrouvera ce cliché dans *l'Éclipse* portant le n° 212 *bis.*

N° 55. — *24 mars.* **Alexandre Dumas fils.**

A l'enseigne de la Grande Fabrique des rosières d'occasion, réparations, réhabilitations, etc. Dumas fils est là, couronnant des cocottes... en papier.

Au-dessous, cette pensée en autographe :

— *La vie est la dernière habitude qu'on veuille perdre, parce que c'est la première qu'on a prise.* A. Dumas fils.

Lire au verso l'article signé Alexandre Dumas, intitulé « Les idées de Madame Aubray », où Dumas fils est jugé par Dumas père.




Page trois, l'improvisateur *Albert Glatigny*[1] représenté à genoux, tellement il était grand, tenant une lyre dans une main et un bock de bière de l'autre.

Voici l'autorisation qu'il adressait alors à son ami Gill :

— Quoi! mon consentement! Je le signe de l'une
Et l'autre main. Ma place est, d'ailleurs, dans *la Lune;*
Car, fuyant du pavé la boue et les clameurs,
C'est chez elle que vont se loger les rimeurs.

Nous expliquerons le dessin de Gill par ces lignes que nous empruntons aux *Souvenirs de la vie de théâtre* de Pierre Berton :

« Mais ce dont il (Glatigny) souffrait le plus maintenant, ce qui lui semblait avec raison plus funeste que tout le reste à sa carrière, c'était ce perpétuel éloignement de Paris.

Il crut un moment avoir trouvé le moyen d'y vivre et de faire parler de lui, en se livrant à un exercice d'acrobatie littéraire auquel il s'était parfois diverti entre nous; il voulut acclimater au café-concert l'improvisation poétique. Le directeur de l'Alcazar, tenté du premier coup par ce numéro d'un genre nouveau, lui offrit un gros cachet, et Glatigny entrevit la fortune.

Entre une chanson de Thérésa et la voltige d'un virtuose du trapèze, la longue et mince silhouette du poète apparaissait, sanglée dans un habit noir, un papier d'une main, un crayon de l'autre.

Il demandait aux spectateurs le sujet à traiter, et vingt

1. Albert Glatigny, fils, neveu et victime de gendarme, poète de talent et comédien errant, né en 1839 à Lillebonne (Seine-Inférieure), s'engagea en 1856 dans une troupe de comédiens de passage en Normandie; jusqu'en 1863, il parcourut la province, vivant au jour le jour, jouant des rôles et faisant des vers tour à tour. Sur cette partie de son existence, — véritable épopée d'artiste, — Catulle Mendès a écrit et fait représenter une pièce fort typique.

Sa vie si courte et si tourmentée a été minutieusement racontée dans un petit volume qui est le livre d'un ami autant que d'un admirateur : *Job-Lazare.* Albert Glatigny. *Sa vie, son œuvre* (1878).

Il publia : *Vignes folles,* 1860; *Flèches d'Or,* 1864; *le Fer rouge,* nouveaux châtiments, 1870; *Gilles et Pasquins,* 1872; donna au théâtre *le Bois,* 1864; *Vers les Saules,* 1870; *l'illustre Brizacier,* 1873, et quelques petits levers de rideau joués çà et là. *Le Jour de l'an d'un vagabond* (1870) est le récit d'une aventure qui lui arriva en Corse, le 1er janvier 1869. Il y fut arrêté parce qu'*étant sans papiers, d'aspect fugitif, et de professions multiples et bizarres,* il pouvait bien être l'énigmatique assassin Jud, alors recherché partout.

Il collabora à *la Parodie,* à *l'Éclipse,* au *Rappel.*

Il est mort à Sèvres, âgé de 34 ans, épuisé par la privation et une longue maladie.

paires de rimes qu'il inscrivait au fur et à mesure qu'elles lui étaient envoyées de tous les coins de la salle. Au moment précis où lui parvenait la dernière, il commençait à lire, tout en l'écrivant rapidement, le premier des quarante vers. Pas d'intervalles, pas de silences, pas d'hésitation.

C'était prodigieux de facilité apparente, et, en réalité, épuisant de fatigue. »

Anatole France, qui a préfacé longuement une édition de ses œuvres, ajoute ceci : « Il laissa loin derrière lui Pradel dans ce genre d'exercice, et son habileté à donner une apparence de sens et d'esprit, un agrément de rythme, une suite saisissable à ces vers construits à l'improviste sur des consonances assemblées au hasard, surprit les rares connaisseurs, amusa un instant le public et sera notée comme un fait unique. Mais ce qu'il importe de ne pas oublier, c'est que Glatigny ne souffrit jamais qu'un seul feuillet de ces bouts-rimés restât aux mains des étrangers et pût être publié. Il savait, lui qui faisait des vers, que ce n'en était pas. »

Des vers! En voici qu'on ne saurait trouver non plus dans ses œuvres. Cette poésie fugitive a été recueillie, avec quelques autres du même genre, par Germain Amplecas pour une anthologie satirique et gaillarde.

LA COMPARAISON INEXACTE

Petitessarts, poète encore imberbe,
Qui s'en allait par *veaux*, à tout hasard,
Fier, promenant sa candide superbe
Loin des regards doctorals de Nisard,
Rasait un jour un pauvre camarade,
En lui lisant un poème insensé,
Où le bon sens, par tous les vents poussé
Comme un canot qui court loin de la rade,
Roulait, sans fin, de bâbord à tribord.
« *Vierge,* dit-il, *aux beaux seins d'amarante...* »
« — Ah! nom de Dieu! fit l'ami, c'est trop fort!
Et l'hyperbole est vraiment écœurante!
L'amarante est une couleur sombre. Où
L'as-tu pu voir jusqu'au rose descendre?
Cher ébéniste aux tétons d'acajou,
Sois donc complet, et si tu n'es pas fou,
Réclame vite un cul en palissandre! »

N° 56. — *31 mars.* **Jules Favre.**

L'étonnant avocat est représenté en Jupiter tonnant. C'est bien là l'homme qui, après avoir dit que « la France ne céderait ni un pouce de son territoire ni une pierre de ses forteresses », devait signer l'abandon de l'Alsace et de la Lorraine.

Dans ce numéro commence un feuilleton intitulé : *Les écumeurs de Clamart,* grand roman saisissant, attachant, étonnant, stupéfiant, renversant, etc., etc., texte et dessins par Gill. Il ne dura que trois semaines.

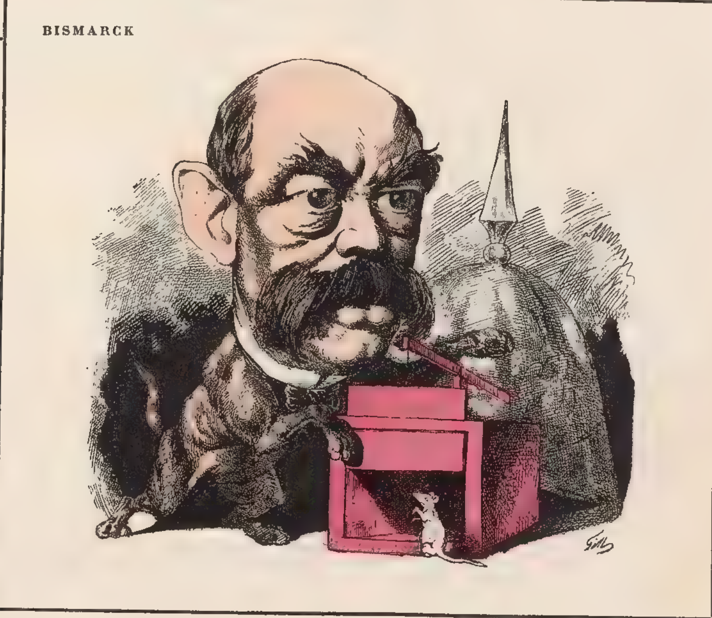
Tirage de ce numéro : quarante mille exemplaires.

**M. THIERS, par GILL**





JULES FAVRE



BISMARCK

N° 57. — *7 avril.* **M. de Bismarck.**

Représenté en bouledogue guettant une souris qui flaire une souricière derrière laquelle est un casque à pointe. Cette caricature est remarquable à plus d'un titre : elle est la première charge du chancelier de fer parue en France; elle caractérise si parfaitement sa politique qu'elle semble être une prophétie des événements provoqués par la fameuse dépêche d'Ems; enfin, par le plus étrange des hasards, elle paraît immédiatement après celle de Thiers et de Jules Favre...

Trois ans après, avait lieu l'entrevue de Ferrières.

A défaut de légende pour ce dessin, en voici une que nous lisons dans *l'Histoire des six derniers mois d'Empire,* par Ginisty et Quatrelles.

« On a souvent dit que l'empereur avait eu beaucoup de peine à se débarrasser de l'accent étranger (allemand) dû à son éducation première.

On rapporte à ce propos une anecdote d'une authenticité peut-être douteuse, relative à la première entrevue de l'empereur et de Bismarck :

— Monsieur de Bismarck, aurait dit Napoléon, je n'ai jamais entendu un Allemand parler le français comme vous.

— Voulez-vous me permettre de vous retourner le compliment, sire?

— Certainement.

— Je n'ai jamais entendu un Français parler sa langue comme vous. »

N° 58. — *14 avril.* **Le Baron Brisse** embroché et rôtissant comme un simple chapon.

La légende est une recette fantaisiste pour accommoder un baron.

C'est à partir de 1866 que le baron Brisse conquiert, du premier coup, une notoriété universelle par la publication, dans le journal *la Liberté,* de ces fameux menus qui ont fait le tour du monde. A la fin de chaque année, le baron les publiait en volumes, et, sous forme de recueil, ils eurent également une vogue qui dura longtemps encore après sa mort (1876).

C'était un bon estomac et un excellent cœur.

Tirage de ce numéro : quarante et un mille.

N° 59. — *21 avril.* **Louis Veuillot.**

L'auteur des *Odeurs de Paris* est grêlé, chacun le sait, et ici pas plus que nature, si nous comparons cette caricature avec certain portrait en gravure portant sa signature *(Les Figures contemporaines, Baudran et de la Blanchère. Grav. héliog. d'après le cliché de Nadar).* Il est représenté en manches de chemise et menaçant de son poing un adversaire imaginaire, voilà pour stigmatiser le polémiste; en outre, il a le chef coiffé d'une auréole et le dos orné d'ailes d'ange, voilà pour distinguer le catholique... qui ne l'était guère... distingué.

Ce dessin, n'ayant aucune légende, ne parle-t-il pas assez de lui-même? — Nous emprunterons cependant à Commerson quelques lignes de ses *Binettes contemporaines.*

Ce portrait, au premier abord, semble étrange, j'en demande pardon aux écumoires, mais il est frappant de ressemblance avec un de nos plus spirituels polémistes religieux de notre époque, M. Louis Veuillot.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au nom de Nadar je demande pardon à M. Veuillot de son écumoire :

*Allons, mon cher, allons, je t'ai peint trait pour trait :*
*On applaudit la charge... on siffle le portrait.*

Veuillot prétendit que *la Lune* n'avait pas son autorisation et que, de plus, le dessin avec ses accessoires était un sacrilège, une atteinte affligeante à la religion catholique, etc., etc. Il se fâcha très sérieusement aussi devant son visage peu flatté et fit assigner le journal devant la sixième Chambre correctionnelle, le 10 mai, qui condamna le gérant à un mois de prison et cent francs d'amende.

N° 60. — *28 avril.* **Marie Sass** (du théâtre de l'Opéra).

Cueillons au passage, de cette tragédienne lyrique de si belle santé et bonne humeur, un mot sur ses camarades. Il s'agit du couple Gueymard.

— Ce bon Gueymard, dit-elle, avec sa gaminerie coutumière, aime tant sa femme qu'il l'appelle « sa moitié ». Et, faisant allusion au florissant embonpoint de Mme Gueymard, elle ajoute :

— Mais alors, pourquoi la laisse-t-il sortir tout entière? Marie Sax, Saxe, Sasse ou Sass, peu importe, est représentée dans les atours de la dame de pique, qu'elle, aussi, remplit d'abondance.

Sur un certain nombre d'exemplaires la carte des cœurs enflammés a été coloriée en rose.

Tournons la page, et lisons, en tête de la première colonne :

« Notre confrère, — Louis Veuillot, — qui tire si volontiers les oreilles aux gens, tout en leur refusant les siennes, — nous semble s'être étrangement mépris sur le sens exact des accessoires dont notre *caricaturiste* a accompagné son « portrait ».

Ces accessoires constitueraient, selon le rédacteur en chef de *l'Univers,* une atteinte affligeante à la religion *catholique* — sinon chrétienne — dont il croit fermement être le représentant sur la terre, — un représentant à la façon des Lebas et des Carrier...

Erreur intense!

Nous n'avons jamais eu l'intention de canoniser ou d'archangeliser M. Louis Veuillot...

Les séraphins n'ont pas seuls le privilège de porter des ailes. Les oies aussi en sont pourvues. Ceci n'ôte rien à leur candeur et à leur inoffensiveté.

Mais chacun sait que l'auteur des *Odeurs de Paris* n'est pas plus un séraphin qu'une oie...

Quant à ce qu'il a plu à son Humilité de prendre pour une auréole, c'était tout simplement un cerceau symbolique de clown à travers lequel cet écrivain saute parfois avec tant de désinvolture — mais non sans crever le papier.

La liberté de la plume, que M. Veuillot a souvent poussée jusqu'à la licence, est-elle donc moins damnable et moins condamnable que la liberté du crayon?

Ah! Torquemada mort qui réclame un bûcher en faveur de Goya vivant!

Ne pouvant nous brûler, l'inquisiteur en chef de *l'Univers* nous dénonce. Il est vrai que ce n'est pas par un baiser. Lui manquait-il donc douze deniers pour l'entretien de ses deux zouaves pontificaux?

La Lune. »

N° 61. — *4 mai.* **Albert Wolff et Henri Rochefort.**

Les deux spirituels auteurs d'*un Homme du sud* et rédacteurs du *Figaro,* tapant chacun leur tour sur l'actualité, sont représentés sous la forme d'un jouet en vogue à cette époque, le « jaquemart ».

L'autorisation obligatoire prend cette fois la tournure d'une véritable collaboration, par les deux billets suivants publiés en autographe :

*Mon cher Rochefort. Je vous attends ce soir, à six heures précises, chez Brébant pour régler l'affaire du Luxembourg. Bismarck sera des nôtres.* ALBERT WOLFF.

*Mon cher Wolff. J'y serai avec cent mille hommes et le général Boum.* HENRI ROCHEFORT.

Cette boutade de Rochefort devait se réaliser plus tard avec le général Boulanger. Mais si tout arrive, tout passe aussi. « Henri Rochefort a pu dire, pendant près d'un demi-siècle :

— Sur un signe de moi, cent mille Parisiens descendent dans la rue !

Mais il n'en est pas douze qui se dérangeront dimanche, pour aller célébrer, au cimetière Montmartre, la mémoire d'un des plus étonnants Français du XIXe siècle. Bien avant sa mort, Henri Rochefort était déjà oublié... Et rien ne reste de ses innombrables articles, si ce n'est la première page du premier numéro de sa fameuse *Lanterne;* on en retrouve, en effet, le fac-simile dans divers bouquins ou albums sur le Second Empire ». Clément Vautel. *Le Journal,* 30 juin 1921.

En deuxième page :

LE CAS DE M. LOUIS VEUILLOT

C'est nous qui fessons
Et qui refessons
Les petits... crayons!

— BÉRANGER EXPURGÉ PAR « L'UNIVERS » —

Lorsque les pauvres gens des Flandres — que le duc d'Albe rançonnait, pendait, brûlait et arquebusait à merci — vinrent porter leurs doléances aux pieds de la princesse régente, un hidalgo de la suite de celle-ci, après avoir toisé du haut de sa fraise empesée et de son manteau de velours le collet de grosse toile et le pourpoint de drap des députés, demanda dédaigneusement :

— Quels sont ces *gueux* et que nous veulent-ils?

Les Flamands — bafoués et éconduits — ramassèrent, pour l'inscrire sur le haillon qui allait leur servir de drapeau, l'injure tombée de la lèvre du gentilhomme...

A notre tour, nous attrapons au vol, pour en étoiler cette page de notre journal, une goutte d'encre crachée l'autre semaine par une plume de *l'Univers...*

« *Les gens de ces choses-là* », a-t-il dit!...

Soit.

Si par « *ces choses-là* » il entend le courage qu'il y a toujours eu, dans le Paris de M. Louis Veuillot, comme dans la Rome de Pasquin, à se moquer de ce qui est ridicule, grotesque, mesquin, vil, faux, étroit, rampant, oblique, vaniteux, insolent, brutal, hypocrite et odieux, tout en respectant ce qui est réellement respectable et en conservant dans l'exercice de cette prérogative de la santé, de l'esprit et du corps, — le rire, — la mesure, le

**LOUIS VEUILLOT, par GILL**



tact et le goût dont ne se départ jamais l'écrivain bien élevé, sincère jusqu'en son ironie, soucieux de sa dignité et de celle des lettres...

Si, dis-je, c'est cet ensemble de qualités — ou de défauts — qu'il a prétendu désigner, ah! oui, certainement, MONSIEUR frère de l'auteur des *Odeurs de Paris,* a raison, — autant de fois raison que l'on compte d'insinuations sifflantes et venimeuses sous les fleurs de rhétorique de son article!

Nous sommes en effet LES GENS DE CES CHOSES-LA.

Nous serions volontiers restés sur ce mépris, qui signe en quelque sorte à chacun de nos collaborateurs un brevet d'honnêteté, d'indépendance et de talent...

Mais voici que dans son numéro de dimanche — le dimanche, à ce qu'il paraît, l'insulte et la mauvaise foi ne sont pas tenues de chômer, — M. le rédacteur en chef de *l'Univers* vient en personne « contraindre les fabricants de caricatures d'expliquer — eux aussi — la manière dont ils reçoivent des permissions », vous savez, ces permissions plus machinées qu'une féerie, qui ont un judas sur une feuille politique, pour parler, et une poterne sur la rue de Jérusalem, pour agir...

Quand *les gens de ces choses-là* se présentèrent chez lui, à l'effet de « solliciter la grâce » dont il s'agit, ils trouvèrent M. Veuillot aussi charmant que le comportent les chaussons de lisière surpris par Passepartout. Personne n'ignore, du reste, qu'en dehors du journal, le sanglier public fait, chez M. Veuillot, naturellement place au sanglier privé. Les dames de Bataclan affirment qu'il est d'un grog facile et agréable, et les demoiselles de la *Biche au bois* jurent leurs grands diables qu'il ne s'est jamais montré d'une humeur de *dogme* à leur endroit...

On ergota pourtant. La permission verbale fut accordée; on refusa la permission écrite. *Les gens de ces choses-là* crurent — naïvement — que l'une les laissait aussi libres que l'autre. N'existe-t-il donc pas, parmi les abonnés du *Siècle,* des marchands voltairiens dont la parole ne vaut pas moins que la signature?

Cette permission — punique — avec quelle amertume le pieux écrivain la regrette aujourd'hui! Comme il en fait habilement la cause principale et l'objet souverain du débat, lorsque c'est, au contraire, la joyeuse façon dont on s'en est servi qui lui tient si fort aux entrailles! Comme il nous reproche « d'être soumis à la condition très humble d'obtenir l'agrément de ceux contre qui notre critique désire s'exercer »! Pour ma part, je me demande en quoi cette formalité — de pure administration — peut amoindrir la valeur de celui qui s'y conforme. J'ajouterai qu'il faut avoir une certaine hardiesse personnelle, puisée dans la loyauté de ses intentions, en même temps qu'une certaine confiance dans le caractère de l'homme auquel une pareille démarche s'adresse, pour venir proposer à cet homme de mettre en lumière ses imperfections, — et que ce dernier fait acte d'humilité chrétienne, alors qu'il se soumet sans révolte à cette légère mortification.

* * *

M. Louis Veuillot continue :

« Leur métier — le métier de caricaturistes — est un petit métier que la plume ne fait point et ne voudrait point faire... »

Ouais! voilà, ce me semble, une superbe à laquelle l'œuvre entière de l'auteur des

*Odeurs de Paris* prodigue des démentis et des soufflets sans nombre! M. Louis Veuillot est-il donc autre chose qu'un caricaturiste *non autorisé,* et la plupart des portraits que renferme son livre ne ressemblent-ils pas, comme couleur et comme fumet, à ces peintures de *cabinet,* dont les Gavroche de collège et d'atelier historient des murailles qu'il ne faut point nommer?

Ah! s'il existe, ainsi qu'il le proclame, une « différence sensible » entre les traîneurs de plume et les porteurs de crayon, cette différence est complètement à l'avantage de ceux-ci. Leur « arme irrégulière » est une des formes de la critique, leur « très petit métier » est une des formes de l'art, et je ne sache point qu'ils se servent habituellement de l'une et de l'autre pour la satisfaction de leurs passions, de leurs rancunes et de leurs intérêts. C'est pourquoi l'écrivain de *l'Univers* « empiète beaucoup » lorsqu'il traite les caricaturistes de « frères ». *Confrères,* à la bonne heure, puisqu'ils accomplissent parfois la même besogne de dérision; mais *frères,* je le nie absolument : Basile ne peut pas être de la famille de Figaro.

* * *

L'opinion publique ne s'est pas laissée égarer par les subtilités de *Monsignor* Veuillot, et la presse — ce serait lui faire une injure que de l'en remercier avec trop d'effusion — n'a pas hésité un seul instant à se ranger, sans distinction de nuance ou de format, du côté où siégeaient la Raison, la Justice et le Droit.

Notre « compère » A. Ranc, du *Nain jaune,* entre autres, — rien n'est sacré pour un sapeur... de préjugés, — a mis, du premier coup, le doigt dans la plaie, — une plaie ronde comme un trou d'écumoire...

Oui, il est évident que si notre caricaturiste avait consenti à le représenter sous la figure et le maillot du Léotard du Belvédère, *l'Archange de la savate* — comme dit notre autre « compère » Jean Luillier, du *Tintamarre,* — n'aurait probablement jamais songé à chagriner notre modeste personnalité de l'un de ces formidables coups de *cachet* dont il estampille avec la même férocité *Habet-Vinum* et Thérésa, Galvaudin et Henri Mürger, Victor Hugo et le bon *Chroniqueur au melon.*

Ceci est si vrai, que dans son troisième numéro, *l'Univers* accablait *la Lune* de sucreries et signalait à ses lecteurs « plusieurs jolies trouvailles » des *gens de ces choses-là!*

Ah! c'est que le portrait redouté pendait encore au bout du crayon d'André Gill!!...

Malheureusement, la loi de la ressemblance primait tout à fait notre désir d'être agréable à M. Veuillot.

Au Seigneur seul il appartient de réparer les désastres causés par sa grêle, — et le dernier nez à la mode avait été retenu pour Longchamp par la chanoinesse de Juponcourt.

Voilà comment M. Veuillot a été appelé à donner au monde catholique — et parisien — le spectacle affligeant d'une intolérance devant laquelle M^lle^ Cora Pearl et miss Adah Menken avaient hésité — rougissantes!...

Encore un mot :

En terminant, notre fougueux antagoniste compare — avec infiniment de bonheur — le journaliste à « un corsaire qui tient ses *lettres de marque* de la loi ».

D'où il résulte que du moment qu'il a ses *lettres de marque* dans sa poche, le capitaine de *l'Univers* peut faire la course comme il veut, jeter le grappin sur qui lui plaît et tenter tous les abordages — SANS REPRÉSAILLES!

Un jour pourtant — il n'y a pas si longtemps de cela — l'excès de ses exploits lui fit retirer lesdites *lettres...*

A cette époque, *les gens de ces choses-là* furent assez innocents pour se plaindre publiquement qu'on lui appliquât des rigueurs qu'il invoque contre eux aujourd'hui.

LA LUNE.

Nous liquiderons le cas Veuillot en notant par anticipation les traits que lui décocha encore *la Lune* après le procès.

*La lune,* n° 63.

## ÉPIGRAMMES

Après avoir dit : « Je permets »,
Veuillot nous dénonce — à son aise.
Ce chrétien a de la foi mais
Cette foi, c'est de la mauvaise.

L'écrivain des *Odeurs* l'a dit et je me range
A sa sincère opinion :
Sous les traits de Veuillot représenter un ange,
C'est jeter une insulte à la religion.

*Hippolyte Briollet.*

*La Lune,* n° 64.

Une petite image à dentelles à l'usage des gens bien pensants, représentant un gros nez abîmé par la grêle avec une auréole et deux ailes, et cette inscription :

*Il est fort ce nez!!!*

puis cette légende : *Ecce Homo,* voilà le nez de l'homme.

*La Lune,* n° 65.

J'ai, près d'un bénitier, vu cette chose écrite :
Le sacristain Veuillot, lorsqu'il y met le doigt
Doit
Empoisonner l'eau bénite.

*Hippolyte Briollet.*

Le cas Veuillot nous invite à parler de l'incident Lamartine, qui fit rire Paris pendant plusieurs jours.

A la demande d'autorisation que lui avait adressée Polo, voici la lettre que le grand poète lui répondit :

« Monsieur. Quelle que soit ma reconnaissance pour l'article biographique dont vous « me parlez, je ne puis pas autoriser sur *ma personne une dérision de ma figure humaine*

« qui, si elle n'offense pas l'homme, offense la nature et prend l'humanité en moquerie.

« Je vous dis et je le répète, cette fausse magnanimité de ma part autoriserait, contre « d'autres, la même offense à la *dignité de créature de Dieu*.

« Je ne veux pas m'en rendre complice.

« Je vous l'ai dit, quand vous m'avez fait l'honneur de venir chez moi à ce sujet, ma « figure appartient à tout le monde, au soleil comme au ruisseau, mais telle qu'elle est. « Je ne veux pas la profaner volontairement, car elle représente un *homme* et est un « *présent de Dieu*.

« LAMARTINE. »

*P.-S.* — Je vous autorise parfaitement à imprimer cette lettre.

Elle fut, en effet, imprimée. *Le Tintamarre* s'en donna à cœur joie. M. de Lamartine dut amèrement regretter sa lettre, car s'il n'eut pas le déplaisir de voir *profaner* sa figure, *présent de Dieu,* il eut le désagrément de se voir cribler d'épigrammes par tous les petits journaux qui rivalisèrent avec le joyeux Commerson.

Cependant, un dessinateur tira très spirituellement parti du refus du grand homme : il représenta un superbe tambour-major se frisant la moustache et disant : « J'ai ouï parler d'un certain Lamartine dont auquel on dit que la tête touche aux nuages... C'est égal, je voudrais bien le voir à côté de moi! »

N° 62. — *11 mai*. **Ernest Renan.**

L'auteur de *la Vie de Jésus* est représenté, en sorcier, à cheval sur un balai; il semble braver les flammes de l'enfer auxquelles le vouèrent les nombreux ennemis que son ouvrage lui suscita chez les théologiens catholiques, protestants et israélites; prosateurs et poètes de tous ordres.



E. RENAN

Dans la quantité innombrable des brochures pour ou contre son livre, nous ne glanerons que peu de passages, mais ce peu suffira pour montrer avec quelle passion il fut discuté lors de sa parution.

POUR : « On a appelé ce livre un roman. Le mot n'est pas juste... C'est plutôt une élégante et poétique apothéose, un cinquième Évangile épuré de légendes et de mystères, une quintessence historique des quatre Évangiles ammoniques, un recueil des faits et des paroles

les plus authentiques, en un mot, une biographie aussi véridique que possible du fondateur du christianisme... Au fond, le grand objet de ce livre est d'humaniser Jésus... tout en élevant jusqu'aux nues sa mission morale, tentative renouvelée de l'évêque Arius et reprise de nos jours sous une forme nouvelle par les Unitaires. » *Ecce Homo*, par M. de Saint-Semmera.

Contre : « Que voulez-vous que fasse la pensée quand elle se trouve toujours à vide et qu'elle est tenue constamment en suspens par ces formules qui reviennent dix fois dans une page : *peut-être... il semble... on dit... il paraît... probablement... on suppose... il se pourrait*, etc., et cela, en si grand nombre, qu'un de mes amis en a compté cinq cent soixante. » *Notes* par l'abbé Pinard, curé de Versailles.

Dans son système, Ernest, que deviendra Jésus?
Un moralisateur, un sage, et rien de plus...
Et Marie (ah! permets un soupir à mon cœur)
De sa virginité ne garde plus l'honneur.

(*Épître à M. Renan*, par l'abbé Petit, curé de La Rochelle.)

Enfin un auteur, à bout d'arguments, poussa la réfutation jusqu'à demander pour M. Renan l'application de l'article premier de la loi du 25 mars 1822, qui peut donner cinq ans de prison et six mille francs d'amende aux auteurs d'écrits qui outragent la religion!

Résumons avec Anatole France par ces quelques lignes qu'il adressait à Armand Dayot :

« Renan fut un des plus vastes génies de ce temps. Linguiste, épigraphiste, historien, philosophe, il fut la plus grande Lumière du XIXe siècle. La probité de son esprit égalait la vigueur de son intelligence. Il servit la Science comme elle veut être servie, avec un absolu dévouement. Il consacra sa vie entière à la vérité. »

N° 63. — *18 mai.* **Victor Hugo.**

Dans son excellent ouvrage sur *la Maison de Victor Hugo*, Arsène Alexandre s'exprime ainsi à propos de ce très beau dessin : « André Gill fut constamment fidèle au respect du poète. C'est de lui, cette superbe page qu'il y avait autant de courage que de noblesse à publier, et qui montrait, émergeant à l'horizon de l'Océan, comme un soleil qui se lève, la tête de Victor Hugo, avec la barbe en éventail qui lui donnait, depuis l'exil, une physionomie si nouvelle et si différente du visage rasé gardé jusqu'alors. Cette image, qu'il était impossible de poursuivre, était de celles qui devaient porter, à Napoléon le Petit, un de ces coups les plus redoutables, car c'était une protestation mesurée, digne, grave, sur laquelle il n'y avait aucune prise. »

Comme autorisation, le poète avait envoyé cet autographe qui résumait sa manière de voir en art comme en politique :

*Je veux toute la liberté! comme je veux toute la lumière.* Victor Hugo.

La censure ayant interdit cette phrase trop significative, presque tout le tirage ne parut qu'avec la signature seule du grand poète.

La mutilation, peut-on dire, que la censure exerça à ce sujet, nous engage à transcrire ces deux phrases dont le rapprochement est tout au moins curieux :

« Dire mon nom, c'est protester; dire mon nom, c'est nier le despotisme; dire mon nom, c'est affirmer la liberté; et ce nom militant, ce nom déchiré, ce nom proscrit, vous le dites avec tant d'intrépidité!... » (Victor Hugo à Jules Janin, 1856.)

« Maître et Seigneur! Exilé tout-puissant! Immortel décapité! La voix qui parle et que tout le monde écoute! » (Jules Janin à Victor Hugo, 1863.)

Le coloris de ce numéro comporte trois couleurs : chair, jaune et bleu; il y a cependant des exemplaires avec six teintes, comme la planche tirée à part sur fort papier.

Ce dessin a été exposé sous le n° 311 au Musée Victor Hugo — le premier, — organisé en 1885 par le théâtre des Nations à l'occasion des représentations de *Notre-Dame de Paris*.

« Dans un élan d'admiration pour le grand poète et pour rendre hommage à sa mémoire, le directeur H. Ballande eut l'idée originale, s'il en fût, de faire appel à tous les collectionneurs et d'organiser, au foyer même de son théâtre, un véritable musée qui n'est pas un des moindres attraits pour les spectateurs de ce drame si littéraire et si émouvant. Il y a là des pièces rares, entre autres la plume de Victor Hugo, des portraits et des photographies du maître à toutes les époques de sa vie, des autographes, des manuscrits, des traités, des éditions rares, des vers inédits, des portraits-charges, des dessins originaux de Victor Hugo, enfin un ensemble très intéressant classé avec beaucoup de goût et de soin par M. Émile Max, le sympathique et dévoué secrétaire du théâtre des Nations, qui a trouvé le temps de rédiger très habilement un joli catalogue explicatif de toutes ces merveilles. »

N° 64. — *25 mai.* **Madame Ugalde.**

Après Victor Hugo, Ugalde! Après le poète puissant, le prince charmant! Nous passons du sévère au plaisant, comme dirait le maître.

Des bouquets lancés des quatre coins de *la Lune,* tombant aux pieds de la ravissante artiste, attestent ses succès dans Galathée, Gil Blas, Eurydice et Cendrillon.

En quatrième page, *Petite Revue des théâtres,* par Gill.

N° 65. — *2 juin.* **Nadar.**

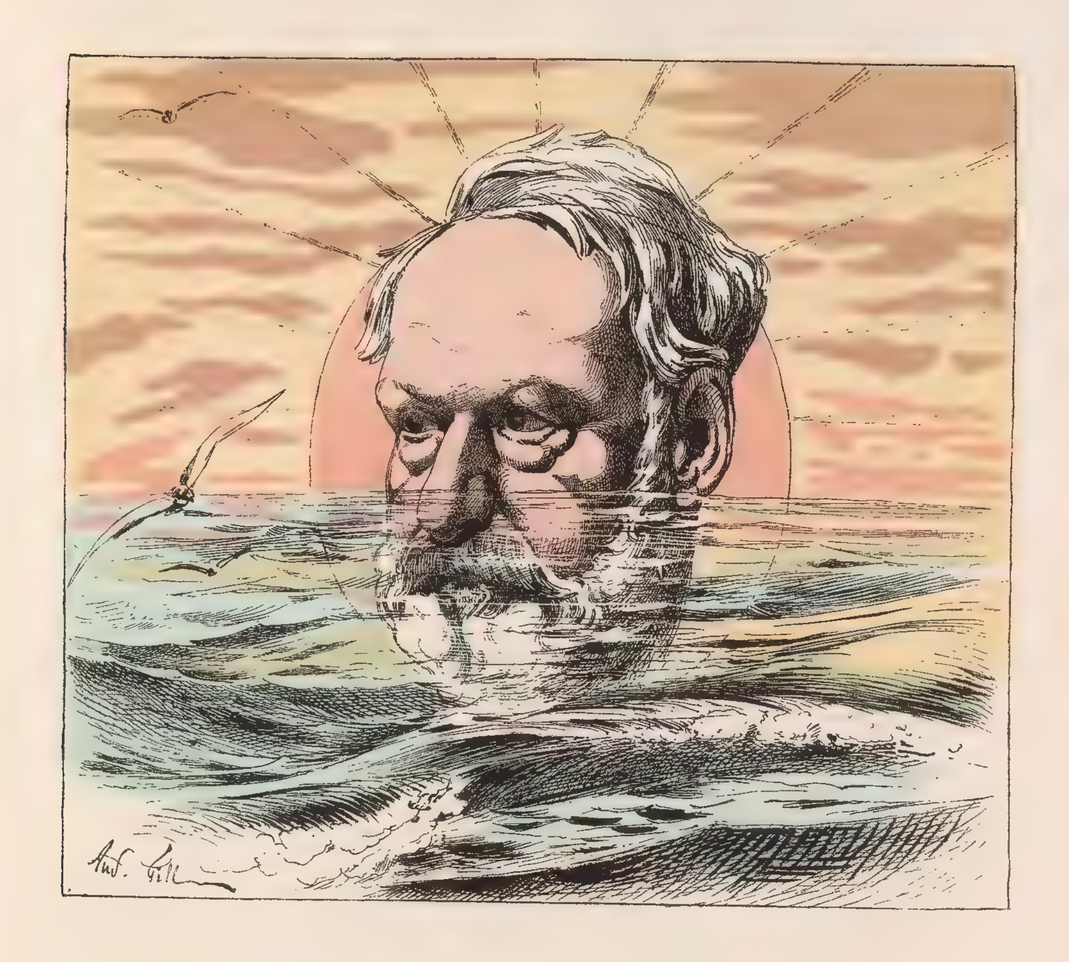
Cette *Lune* est remarquable entre toutes. C'est d'un dessin superbe de mouvement et d'allure : on y sent la volonté et la ténacité de l'homme accroché dans l'espace; on voit son ballon qui monte emporté par le vent et que rien n'arrête, pas même le filet qui sépare habituellement le titre du journal de celui de l'image, et ici le nom de Nadar fait corps avec la composition.

Nous ne parlerions pas du portrait, — car toutes les figures signées de Gill sont irréprochables au point de vue de la ressemblance, — si nous n'avions lu dans une feuille concurrente, *le Bonnet de coton,* cette phrase un peu chicanière visant l'article d'Ernest d'Hervilly :

« *La Lune* d'aujourd'hui publie un article signé Ernest d'Hervilly, réussi mieux encore que la caricature physique (d'ailleurs très fidèle, menton à part) de M. Gill... »

Menton à part, nous ne mentirons pas en disant n'avoir rien compris à cette restriction,

## VICTOR HUGO, par GILL



*Je veux toute la liberté comme je veux toute la lumière*

*Victor Hugo*

et nous insistons sur la valeur complète de cette page que nous considérons être la meilleure et la plus artistique parue à ce jour. Nous n'allons pas jusqu'à déclarer que c'est un chef-d'œuvre, car Gill en donnera d'autres par la suite qui pourront, sans contestation, prétendre à ce titre.

Passons et complétons cette charge par celle, non moins réussie, des *Hommes du jour,* par Eug. Vermesch.

« Nadar a une coquetterie, celle des verrues : hiver comme été, on en voit jaillir de joyeux poils roux qu'a toujours respectés le rasoir. Tour à tour étudiant en médecine, journaliste, caricaturiste, photographe et aéronaute, Nadar est une des figures les plus originales du monde parisien; le cœur dans la main et la main toujours ouverte, Nadar n'a jamais eu d'ennemis. Tout ce qu'il a de force et d'énergie, il l'emploie à la solution du grand problème de la navigation aérienne. Je souhaite ardemment le succès au *plus lourd que l'air.* »

Ces lignes datent, ne l'oublions pas, de 1867.

« Nadar est un type.

Les cheveux, dit Alfred Delvau, ont l'ardeur attiédie d'un soleil couchant; leur reflet s'est étendu sur toute sa figure où jaillissent, se combattant, en frisant, des bouquets de poils incohérents comme des fusées d'artifice... La voix est stridente; les gestes sont ceux d'un joujou de Nuremberg qui a la fièvre.

Le pivot de la vie de Nadar, c'est la photographie : le reste n'est pour lui qu'une succession de violons d'Ingres. Nadar photographié avec sa vareuse rouge, ses longs cheveux, ses moustaches à la gauloise et ses grands yeux, fait l'admiration de toutes les petites femmes de théâtre qui « viennent se faire tirer » dans toutes les poses, même et surtout les plus décolletées...

Bien entendu, à peine les a-t-il vues, Nadar tutoie ces belles petites. Du reste, on sympathise à première vue avec lui, quand on peut le saisir quelques instants. Car Nadar n'arrête pas. Il est partout. Il est à tous. La légende veut qu'il prenne un fiacre pour traverser le boulevard. Les pires excentricités sont normales pour lui.

Nadar, c'est le premier exemplaire, à Paris, de la réclame à outrance, de la publicité américaine, c'est une signature en lettres de feu qui oscille déjà, chaque soir, sur le boulevard... » *Le Boulevard*, par Jules Bertaut.

N° 66. — *9 juin.* **Gustave Courbet** (peint par lui-même), et par Gill.

De ce fait nous voyons deux Courbet, l'un de face en peinture, l'autre de profil, en pied, entre sa large palette et une copieuse chope de bière. La collaboration de celui qu'on nommera plus tard le *maître d'Ornans* est dans cet autographe :

*Mon cher Gill, on m'accuse de toutes parts de dépenser trop d'argent pour l'exposition*

*de mes tableaux. L'argent que je peux gagner doit être dépensé par moi; en le mettant chez un notaire, ce serait avouer l'impuissance de le dépenser plus utilement.* GUSTAVE COURBET.

Cette image nous donne le portrait physique de Courbet; voyons-le maintenant au moral, autant qu'on le pourra, par ce léger croquis où Ginisty et Quatrelles[1] l'égratignent un peu, mais disent loyalement quel fut son rôle pendant la Commune :

« Courbet, dans un orgueilleux débraillé, a choisi la brasserie Adler, voisine de son atelier de la rue Hautefeuille.



G. COURBET

Il a, dans les doigts, un tel besoin de dessin, avec quelque emportement qu'il ait travaillé toute la journée, qu'en attendant la chope qu'on va lui servir, il dessine sur les vitres chargées de buée ou sur la poussière de la table.

Il est hâbleur, avec de grosses plaisanteries, où reparaît le paysan franc-comtois, entêté, agressif ; il se lance en de violentes déclamations, en des attaques à fond de train contre les peintres en renom, en employant un mot qui revient sans cesse sur ses lèvres :

— Un tel n'a rien dans le ventre... moi, mon petit, dit-il à son interlocuteur du moment, j'ai quelque chose dans le ventre... Et ce que je fais est un peu plus proprement torché que tous vos tableaux du Louvre...

Qui croirait que l'année suivante, par emballement et coup de tête plus que par conviction, il sera jeté dans le mouvement de la Commune, arrêté, condamné!...

C'est lui qu'on rendra responsable de la chute de la Colonne; ses vantardises auront créé une légende indestructible. Mais on oubliera qu'il a sauvé le tombeau de l'Empereur et qu'il l'a protégé contre les forcenés voulant jeter les restes de Napoléon dans la Seine. »

Ce numéro a eu une édition anglaise, elle nous est signalée par Léon Vanier qui en posséda un exemplaire.

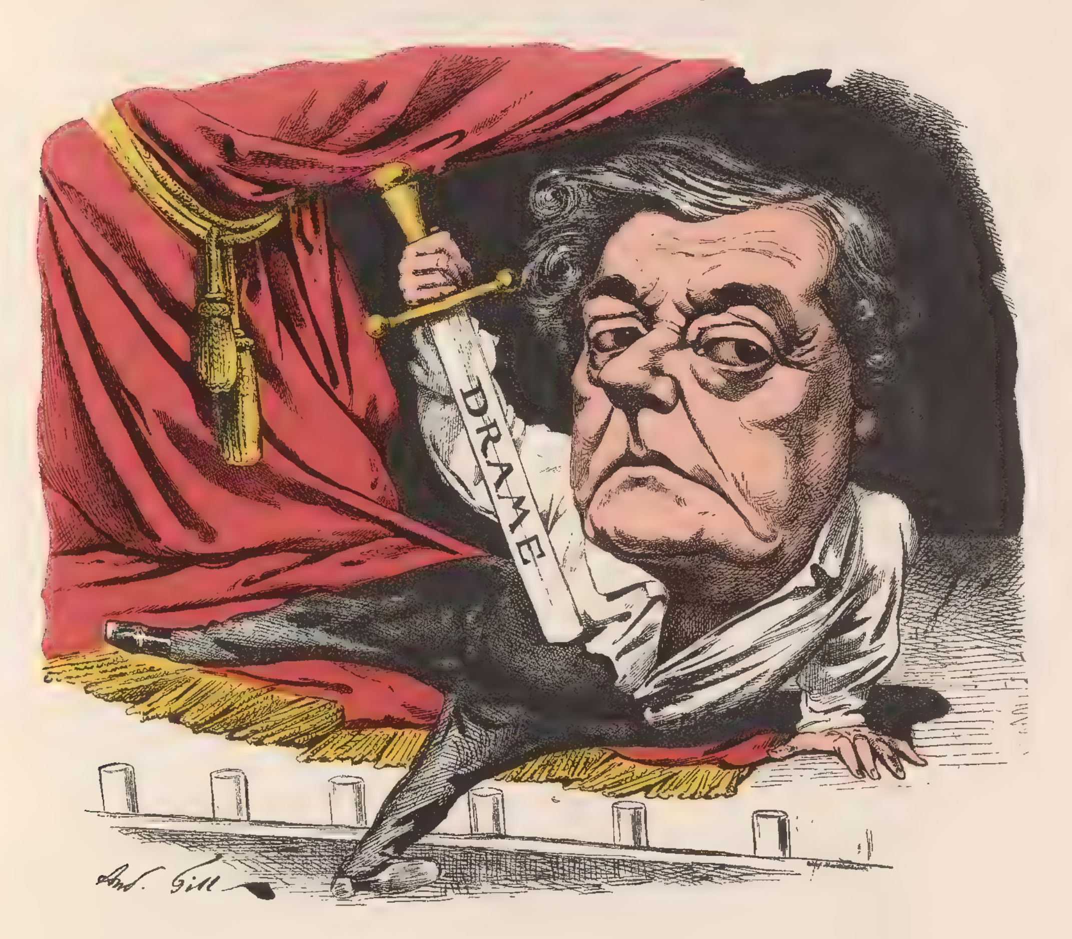


N° 67. — *16 juin.* **Frédérick Lemaître.**

Gill nous montre le grand artiste débordant de la scène, — image de son immense talent, — et se plongeant un poignard dans le ventre, — seconde image indiquant que le

1. *Chronique parisienne des six derniers mois d'Empire.*

## FREDERICK LEMAITRE, par GILL




Lune

fait la Caricature des Jeunes!
le temps se charge de celles des Vieux!
avril 1867. Frédérick Lemaître

comédien, comme le peintre, doit avoir quelque chose dans le ventre. (Voir l'opinion de Courbet.) Cette magnifique charge est suivie d'une pensée profonde ; l'une complétant l'autre font, de ce numéro, l'un des plus précieux de la collection.

— *Lune, fais la caricature des jeunes! Le temps se charge de celle des vieux. Avril 1867.* Frédérick Lemaitre.

Trop grande fut la popularité de Frédérick Lemaître pour que nous pensions à donner ici quelques notes biographiques, dont d'ailleurs s'est chargé Henry Lecomte avec la compétence que l'on connaît, et trop grande aussi est restée sa personnalité pour que nous la laissions passer sans évoquer quelque souvenir.

Voici une bonne page de Pierre Berton[1] où l'on verra, *en robe de chambre,* le grand interprète d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo. « Je le reconnus tout d'abord, car si médiocres qu'ils fussent en tant qu'œuvres d'art, les portraits que j'avais de lui étaient du moins fort ressemblants. Sur un front large et bien dessiné, les cheveux encore nombreux et grisonnants dressaient vers le ciel un toupet hardi, comme relevés brusquement par l'artiste dans un moment de folie ou de passion. Les yeux étaient merveilleux : noirs, humides, lumineux, extrêmement ouverts, ils absorbaient l'attention et concentraient sur eux le regard. Je compris bien vite de quelle puissance leur jeu pouvait être à la scène.

Le nez était passable, bien que laissant voir un peu trop l'ouverture des narines, mais la bouche était affreuse, sans lèvres, et tombant de chaque côté : le type que le peuple qualifie de « gueule de raie ».

Il y avait, entre ce beau et large front, ces yeux admirables et cette bouche déplaisante, un désaccord complet, une effroyable dissonance; en haut les plus fières aspirations, en bas les plus ignobles instincts.

Je fus frappé de ces détails, en beaucoup moins de temps qu'il ne m'en faut pour les décrire, et il me reste encore à parler de son attitude, de sa tournure, de sa démarche enfin, et surtout de son costume, car rien de tout cela n'était indifférent.

Frédérick était assez grand, d'une taille belle et bien prise, la tête bien dégagée sur de larges épaules, le pied et la main petits. La grâce et la sûreté de sa démarche révélaient l'homme bien fait. Il était vêtu d'une robe de chambre de soie brochée, d'un rouge tellement vif qu'il fit pâlir à son entrée toutes les tentures du salon. Il en avait passé négligemment les manches; mais il avait dédaigné complètement de la fermer et, largement ouverte, elle laissait apparaître tous ses dessous. Ils se composaient d'abord d'une chemise. Mais celle-ci n'était boutonnée ni au col, ni sur la poitrine, et la tête du comédien en émergeait comme un bouquet de fleurs du milieu de son cornet de papier. Cette chemise sortait d'un pantalon gris clair, lequel ne manquait pas plus de boutons que la chemise elle-même, mais semblait comme elle en dédaigner l'usage. Aucun ne manquait à l'appel; on les voyait tous exilés de leurs boutonnières respectives et qui bâillaient à grande distance, comme pour gémir de cet abandon. Un seul était étreint par sa boutonnière, un seul, à la taille, par privilège spécial; que de jalousies il devait exciter! Et comme il était chargé, à lui seul, de la besogne à laquelle tous les autres auraient dû consacrer leurs efforts, il s'ensuivait que cette besogne était mal remplie. Aucune bretelle

1. Pierre Berton, *Souvenirs de la vie théâtrale.*

ne soutenait ce vêtement de première importance. Il glissait le long des hanches de façon à faire croire, à chaque pas, qu'il allait tomber sur les talons de son possesseur, et traçait le long des mollets des plis serrés et mouvants d'un soufflet d'accordéon, tandis que plus haut ils s'entre-bâillaient de la façon la plus inquiétante, laissant apparaître, comme un rideau protecteur, un large pan de la chemise d'une blancheur d'ailleurs éblouissante.

C'est ainsi qu'il s'avança vers moi, d'un pas noble et mesuré, et formant à lui seul tout un cortège auquel il ne manquait que l'accompagnement d'une musique solennelle. Les pieds s'avançaient en premier, la pointe en dehors, cachant leur finesse dans les pantoufles brodées d'or. Le pantalon suivait tant bien que mal, comme il pouvait, se soutenant, non sans mérite, dans une situation difficile, et comme s'il avait eu conscience de sa responsabilité. La chemise l'accompagnait, familière et négligente, comme un voile toujours prêt à s'envoler. La robe de chambre venait ensuite, rutilante et magnifique, laissant ramper derrière elle sa longue et éclatante traîne comme un manteau de cour, et finalement la cordelière qui aurait si bien pu boucler et envelopper le tout, accrochée au côté par un seul gland, rampait comme un serpent tout son long sur le tapis, représentant la fin du défilé, de telle façon que, au moment où le comédien s'arrêta devant moi au milieu du salon, l'autre gland, à l'autre extrémité, était encore dans la pièce voisine.

Le grand Frédérick s'avançait vers moi, comme don Salluste s'avançait vers la reine d'Espagne au moment du baise-main. »

N° 68. — *23 juin.* **Le dompteur Batty.**

Engagé au théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour les représentations de *la Biche au bois,* le belluaire joue avec ses lions dont la férocité n'est pas plus dangereuse qu'une douce descente de lit.



ROSSINI

N° 69. — *30 juin.* **Hernani.**

Mise en scène où l'on voit apparaître dans leurs rôles, Delaunay, Mme Favart, Bressant et Maubant, introduits par Auguste Vacquerie, représenté en saint Pierre.

N° 70. — *7 juillet.* **Rossini.**

Le divin maëstro, cygne du Pesaro, Pesaro du cygne, saute devant la bouche à feu d'un mirliton *mirlitonnant.* Il est costumé en pifferaro et accompagné d'un chien coiffé d'un tromblon, tenant une sébile dans sa gueule. Au bas cette lettre autographe datée

de Passy, 27 juin 1867. — *Monsieur Polo. J'adhère avec plaisir à la publication de ma caricature dans votre journal, heureux de voir que le* SINGE DE PESARO *n'est point oublié.* G. ROSSINI.

N° 71. — *14 juillet.* **Jules Vallès.**

En chien *barbet* traînant une casserole, derrière un corbillard. Il paraît, et Léon Vanier le rapporte, que Vallès en avait toujours voulu à Gill de cette puissante charge.

Jamais pardonné, est une façon de parler; dans tous les cas, si le chien eut jamais une dent contre son ami, leur amitié réciproque ne paraît pas en avoir jamais été amoindrie. Nous pensons qu'il lui fut plutôt agréable de se voir ainsi représenté. La rue et le chien, n'est-ce pas tout un?

Et si l'on se rappelle qu'à cette époque *la Rue* de Jules Vallès était surnommée « le petit hurleur », on s'expliquera la casserole attachée à la queue du chien; et le placer dans le cadre du *Convoi du pauvre,* n'était-ce pas aussi une façon d'applaudir ce fameux, admirable et pathétique plaidoyer que Vallès avait consacré à l'auteur du tableau populaire? (*La Rue,* 1866. Édition Faure, p. 13.)

Enfin Vallès ne donna-t-il pas à ce portrait son autorisation écrite par ce simple mot « chargez ! », qui est bien dans sa note brutale et voulue.

« Celui-là, c'est une trouvaille », dit Firmin Maillard, dans son « Histoire des journaux publiés à Paris pendant le Siège et la Commune ».

« C'est plus qu'une excellente caricature, écrit Jean Richepin, dans les « Étapes d'un réfractaire », c'est un merveilleux portrait. Gill, en le faisant, songeait-il donc à cette phrase amère de *la Rue?* « Il attache des casseroles à la queue de ses tristesses, et les fouettant devant lui, se venge de la souffrance par l'ironie. » L'artiste a imaginé un Vallès en chien, comme celui qui suit misérablement *le Convoi du pauvre,* et lui a attaché une casserole à la queue. L'intention du dessin est frappante; le cachet de la physionomie est vivant. Tout Vallès, tout le réfractaire est compris et exprimé en trois coups de crayon. »
De son côté, A. Callet, qui fut leur ami commun, analyse ainsi la caricature et son modèle :

« André Gill l'a représenté dans son chef-d'œuvre, *le Convoi du pauvre,* en chien fidèle, suivant le convoi de son maître, un miséreux mort à la peine, l'œil en feu, les cheveux en crinière, les crocs formidables, traînant une casserole qui rebondissait sur le pavé avec un bruit assourdissant et qu'il avait dû se laisser attacher à la queue, complaisamment, par quelque gamin du faubourg.

Gill avait bien compris le double tempérament de Vallès : bon et fidèle, hargneux et tapageur. Il semblait se complaire, parfois, à lancer des mots cruels, des ironies amères qu'il regrettait aussitôt et qui cachaient mal sa nature droite et simple, son honnêteté profonde[1]. »

Voir en deuxième page un pastiche de *la Rue,* texte et dessins, signé *pour copie conforme* ANDRÉ GILL ; puis une pièce de vers intitulée « Occidentale », le tout se terminant par cette remarque : « Et tout cela n'empêche point que *la Rue* ne soit un journal fort bien fait et M. Jules Vallès un écrivain plein de courage et de talent. »

1. *La nouvelle Revue,* 15 décembre 1918.

N° 72. — *21 juillet.* **Ernest Picard.**

Il marche dans Paris, tenant un sifflet d'une main et sous le bras un portefeuille bourré de bons mots et de calembours. Pour légende ce quatrain :

Picard a du piquant, c'est une chose acquise,
Que d'esprit! quel brio! dit-on de tous côtés;
Mais à droite, je vois des messieurs attristés.
Mon Dieu! Faites qu'il s'*haussmanise.*

N° 73. — *28 juillet.* **Juarès et Lopez.** (A propos des affaires du Mexique.)

Ces deux compères ont une vague ressemblance avec les types de Bertrand et Robert Macaire, sinon dans leurs traits, mais dans leurs gestes.

Léon Vanier signale l'existence de certains numéros de *la Lune* qui ont été réimprimés sans date pour servir de programme de cafés-concerts. Par exemple, pour ce numéro, on a conservé les trois premières pages, et la quatrième, portant en titre *la Lune-programme,* est illustrée d'un portrait-charge, signé Arnaud, du chanteur tyrolien Chaillier que son physique avait fait surnommer le *petit bossu parisien;* elle est complétée du programme de l'Alcazar et de tous les autres concerts.

N° 74. — *4 Août.* **Sallot, dit Casque de Fer.**

Francis Magnard, du *Figaro,* ayant émis des doutes sur la véracité du portrait de Lopez, *la Lune* intitule son dessin du jour comme suit : *Portrait authentique de Sallot, dit Casque de Fer, d'après une photographie communiquée par M. Francal, notre correspondant à Foix.*

Est-ce que, par hasard, *le Figaro* oserait prétendre que le Sallot d'aujourd'hui ressemble beaucoup trop à Napoléon III et pas assez au dentiste?

Gill, tout le premier, s'en est ému, aussi a-t-il pris la *précaution utile* d'indiquer à quelle documentation il avait eu recours.

Satisfait de son portrait, l'illustre Sallot écrivit de Bayonne au caricaturiste pour lui commander une enseigne de dentiste! Il est représenté en arracheur de dents, entre un crâne coiffé d'un casque, un ratelier, puis un lis. Ce dernier attribut symbolise son innocence reconnue dans une affaire criminelle où il avait été inculpé. C'est d'ailleurs pour cette cause, célèbre dans le Midi, que la renommée de ce dentiste ambulant vint jusqu'à Paris.

Dans ce numéro commence un feuilleton, *Les trente-deux dents du pendu,* simple coïncidence, sans doute.

N° 75. — *11 août.* **Fanfan Benoîton** (la petite Camille).

Si jeune et déjà si célèbre! Gill nous la montre dans un bocal avec une étiquette sur laquelle on lit cette inscription : Esprit du moment.

Au-dessous, cette ligne d'une écriture appliquée :

— *C'est moi qui suis Fanfan Benoîton, c'est positif!!! Camille.*

Au sujet de cette pièce, Emile Blavet nous montre que la vraie comédie ne se joue pas toujours sur la scène.

## JULES VALLES, par GILL




*Chargez !* — *Jules Vallès*



« A l'époque où fut représentée *la Famille Benoîton,* ni le public, ni même les journalistes n'étaient admis aux répétitions générales. Léo Lespès qui, sous le pseudonyme de Timothée Trimm, gouvernait la France du haut des colonnes du *Petit Journal,* voulait qu'on fît cette fois une exception en sa faveur.

Sardou refusa net, d'où grande colère de Lespès, qui jura de tirer de ce manque d'égards une éclatante vengeance. Sardou, se sachant menacé d'un article désagréable, prit peur et courut chez Polydore Millaud.

— Diable ! fit l'illustre fondateur de la presse à bon marché, c'est que les articles de Lespès échappent à mon contrôle !... Mais il me vient une idée... Retorquez par avance ses arguments... Faites, sous forme de lettre, votre plaidoyer *pro domo,* sans signer bien entendu... La réponse paraîtra simultanément avec l'attaque.

— Parfait, répondit Sardou... Mais, comme il faut détourner les soupçons, je dirai beaucoup de bien de moi... Ce sera drôle.

— Allez-y gaiement... S'il le faut, j'en ajouterai.

Et tandis qu'à la première page, le Jupiter tonnant foudroyait l'auteur de *la Famille Benoîton,* l'accusant d'avoir calomnié la bourgeoisie et d'avoir fait une œuvre perverse, — à la deuxième, Sardou, sous le masque « d'un père de famille ayant deux filles à marier », écrivait en style volontairement prudhommesque :

« J'avais cru trouver dans cette pièce une attaque furibonde à la bourgeoisie dont je fais partie, et je trouve, au contraire, qu'elle n'a pas de meilleur défenseur en cette occasion que M. V. Sardou, qui la protège contre elle-même, en lui signalant si à propos le grand danger qui la menace... »

Et plus loin : « Tout cela est très moral; j'y applaudis de tout cœur et je remercie M. Sardou de nous dire à tous, pères de famille, des choses si sensées en un si bon langage... Trois fois bonne la pièce qui n'est pas seulement une bonne pièce, mais aussi une bonne action. »

Sardou, comme on le voit, ne se donnait pas de coup de pied dans le gras des jambes. Mais, comme il l'avait dit à Polydore Millaud, il fallait détourner les soupçons[1]. »

N° 76. — *18 août.* **Ch. Paul de Kock.**

A tout seigneur, tout honneur ! A l'occasion de la fête de l'Empereur, le frontispice de *la Lune* est exceptionnellement aux couleurs nationales.

Nous admirons ensuite le bon bourgeois de Romainville, le père de *la Jeanne d'Arc de Belleville* et de tant d'autres jolies filles, à califourchon sur un chat courant. Il est coiffé de ce petit coquin de bonnet que toutes ses héroïnes n'ont pas jeté par-dessus les moulins; il tient, passé à son bras, un panier de provisions et de sa main gauche un mirliton, tout ce qu'il faut pour faire une partie de




1. E. Blavet, *La Vie parisienne,* 1889.

campagne... En autographe, sous ce dessin, deux lignes dont la fille permettra la lecture à sa mère.

— *On a calomnié les chats, ce sont les meilleurs amis de l'homme ; ils sont toujours gracieux, et trouvez donc des amis qui le soient toujours.* Ch. Paul de Kock.

« Plus d'un écrivain en vogue aura disparu du monde de la célébrité avant que soit éteinte la mémoire de ce jovial conteur qui eut en partage la première des qualités littéraires, la santé, alors que la plupart des intelligences de la même époque étaient atteintes de troubles et de défaillances morales. N'est-ce pas un être merveilleusement doué que cet esprit gai, qui, seul, échappa à l'influence épidémique à laquelle n'avait pu se soustraire aucun esprit du siècle. » Champfleury. *Souvenirs et portraits de jeunesse,* 1872.

N° 77. — *25 août.* **Edmond About.**

Avant de détailler cette caricature, relisons cette charge à fond de train que publia Ed. About dans *le Gaulois.*

« La concurrence est grande entre les entrepreneurs de bas amusements : ils ont vu que certain public se prenait par les yeux ; ils illustrent (passez-moi le mot) leurs aimables publications ; le *rebut des ateliers* vient en aide au *rebut des lettres.* Mille et un caricaturistes qui ne seraient pas admis à vernir les bottes de Daumier coupent les têtes les plus notables de ce pays, les enflent, les déforment, les salissent et les posent sur un petit corps ratatiné.

« Cette heureuse plaisanterie, renouvelée dix fois par jour, n'a pas lassé le monde auquel elle s'adresse ; on demande toujours des têtes !... »



EDMOND ABOUT

Après cela on peut être surpris qu'à la demande de sa tête, Edmond About ait répondu par le billet suivant reproduit en autographe.

— *Je respecte trop la liberté de la presse pour ne pas me livrer à vous tout entier.* Edmond About.

Or, malgré cette autorisation de le prendre *tout entier,* Gill s'offrit simplement *sa tête*

sans l'*enfler,* la *déformer* ou la *salir* et la *posa,* selon la formule, sur un *petit corps ratatiné,* en accompagnant ce *rebut d'atelier* de ce *rebut de lettre* adressé à M. Léonor Havin du *Siècle :* « Monsieur. Nous avons l'honneur de soumettre à votre coup d'œil d'aigle (s'il en est temps encore) un projet de statue à la mémoire de l'ami Voltaire.

« Nous osons vous faire observer que ce modèle a le double avantage de rappeler un marbre célèbre et de présenter votre ami sous un aspect beaucoup plus jeune et plus gras. Veuillez agréer, Monsieur, etc. And. Gill. »

Après tout, il n'est pas donné à tout le monde d'écrire Gaëtana de gaëtanante mémoire et d'être académicien.

N° 78. — *1er septembre.* **Le Zouave guérisseur.** (Jacob.)

Il traitait tous les malades par son fluide magnétique, mais les guérissait-il?

Sous le dessin qui le représente en uniforme et dans ses exercices, des vers chantent ses louanges.

Encore une fois ce portrait fut contesté par *le Figaro,* et *la Lune* répondit dans le numéro du 8 par la note suivante :

« M. Francis Magnard, mal renseigné, a cru pouvoir avancer l'autre jour dans *le Figaro,* que la charge du *Zouave guérisseur,* publiée dans notre dernier numéro, n'était qu'une œuvre de haute fantaisie et qu'il y avait seulement *un air de famille dans le turban.*

Comme nous ne voulons pas que nos lecteurs puissent nous accuser un seul instant d'avoir voulu leur faire une *mauvaise charge,* nous déclarons ici, de la façon la plus formelle, que Gill a exécuté son dessin d'après une photographie fort ressemblante sortant des ateliers de M. Riou, photographe à Versailles.

D'ailleurs, le public, qui est bon juge, n'a acheté que soixante-quinze mille exemplaires de notre *faux* zouave. »

Le zouave Jacob se tira, dit-on, à deux cent mille, c'est possible, nous avons en mains des exemplaires portant deuxième et troisième édition.

N° 79. — *8 septembre.* **Le général Prim.**

Sous un ciel lourd de nuages, le général paraît, brandissant un drapeau rouge d'une main et une torche allumée de l'autre.

« Capitan de théâtre, paladin de *pronunciamentos* et d'échauffourées », dit de lui Paul de Saint-Victor, dans son livre « Barbares et bandits », à propos de son portrait par Henri Regnault. Et il ajoute encore ceci : « La France gardera, comme une rancune implacable, la mémoire de cet aventurier malfaisant. »

En effet, Juan Prim, faux révolutionnaire, comte de Reuss et marquis de Castillejos n'est-il pas un des principaux auteurs de la guerre franco-allemande?

Dans un petit ouvrage intitulé « Les martyrs du siège de Paris », Élie Sorin en citant Henri Regnault, qui trouva la mort au combat de Buzenval — 19 janvier 1871, — raconte l'anecdote suivante, récit de peu de valeur peut-être, mais qui met chacun à sa place :

« D'un simple portrait, Regnault avait fait une toile d'histoire, vraiment épique.

Prim est représenté à cheval, il a la tête nue, le front perlé par la sueur de la bataille; ses vêtements sont froissés et couverts de poussière ; d'une main vigoureuse, il retient sa

monture, bête énorme, aux proportions presque fantastiques; au fond du tableau, passe, perdu dans les demi-teintes, tout un peuple qui semble s'élancer vers quelque glorieuse conquête.

Quand l'œuvre fut terminée, le maréchal Prim, qui n'avait pas daigné poser, consentit comme par faveur à visiter l'atelier du peintre; il y fit son entrée sans même saluer, accompagné de sa femme et de quelques-uns de ses officiers.



GÉNÉRAL PRIM

A peine eut-il levé les yeux sur le tableau qu'il poussa un cri de stupeur; madame la maréchale jeta un cri non moins désespéré...

— « Eh, quoi! monsieur, s'écria la comtesse de Reuss en s'adressant à Regnault, ne connaissez-vous donc pas le maréchal? Quand donc l'avez-vous vu aussi mal vêtu?... avec un uniforme dans un tel désordre?... avec du linge aussi chiffonné?... »

Et le maréchal reprenait:

— « A quoi donc avez-vous songé de me peindre au milieu d'une pareille bande?... »

Un sourire ironique glissa sur les lèvres de Regnault et il répondit à peu près ceci :

— « J'ai peint monsieur le maréchal Prim dans le milieu où je l'ai vu, en un jour que j'avais cru glorieux pour lui et pour l'Espagne; si je me suis trompé, je le regrette. »

Prim essaya, par quelques vagues compliments, de réparer sa malencontreuse réflexion; mais l'artiste le connaissait désormais; il avait toisé l'esprit égoïste et mesquin de cet homme, qu'un instant il avait cru si grand. Le lendemain de cette visite, il écrivit au maréchal et lui déclara qu'il entendait garder une toile qui n'avait pas eu l'avantage de plaire à Son Excellence. »

Cette peinture, qui fit sensation au Salon de 1869, est aujourd'hui au musée du Louvre à côté des Géricault et des Delacroix.

N° 80. — *15 septembre*. **André Gill**, par X...

Le dessinateur de *la Lune* s'est représenté en décapité, — comme Pierre Petit, il a opéré lui-même, — la tête souriante dans un plat rempli de l'or qu'il gagnait... en imagination. Un crayon et une plume sont posés sur le bord avec ce court billet :

— *Mon cher Polo, je n'aime pas la liberté; vous me demandez celle de publier mon portrait. Je refuse net!* AND. GILL.

Faut-il voir dans cette composition les germes de cette effrayante maladie de l'or qui, un jour, envahira son cerveau?

En deuxième page, autre portrait de Gill, en vers, par Ernest d'Hervilly :

ANDRÉ GILL

Ne maudissons jamais l'auteur du genre humain,
Dit Azaïs : — Là-haut, souvent il élucubre
Des *compensations* charmantes, — et sa main
Sait mettre un joyeux Gill près d'un Magnard lugubre!

S'il fait l'un triste comme un centenaire aigri,
Et dès l'enfance, hélas! bien dépouillé de charmes,
Il fait l'autre beau, jeune et gai comme un mari
Qui va prendre le train sans son épouse en larmes.

Celui-ci, retroussant sa moustache, riant
De son rire muet, fait resplendir *la Lune;*
Celui-là, dans sa barbe obscure maugréant,
Voit dans *le Figaro* décliner sa fortune.

Magnard est sombre; il pense à la gloire d'Hugo,
Et l'on dirait qu'il pleut à verse dans son âme;
Du railleur Démocrite, étrange *alter ego,*
Gill, aux vers du géant de Guernesey, se pâme!

O caricaturiste! ô poète bouffon!
Je t'aime! — Mais Francis, *l'homme aux ciseaux,* me semble
Mélancolique ainsi qu'un vide carafon.
(On le dit estimé dans la Nouvelle-Zemble?)

N'en parlons plus! D'ailleurs il est grandement temps,
André, de dire un mot de ta biographie :
« — Cinq pieds six pouces, fort comme un Turc, vingt-sept ans,
« Des cheveux que jamais le fer ne modifie;

« Fils de Paris, aimant en vrai Napolitain
« A regarder le ciel, tout de son long dans l'herbe;
« Dessinant quelquefois; ignorant le matin;
« Ému, mais affectant le calme froid d'un Serbe,

« Et n'arrivant jamais à l'heure au rendez-vous,
« Quoiqu'il aime à trôner au sein d'une voiture;
« Tel est Gill, le rêveur aux paradoxes fous,
« Le noctambule qui médit de la peinture! »

Abonnés et lecteurs, que vous dirais-je encor ?
Moi, parler du talent du prince de la *charge ?*
Allons donc ! vous l'avez suivi dès son essor,
Son beau coup de crayon franc, carré, gros et large !

Et son esprit exquis, vous le voyez ? Ses doigts
Le sèment largement dans ses folles *binettes*.
Mais il est un détail secret que je vous dois :
— Gill est né de parents pauvres, mais très honnêtes !

N° 81. — *22 septembre.* **Garibaldi.**

Jouant un *hymne à la Paix* sur la pointe de son épée, en guise de clarinette. Le casque de Bélisaire placé à côté de lui paraît indiquer que le général a terminé sa carrière ; nous le verrons cependant accourir en 1870 pour défendre la France et battre, un contre quatre, les Prussiens à Dijon.

F. DE LESSEPS

N° 82. — *29 septembre.* **Ferdinand de Lesseps.**

Le diplomate français, surtout connu par le percement de l'isthme de Suez, qui lui valut le surnom de *Grand Français,* est représenté naviguant à dos de crocodile.

A la demande d'autorisation de publier son portrait, il répondit par ces deux lignes charmantes :

— *Habitué aux voyages, j'accepte celui que vous me proposez de faire dans la Lune.* FERD. DE LESSEPS.

N° 83. — *6 octobre.* **Jules Mirès.**

Par la porte entr'ouverte d'un logis où tout le mobilier est sens dessus dessous, apparaît le financier tenant d'une main un sac de bons conseils (les conseilleurs ne sont pas les payeurs), et de l'autre une image populaire intitulée *Crédit est mort.*

Dessous, une légende rimée sur l'air de *Mon p'tit papa.*

A *la Presse,* il était extraordinaire : ses entrées faisaient sensation, et, comme disait Villemessant, ses « sorties » n'étaient pas moins étonnantes. Quand on voulait exciter sa colère, on n'avait qu'à prononcer devant lui le nom de Pereire, — Mirès était israéliste et de plus Marseillais ; — il bondissait à travers la pièce, la canne à la main, frappant autour de lui à coups redoublés, renversant les objets, les meubles, les encriers. Spectacle du plus haut comique que les rédacteurs s'offraient plusieurs fois par semaine.

N° 84. — *13 octobre.* **Laferrière.** (Rôle d'Antony.)

L'acteur est plutôt représenté ici en triomphateur du drame romantique que dans le type de Lovelace, imaginé par Alexandre Dumas.

— Elle me résistait, je l'ai assassinée ! s'exclame-t-il après avoir transpercé sa victime d'un poignard dont la forme aurait pu paraître équivoque à un *Père la Pudeur* de l'époque.

N° 85. — *20 octobre.* **Le docteur Ricord.**

Avec ce portrait-charge du médecin *spécialiste,* Gill nous donne ces vers ultra-fantaisistes :

*Ris, corps* académique, à la caricature
Du maître... Saluez, vous autres que la Nature
Doua d'un cœur sensible. A-t-il vraiment aimé
Celui qui n'a jamais eu la... mésaventure
Que chanta Fracastor ? Réponds, Vénus impure !
Lui, c'est le guérisseur, le zeus du sublimé,
Des farouches onguents, de l'iode — et Mercure
Est son valet. Son nom est grand jusqu'en Amé-
Rique. Or,
Dès qu'il paraît, Docteur à la mâle encolure,
Joyeux, vermeil et fort, le mourant ranimé
Esquisse une polka. J'aurai tout résumé :
L'art, le cœur et l'esprit et la science sûre,
Si je fais flamboyer sa grande signature :
RICORD.
And. Gill.

Ajoutons-y cette fable-express, extraite des *Anecdotes médicales* de Witkowski :

Elle eut son temps de vogue ; on l'appelait Titine.
Maintenant, décatie, on la soigne à Lourcine...
Qui s'en souvient encor ?
Moralité :
A tout péché, misère et Ricord.

Pour nous mettre en règle avec l'histoire, notons que Polo, jusqu'alors rédacteur en chef, remplace Daniel Lévy à la direction du journal.

N° 86. — *27 octobre.* **Les Jolies actrices de Paris.**

Ce numéro est entièrement consacré à ces dames. Les portraits de Massin, Montaland, Marie-Roze, Delval décapitée, Vernet, Pierson et Desclauzas sont tenus, comme un jeu

de cartes, par une main mystérieuse; à qui la paume? (Honni soit qui mal y pense!) Une autre tient le fruit défendu. A qui la pomme? Les autres portraits au nombre de vingt-neuf sont dessinés par Félix Rey.

L'ordre numérique voudrait que le n° 86 *bis* suivît immédiatement le n° 86, mais la logique des choses — et c'est à celle-ci que nous devons nous soumettre — indique qu'il doit être placé après le n° 87, celui-ci ayant été saisi, et le numéro *bis* n'ayant été édité que pour le remplacer.

N° 87. — *3 novembre.* **Les Lutteurs masqués.**

(A propos des tentatives de Garibaldi sur Rome.)

Il peut être utile de rappeler ici qu'à cette époque s'ouvrit rue Le Peletier un spectacle de luttes athlétiques qui devint à la mode. Le terrible *Marseille,* surnommé le tombeau des lutteurs, trouva son maître dans un lutteur qui demanda à rester masqué.

Gill saisit cette actualité pour mettre aux prises *Garibaldi* et *Pie IX* représentés en athlètes, avec une légende clichée sur celle déjà parue dans le n° 13 sous le dessin Fantasmagorie :

« Il est expressément défendu aux 500.000 lecteurs de *la Lune* de voir dans cette lutte de *l'homme rouge* et de *l'homme noir* aucune insidieuse allégorie. Qu'ils n'oublient pas que certaines actualités nous sont interdites. »

Un article assez transparent, signé *le Cousin Jacques,* commentait la charge symbolique de Gill.

N° 86 *bis.* — *3 novembre.* **La 3.333.333e Résurrection de Rocambole.**

Le n° 87 ayant donc été saisi pour son dessin et l'article *les Lutteurs masqués,* on fit un nouveau tirage pour lequel on se servit d'un ancien cliché ayant paru dans le n° 25 et qu'on habilla d'un titre plus ronflant, et d'une légende où perçait l'intention de continuer la lutte. En effet, on lit : « Qui disait que Rocambole n'existait plus? Rocambole est immortel comme les immortels principes de 89... Prochainement nous publierons ici le véritable portrait de ce héros du bagne, d'après une photographie apportée de Londres par le vicomte Ponson du Terrail, et qu'il a bien voulu communiquer à *la Lune.*

En attendant, nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant aujourd'hui l'ancien dessin de Gill : *La Résurrection de Rocambole,* tiré naguère à un très petit nombre d'exemplaires et dont les épreuves d'une excessive rareté se vendent au prix de l'or. »

Bien que cela puisse paraître bizarre, de ces deux numéros, celui-ci est le plus rare. L'article du *Cousin Jacques*[1] fut également remplacé par une pièce de vers

1. *Le Cousin Jacques,* Ernest d'Hervilly pour ses amis, est né à Paris le 26 mai 1839. Il fit ses études au lycée de Versailles, entra en 1858 comme dessinateur au chemin de fer du Nord et fut nommé en 1859 piqueur des ponts et chaussées; il abandonna ces fonctions pour le journalisme et la littérature. Il écrivit tour à tour dans 75 journaux que nous ne pouvons tous citer; notons cependant : *le Diogène, le Boulevard, l'Artiste, le Nain jaune, le Grand Journal, Paris-Caprice, la Lune* et *l'Éclipse* dont il fut le Cousin Jacques. Poursuivi en 1864 pour délit de presse à propos d'un écho du *Nain jaune,* il fut acquitté sur la plaidoirie de Léon Gambetta.

En 1872, il entra au *Rappel* où il signa pendant huit ans sous le pseudonyme : *Le Passant.*

Son bagage littéraire comprend des recueils de vers, car d'Hervilly est poète par-dessus toutes

# LES LUTTEURS MASQUÉS, par GILL




Il est expressément défendu aux 500,000 lecteurs de la **Lune** de voir dans cette lutte de **l'Homme rouge** et de **l'Homme noir** aucune insidieuse allégorie.
Qu'ils n'oublient pas que certaines actualités nous sont interdites.

tintamarresques de Gill, où pour la rime les mots sont coupés et font enjambement. Exemple :

Quand le monde croit Rocambole bien enter- (*La suite au*
Ré, qu'on est convaincu que dans son sombre loge- *prochain vers.*)
Ment la mort l'a pris et que ce charmant et ter- —
Rible héros n'est plus, oh! quiconque interroge- —
Rait les portiers plaintifs qui pleurent sous leurs lu- —
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(*La suite au prochain numéro.*) And. Gill.

N° 88. — *10 novembre.* **Virginie Déjazet.** (Rôle de Bonaparte à Brienne.)

Coiffée du chapeau légendaire, elle est sur un mirliton, debout, comme Napoléon sur la colonne Vendôme. A l'horizon le dôme des Invalides.

*Bonaparte à Brienne* a toujours été la pièce de prédilection de Déjazet. Cela se comprend aisément : non seulement le rôle est fort beau, mais il est en rapport avec les convictions de l'artiste qui professait un véritable culte pour le martyr de Sainte-Hélène.

A propos de cette pièce, une anecdote nous est rapportée par son biographe, M. Henry Lecomte :

« Le directeur trouva la pièce excellente, mais il se récria sur le choix que les auteurs avaient fait de l'actrice pour jouer Bonaparte. On pouvait craindre, en effet, que le public trouvât peu de ressemblance entre les traits de Déjazet et ceux du jeune héros. Pour rassurer M. Bossange, un des auteurs, M. Gabriel, s'engagea à payer les frais de la pièce, si elle ne réussissait pas. Cette transaction, bientôt divulguée, redoubla la curiosité parisienne; la foule assiégea littéralement les portes du théâtre des Nouveautés. Les auteurs, voulant juger de l'effet du costume de Déjazet, montèrent à sa loge et trouvèrent auprès d'elle un monsieur simplement vêtu, qui rognait avec des ciseaux les bords du tricorne qu'on venait d'apporter pour l'actrice. Sa besogne terminée, l'inconnu salua et quitta la loge après avoir posé d'un air de satisfaction le tricorne sur la tête de Virginie.

— Quel est donc ce personnage? demandèrent les auteurs à Déjazet.

— C'est le duc de X...

— Bah!... l'ancien général de l'Empire?

— Oui, et de plus, l'ami d'enfance de Bonaparte. Il était avec lui à Brienne. Vous venez de le voir faire, à coups de ciseaux, de la vérité historique... »

N° 89. — *17 novembre.* **Portrait authentique de Rocambole**, d'après deux photographies et un grand nombre de documents fournis par *M. le vicomte Ponson du Terrail*, son illustre ami.

choses, des fantaisies en prose du plus pur parisianisme et enfin de nombreuses pièces pour le théâtre représentées avec succès à l'Odéon, la Comédie-Française, le Palais-Royal, etc., etc. *Le Cousin Jacques* est une résurrection qu'il est intéressant de noter. Louis-Jacques Beffroy de Reigny signait de ce nom, en 1785, un recueil littéraire intitulé : *Les Lunes*, où il faisait de la politique facétieuse. Il fut connu surtout par ses fameuses pièces politiques : *Nicodème dans la Lune ou la Révolution pacifique*, 3 actes; *le Club des bonnes gens*, 2 actes, jouées en 1790-91.

C'est, on le voit, avec à-propos que d'Hervilly choisit ce pseudonyme pour collaborer à *la Lune*.

Grand dessin en double page. Il est divisé verticalement en deux, quoique ne faisant qu'un sujet... de mécontentement, comme le dira un jour Rochefort; à droite, c'est l'ignoble bandit, le forçat au bonnet vert, le n° 117 du bagne : l'œil démesurément ouvert lance un regard fulgurant, la main est armée d'un poignard ruisselant de sang; à gauche c'est le superbe dandy coiffé d'un gibus, les cheveux ramenés sur l'oreille, portant moustache et barbiche, veston à la mode et la main gantée tenant une rose...

L'accouplement des deux types se poursuit à la taille par une *queue de poisson* (?) sur laquelle on lit : *la suite au prochain numéro*.

Ce dessin d'une audace inouïe est le premier coup droit porté à l'Empire; on peut le dire sans diminuer le rôle de Rochefort, dont *la Lanterne* ne devait paraître que six mois après.

« Il faut remarquer, écrit Jules Lermina[1] : cette foule bourgeoise qui avait silencieusement accepté l'Empire et qui redoutait avant tout un bouleversement fut la première à encourager la guerre contre l'Empire; le jour où André Gill, le dessinateur de génie, que son succès parqua malgré lui dans un genre inférieur, eut l'idée, le 17 novembre 1867, de publier dans *la Lune* un énorme dessin représentant Rocambole sous les traits de Napoléon III, ce fut une joie universelle. Oui, ceux-là même qui supportaient philosophiquement le Bonaparte commençaient à être heureux qu'on le déguisât en forçat et en assassin. »

Gustave Claudin[2], qu'il est indispensable de consulter lorsqu'on veut connaître les hommes et les choses du Second Empire, nous raconte que lui-même, en 1869, devait écrire une biographie de Napoléon III, dont il exposa le plan à l'empereur. Gustave Claudin pensait, et Badinguet le croyait sans doute, pouvoir combattre le succès de *la Lanterne* de Rochefort en répandant à profusion, dans toute la France, cette biographie qui aurait été vendue à ceux qui pouvaient la payer et donnée pour rien aux autres.

« Je m'en expliquai longuement, dit-il, avec M. de Persigny et lui demandai toute liberté pour écrire cette biographie telle que je la comprenais. Rien ne prêtait en effet plus que l'existence agitée de Napoléon au récit que je rêvais.

Il était né sur les marches d'un trône, puis emporté en exil. En Italie, il se faisait *carbonaro* et attaquait l'Autriche à la tête de quelques conspirateurs. Il servait dans l'armée suisse, conspirait à Strasbourg, s'en allait en exil, en Amérique; revenait conspirer à Boulogne, était condamné à mort, puis retenu prisonnier six ans à la citadelle de Ham, s'évadait de sa prison; s'en allait parcourir l'Italie, puis se fixait à Londres, où il vivait en débauché et en mauvais sujet jusqu'à ce que la Révolution de 1848 lui permît de rentrer en France. Enfin il était président de la République, tordait le cou à cette République et se faisait empereur. »

Cette histoire rocambolesque se termina dans le désastre de Sedan où cent mille braves furent tués, blessés ou faits prisonniers, avant que pût paraître cette brochure dont l'empereur avait cyniquement approuvé le projet.

Naturellement ce numéro de *la Lune* fut saisi, mais on n'osa le faire pour ce dessin : on tourna la difficulté, et comme le journal ne pouvait ou plutôt ne devait s'occuper de

1. *Histoire de cent ans,* tome III, p. 358.
2. G. Claudin, *Mes souvenirs,* 1857-71.

# PORTRAIT AUTHENTIQUE DE ROCAMBOLE

**PAR GILL**

D'après deux photographies et un grand nombre de documents fournis par **M. le vicomte PONSON DU TERRAIL**, son illustre ami



politique, on s'en prit au dessin de la quatrième page relatif au sauvetage par la Compagnie du Câble transatlantique français des obligations mexicaines, représentées par des demoiselles court vêtues, par A. Darjou. La preuve en est, qu'il existe une deuxième édition de ce numéro avec le portrait de Rocambole, mais sans le dessin de la dernière page, lequel est remplacé par des articles, et qu'il en fut fait plusieurs tirages reconnaissables au coloris qui est parfois différent. Le numéro saisi, et le plus rare, est celui contenant le dessin de A. Darjou; il est bon cependant d'avoir les deux éditions, si l'on veut posséder une collection bien complète.

N° 90. — *24 novembre.* **Le Corsaire.**

Pour publication sans autorisation ni cautionnement, d'articles traitant de matières politiques, *le Corsaire* est condamné par jugement de la sixième chambre (le gérant à un mois de prison et 500 francs d'amende) qui ordonne que ce journal cessera de paraître.

Ce dessin est un acte de protestation.

Toute la rédaction de ce journal est représentée sur un radeau fait d'un numéro du journal. Le grand mât est ce malheureux Victor Noir, alors reporter, qui devait être plus tard assassiné par un Bonaparte.

A la deuxième page on lit la communication ci-après :

Aujourd'hui vendredi, à l'heure où le journal est mis en vente, le directeur-gérant de *la Lune* comparaît devant la sixième chambre du tribunal de première instance, pour répondre aux inculpations suivantes :

1° D'avoir publié dans le numéro du 3 novembre courant, et sans l'autorisation administrative, un dessin intitulé : « LES LUTTEURS MASQUÉS », par Gill.

2° D'avoir publié un écrit périodique traitant de matières politiques sans l'autorisation préalable du gouvernement et sans cautionnement, en insérant dans le même numéro dudit jour un article intitulé : *Les Lutteurs masqués,* ledit article signé : *Le Cousin Jacques.*

N° 91. — *1er décembre.* **Mme Galli-Marié.** (Rôle de Vendredi dans Robinson Crusoé.)

Elle est assise dans une main qui la tient en l'air, pendant qu'une autre main avec une brosse lui noircit le visage de cirage.

N° 92. — *8 décembre.* **Mme Judith.** (Rôle d'Hamlet, théâtre de la Gaîté.)

« Tenant son épée d'une main et un éventail de l'autre, elle est à genoux devant la tête momifiée de l'artiste qui tint le rôle avant elle : *poor Rouvière.*

Pas une des belles pensées que renferme la tragédie de Shakespeare n'échappe à son jeu savant; elle nuance chaque mot, elle souligne chaque phrase.

Judith n'a peut-être pas la mâle puissance qui convient au prince de Danemark, mais elle en a toute l'ironie, tout le désespoir, et le public de ces théâtres de féeries battait des mains et criait bravo à la vraie comédienne qui faisait oublier la pièce à femme si fêtée aujourd'hui, en interprétant avec art un chef-d'œuvre estimé.

C'est un fait accompli.

Hamlet peut être interprété par une femme. Oui, à la condition que cette femme sera

douée d'un immense talent et qu'elle possédera le génie dramatique. » Henry Morel, *Silhouettes dramatiques*. A. Faure, 1868.

A la deuxième page, compte rendu du procès intenté à *la Lune*.

« Vendredi dernier, le directeur de *la Lune* paraissait devant la sixième chambre du tribunal de police correctionnelle, présidée par l'honorable M. Delesvaux.

Après le réquisitoire du ministère public, et malgré l'habile et spirituelle plaidoirie de Me Cléry, avocat du journal, le jugement suivant a été rendu :



Mme JUDITH

« Attendu que dans le numéro du journal *la Lune* du 3 novembre dernier, Polo, directeur-gérant, a publié, à Paris, sans l'autorisation préalable de l'administration, une gravure intitulée : *Les Lutteurs masqués;*

« Qu'en agissant ainsi, il a commis la contravention prévue et punie par l'article 22 du décret du 17 février 1852;

« Attendu que dans le même numéro, Polo a publié un article aussi intitulé : *Les Lutteurs masqués,* signé : Le Cousin Jacques;

« Que dans cet article il est traité de matières politiques; qu'en effet, l'auteur, dans un style allégorique qui laisse à découvert sa pensée véritable, aborde la question du pouvoir temporel du Saint-Père et de la révolution italienne, l'expose, arrive au moment de l'invasion du territoire pontifical par les bandes garibaldiennes, en décrit les phases, se prononce contre l'intervention française et envoie à Garibaldi un encouragement et un souhait de victoire; que la politique française est donc touchée et traitée avec la politique étrangère;

« Attendu que le journal *la Lune* n'est ni autorisé ni cautionné;

« Que dans ces circonstances et en faisant cette publication, Polo a donc commis une deuxième contravention, prévue et punie par les articles 1 et 5 du susdit décret;

« Faisant application de ces articles,

« Condamne Polo à un mois de prison, 100 francs d'amende pour la première contravention, à un mois de prison, 500 francs d'amende pour la seconde contravention;

« Dit et ordonne que le journal *la Lune* cessera de paraître. »

Nous avons interjeté appel de ce jugement. En attendant la décision des seconds juges, *la Lune* continuera à paraître comme par le passé. Si, contre notre attente, la première sentence est confirmée, nos abonnés ne devront concevoir aucune inquiétude : des mesures seront prises pour leur servir sans interruption un nouveau journal, où se trouveront tous les éléments qui ont fait le succès de *la Lune*. »

N° 93. — *15 décembre.* **Résurrection de Thérésa.**

Pour la rentrée de M^lle^ Thérésa, les Folies-Dramatiques annoncent la représentation chocnosof de *l'œil crevé,* musique et paroles d'Hervé; Figaro tiendra la grosse caisse.

Des bouquets sont à ses pieds. Et voici des fleurs, comme Eug. Vermesch savait les offrir :

« Je ne veux pas me faire l'avocat de Thérèsa, et je commence par passer condamnation sur la plus grande partie de son répertoire; mais il me semble que l'on a été injuste envers elle : dites que ce genre vous déplaît, soit! encore faut-il reconnaître à Thérésa un talent de dire admirable et une voix excessivement remarquable. Le geste est habituellement juste, la prononciation toujours très nette, l'intonation bien trouvée. Combien y a-t-il d'acteurs à Paris qui aient ces trois qualités réunies?

Fort peu assurément. Que Thérésa quitte ses sapeurs, ses tambours, ses *tourlourous,* son hercule sentimental, et qu'elle veuille chanter du comique vrai, au lieu d'interpréter des tabarinades, et je suis sûr qu'elle se ramènera la plupart de ses ennemis. »

N° 94. — *22 décembre.* **Théodoros, roi d'Abyssinie.**

Le lion d'Abyssinie et le lion britannique ou rugira bien qui rugira le dernier!... Drame en plusieurs actes, précédé d'un prologue : A quand la noce? Musique d'Amstrong.

En attendant la décision des juges, le succès de *la Lune* allait en croissant, car ce procès retentissant lui amenait dix mille acheteurs de plus, et des abonnements. On comprendra que dans ces conditions la rédaction continue de cultiver l'à-propos de circonstance. En voici un échantillon :

Un quidam se présente dans les bureaux de *la Lune* et demande un abonnement.

— Votre nom?

— Edgard.

— Comment? fait le caissier qui a mal entendu.

Aussitôt d'Hervilly :

— Monsieur s'appelle *Edgard et s'abonne.*

On se serait cru aux Variétés.

Et, bien entendu, c'est signé : Émile Blondet!

N° 95. — *29 décembre.* **Alfred Darimon.**

Pour une charge, celle-ci est extrême.

Monsieur Darimon, en effet, dansant sur les mains à la façon des clowns, a pour la circonstance enfilé ses bras dans les jambes de sa culotte et passé ses jambes dans les manches de sa redingote. Dans cette position, et ainsi accoutré, son chapeau est inévitablement

posé sur l'endroit diamétralement opposé à la tête. Un cerceau et une girouette complètent l'illustration de l'autorisation manuscrite qu'on lit dessous :

— *Pourquoi donc, Monsieur, vous refuserais-je l'autorisation que vous me demandez? La charge est une des formes de la critique, et je crois avoir assez prouvé jusqu'ici que la critique ne me faisait pas peur.* Alfred Darimon.

En effet, en 1848, M. Darimon était un apôtre fervent des théories proudhoniennes. Élu député en 1857, il fit partie du fameux groupe des cinq qui constituait alors l'opposition; réélu en 1863, il commença par se rallier à la politique louche d'Émile Ollivier, pour s'identifier bientôt après d'une façon complète avec la majorité. Cette évolution lui valut d'être invité aux bals des Tuileries où il parut avec le costume ordonné par le cérémonial de la cour, et c'est ainsi que la culotte de Darimon passa à la postérité!

N° 96. — *3 janvier 1868.* **Figaro en voyage.**

Villemessant en nourrice accompagné de ses deux derniers, Henri Rochefort et Albert Wolff.

La censure ne toléra pas la légende en style nègre qui dut être biffée par un large trait *noir* et que, malgré cela, on peut lire :

*Grand Albert et Petit Henri n'ont pas été sages. Locataire d'en haut pas content et porter plainte. Bonne maman Villemessant emmène enfants turbulents à la campagne. — Allez! mauvais sujets!*

Il existe des numéros qui n'ont pas subi cette mutilation... pour rire.

En quatrième page. Réclame pour les Foulards de la Malle des Indes. Détail particulier : la partie du dessin portant l'inscription est coloriée en rouge, mais seulement pour les exemplaires censurés. Un autre détail n'est pas moins important, il a rapport au nouveau foulard à l'usage des gens bien pensants : le visage qui en orne le coin a été à moitié effacé. Pauvre martyr!

N° 97. — *10 janvier.* **Le couple de Montrouge.** Théâtre des Folies-Marigny.

Charge innocente, représentant un jouet de l'époque, la serinette, où les deux acteurs se tenant par les mains tournent au son de la musique mécanique.

En quatrième page, *Ulmann,* par Gill. L'impresario parcourt à toute vapeur la route du succès avec les Concerts Carlotta Patti.

Légende en vers :

Brûlant les rails, courant de la terre à la lune,
Tirant or et bravos des publics étonnés,
Avec sa Carlotta Patti, fauvette brune,
Hurrah! Ulmann va vite! et cet homme a du nez!

N° 98. — *17 janvier.* **Ernest Feydeau.**

Avec sa plume et un couteau, le romancier du jour ouvre la Bourse qui a la forme d'un pâté d'où s'échappent des pigeons. Allusion au feuilleton : *Un coup de Bourse,* que publiait alors *le Figaro.*

En quatrième page, cette annonce : Pour paraître prochainement :

L'ÉCLIPSE, semaine comique illustrée. Charges et actualités d'André Gill. Revue satirique des principaux événements de la semaine. — Un numéro : dix centimes. — Abonnements : Paris, 5 francs; départements, 6 francs.

*
* *

A la veille de devenir centenaire, *la Lune* s'éclipsait, n'attendant aucune clémence de ses juges; — d'ailleurs le *portrait de Rocambole* n'avait-il pas aggravé le cas des *Lutteurs masqués!* — Or, le 26 janvier 1868, c'est-à-dire sans interruption, paraissait le premier numéro de *l'Éclipse*.

*La Gazette des Tribunaux* du 8 février enregistrait l'arrêt de la Cour d'Appel du 7, condamnant Polo à la prison et à l'amende, conformément au premier jugement prononcé contre lui en décembre.






A *ARMAND LODS,*
l'érudit et premier biographe de Gill.

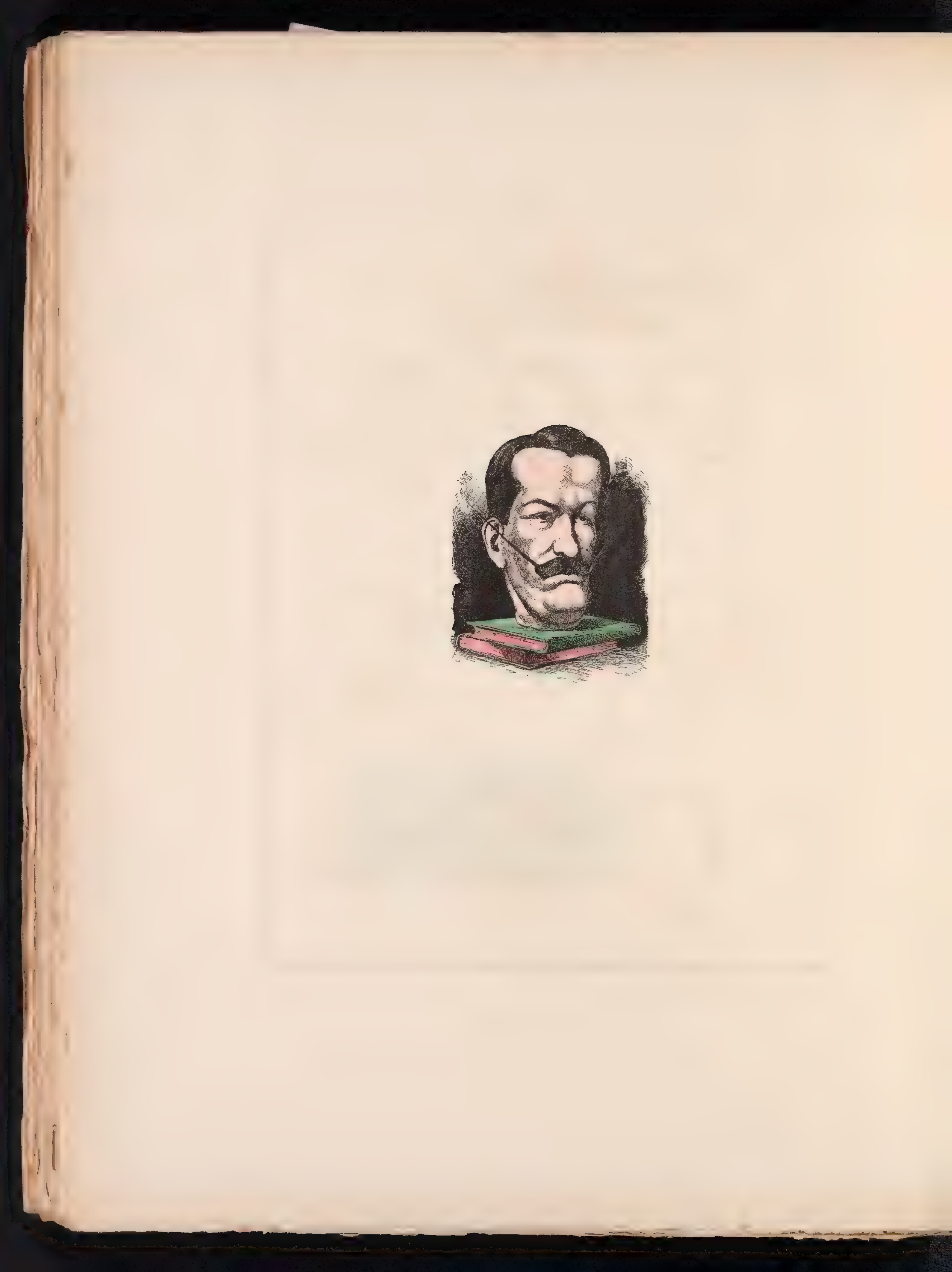
Il est de toute justice que cet ouvrage édifié sur un terrain défriché par vous, porte votre nom.
Je l'y inscris ici avec toute ma reconnaissance.

CH. F.

*Gill, à soi seul, est toute une époque, comme Hugo tout un siècle.*

GEORGES COURTELINE.






AND GILL
POLO
A. Bocquin
PREMIERE
1868
ANNEE



# L'ÉCLIPSE

Ex-journal *la Lune,* paraissant tous les dimanches, du 26 janvier 1868 au 25 juin 1876. La vignette du titre, dessinée par Gédéon, représente une pleine lune éclipsant le soleil dont on ne voit plus qu'un croissant. Elle change pour le numéro 26 et, jusqu'au n° 139, le soleil cache à moitié la lune. Après la guerre, le journal reparaît avec le n° 140 et un nouveau dessin pour le titre.

L'éclipse a été, avec à propos, hélas! placée sur les provinces françaises enlevées par les traités de 1871, et dans ce globe qui les recouvre sont les figures de Bismark, Guillaume et Napoléon III.

Du 18 septembre 1870 à juin 1871, *l'Éclipse* ne parut pas, mais pendant cette interruption, elle publia en supplément cinq dessins de Gill sur feuille simple, sans texte et sans date.

***

A *l'Éclipse,* le *Cousin Jacques* signa Ernest d'Hervilly, Émile Blondet redevint Paul Mahalin, et la rédaction s'augmenta de la collaboration d'Eugène Vermesch, toujours sous la direction de François Polo.

Du côté des dessinateurs, nous retrouvons tous ceux de *la Lune,* auxquels vinrent s'adjoindre : G. Lafosse, Ch. Vernier, Coinchon, Pilotell, Hadol, Draner, Alfred Le Petit, Lemot, Moloch, Faustin, A. Belloguet.

*
* *

En même temps que l'édition ordinaire à dix centimes, il a été fait, de *l'Éclipse*, un tirage de luxe à trente centimes, imprimé sur fort papier et colorié avec recherche. Les abonnés seuls recevaient les charges refusées par la censure. La collection, qui est très rare à l'état complet, forme neuf volumes in-folio avec titres et tables. Pour la première année, Bocquin a dessiné un frontispice donnant les portraits des principaux rédacteurs et dessinateurs, lithographie en noir; le titre de la deuxième année est colorié et dessiné par Hadol, il représente un clown qui tient deux cerceaux de papier, figurant le titre de *l'Éclipse*, au travers desquels passe l'année 1869, habillée en folie. Les titres des années suivantes ne sont pas illustrés.

La collection se complète par un album publié à part intitulé : *Dessins de l'Éclipse interdits par la censure*, contenant vingt et une planches en noir, dont voici les titres :

1. *La Justice poursuivant le crime*, double page. — 2. *Anvers*, 1871. — 3. *L'enseigne du Grand Monarque*. — 4. *L'Avenir lui sourit*. — 5. *Boulogne en chambre*. — 6. *Jeux de Prince*. — 7. *Le Guet-apens*. — 8. *Costume d'été*. — 9. *Au pied du mur*. — 10. *Pas de chance*. — 11. *Un 15 août, 1872*. — 12. *La Tour prends garde*. — 13. *Un réserviste, Gambetta*. — 14. *L'ombre de Napoléon*. — 15. *La fille de Mme Angot, M. Thiers*. — 16. *La rentrée*. — 17. *Millie-Christine*. — 18. *Noël*, 1873. — 19. *Don Carlos*. — 20. *Nouvelle Chambre*. — 21. *Grâce*.

A signaler encore une série de six planches : *M. Thiers, caricaturé*, par Gill, présentée en ces termes : « En publiant ce nouveau tirage des dessins de Gill relatifs à M. Thiers, le journal *l'Éclipse* veut rendre hommage à sa manière, et dans la mesure de ses moyens, à la mémoire du grand écrivain et de l'illustre homme d'État que la France vient de perdre. Ces dessins sont à peu près introuvables aujourd'hui. C'est donc un service aux collectionneurs et aux amateurs de les publier à nouveau. La presse et le public ont toujours reconnu que les dessins de Gill, loin d'être des caricatures blessantes, étaient au contraire un hommage réel rendu aux patriotiques efforts du grand citoyen. Cette suite de planches ne sera pas un des documents historiques les moins curieux à conserver. »

Cette première série, la seule parue, contenait : 1. *Le premier Soldat de France*. — 2. *Dissolution*. — 3. *Le petit caporal*. — 4. *To be or not to be*. — 5. *Petit bonhomme vit encore*. — 6. *Flux et reflux*.

La collection de *l'Éclipse* comprend quatre cents numéros, sans compter ceux de supplément. Armand Lods et Véga, les premiers bibliographes des œuvres d'André Gill, en ont signalé trente-huit, chiffre correspondant aux numéros saisis ou censurés. Dans cette dernière catégorie nous en avons trouvé beaucoup d'autres que nous décrirons minutieusement, et dont certains seront une révélation pour la majorité des collectionneurs. Le fond de notre pensée n'est pas, en disant cela, de faire naître chez eux des regrets sur leur non possession, — car ils existent, donc on peut les trouver en les cherchant, — mais de concentrer leur attention sur des dessins dont l'esprit a pu leur échapper parce qu'il aura plu à dame censure de les *couper* comme de vulgaires matous.

On a pu écrire : J'appelle un chat, un chat, mais il était interdit de toucher un fripon, ne fut-ce que de la pointe du crayon.

« Ces caricatures, dit Jules Lermina, devenues classiques, forment véritablement une histoire de l'époque impériale, à cette période d'ébranlement qui, déjà, faisait prévoir l'effondrement prochain. Gill, avec son crayon spirituel et sa verve satirique, sachant dans un détail, dans une allusion, viser le point faible de nos adversaires politiques, fut un des plus utiles artisans de la chute de l'Empire.

Les charges de Gustave Doré, de Vallès, de Sainte-Beuve sont de véritables chefs-d'œuvre. Son Rochefort, du 7 juin 1868, en Don Quichotte, est le meilleur portrait de l'auteur de *la Lanterne*. *L'Éclipse* fut accablée de procès. Ayant sans cesse maille à partir avec la censure, Gill dessina, dans le numéro du 9 août 1868, un melon qu'il intitula M. X... Le parquet s'imagina de découvrir dans ce dessin une idée obscène. En vérité, ce qui était obscène, c'était l'hypothèse venue à l'esprit de magistrats pudibonds.

Mais la vente sur la voie publique avait été retirée à *l'Éclipse*. Il faudra dans l'avenir regarder avec soin chaque dessin pour y découvrir l'allusion antibonapartiste. Par exemple, dans le portrait de Noriac (23 août 1868), on trouve — bien en vedette — le titre de son roman : *Les coquins triomphants*. Il se passait parfois de bien singulières choses. Delescluze, le républicain, refusa l'autorisation de publier sa charge. Le premier portrait de Gambetta se trouve dans le numéro du 22 novembre 1868, à côté de celui de Grévy. Il fut saisi. Nos enfants se demanderont à quel propos.

La censure refusa, la semaine suivante, le portrait de M. Ténot, refusa un Noël représentant un polichinelle cassé (les bureaux n'hésitaient pas à y reconnaître l'honorable Napoléon III).

Supprimé le dessin : *A propos des Moniteurs*, où on trouve que M. Rouher était raillé, et accepté le dessin : *les Cendres*, où M. Pinard ne voulut pas se reconnaître. Il était d'ailleurs le seul. »

A côté de cela il est bien quelques contemporains dont le souvenir ne subsiste que par les caricatures de Gill. Les hommes passent, l'œuvre reste.

* * *

1868. — Première année. Volume I. Nos 1 a 49.

N° 1. — 26 janvier, **Dupuis et Mlle Schneider.** (Reprise de *Barbe-Bleue* aux Variétés.)

Légende [1] : « Tout le monde connaît cette farce : Barbe-Bleue pourfend des épouses qui se retrouvent vivantes, en résumé. Cette reprise prouve une fois de plus que les auteurs et les artistes sont pleins de talent. Nous espérons que le public sera de notre avis. »

Ce spirituel début — tout le monde l'a compris, — est la reprise déguisée de *la Lune*, et comme les épouses qui se retrouvent bien portantes après avoir été sabrées, les collaborateurs de *la Lune* se retrouvent... à *l'Éclipse*. Suit un avis Au Public, en tête de la deuxième page.

1. Dans l'édition de luxe, le dessin est publié sans légende.

« Il y avait une fois — il n'y a pas si longtemps — un journal qui, dans un genre où devaient se produire tant d'imitations, avait su se créer une spécialité nouvelle, hardie, originale, et rencontrer en même temps un succès exceptionnel, incontestable et mérité.

Ce genre — passé dans nos mœurs depuis Grandville, Gavarni et Daumier — ce journal l'avait relevé de l'indifférence et de l'oubli en lui infusant le jeune talent d'André Gill. Aussi lui aviez-vous fait son succès, vous qui aimez à voir la pointe du crayon et le bec de la plume s'aiguiser en fine et décente ironie...

Vous le lui avez fait, parce qu'il avait tenu tout ce qu'il avait promis, et parce qu'au milieu de tant de concurrences imparfaites, il était resté fidèle au bon goût, au choix piquant et juste des sujets et à l'excellence des procédés d'exécution...

On sait par suite de quelles circonstances ce journal a dû disparaître — au moment où le chiffre, toujours croissant, de ses abonnés et de ses acheteurs semblait lui assurer une existence durable et prospère.

Nous venons essayer de prendre sa place dans la curiosité et la bienveillance du public.

A cet effet, nous nous sommes adressés à l'ancienne administration de *la Lune*.

Elle nous a cédé ses bureaux, ses vendeurs, ses abonnés, ses primes, et les traités qui lui attachaient des dessinateurs et une rédaction dont on a pu apprécier l'esprit.

Afin de mettre tout le monde à même de s'assurer de la réalité de ce que nous annonçons, nous avons — moyennant les plus grands sacrifices — fixé momentanément le prix du numéro de *l'Éclipse* à UN SOU!!!

Ce prix — qui popularisera forcément notre feuille dans les masses — nous le maintiendrons jusqu'à ce que *l'Éclipse* compte CENT MILLE acheteurs...

Et elle les comptera — nous en avons pour garantie la faveur que le lecteur n'a jamais cessé d'accorder à quiconque prend souci de ses plaisirs!...

Instruits par de récents exemples, nous apporterons une prudence extrême dans l'accomplissement du programme que nous nous sommes tracé. Nous nous ferons une loi de rester dans les limites qu'il nous est interdit de franchir.

Nous voulons vivre, — vivre le plus longtemps possible, — pour la satisfaction des autres... et pour la nôtre!...

*La Lune* faisait bien; *l'Éclipse* fera mieux :

Pour les amateurs désireux de collectionner les actualités que Gill clouera à sa première page, elle publiera une édition de *luxe,* — dessins tirés *en noir* avec le plus grand soin ou rehaussés d'un riche coloris.

Prix d'abonnement pour ces épreuves d'artiste : un an, Paris, 12 francs; départements, 15 francs. Prix d'un exemplaire : trente centimes.

Cette édition ne peut manquer de répondre aux goûts du plus grand nombre de nos lecteurs...

Nous n'en voudrions pour preuve que l'estimation élevée dans laquelle sont tenues actuellement les trop rares collections de *la Lune*.

Celles de *l'Éclipse* commencent aujourd'hui. Hommes et choses du temps y passeront, et la caricature de l'époque se détachera tout entière sur le disque de l'astre assombri, — illuminée par le sourire du dessinateur et des écrivains.

*L'Éclipse*. »

N° 2. — *2 février.* **Eugène Pelletan.**

Littérateur et homme politique, né en 1813.

En 1839 commence sa longue et importante collaboration aux journaux : *La Presse, le Bien public, la Revue des Deux Mondes, le Siècle, l'Avenir, le XIX^e^ Siècle, le Courrier de Paris.* En 1864, est nommé député comme candidat de l'opposition par la neuvième circonscription de la Seine. Il combattit le ministère Ollivier et vota contre la guerre. En 1870, est proclamé membre du gouvernement de la Défense nationale. En 1876, est élu sénateur par le département des Bouches-du-Rhône. A écrit de nombreux ouvrages de philosophie, de critique et d'histoire. Le livre sur lequel l'a placé Gill dans son dessin est une revue satirique des mœurs modernes : *La nouvelle Babylone.*

Voici une anecdote peu connue sur ses débuts, et qu'il nous plaît de rapporter pour la mémoire de George Sand, dont on ne saurait trop reconnaître les qualités de cœur.

Dans sa jeunesse, Eugène Pelletan avait été précepteur chez George Sand. C'est lui que l'auteur de *Lélia* avait choisi pour élever la jeune âme, former l'esprit de son fils Maurice.

Pelletan ne parlait jamais sans attendrissement de ce souvenir, et peut-être eût-on démêlé dans ses retours sur le passé un peu d'amertume.

Il y avait eu, à Nohant, entre Pelletan et M^me^ Sand, une rupture violente, celle-ci reprochant au précepteur de son fils d'imposer à l'enfant des idées qui n'étaient point celles de sa mère. Très fier, Pelletan quitta Nohant et résolut de partir pour Paris, au hasard, quoique très pauvre. Or, au moment où, à l'aube, il quittait, seul, la demeure où il avait vécu, George Sand lui remettait une longue lettre, cruelle et maternelle à la fois, où elle lui donnait à son tour des conseils sur la façon dont, à Paris, il devait comprendre la vie.

Et, s'intéressant à ce jeune homme qui s'en allait ainsi loin d'elle, par les chemins, elle écrivit en même temps — sans que Pelletan le sût — à un ami de Paris :

« Veillez sur lui ! Qu'il échappe à Girardin ! Et qu'il ne sache pas, qu'il ne sache jamais que c'est moi qui vous dis de le consoler et de l'aider ! »

Et Eugène Pelletan ne l'a jamais su.

N° 3. — *9 février.* **La Petite Presse.**

Amusante composition réunissant les collaborateurs de ce journal. D'abord, de Balathier Bragelonne, rédacteur en chef à cheval sur *la Petite Presse* pliée en cocotte ; entre les pattes de cette dernière, Hémery, le secrétaire de la rédaction et, groupés autour : Delsaux, administrateur ; Jannin, directeur ; Hermant ; Jean du Boys ; Alexandre Dumas ; Tony Révillon ; Ponson du Terrail et Coste. Il n'y manque que cinq cent mille lecteurs !

N° 4. — *16 février.* **Émile Ollivier.**

Légende : L'Académie traite l'écrevisse de *petit poisson rouge qui marche à reculons,* mais il n'en faut rien croire. Le vrai est que ce crustacé ne se fait une gloire de devenir rouge que lorsqu'il est complètement cuit. (Buffon fils.)

Émile Ollivier, avocat et homme politique, qu'il ne faut pas confondre avec Démosthène Ollivier, homme politique, né en 1799. Celui-ci, fort et honnête commerçant de Marseille,

républicain de vieille date, fut, en 1848, envoyé à la Constituante par plus de cinquante-huit mille suffrages. Combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon, fut arrêté après le Coup d'État du 2 décembre et menacé de la déportation, puis enfin exilé. Il se réfugia en Belgique, de là passa en Italie où il fut encore poursuivi par la haine impériale. Rentré en France en 1860, il y mourut en 1884.

Émile Ollivier, son fils... mais nous aurons l'occasion de revoir ce renégat...

N° 5. — *23 février.* **Masques à louer ou non.**

Pour danser à la barrière du Trône, celui de Thiers;
pour danser au profit des monstres, celui de Vallès;
pour danser sur un orgue, celui de Rossini;
pour danser à la Boule noire, celui de Dumas;
pour danser sur un volcan, celui de Girardin;
pour danser devant le buffet, celui du baron Brisse;
pour empêcher de danser en rond, celui de Glais-Bizoin;
pour fumer chez le marchand de vin, celui de Havin;
enfin pour *ces dames* un loup qui n'est pas le loup-garou...

En quatrième page : ***Ch. Monselet*** et ***Alph. Daudet,*** par And. Gill. (Deux dessins tirés d'un volume que MM. Gill et Vermesch doivent prochainement publier sous ce titre : *Binettes rimées.*)

Le 30 janvier, c'est-à-dire presque un mois avant, *le Hanneton* annonçait ainsi cet ouvrage : « André Gill et Eug. Vermesch viennent de publier une curieuse plaquette intitulée : *Binettes rimées.* Ce sont vingt charges de Gill accompagnées d'une poésie funambulesque parodiant le style et l'allure de vingt contemporains. Les *Binettes rimées* sont en vente chez tous les libraires, au prix de deux francs.

Nous en détachons la pièce consacrée à MM. Edm. et J. de Goncourt : *La mort du chien.* »

Pour des raisons que nous ignorons et que nous ne pouvons que regretter, l'ouvrage ne fut pas publié, du moins tel qu'il avait été conçu et annoncé.

Ce n'est qu'en décembre suivant que parurent les *Binettes rimées* qui devaient comprendre trois séries. La première, la seule que nous connaissions, contient *dix* pièces parmi lesquelles : *La mort du chien,* dont il a été question dans l'annonce qui précède, elle est illustrée par Léonce Petit et Frédéric Regamey. C'est ce dernier qui a fait le portrait-charge de Daudet, ce qui prouve *a fortiori* que le projet Gill-Vermesch n'eut pas de suite.

N° 6. — *1er mars.* **Auber.**

Représenté en dieu terme avec un mirliton gigantesque rappelant quelques-unes des œuvres du maître : *La muette de Portici, le Domino noir, la Fiancée du Roi de Garbe, le Premier jour de Bonheur,* etc., etc.

Il conduit, de son bâton de chef d'orchestre, une farandole de gentilles et douces colombes dont la chronique a conservé le souvenir.

Dans la distribution des rôles de ses opéras, la jeunesse et les grâces physiques d'une cantatrice le rendaient infiniment moins sévère à l'égard de la voix et du talent. En outre,

Auber aimait le changement, et chaque ouvrage nouveau lui servait de prétexte pour convoler à de nouvelles noces. Aussi, pendant les soixante ans de ce long règne, quelle consommation de minois charmants et de gosiers choisis! Comment nombrer tous ces fins becs de sa volière? On aimerait à se figurer ainsi une galerie de femmes d'Auber, à l'instar des illustrations qui se publient sur l'œuvre des poètes; nous y passerions en revue les divers portraits des cantatrices dans le costume de leurs rôles.

Toutes y paraîtraient, depuis la petite... mais, chut! Auber aimait les femmes et les aimait toutes, dans le monde aussi bien qu'au théâtre, et ce culte assidu, poli toujours, sinon discret, vous rappelait en lui l'homme du XVIII[e] siècle, dont il avait l'esprit et les manières.

Un mot, qui nous est rapporté par Félix Galipaux, sera ici plein d'à-propos. Auber, allant de fort bonne heure voir une de ses élèves, la trouva debout.

— On se lève pour vous, maître, lui dit-elle.

Et Auber de répondre : « Oui, mais on se couche pour d'autres, hélas! »

N° 7. — *8 mars.* **M. Granier de Cassagnac** (Le Porc-Épic).

La légende se trouve en deuxième page :

— On reconnaît facilement le porc-épic aux piquants raides, aigus, qui couvrent son corps. Habitué dès son plus tendre âge à se servir de ces armes naturelles, il les manie avec la plus grande habileté, et, à la moindre attaque, les dirige contre ses ennemis. Cet animal a le museau fendu, des dents incisives, des oreilles rondes, un caractère acariâtre et des pieds plats ornés de griffes. (Buffon fils.)

N° 8. — *15 mars.* **M. Belmontet,** député du Tarn-et-Garonne, et... poète.

... Et Bonapartiste, célèbre pour ses odes. Les titres de quelques-unes suffiront pour nous donner une opinion des siennes : *Les funérailles de Napoléon,* 1821; *l'Empereur n'est pas mort,* 1841; *la Saint-Napoléon; les Impérialistes; l'Honneur de l'Empire; le fils de Napoléon; la poésie de l'Empire,* etc., etc. Mais nous ferons mieux, nous citerons encore ces vers *hors série :*

UN ROI

Dites, qu'est-ce qu'un roi?... Presque jamais un homme,
Qui peut-être le fut alors qu'il n'était rien;
Mais qui cesse de l'être à l'instant qu'on le nomme,
Quand il a dépouillé la peau du citoyen;
C'est un conspirateur en permanence, un maître
Qu'on se donne en aveugle et qui vous prend en traître,
C'est le Castaing des lois et de la liberté,
Il verse le poison goutte à goutte en silence...
Et quand la Liberté se meurt, l'ingrat s'élance,
Et la traîne à son char vers l'abîme emporté!

Sous le dessin de Gill on lit en autographe :

— *L'homme n'est pas seulement une idée vivante, il est un corps, une physionomie.* L. Belmontet.

N° 9. — *22 mars.* **M. A. Guéroult.**

Publiciste né en 1810. Collabora au *Journal des débats,* à *la République,* au *Crédit,* à *l'Industrie,* à *la Presse.*

Créa *l'Opinion nationale,* feuille quotidienne publiée d'abord à prix réduit, et qui prit promptement de l'importance comme organe de la démocratie impériale. Nommé député en 1863, il suivit la ligne d'opposition démocratique et anticléricale qui était celle de son journal. A publié plusieurs ouvrages d'économie politique.

N° 10. — *29 mars.* **Champfleury.**

Légende : M. Champfleury *invite* M. André Gill *à lui faire l'honneur de visiter son cabinet de* faïences historiques (Royauté, Révolution, Empire, Restauration, Gouvernement constitutionnel) *avant que la collection ne soit dispersée aux enchères.*

Nous voyons le champion du *Réalisme* dans l'intimité, prenant un bain de pieds. Dans le dessin de la table de nuit on voit une tache blanche, informe, et pour cause : ce meuble utile était occupé par un vase intime que la censure fit supprimer pour la légende dont il était agrémenté : *Être à son aise ou mourir.* Une autre légende fut aussi sacrifiée sur l'une des faïences accrochées au mur : *Je te vois, petit polisson,* disait l'œil malicieux.

L'édition de luxe contient le dessin avant les ratures. Cette particularité, la première que nous ayons à signaler et qui sera suivie de bien d'autres, nous amène à parler des *originaux* qu'on attribue à Gill. Tout d'abord disons que le caricaturiste dessinait son sujet directement, ou sur la pierre ou sur papier autographique. Est-ce à dire qu'il n'existe pas d'originaux de Gill? Si, mais il ne faut pas les chercher dans les dessins de *la Lune,* de *l'Éclipse,* et de *la Lune rousse,* tels qu'ils sont parus.

L'artiste, qui devait tout d'abord les soumettre à la censure, ne faisait généralement qu'une esquisse sur un papier quelconque, au crayon ou au pinceau, en noir ou en couleur, avec ce qui lui tombait à ce moment sous la main.

Ils ne ressemblent donc à ce que l'on connaît que par l'idée. Ils sont de toute rareté. Rares aussi sont les épreuves tirées avant la gravure sur zinc, épreuves destinées à l'artiste qui s'en servait pour faire les modèles de coloris.

Ces explications succinctes devront mettre en garde les amateurs contre les *faux Gill.* Pour notre part nous en avons rencontré et reconnu beaucoup comme tels. Nous en donnerons deux exemples qui sont des plus typiques. Le premier est précisément cette charge de *Champfleury* qui nous fut présentée par un amateur qui croyait sincèrement posséder un *original de Gill.* Or, ce n'était qu'une copie servile d'après le journal, où son auteur avait naïvement respecté le blanc de la table de nuit, ne soupçonnant pas qu'il pût y avoir autre chose. Le pauvre bougre de copiste avait, comme le singe de la fable, oublié d'allumer sa lanterne!

Le second n'est pas moins extraordinaire, et si cette fois le dessin ne se dénonçait pas lui-même, le choix du papier l'accusait. C'était la charge de l'*auteur de Séraphine,* parue dans le n° 52 du 17 janvier 1869. Date à retenir. Celui-ci nous fut proposé par un marchand de la rive gauche, dont, il faut bien le reconnaître, ce n'était pas la spécialité; comme nous paraissions l'examiner sans grand enthousiasme, il crut pouvoir nous décider en

## CHAMPFLEURY — par GILL




*M. CHAMPFLEURY invite M. And. GILL à lui faire l'honneur de visiter son cabinet de* FAIENCES HISTORIQUES (Royauté, Révolution, Empire, Restauration, Gouvernement constitutionnel) *avant que la collection ne soit dispersée aux enchères.*

disant : « Les Gill sont très rares! Celui-ci vient de chez le peintre X que vous connaissez... C'est une garantie... »

Eh bien! ce dessin assez habilement travaillé était exécuté sur une feuille de papier Ingres dans la pâte duquel nous pûmes lire le millésime de fabrication... *1871!*

Il est bien entendu que nous citons là deux cas excessifs, il en est d'autres qui demandent un sérieux examen. Récemment nous rencontrions dans Montmartre une des plus jolies fantaisies de Gill (procédé Gillot) parue dans *le Chat noir* du 18 mars 1882, sous le double titre : *Le Printemps. Ça pousse!*

Nous savions qu'à la vente de Salis (mai 1898), l'original avait été acheté par un bouquiniste du quartier qui, séance tenante, l'avait cédé à l'un de ses amis; aussi, le trouvant après tant de temps si bien conservé et dans un cadre flambant neuf, étions-nous à première vue quelque peu méfiant. Dessin classique au crayon noir sur papier gris, rehaussé de blanc, signature, rien n'y manquait, sauf le procédé Gillot.

Dans son intéressant bouquin : *Le long des quais*, Charles Dodeman qui se documente sur place, passant en revue les divers procédés de truquage, nous dévoile un de ses dérivés : « Nous citerons pour mémoire, dit-il, les dessins plus ou moins authentiques de Gavarni, Daumier et André Gill qui, pendant un certain temps, fleurirent les quais. Et voici comment quelques-uns d'entre eux vinrent s'y installer.

Un personnage accrochait le bibliopole par un bouton de son habit : « Vous n'achèteriez pas une bibliothèque?... »

Alors, il déployait, comme par inadvertance, deux ou trois dessins, fort bien imités d'ailleurs, de l'auteur de *la Muse à Bibi*. La conversation s'engageait, puis le personnage disait : « Dites-moi donc?... Je n'ai pas le temps de m'en occuper aujourd'hui, pourriez-vous me prêter cent sous?... Je vous laisserai ces dessins en dépôt. »

L'étalagiste acceptait... naturellement et le personnage s'en allait pour ne plus revenir. Alors les dessins étaient mis en vente et trouvaient acheteur presque immédiatement. Des collectionneurs de carrière s'y laissèrent piper. »

Il est à remarquer que, dans ces copies habilement présentées, les motifs sont toujours judicieusement choisis : point d'actualités proprement dites, mais plutôt des charges de politiciens et de gens de lettres en renom.

Et si l'imagination des fabricants de faux est fertile — en moyens de placement s'entend, — la rouerie ou l'inconscience de certains commerçants ne le cède en rien. Une des plus ingénieuses manières d'écouler ces productions est de les intercaler dans certains livres d'occasion, pour ainsi en augmenter la valeur marchande. Le volume vous est soumis.

— Bel exemplaire, dit le vendeur, auquel on a joint un dessin original...

Et l'ouvrage qui ordinairement vaut deux louis vous est offert pour cinq. Dans le cours de nos recherches, il nous est arrivé à plusieurs reprises de surprendre cette supercherie. Ne maudissons point trop les faussaires — gens non dénués de talent puisqu'ils imitent si bien les meilleurs artistes —, car somme toute, les manœuvres de ces pauvres hères ne font qu'entretenir le feu sacré chez les collectionneurs. A ceux-ci de s'instruire et de se défendre.

N° 11. — *5 avril.* **M^lle Nilsson** (Ophélie).

Christine Nilsson, issue d'une famille de paysans suédois, fit preuve dès son enfance

de précoces dispositions musicales. Elle apprit le violon et chanta dans les rues en s'accompagnant. Elle fut remarquée par un riche gentilhomme qui l'arracha à sa vie errante et la fit entrer à l'école de Stockholm.

Elle débuta en 1860 dans cette ville, puis vint à Paris pour perfectionner son éducation : y joua en 1864 dans *la Traviata, la Flûte enchantée, Martha, Don Juan, Sardanapale* avec un très grand succès.

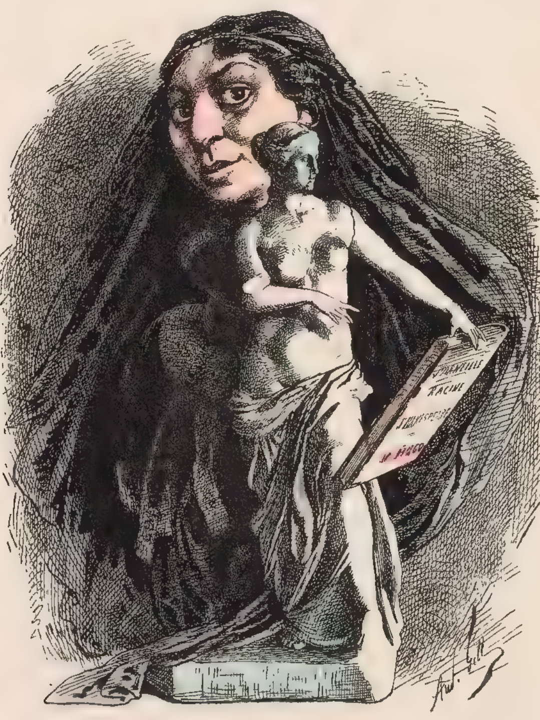
En 1867, l'Opéra l'engagea pour y créer le rôle d'Ophélia dans *Hamlet,* d'Ambroise Thomas.

La suite... Le cousin Jacques va nous la dire en deuxième page.

N° 12. — *12 avril.* Mlle **Agar,** de l'Odéon.

De la courte notice biographique qui accompagne le superbe dessin de Gill, nous détachons cette délicate critique : « Elle était grande et brune, avec des bras d'éphèbe et des épaules au coin desquelles une fossette souriait... »

Mais cela ne vaut pas les bras admirables, que le dessinateur attribue à la *Vénus de Milo.* C'est d'une élégance qui force l'admiration! Mais ne s'agit-il pas d'une artiste renommée pour sa beauté sculpturale et pour son talent?




Mlle AGAR

N° 13. — *19 avril.* **Fleurs du jour.**

Double page en couleurs imitée de Grandville réunissant sous les espèces les plus diverses les personnalités du moment, autour d'un arrosoir.

Le Cactus (P. de Cassagnac); Le Coquelicot (H. Rochefort); la Violette (A. Marx); le Jonc (A. Vermorel); l'Églantine (E. d'Hervilly); Le Narcisse (Hervé); le Myosotis (G. Maillard); Un papillon (Prével); une carotte. Grande utilité (X); un champignon (André Gill).

Tout ce monde équivoque chuchote, parlote et barbote à qui mieux mieux, ce qui fait dire au personnage muet

jusqu'ici : « Assez causé comme cela, je vous ai cueillis du bout de mon crayon, *que c'est comme un bouquet de fleurs.* »

N° 14. — *26 avril.* Ce numéro publia deux éditions. **Hardi Ferragus!**

A propos d'une polémique bruyante entre Louis Ulbach (*Ferragus* du *Figaro*) et Louis Veuillot de *l'Univers.*

« Ils luttent maintenant, sourds, effarés, béants,
A grands coups de *copie,* ainsi que des géants! »

Ce dessin est plus audacieux que celui des *Lutteurs masqués* qui entraîna la suppression de *la Lune,* mais les personnages en cause étant de moindre importance, il ne fut qu'interdit.

Deuxième édition. N° 14 *bis.* — **M. Viennet ∴.**

Encore un poète, un fabuliste même, mais qui ne fera pas oublier notre bon La Fontaine; c'est de sa lyre, dit-on, que se sont envolés ces vers parodiant la manière des romantiques, et qui connurent alors une certaine vogue :

Où, ô Hugo, huchera-t-on ton nom?
Justice enfin rendu que ne t'a-t-on?...
Quand donc au corps qu'académie qu'on nomme
De roc en roc grimperas-tu, rare homme?...

M. Viennet méprisait Lamartine autant que Victor Hugo et il affirmait, un jour, devant M^me^ de Girardin :

« Lamartine! un fat qui se croit le premier homme politique de son temps et qui n'en est pas même le premier poète!

— En tout cas, répondit M^me^ de Girardin, il n'en est pas non plus le dernier, la place est prise. »

*Avis.* — Le numéro que nous avions préparé ces jours derniers, et qui représentait le combat de *Ferragus* et de *l'Univers,* n'ayant pas obtenu l'approbation de l'Administration supérieure, force nous a été de faire exécuter un nouveau dessin et de renoncer à notre tirage.

De là vient le retard de trois jours qu'a subi le présent numéro.

Le public, nous aimons à le croire, ne nous en voudra pas trop, l'éclipse momentanée de son journal favori ayant été motivée par des raisons majeures, complètement indépendantes de notre volonté.

N° 15. — *3 mai.* Ce numéro publia deux éditions. **M. Sainte-Beuve** (Libre mangeur).

Monté sur un temple en saindoux dont la toiture est formée de deux de ses livres, *Volupté* et *Mes Lundis,* le grand critique est représenté en charcutier; un collier de saucissons au cou, il arbore un énorme jambon. Mais le clou est la fameuse écumoire qui, s'envolant à tire d'aile, se détache sur un horizon noir comme un fond d'église.

Au sujet de ce dessin interdit, le libre penseur écrit le 5 mai à Ernest d'Hervilly : « J'aurais bien du regret si j'étais quelque chose dans ce refus d'autorisation. Je ne suis

pas assez sot pour ne pas sentir un ami sous cette gaie licence rabelaisienne où s'est joué un vigoureux crayon. » (Correspondance, tome II, p. 296.)

A propos d'une autre caricature du même, nous relevons dans *le Journal des Goncourt,* année 1865, un détail d'une saveur assez piquante : « Eugène Giraud nous racontait que Sainte-Beuve, pour se préparer à la charge qu'il en a faite à une soirée de Nieuwerkerke, avait eu l'étonnante précaution de prendre un lavement, afin, disait-il très sérieusement, d'avoir le teint plus frais. »

Et dire que Sainte-Beuve avait lu Molière!

Deuxième édition. N° 15 *bis.* — **Gustave Doré.**

Le dessinateur-peintre et sculpteur de grand talent qu'était Gustave Doré est trop connu pour que nous fassions ici l'énumération et l'apologie de ses œuvres, mais il nous plaît de réparer un oubli, en citant tout particulièrement sa remarquable illustration des *Émotions de Polydore Marasquin* que la critique d'art a voulu ignorer; sans doute parce qu'elle ornait des livraisons à deux sous. Comme si l'Art ne pouvait et ne devait pas être populaire.

Gill représente son illustre confrère en *vélocimane* — petit jouet de mode à cette époque, — un crayon d'une main et un pinceau de l'autre; il file à toute vitesse escorté de la fortune sous la forme de nombreux sacs d'écus. S'il est vêtu comme un lutteur, ce n'est pas que la vie fut pour lui un perpétuel combat, mais l'artiste pratiquait les exercices physiques, et souvent d'aimable façon. Ainsi, un jour qu'il était invité chez son ami Giacomelli, il fit son entrée dans le salon les jambes en l'air, marchant sur les mains.

Gill, qui connaissait bien son modèle, nous l'a montré dans cet exercice, dans *le Charivari* du 14 janvier 1867.

N° 16. — *10 mai.* **Victor Cochinat et Jean du Boys.**

Légende : Les pieds qu'on chatouille — ou la mort par le rire — ou les Barbe-bleue de 1868... Horribles détails!!!

A propos des romans-feuilletons du *Petit Journal* et de *la Petite Presse.*



N° 17. — *17 mai.* **Erckmann-Chatrian.**

Le trait d'union qui unit les deux noms d'Émile Erckmann et d'Alexandre Chatrian est le patriotisme dont ils se firent les apôtres en écrivant, sous la même signature, « les Romans Nationaux » qui ont pour titre : *Histoire d'un conscrit de 1813, l'Invasion, Madame Thérèse,* etc., etc.

André Gill les représente tenant la même plume, fumant leurs pipes de porcelaine décorées, l'une d'un grenadier et l'autre d'une cantinière. Ils sont assis sur le bord d'un bock de bière, et au-dessous on lit cette légende : « Leur verre est grand, tous deux boivent au même verre. »

**HENRI ROCHEFORT — par GILL**



A la troisième page, est un tarif des numéros de réassortiment de *la Lune,* certains sont cotés un, deux, cinq, huit et dix francs selon leur degré de rareté, et cent francs la collection complète.

N° 18. — *24 mai.* **Les irréguliers du Figaro** (Charles Monselet et Jules Vallès).

Deux genres bien différents, mais deux talents tout de même! Le premier y apporte le parfum des roses et le second l'odeur des pipes culottées.

N° 19. — *31 mai.* **Le fusilier Boquillon et sa payse Simone,** d'après une photographie communiquée.

Le succès des lettres d'Onésime Boquillon et de Simone, publiées dans les numéros 12 et 17 de *l'Éclipse*, fut tel qu'il fallut en faire des éditions à part. Dans ce dessin, Gill consacre le *bo talan* de son cher confrère et ami Humbert, le futur auteur de *la Lanterne de Boquillon.*

N° 20. — *7 juin.* **Henri Rochefort.**

Cette caricature qui représente le lanternier en Don Quichotte est, sans contredit, la meilleure de toutes celles qui aient été faites pour ou contre lui, elle personnifie bien l'homme du jour; cette grande silhouette rouge sur un fond noir, aux couleurs de sa *lanterne*, n'est-elle pas dans sa simplicité d'un effet réellement saisissant! L'article du cousin Jacques n'est pas moins fameux, il se termine par du Champfort annoté : « Un homme d'esprit est perdu, s'il ne joint pas à l'esprit l'énergie du caractère : quand on a la lanterne de Diogène, il faut aussi avoir son bâton. Henri Rochefort tient à la main les objets demandés. Il saura s'en servir. »

« L'esprit de l'auteur de *la Lanterne*, a dit Jules Lemaître, c'est l'ironie ininterrompue, sans trêve. C'est le coq-à-l'âne, le rapprochement imprévu de deux idées étonnées de se trouver ensemble. Par exemple, la phrase célèbre, par où s'ouvre le premier numéro : La France contient, dit l'Almanach impérial, trente-six millions de sujets sans compter les sujets de mécontentement... Rochefort a de remarquables qualités de méthode et une très grande puissance d'imagination. C'est l'éternelle déformation à la Daumier. »

Que peut-on dire de Rochefort que tout le monde ne sache? Voyons plutôt, du célèbre pamphlétaire, ces quelques dédicaces inédites où se retrouve l'esprit du vaudevilliste qu'il ne cessa d'être.

Copié sur un exemplaire des *Petits Mystères de l'Hôtel des Ventes :* « Si je laissais sur la toile cette signature qui est vraie, me disait un vieux marchand de faux tableaux, on s'apercevrait que toutes celles de mes autres Rembrandt sont fausses. »

Sur les *Français de la décadence :* « Les casinos des villes de jeu sont des milieux étranges où on se rend parfois pour boire des eaux et où on boit surtout des bouillons. »

Sur *la Grande Bohème :* « Nous avons eu au théâtre *les Jocrisses de l'amour.* Quelle jolie pièce on ferait avec les jocrisses de la politique. »

Sur *les Signes du temps :* « Le temps, c'est de l'argent... sur les cheveux. »

Sur *la Lanterne :* « Je veux bien cesser d'écrire, mais il faut d'abord que Napoléon III cesse de régner. »

Sur *les Farces amères :* « Si vous tentez de séduire une femme elle vous appelle : lâche. Si vous renoncez à sa possession elle vous appelle : lâcheur. »

Sur *Fantasia :* « Tous les hommes peuvent être qualifiés d'Alphonses, ayant tous à leur naissance été nourris par une femme. »




CH. DICKENS

N° 21. — *14 juin.* **Charles Dickens.**

Ainsi que l'a écrit Ernest d'Hervilly, la figure qui honore cette première page est un portrait.

C'est aussi notre opinion. Si on le compare aux photographies et reproductions de l'époque, et si on le détache du cadre qui le présente en charge, il reste l'un des plus vivants du délicieux conteur anglais qui a taillé, littérairement parlant, ce diamant si précieux qui a nom : *le Grillon du foyer.*

Ce numéro annonce en troisième page : *Gill-Revue.*

N° 22. — *21 juin.* **M. Pouyer-Quertier.**

Le grand industriel pose devant nous en lutteur, un coude appuyé sur une bobine de fil et un pied posé sur une pelote de coton ; il froisse dans sa main gauche un traité de commerce ; le tout se détache sur un fond de cheminées d'usines en activité. Enfin pour conclure, l'économiste expose nue, comme son torse, la vérité que *2 et 2 font 4*, quoi qu'on fasse.

« Depuis la signature des traités de commerce sur les bases du libre-échange, M. Pouyer-Quertier se fit remarquer par ses vives attaques contre les partisans des idées économiques nouvelles et par les plaintes qu'il porta, au nom des départements du Nord, devant le corps législatif, contre les effets du traité de commerce avec l'Anglerre. Il combattit aussi les privilèges et les abus des grandes compagnies de finances et de chemins de fer. »

Il est représenté ici au moment où il réclame l'abaissement des tarifs, dont l'élévation est si funeste au commerce français. Aucun député ne le surpassa dans la critique de notre régime économique.

N° 23. — *28 juin.* **Arsène Houssaye.**

Dans un fauteuil de roses composé — le 42e vraisemblablement — le rédacteur en chef de *l'Artiste* s'offre à la reconnaissance des maîtres de toutes les élégances : parfumeurs, chapeliers, tailleurs, etc., etc. Un essaim de cocottes échappées de Mabille voltige autour de sa tête.

Sous ce dessin, épinglons ces quelques traits de Vermesch qui ne sauraient être placés plus à propos.

« Un des écrivains français les plus féconds et fait de tout un peu, mais peu de chose qui vaille cher.

Si Monselet joue au petit abbé, Arsène Houssaye passe pour l'écrivain galant du XIXe siècle. Ce sont des histoires de comédiennes, des pastorales où les Marion Delorme se retroussent naïvement d'une façon égrillarde; des mouches par-ci, des talons rouges par-là, et des houlettes à rubans roses, et des billets ambrés, et de petits levers, et de petits soupers ; petit, tout est petit.

J'oubliais : M. Arsène Houssaye a publié des volumes de vers qu'il appelait poésies; je voudrais bien qu'on me fît voir cela. »

Pourquoi pas? Voici donc, extrait des *Poésies complètes de Arsène Houssaye,* Paris 1852, un sonnet pris au hasard, intitulé « A Lélia », — lisez George Sand :

O fille de l'amour et de la liberté!
O folle Madeleine, ô pécheresse austère!
Ton front est dans le ciel, ta bouche est sur la terre,
Reine de poésie et reine de beauté!

Ton génie adorable est un arbre enchanté
Qui déjà donne un fruit dont le suc nous altère,
Quand il secoue encore aux abords d'un cratère
Une neige de fleurs pleines de volupté.

Nouvel ange déchu, nouvelle Ève punie,
O femme par le cœur, homme par le génie
Chante, et promène-nous dans ton cher alhambra.

Quand le souffle du monde aura brisé ton aile,
Quand tu seras tombée en la nuit éternelle,
Une étoile de plus sur nous rayonnera.

N° 24. — *5 juillet.* **Objets perdus, récompense honnête.**

Elles sont là, les trois splendides créatures! La douleur a tordu les lignes harmonieuses de leur souveraine beauté. Un Niagara de larmes bondit de leurs paupières jusqu'aux trésors de leur corsage. A peine les reconnaîtriez-vous ces chéries, si votre cœur, avant vos yeux, n'avait balbutié leur nom!... Mary-Rose, Léonide Leblanc et Olympe Audouard.

Dans ce numéro André Gill donne le *fac-simile* de son casier judiciaire, qu'il fait précéder de ces lignes explicatives :

« Il paraît qu'un imbécile a voulu m'insulter. Les gens qui me connaissent trouveront

peut-être un peu comique le souci que j'en ai pris ; mais j'ai un public de cinquante mille lecteurs qui voit mes dessins et qui ne connaît pas mes crimes.

C'est pour ce public que j'affiche sur le mur de ma vie privée la petite réclame ci-contre :

COUR IMPÉRIALE
DE
PARIS
—
*Greffe du Tribunal de la Seine.*

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS

Demandés sur le nommé GOSSET DE GUINES, Louis-Alexandre, *dit* ANDRÉ GILL.

*Résultat de la vérification faite dans le casier judiciaire établi au Greffe du Tribunal de première instance de la Seine :*

**NÉANT**

Et maintenant, ta main, Boquillon! — Tu peux m'épouser, Simone! — André Gill. »

— Dans un article intitulé « l'Inflexible Piétri » et paru dans *le Voltaire illustré*, n° 8, Gill rapporte tous les détails concernant cette publication.

— L'insulte venait de *l'Inflexible* qui avait pour rédacteurs les nommés Stamir et Charles Marchal, dit Ch. de Bussy[1].

*L'Inflexible* à la solde de la préfecture de police avait pour mission de calomnier les adversaires du régime impérial, Rochefort en tête.

Stamir était un inconnu qui disparut avec cette feuille immonde, et son complice ramassé dans la rue en avril 1870 mourut à l'hôpital dans les convulsions du délire alcoolique.

1. Sur les antécédents de Marchal, on lira avec intérêt cette note que nous relevons dans la revue critique des *Journaux de 1848*, par Wallon.

« Le citoyen Marchal veut se vendre, n'importe à qui, ce qu'il s'estime; on ne veut le payer que ce qu'il vaut; de là un marché impossible. Il a successivement cherché à se rattacher à Barbès, Blanqui, Louis Blanc, Girardin, Raspail, que sais-je encore, à Ledru-Rollin, car on lisait autrefois *le Conservateur de la République* soutenu par ce grand Montagnard.

Sous Louis-Philippe, Charles Marchal avait offert ses services à M. Delessert alors préfet de police; il demandait un million pour assassiner le duc de Bordeaux.

— J'ai de l'éducation, écrivait-il, et du liant; je me présenterai à lui avec un grand train, avec un luxe aristocratique, et je finirai par pénétrer dans son intimité. Le hasard et mon courage feront le reste.

En marge de cette lettre, dit le citoyen Caussidière qui rapporte la chose, je lus l'apostille suivante de la main de M. Delessert : « Si ce misérable reproduit sa demande, mettez-le en arrestation. »

Puis il ajoute : « Si je fais cette révélation, c'est que Charles Marchal avait eu l'impudence de solliciter l'emploi de secrétaire à la préfecture et de demander à l'Assemblée nationale une pension, comme ancien détenu politique ayant rendu des services à la cause républicaine. Effectivement il a été condamné à la prison pour une brochure contre Louis-Philippe, et son procès révéla qu'il était à la solde de la cour. Cette attaque inqualifiable contre son royal protecteur avait été déterminée par le refus d'une somme d'argent. »

N° 25. — *12 juillet.* **MM. Brame et Javal.**

Les deux orateurs, sous forme de boules, sont en compagnie de quilles qui représentent le budget.

Qui gagnera la partie ?

J. Brame, né en 1818, député du Nord, prit un rang à part parmi les conservateurs dynastiques par son indépendance dans les questions économiques. Il combattit le traité du libre-échange dans ses principes et ses conséquences.

L. Javal, né en 1804, député de l'Yonne, progressiste et libre-échangiste, l'un des membres les plus importants du nouveau tiers-parti libéral, demanda la révision de la législation de la presse, la responsabilité ministérielle, le contrôle sérieux des budgets, l'abaissement des tarifs de chemin de fer, l'augmentation du budget de l'Instruction publique.

N° 26. — *19 juillet.* **Garnier-Pagès.**

« Sa figure était déjà, à ce moment-là (1848), encadrée dans ce faux col gigantesque qu'il a rendu populaire. Il était maigre, portait de longs cheveux, un habit noir, mais d'un noir passé à force d'avoir reçu des averses. Signe particulier : il portait des socques dont il ne se séparait que pour monter à la tribune ou pour s'en aller à l'hôtel de ville fonder un gouvernement provisoire, ce qui lui arriva deux fois en sa vie.

Garnier-Pagès qui devait toute sa réputation à son frère, était un bourgeois de Paris attardé. Il suffisait de l'écouter pour deviner qu'il aurait dû être échevin du temps de François Miron. Il habitait un modeste appartement orné de vases grotesques, de vieilles bergères, de pendules rococo et de paravents datant de la Fronde. La batterie de cuisine elle-même devait provenir de quelque vieil hôtel de la place Royale. Cet homme, qui ne fit aucun bien à la France et qui fut aussi stérile et aussi inutile que M. Odilon Barrot, était excellent et n'aurait pas fait de mal à une mouche. Il restera comme l'incarnation de la plus parfaite nullité. » Gustave Claudin. *Mes Souvenirs de 1840-1870.*

N° 27. — *26 juillet.* **Fatouma-Djombé.** Reine de Mohély.

Nous devons déclarer, à notre grande honte, que le souvenir de cette Gracieuseté africaine ne nous dit rien.

Gill nous la montre faisant ses malles; elle remporte de sa visite en France quelques spécimens intéressants de notre civilisation raffinée : deux marionnettes, une cocotte et un sergent de ville représentent la *société;* les œuvres de M. Belmontet, la *littérature;* la vie de César par Napoléon III, l'*histoire;* le Petit Moniteur voisinant avec des ciseaux, la *liberté de la presse;* un chassepot et un sabre, le *pouvoir,* etc... En légende, une chanson nègre sur l'air de la Bamboula.

N° 28. — *2 août.* **Les Vacances du corps législatif.**

Les députés sortants s'élancent vers de nouvelles élections. Combien reviendront ? Jacques Bonhomme aiguise déjà sa faux...

En troisième page, annonce pour le deuxième numéro de *Gill-Revue.*

N° 29. — *9 août.* Ce numéro publia deux éditions. **La Clef des champs**, par G. Pilotell.

Légende : Août qui a revêtu les cottes d'une robuste paysanne, ouvre les grilles aux

prisonniers des onze autres mois de l'année : gens de collège, du barreau, des salons, des bureaux et de toutes les chambres. Au premier plan, vous voyez s'envoler trois *canards.* J'aime à croire que ce sont *le Pays, l'Étendard* et *le Constitutionel, — l'Éclipse* étant retenue au logis par les soins à donner à ses dessins.

Un avis à la deuxième page explique l'absence du dessin de Gill dans ce numéro.

« Notre dessin — un grand dessin de haute actualité, — *la Justice et la Vengeance poursuivant le Crime,* d'après Prud'hon, par Gill — ayant trait aux récents débats qui viennent de se dérouler devant la première et la sixième chambre, a été impitoyablement refusé par la *préfecture de police.*

Pour obéir à cette mesure, *l'Éclipse* a été obligée de publier, en tête du présent numéro, le crayon ci-dessus : *La Clef des champs,* par G. Pilotell.

Samedi, paraîtra une seconde édition de ce numéro (n° 29 *bis*), qui contiendra en première page le dessin ordinaire de Gill, que nos abonnés pourront se procurer en nous envoyant dix centimes en timbres-poste. »

Ce dessin interdit à l'occasion du procès Marchal représentait ledit Charles Marchal, dit de Bussy dans ses rapports suspects avec la magistrature de l'Empire. Il a été publié depuis, dans *l'Album des dessins interdits de l'Éclipse.*

Ici se place une anecdote assez curieuse à propos de la saisie du numéro 11 de *la Lanterne.* C'est Rochefort qui la raconte avec sa verve habituelle dans ses *Aventures.*

« Au moment où la police, toujours en retard, avait envahi nos magasins, un très grand nombre de brochures étaient déjà parties et vendues. Il en restait environ deux mille dans une pièce, sur laquelle le commissaire mit la main ; plus à peu près trente mille dans une salle contiguë. Villemessant, avec sa présence d'esprit de commis-voyageur rompu aux aventures, se hâta de découper le titre d'un numéro de *l'Éclipse,* journal illustré qui devait alors son succès aux dessins républicains d'André Gill, et colla vivement cette bande sur la porte de la pièce où les agents n'avaient pas encore pénétré.

— Maintenant, dit le commissaire de police, après avoir fait empiler les deux mille *Lanterne* dans les voitures qui attendaient devant l'imprimerie, veuillez m'ouvrir cet autre bureau, que j'y continue ma perquisition.

— Pardon, répondit Villemessant, ce bureau est celui de *l'Éclipse,* comme vous voyez. Est-ce que vous avez ordre de saisir également ce journal ?

— Du tout, fit le commissaire en s'excusant. Je n'avais pas remarqué, en effet, que le titre est sur la porte.

Et il se retira avec son butin, sans se douter qu'il nous en laissait quinze fois autant. Les exemplaires du numéro 11 furent soigneusement dissimulés, puis écoulés peu à peu à des prix disproportionnés. »

Deuxième Édition. N° 29 *bis.* — **Monsieur X... ?** par Gill.

Le public, qui ne s'y trompe point, reconnut dans cette charge le représentant de la justice impériale qui présidait à l'exécution des journaux de l'opposition. M. Delesvaux de la sixième chambre — qui ne prononça pas un seul acquittement de journaliste — devait se faire justice lui-même en se suicidant le jour de la chute de l'Empire.

Un melon auquel il manque une tranche, monté sur deux jambes, recule, effrayé devant un crayon menaçant.

« Voici le nouveau dessin de Gill, annoncé en tête de notre dernier numéro.

Un melon ! pourquoi ce melon ?

Ah ! voilà ! — Gill a longuement pesé, l'un après l'autre, dans ses mains trop spirituelles, chacun des sujets d'une actualité palpitante de cette semaine. Tous, sans exception, lui ont paru offrir des côtés dangereux.

Alors, il s'est dit que faire le portrait sans retouches, d'un gros personnage, très en faveur en ce moment, et dans lequel, certes, personne ne sera tenté de se reconnaître, était son unique planche de salut.

Et il a fait un melon (*cucurbitus melo*).

Espérons que les lecteurs ne le trouveront pas trop avancé. »



Suit un article : « La saison des melons », signé Nox, article destiné à faire digérer la tranche qui devait être incriminée.

En effet, à peine paru, le Melon de Gill eut ses partisans et ses détracteurs : les uns voulurent y reconnaître un personnage connu, les autres un sujet graveleux. Pendant trois semaines, les Parisiens purent se gaudir de cette affaire bien digne de la satire d'un Boileau.

A défaut d'un poème, quelques pièces recueillies çà et là formeront un dossier assez folâtre.

Commençons par quelques lignes, en guise d'introduction, sur cet estimable comestible.

« Si l'on en croit Malherbe, il n'y a au monde que deux belles choses : les femmes et les roses, et que deux bons morceaux : les femmes et les melons . . . . . . . . . . .

La rose a des épines, le soleil a des taches : Son Excellence le Melon n'a pas le moindre défaut. La rotondité de ses flancs recèle une foule de vertus ; il est succulent, parfumé, fondant, nourrissant, peptique, analeptique, monarchique. Il procure, en cheminant à travers les voies digestives, les plus délicieuses sensations : *transit benefaciendo*. Sous son influence, la digestion d'un repas écrasant s'opère avec une étonnante facilité, et cela en raison directe du cube de la consommation. En effet, rien ne se digère mieux qu'un melon si ce n'est deux melons ; soumis au régime du melon, Mathusalem, le patron des honoraires, ne fût pas mort si jeune. » (E. de Neyremand, *Son Excellence le Melon*.)

Sous ce titre « Au public » le numéro de *l'Éclipse* de la semaine suivante publiait une note ainsi conçue :

« Nous avons été profondément étonnés, lundi matin, de lire dans le grave *Moniteur*, à la partie presque officielle, entre deux nouvelles politiques, l'incompréhensible entrefilet suivant :

« La vente sur la voie publique a été retirée au journal *l'Éclipse*, en raison de la publication d'un dessin obscène qui va donner lieu à une poursuite. »

M. André Gill a déjà répondu dans les journaux à cette phrase énigmatique. Il proteste de toutes ses forces contre cette intention d'immoralité que lui prête si gratuitement la feuille officielle, avant même que les tribunaux aient *qualifié* le délit, s'il existe.

Le fait est nouveau à notre grand confrère; il n'en est pas moins perfide.

A notre tour, nous repoussons hautement cette accusation inouïe.

Nous en appelons au grand public.

L'innocent! partout il a regardé notre dessin, sans y voir autre chose qu'un vague portrait dans lequel chacun, selon son tempérament, pouvait chercher l'une des personnalités qui s'effrayent d'un crayon malicieux. Mais nul n'a eu la pensée assez dépravée pour y trouver une image immorale. Nous laissons la responsabilité de cette insinuation innommable à qui de droit.

Et de nouveau, de toute notre honnêteté mise en suspicion, nous protestons contre le sens incroyable donné par le *Moniteur* à notre dessin! »

Ce même numéro contenait encore ce petit entrefilet, attestant son succès. « C'est à tort que certains libraires ont vendu vingt et trente centimes le numéro 29 *bis* de *l'Éclipse*. Ce numéro n'a jamais valu plus de dix centimes, jusqu'à présent. »

*
* *

Rochefort, qui ne saurait rater une occasion de taper sur le gouvernement, projette les lueurs de sa *Lanterne* sur cette ténébreuse affaire :

« André Gill, le charmant et spirituel dessinateur des charges si réussies que le journal *l'Éclipse* publie toutes les semaines, avait fait une adorable parodie du tableau de Prud'hon : *La Justice pousuivant le Crime*. On y voyait Charles de Bussy, cette clef de voûte de l'empire français, serrant la main droite d'un magistrat connu et lui glissant, avec un sourire, un franc dans la main gauche.



— Le dessin ayant été biffé par la censure, Gill le remplaça par un melon privé d'une de ses tranches et semblant ouvrir la bouche pour prononcer un discours.

— L'autorité a fait alors pour Gill ce qu'elle a fait pour moi. N'osant avouer qu'elle reconnaissait dans cette cucurbite l'auteur d'un récent discours, elle a fait déclarer par *le Moniteur* lui-même, le grand, le seul *Moniteur,* frère du petit *Moniteur,* que le dessin allait être poursuivi comme obscène et la vente sur la voie publique a été enlevée au journal *l'Éclipse*.

— Il n'y avait pas eu plus d'obscénité à dessiner ce melon qu'à prononcer le nom de celui qu'il représente, peut-être moins; mais voilà, messieurs les étrangers, comment le respect de la vérité est pratiqué chez nous. On a besoin d'un délit, on l'invente. On avait besoin de faire disparaître le melon politique dont Gill nous offrait le portrait, on a prétendu qu'il était obscène.

— Il devenait indispensable d'incriminer *la Lanterne,* on a découvert que j'avais offensé la personne de l'Empereur. Heureuse position du reste que celle d'un souverain français.

## MONSIEUR X...? — par GILL



D'ordinaire l'homme qu'on offense vous envoie des témoins, et lui vous envoie tout bonnement des sergents de ville.

— On m'apprend en outre que Gill et son melon sont cités en police correctionnelle. On en est arrivé à poursuivre les légumes. C'est le pendant de l'affaire Lafarge, où toutefois on n'a incriminé que des gâteaux. Ce sera pour la France une réjouissance publique, à l'égal du 15 août, que de lire l'interrogatoire du prévenu.

*Demande.* — Ne nous cachez rien. La plus entière franchise peut seule vous mériter l'indulgence du tribunal. C'est bien un cantaloup que vous avez voulu représenter?

*Réponse.* — Monsieur le président, mon intention première était de dessiner un simple melon d'eau, ce qui est beaucoup moins grave. Le crayon a trahi ma pensée.

*Demande.* — Complétez vos aveux : n'est-il pas vrai que vous avez voulu désigner M. Baroche?

*Réponse.* — Cette interprétation est tout à fait erronée. Je n'ai jamais compris M. Baroche que sous la forme d'un concombre.

*Demande.* — Alors, c'est donc M. Rouher?

*Réponse.* — Jamais. Dans l'ordre végétal, M. Rouher m'apparaît comme artichaut.

*Demande.* — Mais, à ce compte-là, ce melon ce serait donc moi?

*Réponse.* — La vérité avant la vie : c'est vous-même.

A quel maraîcher sera confiée la rédaction du jugement, voilà ce que j'ignore encore. Mais le numéro de *la Gazette des Tribunaux* qui le contiendra mérite d'être encadré avec soin, ne fût-ce que pour donner au peuple des faubourgs une idée de ce que nous appelons volontiers la majesté de la justice. »

*
* *

*L'Éclipse* tient ses lecteurs au courant de la situation; dans le n° 31, nous lisons cette note : « Nous croirions manquer à tous les devoirs de la reconnaissance, si nous ne nous empressions d'offrir ici — publiquement — l'éclatante expression de notre gratitude à tous ceux de nos confrères — de Paris et de la province — qui se sont levés avec un ensemble si spontané et si énergique, pour nous défendre contre une malencontreuse insinuation dont l'opinion publique a déjà fait justice. Merci à la *grande presse* qui, dans cette circonstance, n'a pas craint d'affirmer hautement sa solidarité avec les *petits journaux*. Merci — surtout — à M. Francisque Sarcey, qui, dans deux articles d'un irrésistible bon sens, a réduit à néant le grief si ridicule qui nous est imputé.

Certes, il est permis de penser que tant d'écrivains honorables, éminents, d'une autorité évidente par la position, le talent et le caractère, ne se seraient point réunis pour défendre une mauvaise cause...

Nous avons la ferme conviction que cet avis sera partagé par ceux qui sont appelés à connaître de la nôtre. »

* * *

Mais il n'est point de roses sans épines. Alfred d'Aunay nous le rappellerait au besoin dans son « courrier ». « *La Chronique illustrée,* écrit-il, donne aujourd'hui un beau portrait de Gill par le dessinateur X, (*Bocquin*). Elle insère du même caricaturiste une esquisse à la plume par M. G. Puissant, son ami intime. Le même colis renfermait les deux objets, destinés à marcher ensemble. Donc *la Chronique illustrée* aime beaucoup Gill. Elle n'a pas tort, car Gill a beaucoup de talent et beaucoup d'esprit. Elle a aussi le droit de lui donner un bon conseil.

C'est de se mettre en garde contre toute une légion d'amis maladroits qui, à propos d'une erreur de crayon, le *melon,* très justement frappée de saisie sur la voie publique, le comparent à Henri Rochefort.

Si Gill continuait ce genre d'exercices, ce n'est pas dans le journalisme qu'il devrait se produire, mais dans ces petits livres qui se vendent fort cher *chez les marchands de nouveautés.* Il n'y a plus que les Turcs qui achètent ces choses-là en France. Gill a, dans cette circonstance, *passé les limites* de *l'habileté permise,* comme on dit au Palais. S'il s'amende, on lui pardonnera facilement; mais s'il se laisse comparer à Henri Rochefort, on ne lui fera pas grâce. Le rédacteur de *la Lanterne* plane au-dessus de ces petites perfidies. On élèvera peut-être une statue à Paul-Louis Courier; jamais on ne fera même le plus petit buste du marquis de Sade. Je crois que les impuissants qui se livrent à des comparaisons inconvenantes, dans ces feuilles heureusement peu connues, ont au fond de leur cœur beaucoup de jalousie contre le spirituel ex-chroniqueur du *Figaro*. Gill, qui, — malgré le melon, — est un brave garçon, ferait bien de protester énergiquement contre ces assimilations, qui l'amèneraient doucettement sur la pente du ridicule, où l'on glisse bien vite.

Jusqu'à présent ces accès de vanité étaient le monopole des ténors. Si les dessinateurs s'y mettent, où irons-nous, grands dieux! »



* * *

Voici maintenant le coin des poètes. (*Éclipse,* n° 32.)

DÉSESPOIR

Ah! tout ment sous les cieux, et les plus saintes choses
Cachent un piège compliqué.
Tu n'es qu'un mot, Vertu! Le ver est sous les roses,
Pas un front qui ne soit marqué.

A qui croire, Seigneur, maintenant? Toute enseigne
Est un mensonge véhément!
Dernière illusion de mon âme qui saigne,
Tu t'es enfuie en un moment.

Ah! certes, je savais la femme ingrate et fausse,
Pour en avoir souvent souffert;
Je savais que son cœur est une immense fosse,
Un chemin toujours entr'ouvert.

Je savais qu'on ne doit pas compter sur l'aurore,
Qu'il faut douter quand nous parlons
De courage et d'espoir, mais je croyais encore
A l'innocence des melons!

Oui, le Mal aujourd'hui, gigantesque Clodoche,
Saute sur le monde effrayé,
Puisque les melons même, endormis sous leur cloche,
Avec Dumolard ont frayé

Et puisque Gill, l'honneur du temps, la gloire pure
Que l'Europe nous jalousait,
Et dont nous admirions la svelte découpure
Au bois où la fraise poussait,

Gill marqué maintenant du sceau fatal, — *immonde!*
Crie au ciel : « Tu me le paieras! »
Et, sinistre, hagard, court à travers le monde,
Avec un melon sous le bras!

Albert Glatigny.

*
* *

Tout finissant en France par des chansons, cette aventure burlesque ne pouvait manquer à la tradition, d'où complainte en vingt-trois couplets, sur l'air immortel de *Fualdès*.

## LE MELON DE GILL[1]

I

Écoutez, messieurs, mesdames,
Gardes nationaux aussi,
La complainte que voici;
Elle est à fendre les âmes,
C'est l'histoire d'un gros fruit
Qui fait joliment du bruit.

II

Lorsque de la Seine à l'Èbre,
Et de Pékin à New-York
(Plus obscène que le porc),
Un melon devient célèbre,
L'histoire de ce melon
Doit s'écrire tout au long.

1. Plaquette de 24 pp. imprimée en vert, ornée d'un frontispice et de 14 vignettes, en vente chez Plataut et Roy. 10 centimes.



III

Écoutez donc les tristesses
D'un cantaloup ingénu,
Hier encore inconnu
Des ducs et des vicomtesses;
Mais le grand monde aujourd'hui
A mis son portrait chez lui.

IV

Dans le journal que j'habite
Je m'appelle monsieur X...
Mais quel X...? oh! pas le Styx,
Foi de simple cucurbite,
Je vous jure que cet X...
N'a rien de bien subversi — x!

IX

On m'amena donc aux Halles,
Sous prétexte, c'est charmant,
Que notre gouvernement
Les appelle les Centrales!
Ce motif, bon, mais nouveau,
Trouble mon faible cerveau.

X

Néanmoins, plein d'assurance,
J'y parus comme un vainqueur,
Murmurant du fond du cœur :
Que Dieu protège la France!
Ce cri n'est pas sous les cieux
Encor trop séditieux!

V

Mon père était détestable.
Ce vieillard encor trop vert
D'un noir mépris fut couvert
Par un sous-préfet, à table.
Hélas! quand il disparut
Ma mère en couches mourut.

VI

Mais moi, je suis incapable
De tromper l'autorité.
Malgré mon obésité,
Non, je ne suis pas coupable.
Si je le suis par moment,
C'est au couteau seulement.



XI

Au bout d'une heure et demie,
Un bel *artisse* passa.
Il me vit, et dit : « C'est ça
Qu'il me faut, ô mon amie! »
La marchande, en minaudant,
Conclut ce pacte imprudent.

XII

Car les *artisses* infâmes,
A ce que prétend Bussy,
N'ont jamais que ce but-ci :
Tromper rudement les femmes!
Mais l'*artisse* avait fait voir
Qu'il possédait quelque avoir.

VII

Donc, je vivais côte à côte
Avec mes frères ventrus,
Admirés par des intrus,
Des gros mangeurs de la haute.
Ils disaient entre leurs dents :
« Oh! comme ils seront fondants. »

VIII

Lorsque le poids de ma sphère
Eut aplati mon fumier,
« Le mieux, se dit mon fermier,
Le mieux que je puisse faire,
C'est, je crois, de le cueillir,
Et Paris va l'accueillir! »

XIII

« Puisque j'ai vu votre bourse,
Fit la marchande, prenez;
On peut y mettre le nez,
Mais bornez là votre course,
Allez, c'est un fier régal
Que ce melon sans égal! »

XIV

Au prix de trois francs cinquante
Cet *artisse* m'acheta,
Devant tous il les compta :
La chose n'est pas fréquente!
(Moi j'adore ces gueusards
Qui cultivent les Beaux-Arts!)



XV

Cet *artisse* est un jeune homme;
Ses cheveux sont assez longs,
Il se moque des Salons
Comme des Chambres, en somme.
Je ne sais quel âge il
A, mais il se nomme A. Gill.

XVI

De plus il n'est pas bégueule :
« Je le trouve rigolo,
Me dit-il, et chez Polo
Je vais dessiner ta gueule. »
Dans quel but? Voilà le *hic*.
C'est l'affaire du public.

XVII

Avec des yeux, une bouche,
Un nez, des pieds et des mains,
Comme mes cousins germains,
Les hommes, j'eus une *touche;*
Cette touche est sans attrait,
C'est un excellent portrait.

XVIII

La foule fort étonnée,
Et l'on s'écriait tout bas :
Mais c'est un tel!... n'est-ce pas,
Cette trogne bourgeonnée?
Bref, chacun lâchait un nom
Et nul n'y répondait : non!

XIX

Les grands ont traité d'immonde
Ce visage réjoui
Dont chacun avait joui
Pour deux sous, somme peu ronde,
On se regardait surpris;
Du reste, on n'a rien compris.

XX

Dans les sombres ministères,
On vit des bancs d'employés,
Veufs, et par les ans ployés,
Pris de rougeurs solitaires,
Sur leurs ronds de cuir, anxieux,
Ils pleurent. — Pleurez mes yeux!



XXI

Les juges mettront leur robe
Pour examiner mon cas,
Dieu! Quel trac et quel tracas :
J'en deviens presque hydrophobe!
Oui, melons, on verra nos
Fronts devant les tribunaux.

XXII

L'opprobre comme un flot monte,
On se fait bander les yeux
Pour nous manger dans les lieux
Les plus secrets. Quelle honte!
Les gens les plus dévoyés
Nous chassent de leurs foyers!

MORALE

Suis-je donc un misérable?
Je veux partir en exil.
Puisque mon pauvre profil
Va devenir exécrable,
Même chez Veuillot, et chez
Les obscènes maraîchers.

UN MELON DÉSESPÉRÉ.



Le dernier mot — et quel mot, — de cette funambulesque accusation, Gill le laisse deviner dans cet article rétrospectif. « ... Et la poursuite fut abandonnée. Voici comment : Au jour indiqué par l'assignation, je me rendis chez le juge. Nous comptions bien sur le procès. N'avais-je pas retenu, chez un fruitier, un autre

melon que je devais présenter au tribunal, en arguant de mon innocence par la sienne? Cela, peut-être, eût été joyeux. Il n'empêche qu'à l'exemple de ce juste atterré sous l'accusation d'avoir volé les tours de Notre-Dame, j'étais mal à l'aise en grimpant les rigides escaliers de pierre et en enfilant les couloirs bourrus du Palais de Justice.

On me fit entrer, asseoir même dans le cabinet aux soupçons. Le greffier poussiéreux, racorni, se tenait prêt à écrire. Le juge dont j'oublie le nom, l'homme de la loi, le roi de pique, celui qu'on appelle David chez les tireuses de cartes, une tête pointue, l'œil louche, figure biseautée, m'observait de coin; il m'interroge tout à coup :

— Vous vous reconnaissez l'auteur d'un dessin représentant un melon, auquel il manque une tranche fuyant devant un crayon, et intitulé M. X, deux points?

Vous entendez, lecteurs! X deux points, c'est-à-dire : X.., trois lettres, si l'on veut.

Deux points, trois points, je n'y saisissais nulle malice, et je ne sais pourquoi je répondis, pris d'un subit et providentiel souci de la minutieuse exactitude :

— Non, monsieur : X..., trois points.

— Bah! fit le magistrat.

Il reprit le journal, regarda.

— C'est vrai, dit-il, vous pouvez vous retirer.

L'instruction était abandonnée; Thémis désarmée!

Comprenez-vous? Moi, j'ai longtemps cherché. — Accusation d'obscénité? — A force de m'exercer à voir de l'œil du jurisconsulte de cette époque, à entrer, comme on dit, « dans la peau du bonhomme », j'ai fini par supposer vaguement! Mais cela est tout à fait impossible à dire. »

Pour un point Martin perdit son âne, et l'Empire son procès!

Le Melon de Gill appartient désormais à l'histoire, il ne sera plus jamais question de dessins, de caricature, de censure, de poursuites contre les arts et les lettres sans qu'il y soit fait allusion. « Au temps où régnait cet empoté de Napoléon III, un dessin de Gill, représentant un melon entamé, a été également interdit comme obscène, sans que personne ait rien compris à cette mesure imbécile. » (H. Rochefort. *La Patrie,* 10 décembre 1912.)



« On peut être un pamphlétaire redoutable, un polémiste étincelant autant par le crayon que par la plume : l'Empire, par exemple, s'irritait non moins des « charges » malicieuses d'André Gill que des critiques mordantes d'Henri Rochefort. André Gill fut d'ailleurs plus d'une fois cité devant les tribunaux pour ses dessins, comme Henri Rochefort pour ses écrits. La justice se méfiait tellement des sous-entendus mis par ces deux adversaires du régime impérial dans leurs productions qu'elle voyait matière à poursuite dans l'article le moins répréhensible comme dans la silhouette la plus innocente : Gill, ayant simplement représenté un melon, mit en branle tout le parquet, et la police reçut aussitôt mission de confisquer le dangereux numéro du journal qui avait publié en première page le portrait d'un légume d'aspect pourtant bien débonnaire. . . . . . .

Gill affectionnait la charge; il déformait, jusqu'à rendre la ressemblance d'une cruelle exactitude par l'accentuation des tares ou des difformités, l'aspect ou le visage des hommes dont il faisait la caricature; aucun dessinateur n'a, du reste, hérité de son brio merveilleux, ni retrouvé le secret de manier le crayon que la mort arracha de ses mains... » (P. Matheix. *La Patrie*, 6 mai 1913.)

« En 1868, le dessinateur André Gill donna, à la première page de *l'Éclipse*, un dessin qui représentait un melon, un superbe melon. C'était une fantaisie qui lui était passée par la tête. L'aspect plantureux de ce fruit l'avait tenté. Il l'avait représenté ouvert. Il n'avait pas mis d'arrière-pensée dans ce caprice.

Ce « boulet de lumière », ce « chef-d'œuvre de l'été », selon ses expressions, avait amusé ses yeux d'artiste. Grand fut son étonnement d'être appelé, le lendemain du jour où avait paru cette composition, chez un juge d'instruction. Le parquet s'était ému, avait trouvé à ce melon une ressemblance avec un des magistrats de l'Empire qui infligeaient le plus de condamnations à la presse. André Gill se déclara parfaitement innocent de telles intentions. Alors le juge d'instruction, n'en démordant pas, chercha à quel personnage du régime impérial on pouvait appliquer ce portrait satirique.

C'était lui qui était bien irrespectueux pour les hommes de gouvernement!... » (Jean Frollo, *Petit Parisien*, 27 mai 1914.)

N° 30. — *16 août.* **Si nous faisions des crêpes?**

Ce dessin représente *l'Éclipse* que fait sauter la justice.

N° 31. — *23 août.* **Jules Noriac.**

Littérateur né en 1827. Collabora au *Figaro, la Revue des Beaux-Arts;* dirigea *le Figaro-programme, le Soleil,* etc., etc. Publia plusieurs volumes, notamment *Le 101e régiment,* qui est un modèle d'observation humoristique. Il est chargé au moment où il se prépare à prendre la direction du théâtre des Bouffes-Parisiens.

N° 32. — *30 août.* **Ferragus et sa cloche.**

Ferragus, lisez Louis Ulbach, littérateur né en 1822. Collabora à *l'Artiste,* au *Musée des familles,* à *la Revue de Paris,* au *Temps,* au *Figaro* où il publia les « Lettres de Ferragus ». C'est sous ce pseudonyme qu'il va publier un pamphlet hebdomadaire : La Cloche, dans le genre de *la Lanterne,* de Rochefort, qui paraîtra désormais en Belgique.

Parmi ses nombreux romans, celui intitulé *M. et Mme Fernel* est à signaler.

— En quatrième page; Macédoine par Pépin. Gill y est représenté à propos de l'éclipse visible à Paris le 18 août.

N° 33. — *5 septembre.* **Jules Claretie.**

Littérateur né en 1840. Collabora à *la France, l'Artiste, la Silhouette, la Revue française, le Figaro, l'Indépendance belge, l'Opinion nationale.*

A la suite d'une conférence sur Béranger, à la salle de la rue Cadet, un ordre ministériel lui interdit la parole. Défense lui fut faite également de parler à « l'Institut libre », boulevard des Capucines, en 1868. Jules Claretie proteste alors en réunissant sous le titre

de *la Libre parole* les conférences qu'il avait faites et celles qui étaient préparées. Une lettre-préface à M. Duruy, ministre de l'Instruction publique, vise directement les procédés du régime qui sacrifiait les grands encyclopédistes du XVIIIe aux Veuillot et Dupanloup.

C'est le premier coup de bec du poussin qui sort de sa coquille. On essaya de l'y faire rentrer en le condamnant, le 11 août dernier, à mille francs d'amende pour sa courageuse dénonciation dans *le Figaro,* de la double exécution de Martin-Bidauré en 1851. On sait que le malheureux ayant été mal fusillé une première fois, fut, quelques jours plus tard, passé encore par les armes.

N° 34. — *12 septembre.* **Le Dernier duel** (Lissagaray et Paul de Cassagnac).

*Lissagaray.* Journaliste né en 1839. Créa en 1864 les conférences de la rue de la Paix qui obtinrent dès leur début un très remarquable succès. Il fonda *la Revue des cours littéraires* qui fut assez répandue dans le quartier des Écoles, puis collabora à *la Réforme* et fut poursuivi pour offenses envers le gouvernement impérial.

*P. de Cassagnac.* Journaliste né à la Guadeloupe en 1843. Débuta vers 1864 dans la petite presse. Entra en 1866 au *Pays,* journal de l'Empire, dont son père, Granier de Cassagnac, était le rédacteur en chef. Il y acquit bientôt une bruyante notoriété par des polémiques violentes et injurieuses accompagnées de provocations, de voies de fait, de procès et souvent de rencontres à l'épée. Ses duels avec Aurélien Scholl, Gustave Flourens, Henri Rochefort furent des plus acharnés; dans le duel qu'il eut avec son cousin Lissagaray, celui-ci reçut cinq blessures.

On vit longtemps exposés chez un naturaliste des grands boulevards une collection de batraciens dans les scènes de la vie publique et privée. Gill s'en inspira pour stigmatiser les deux duellistes qui, chacun de leur côté, avaient éreinté Musset et Victor Hugo.

N° 35. — *20 septembre.* **M. Dufaure.**

Avocat et homme d'État né en 1798, se fit inscrire au barreau de Bordeaux. Député de Saintes en 1834, il devint ministre des Travaux publics. En 1848, il est un des chefs du parti démocratique modéré. Appelé au ministère de l'Intérieur par Louis-Napoléon, en 1849, il fut amené à présider au mouvement de réaction dont les événements du 13 juin furent le signal. Il proposa et soutint une suite de lois et de mesures de rigueur sur les gardes nationales, les réunions politiques et l'enseignement. Au coup d'État du 2 décembre il rentra dans la vie privée et se fit inscrire au barreau de Paris où il occupa une des premières places.

En août 1868, il est candidat du parti démocratique dans le Var.

C'est cette carrière que Gill symbolise en le représentant en perroquet avec un rasoir et une perruque dans les mains. La perruque est effacée dans certains exemplaires.

N° 36. — *27 septembre.* **Le Raisin de 1868.**

Examinez cette belle grappe, au sang généreux — c'est le cousin Jacques qui parle, — reconnaissez-vous dans chacun de ces grains rebondis, une tête connue, aimée? C'est Vermorel du *Courrier français,* Ulbach de *la Cloche,* Claretie du *Figaro,* Véron du *Charivari,* Nefftzer du *Temps,* Lermina du *Corsaire,* Lissagaray de *la Réforme,* Vallès et Brun

de *la Rue,* Ranc et Castagnary du *Nain-Jaune,* Ténot du *Siècle* et Peyrat de *l'Avenir national.*

Ces nouveaux apôtres sont-ils chargés de répandre au loin une nouvelle religion composée comme celle du Christ, de trois mots divins?...

... Cette grappe de Chanaan peut passer pour un remarquable produit de la Terre promise.

La terre promise ne serait-elle pas la République, et les trois mots divins : Liberté, Égalité et Fraternité ?

Chose bizarre! un des grains est tombé en route, M. Delescluze ayant refusé son autorisation. Ah! le vin de 1868 aura sa date dans l'histoire!

N° 37. — *4 octobre.* Ce numéro publia deux éditions. **Tra los montes** (fantaisie espagnole).

Une guitare couronnée, le grand cordon en sautoir et le poignard à la jarretière, danse en jouant des castagnettes sur un volcan; l'horizon est hérissé de baïonnettes.

L'insurrection espagnole est à son comble. Le peuple crie partout : A bas les Bourbons! Vive la souveraineté nationale!

La reine a passé furtivement la frontière et s'est réfugiée à Paris.

La junte révolutionnaire proclame à Madrid la déchéance d'Isabelle et l'incapacité de tous les Bourbons à régner désormais en Espagne. « Les événements d'Espagne se compliquant d'une façon très sérieuse, annonce *l'Éclipse* dans sa seconde édition, nous avons été obligés, sur avis de l'Administration, de suspendre notre tirage. »

Deuxième édition. N° 37 *bis.* — **Le Petit Crevé**, par Pépin.

Étude phrénologique d'après le système de Gall.

N° 38. — *11 octobre.* **Wittersheim.**

Le ministre d'État ayant retiré le caractère d'organes officiels aux deux journaux de M. Dalloz, *le Moniteur universel,* éditions du matin et du soir, fonda par arrêté deux nouveaux *Moniteurs officiels de l'Empire français* dont M. Wittersheim fut l'adjudicataire.

Ce diable d'imprimeur enlève l'affaire à la force du *pognon,* peut-on dire, au nez et à la barbe de Girardin, Schiller et Millaud.

N° 39. — *18 octobre.* **L'Émancipation des femmes.**

Projet de plafond pour la salle de la Redoute. C'est un peu la vue par réflexe du plafond de ces dames : on n'y voit pas d'araignées parce qu'il vient d'être brossé.

*L'émancipation des femmes!* Éternelle question dont se moque la jeunesse et que méprise la vieillesse...

N° 40. — *25 octobre.* **Le Diable à Quatre.**

*La Lanterne* et son rédacteur ayant été obligés de se réfugier en Belgique, de Villemessant créa pour la remplacer un hebdomadaire du même genre avec Alphonse Duchesne, Édouard Lockroy, Méphistophélès — ce dernier nom dissimulant celui de divers collaborateurs — et le dessinateur Bénassit.

On sait que Rochefort avait été condamné en dernier lieu à un an de prison et dix mille francs d'amende, pour « excitation à la haine et au mépris du gouvernement », et l'imprimeur à deux mois de prison et deux mille francs d'amende.

N° 41. — *1er novembre.* **Les Nuits de Paul de Kock.**

A propos du *Concierge de la rue du Bac,* le nouveau roman de *la Petite Presse.*

Où l'auteur voit en cauchemar le cadavre de M. Pipelet, pendu au cordon de sa loge, entouré des fantômes de plusieurs espèces de portiers connues, depuis Cerbère jusqu'au concierge de Sainte-Pélagie.

N° 42. — *8 novembre.* **Hervé.** Compositeur, auteur, acteur, etc., etc.

Rôle de Chilpéric aux Folies-Dramatiques. Voici pour le présent. Dans le passé, Hervé fut organiste à Saint-Eustache en même temps que chef d'orchestre au Palais-Royal, puis directeur des Folies-Concertantes où, comme auteur, il donna plusieurs bouffonneries musicales. Depuis 1861, Hervé a écrit la musique et souvent les paroles d'un assez grand nombre d'opérettes excentriques, parmi lesquelles : *la Fanfare de Saint-Cloud, le Hussard persécuté, les Chevaliers de la Table ronde, l'Œil crevé.* Cette dernière aura surtout contribué à sa réputation.

Cet hiver-là, les bals publics jouèrent au quadrille une mosaïque de *l'Œil crevé,* et Tout-Paris chantait les couplets des *Petits bâtons de chaise, la Polonaise et l'Hirondelle, la Langouste atmosphérique,* la chanson de *Dindonnette,* etc., etc. *L'œil crevé* c'est, pour Barbey d'Aurevilly, « la cacophonie de la Bêtise et du Talent ». Le talent y est indiscutable... Il y est, mais la bêtise aussi, et la bêtise encore plus... Il s'agit de la conscience humaine que l'on crève...

Le dessin de Gill est une critique de la dernière folie d'Hervé-Chilpéric, compositeur-auteur-acteur, etc., etc.

N° 43. — *15 novembre.* **Auguste Villemot.**

« C'est un bon bourgeois qui passe à travers Paris, les mains dans les poches, regardant tout, à droite et à gauche, d'un air souriant et malicieux. Il n'a pas la légèreté *sévignesque* de Mme de Girardin, mais il a ce don exquis de nature : la belle humeur. Il s'amuse, il amuse. Il a des reparties voltairiennes de vieux Parisien qui juge ironiquement toutes choses du fond de son café, en jouant aux dominos.

Libéral et trembleur comme le bourgeois de Paris lui-même, c'est Villemot qui nous disait : « J'étais républicain en 1848. Un jour que je regardais couler l'eau, appuyé au parapet du Pont des Arts, en fumant mon cigare, un gamin s'approche de moi : et me dit : « Tu n'as donc pas de travail sur la planche, fainéant de bourgeois? » et m'enfonce mon chapeau jusqu'aux oreilles. Quand je pus tirer ma tête et mes oreilles de mon chapeau défoncé, c'était fini; je n'étais plus républicain! » (J. Claretie. *La vie à Paris,* 1884.)

Au juste, Villemot fut un des plus brillants chroniqueurs du second Empire auquel il ne devait pas survivre.

N° 44. — *22 novembre.* Ce numéro publia deux éditions. **Quelques Avocats.**

Emmanuel Arago, Gambetta, Grévy, Laurier et Crémieux. Ce dessin, qui compte

parmi les meilleurs et les plus hardis du caricaturiste, nous donne pour la première fois la charge de Gambetta. Le futur tribun n'est encore que le jeune avocat, défenseur de Delescluze le courageux promoteur de la souscription Baudin.

*Le Réveil, l'Avenir national, le Journal de Paris, la Revue politique, le Temps* et *la Tribune* avaient été poursuivis, et furent condamnés, pour avoir invité leurs lecteurs à honorer, par une souscription, la mémoire du représentant du Peuple tué en défendant la République et la loi, le 3 décembre 1851. Cette manifestation avait pris les proportions d'un grave événement, le plus grave qui se soit produit dans l'histoire intérieure du pays depuis ce jour néfaste.

Or, Ch. Delescluze avait chargé Gambetta de sa défense. L'avocat fut à la hauteur de sa mission; il apporta dans sa plaidoirie tout ce qu'il avait d'énergie, de verve et d'audace. En voici d'ailleurs la péroraison :

« Écoutez, voilà dix-sept ans que vous êtes les maîtres absolus, discrétionnaires de la France, — c'est votre mot; — nous ne rechercherons pas l'emploi que vous avez fait de ses trésors, de son sang, de son honneur et de sa gloire, nous ne parlerons ni de son intégrité compromise, ni de ce que sont devenus les fruits de son industrie, sans compter que personne n'ignore les catastrophes financières qui, en ce moment même, sautent comme des mines sous nos pas; mais ce qui vous juge le mieux, parce que c'est l'attestation de vos justes remords, c'est que vous n'avez jamais osé dire : Nous célébrerons, nous mettrons au rang des solennités de la France le 2 décembre, comme un anniversaire national! Et cependant, tous les régimes qui se sont succédés dans ce pays se sont honorés du jour qui les a vus naître : ils ont fêté le 14 juillet, le 10 août; les journées de juillet 1830 ont été fêtées aussi, de même que le 24 février. Il n'y a que deux anniversaires, le 18 brumaire et le 2 décembre, qui n'ont jamais été mis au rang des solennités d'origine, parce que vous savez que si vous vouliez les y mettre, la conscience universelle les repousserait. Eh bien! cet anniversaire dont vous n'avez pas voulu, nous le revendiquons, nous le prenons pour nous, nous le fêterons toujours, incessamment, chaque année : ce sera l'anniversaire de nos morts, jusqu'au jour où le pays, redevenu le maître, vous imposera la grande expiation nationale, au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. »

De fait, à l'heure qu'il est, la France ne pense qu'à une chose, la France ne parle que d'une chose : du Deux-Décembre.

Et l'Empire condamne aussi à l'amende Jules Claretie pour l'affaire du pauvre Martin-Bidauré, fusillé deux fois; et Jules Vallès à la prison pour avoir écrit ceci : « Après le coup de maillet du 2 décembre les uns sont devenus fous, d'autres sont morts..., d'autres voient et entendent encore, mais la misère les a fanés, vidés, ridés! Que de tombes et de cabanons, que d'affamés et d'agonisants! Eh bien, faut-il le dire, ils ont été moins malheureux que nous... ceux qui en 1845 tournaient autour de leurs vingt ans : ceux-là ont su ce que c'était que vivre; nous l'avons su un an à peine, nous autres; nous sortions du lycée en 1850, en 1852 nous étions déjà des vaincus!...

Ces vaincus ont été la génération la plus malheureuse de l'Histoire. »

Dans sa seconde édition, *l'Éclipse* publie, sous forme d'avis, les quelques lignes suivantes :

« Le dessin de Gill, que nous devions publier cette semaine, représentait plusieurs célébrités du barreau qui ont fait quelque bruit ces derniers temps. Les bureaux de la Censure, après avoir réfléchi trois jours sur l'opportunité de la mise en vente de ce petit chef-d'œuvre, nous ont enfin répondu par un veto formel.

Encore une fois nous avons dû suspendre notre tirage et remplacer les charges de MM. Arago, Grévy, Gambetta, Laurier et Crémieux, par une fantaisie de Pépin : *La Cocodette.* »

De son côté, Rochefort dans le n° 27 de sa *Lanterne* commente l'interdiction en ces termes :

« La Censure, gardienne naturelle de la dignité des citoyens, vient de refuser à *l'Éclipse* l'autorisation de publier les portraits-charges des avocats qui ont plaidé à Paris dans l'affaire Baudin.

A première vue, cette prohibition pourrait passer pour le résultat d'un zèle exagéré, mais quand on a appris à lire dans les âmes magnanimes de la commission de colportage, le doute n'est plus possible : les censeurs, imitant par leur indépendance les juges du tribunal de Clermont-Ferrand, se sont dit qu'il était impossible de laisser caricaturer des hommes qui, comme MM. Gambetta, Laurier, Emmanuel Arago et Crémieux, avaient qualifié avec tant de courage et d'éloquence les assassinats du Deux-Décembre, qui, en effet, provoquent à l'insurrection beaucoup plus qu'à la caricature.

Cette attitude vaillante réhabilite à mes yeux les commissaires de colportage. J'aime à croire que le gouvernement, usant d'indulgence à leur égard, ne les fera pas transporter tous à Lambessa. Dans tous les cas, s'ils y allaient, ce qui compléterait leur auréole, mes vœux les y accompagneront. »

Deuxième édition. N° 44 *bis*. — **La Cocodette**, par Pépin.

Étude phrénologique d'après le système de Gall.

N° 45. — *29 novembre.* **Le Faucheur.**

Quittons un moment les agonisants de l'Empire, et pénétrons dans l'empire des morts où Berryer, Havin, Rossini, Rothschild viennent d'entrer pour l'éternité.

Il nous paraît étonnant que la Censure n'ait pas, sous l'initiale B. dont est marquée la pierre du premier plan, vu surgir le spectre de Baudin.

Il est vrai que Gill avait pu dans ce dessin, — page digne d'Holbein, — détourner l'attention de la gent policière, par la pipe fichée dans l'orbite gauche de son faucheur squelettique, et qui fut grattée après coup. Supprimé aussi le nom de Berryer, qui dans l'article du Cousin Jacques fut remplacé par celui de Mazzini.

*N.-B.* — Les exemplaires *à la pipe,* sont excessivement rares.

N° 46. — *6 décembre.* Ce numéro publia deux éditions. — **Eugène Ténot**, le décapité parlant.

Publiciste né en 1839, collabora au *Siècle* depuis 1865. Auteur des deux volumes intitulés : *La Province en décembre 1851* publié en 1865, et *Paris en décembre 1851* paru cette année. Cette étude historique sur le coup d'État, patiemment élaborée, reproduite

par extraits et commentée par la plupart des journaux de l'opposition fut un des principaux éléments de l'agitation démocratique de ce temps.

Le dessin de Gill n'ayant pas été autorisé, il fut remplacé par la charge de Mlle Fargueil.

Deuxième édition. N° 46 *bis.* — **Mlle Anaïs Fargueil**, par Blaze (Hadol).

La talentueuse actrice du Vaudeville est représentée dans le rôle de Fernande de *Miss Multon.*

N° 47. — *13 décembre.* **Les Pompiers de Nanterre.**

Chanson de Philibert, Burani et Antonin Louis, chantée par Perrin à l'Eldorado.

Le dessin de Gill n'est que l'illustration chargée de cette rengaine typique rendue populaire par son refrain à tam-tam; pourtant le public, que passionnait l'affaire Baudin, voulut y voir une allusion au sujet de la force armée que le ministère Pinard avait mise sur pied contre la prétendue manifestation du cimetière Montmartre.

*L'Éclipse* reproduit les trois couplets de la chanson augmentée d'un couplet *d'envoi à Gill.*

A l'occasion des étrennes, *l'Éclipse* donne en prime, à ses abonnés, une lanterne magique avec douze verres reproduisant quarante-huit des charges les plus célèbres de Gill : Thérésa, Thiers, Bismarck, etc., etc. Voilà bien l'art mis à la portée des enfants.

N° 48. — *20 décembre.* **La Grrrrande complainte des Empoisonneuses de Marseille**, sur l'air célèbre de *Fualdès.*

Cause célèbre à l'époque, mais ayant perdu tout intérêt, bourreaux et victimes ayant perdu la vie.

N° 49. — *27 décembre.* Ce numéro publia deux éditions. — **Noël.**

Le dessin représente une cheminée devant laquelle est placée une bottine bourrée de divers objets, parmi lesquels on distingue un paquet de verges, un sabre de bois, deux livres : *De Senectute* et *Code du Cérémonial.* Mais le principal sujet du dessin est un polichinelle dont une jambe est cassée, abandonné près de ladite cheminée, et qui paraît destiné... à la hotte du chiffonnier.

On vit, dans ce petit tableau d'intérieur, une allusion politique, et le journal dut procéder à sa suppression dans un deuxième tirage où il dit : « Nous voudrions bien expliquer au public comment le Noël de Gill, qui brillait en tête de *l'Éclipse,* se trouve remplacé par une *page* arrachée de l'album de Mlle X..., mais... les livres ont leur destinée : *Habent sua fata... libelli !*

Deuxième édition. N° 49 *bis.* — **Page détachée de l'album de Mlle X...**, par Pépin.

Voir aux annonces : l'album de *la Lune* composé de portraits, charges, choisis parmi les plus remarqués de ceux publiés dans ce journal, tirés à part sur papier de luxe, rehaussés d'un riche coloris et richement reliés.

1869. — Deuxième année. Volume II, Nos 50 a 101.



N° 50. — *3 janvier.* **La Nouvelle année.**

Elle se présente sous les traits d'une fillette qui serait tout à fait charmante si elle n'avait pas l'air aussi grave. Sur son tablier tout neuf de 1869, se détache, suspendu à son cou, un sifflet... qui sera toujours l'organe du mécontentement. En allégorie encore du proverbe « on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs », Gill l'a chargée d'un panier rempli d'œufs et d'une poêle à frire...

N° 51. — *10 janvier.* Ce numéro publia deux éditions. — **A propos des Moniteurs.**

Le directeur du *Moniteur universel* ayant revendiqué en justice la propriété exclusive du titre *Moniteur* et obtenu du Tribunal de commerce un jugement conforme à ses droits, le ministre dut appeler le nouvel organe du gouvernement *le Journal officiel.* On se souvient que, par un récent arrêté, M. Rouher avait fondé *le Moniteur officiel de l'Empire français.*

Le caricaturiste représente le premier *Moniteur* sous l'aspect joyeux d'un lapin faisant la nique à l'Auvergnat qui, son *Journal officiel* sur l'épaule sous la forme de peaux de lapins, remporte plutôt une veste. L'article de Gustave Graux, qui accompagne ce dessin, est un éloge du *Moniteur universel* qui, malgré la concurrence gouvernementale, n'en continua pas moins de publier ses deux éditions du matin et du soir.

Il sera l'organe officiel de la Délégation de Tours et de Bordeaux pendant la guerre de 1870.

Deuxième édition. N° 51 *bis.* — **Prédictions pour l'année 1869,** par A.-J. Lorentz.

Légende : Le dessin de Gill : *A propos des Moniteurs* n'ayant pu voir le jour, nous le remplaçons par quelques *prédictions pour 1869.*

Ah! c'est un métier difficile
Que crayonner l'actualité.

Malgré tout elle ne perd pas ses droits, si nous en croyons Émile Blondet :

« Au dernier bal de l'Opéra, dit-il, on a remarqué toute une mascarade dont les grosses têtes *en papier* ont été dessinées par le crayon gouailleur d'André Gill.

C'est assez dire combien elles vivent et de quel esprit prodigieux, de quelle malice rayonnante, de quelle impétueuse ironie elles sont douées! Avec ces têtes, la maison Chevalier a imaginé le reste du costume, pareillement *en papier.* Papier solide, léger, ingénieux, qui est appelé à détrôner cet hiver, dans les salons, les cartonnages pesants et banals du cotillon. »

N° 52. — *17 janvier.* **L'Auteur de Séraphine.**

C'est Victorien Sardou. Sa pièce, qui devait s'intituler : *La Dévote,* est présentée par Satan, lequel assis sur la boîte du souffleur tient, par des ficelles non dissimulées, ses interprètes ailés qui, avec zèle, soutiennent au-dessus de la tête de l'auteur sardonique, l'auréole du génie.

N° 53. — *24 janvier.* Ce numéro publia deux éditions. — **Messieurs, on ouvre.**

Un huissier portant majestueusement le verre d'eau parlementaire et un crachoir hygiénique, se dirige vers les Chambres dont c'est la rentrée.

L'article qui commente le dessin de Gill est intitulé : « Le Verre d'eau », par le Cousin Jacques.

Lire, dans ce numéro, la lettre d'Albert Glatigny, accompagnée d'une complainte au sujet de son arrestation en Corse, le 1er janvier, aventure tragi-comique qu'il raconte plus tard dans un petit volume intitulé : « Le Jour de l'an d'un vagabond », orné d'une eau-forte d'André Gill.

Deuxième édition. N° 53 *bis.* — **Le Jugement de Pâris** ou Dupuis dans la « Belle Hélène », par Blaze.

N° 54. — *31 janvier.* **Chinoiserie.**

Si j'étais grand : czar, roi, prince, excellence,
A ces laids magots je crierais : Mort aux
Gêneurs! et n'admettrais en ma présence
Que les chinois de la mère Moreaux!

Ce dessin est une réponse du caricaturiste aux tracasseries de la Censure. En effet, son personnage, composé de toutes pièces, ne cache aucune personnalité connue, mais il lui sert de prétexte pour écrire un mot qui, sans avoir la verdeur de celui de Cambronne, paraît bien français.

N° 55. — *7 février.* Ce numéro publia deux éditions. — **Le Bœuf gras.**

Le malheureux a cassé sa pipe et il pleure, comme un veau, sur le sort qui l'attend ; des carottes qui s'en réjouissent ne se doutent pas que, pour elles aussi, l'heure du *Bœuf à la mode* est sonnée.

Cette interprétation du sujet nous rappelle une fable tant soit peu analogue :

« Un cuisinier disait un jour à ses dindons :

— Voilà une cour où vous pouvez vous promener et vous ébattre tout à votre aise ; voilà de la bonne paille bien fraîche pour dormir; ici est votre mangeoire, là votre baignoire. Vous avez de l'air et du soleil, rien ne vous manque, vous êtes d'heureux gaillards. Amusez-vous donc, mes amis, engraissez-vous surtout, c'est tout ce qu'on vous demande. Je ne vous dis pas adieu; au revoir, à bientôt. En attendant, vous êtes libres.

— Mais, dit l'un d'eux, cette barrière?

— C'est pour vous garantir du renard, un bandit, un scélérat, un ennemi de l'ordre et de la propriété, qui vous mangerait tout crus.

— Et ce grand couteau qui pend à votre ceinture? ajoute timidement le plus jeune de la bande.

— Silence, dit le cuisinier, ne parlons pas de cela; cela, c'est sacré, c'est le Principe d'autorité. »

Le dessin de Gill est accompagné de couplets de circonstance composés et chantés par M. Gavroche (de la Villette). A l'occasion de la présente solennité, sur l'air : *les Gueux, les Gueux, etc.* Pour faire de la réclame à M. Jules Claretie. Le tout dédié à M. L. Leseigneur, amateur.

Y a pourtant une différence
Ent' les bœufs et les héros :
C'est que les bœufs nourriss' la France,
Leurs lauriers sont des poireaux!

C'est signé Auguste Gavroche; lisez *André Gill.*

Deuxième édition. N° 55 *bis.* — **La Curée**, par Pépin.

Un cuisinier, portant deux mannes chargées de victuailles, est assailli par une bande de chiens affamés.

N° 56. — *14 février.* **Le Chat.**

(A propos de la retraite du ministre Pinard.)

Quand l'animal — pas le ministre, mais le chat — s'est conduit malproprement, on le saisit ordinairement par la peau du cou, on l'apporte délicatement ainsi devant son ordure et on le corrige.

Après quoi, un peu de cendres, une pelle font le reste.

Le gouvernement, qui avait d'autres chats à fouetter, ne voulut pas voir, dans ce dessin, cette malicieuse leçon de choses; aussi le laissa-t-il paraître sans observation.

N° 57. — *21 février.* **Le Peuple.**

Il s'agit de journaux de même titre, mais de camp opposé, d'où dispute entre leurs directeurs. Rappelons que *le Peuple,* politique quotidien, fondé le 1er février 1869, par Duvernois, modifia son titre six mois plus tard; il s'appela : *Le Peuple français.*

On lui attribua le concours et même la collaboration personnelle de l'empereur; ce qui est certain, c'est que la feuille impériale était subventionnée (du 1er mars 1866 au 30 juillet 1870, M. Clément Duvernois a reçu de l'empereur, à titre de subvention pour *le Peuple français,* 1.390.000 francs).

De son côté, Jules Vallès faisait paraître le 4 février *le Peuple,* quotidien socialiste, à cinq centimes, qui, au bout d'un mois tout juste, dut disparaître devant un commencement de poursuites.

« La raison du plus fort est pourtant la meilleure. »

Or, ces deux jeunes batailleurs font, inévitablement, songer à leur aîné : *Le Peuple* de 1848, rédigé alors par Ch. Fauvety, Viard, P.-J. Proudhon, Darimon, Langlois, Le Chevalier, P. Lachambaudie, etc., et auquel les polémiques de Proudhon donnèrent une vogue énorme.

Gill nous donne en médaillon le portrait de ce dernier d'après une récente photographie, mais il oublie un détail qui a cependant son importance : c'est que Proudhon mettait toujours *ses lunettes sens dessus dessous*.

N° 58. — *28 février*. **La Rentrée de Rocambole.**

Réclame peu déguisée en faveur de *la Petite Presse*, accompagnée de la complainte sur l'air du *Juif-Errant*. Parodie du Juif-Errant, chantée et dessinée par Gill.

Un jour, dedans la ville
De Paris, près Pantin,
Un monsieur, chez A. Gill... e
S'en fut un beau matin.
Jamais on n'avait vu
Un gars aussi barbu.

Il lui dit : — Bonjour, maître.
De grâce, accordez-nous
La satisfaction d'être
Photographié par vous,
V'là l'autorisation
Pour l'administration...

En quelques coups de crayon, donc, Gill représenta le vieux forçat qui n'est autre que Rocambole sciant les abonnés du journal, moyen expéditif et certain d'en doubler le nombre.

En quatrième page : *Place au théâtre... et aux jeunes*, par Gill et Régamey.

Les jeunes, c'est Jules Moineaux aux Folies-Dramatiques; Alphonse Daudet, au Vaudeville, et François Coppée à l'Odéon. Trois beaux esprits qui ont bien tenu leur place au théâtre et dans la littérature.

N° 59. — *7 mars*. Ce numéro publia deux éditions. — **Giboulées de mars.**

(Sur le bruit qui circulait de la disgrâce de M. Haussmann.)

Il est représenté en ravaleur tombant de son échafaudage. On sait aujourd'hui ce que Paris doit au célèbre préfet de la Seine, mais à l'époque, les comptes d'Haussmann étaient si fantastiques et embrouillés qu'il fut vingt fois question de sa démission et de son remplacement.

La dernière discussion aura pour résultat l'autorisation... d'un nouvel emprunt de 260 millions.

Deuxième édition. N° 59 *bis*. — **Le Lever d'une petite dame**, par F. Régamey.

N° 60. — *14 mars*. **La Lessive d'Émile.**

(Après l'apparition du livre « Le 19 janvier », par E. Ollivier.)

*Agenouillé* au bord de l'eau, l'ex-préfet républicain des Bouches-du-Rhône lave son linge, battoir en main, cependant que dans les roseaux des voix murmurent :

*Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.*

On sait que le livre, auquel le transfuge donna pour titre la date de la fameuse lettre impériale, avait la prétention de fixer, devant le pays, l'histoire de ses relations avec l'empereur.

Le 19 janvier 1867, l'empereur adressait au ministre d'État la lettre suivante :

« Monsieur le Ministre,

« Depuis quelques années, on se demande si nos institutions ont atteint leur limite de perfectionnement ou si de nouvelles améliorations doivent être réalisées; de là une regrettable incertitude qu'il importe de faire cesser.

« Jusqu'ici vous avez dû lutter avec courage, en mon nom, pour repousser des demandes inopportunes et pour me laisser l'initiative de réformes utiles lorsque l'heure en serait venue...

« Mais là ne doivent pas s'arrêter les réformes qu'il convient d'adopter; une loi sera proposée pour attribuer exclusivement aux tribunaux correctionnels l'appréciation des délits de presse, et supprimer ainsi le pouvoir discrétionnaire du gouvernement.

« Il est également nécessaire de régler législativement le droit de réunion, en le contenant dans les limites qu'exige la sûreté publique.

« J'ai dit, l'année dernière, que mon gouvernement voulait marcher sur un sol affermi, capable de supporter le pouvoir et la liberté. Par les mesures que je viens d'indiquer, mes paroles se réalisent, je n'ébranle pas le sol que quinze années de calme et de prospérité ont consolidé, je l'affermis davantage en rendant plus intimes mes rapports avec les grands pouvoirs publics, en assurant par la loi aux citoyens des garanties nouvelles, en achevant enfin le couronnement de l'édifice élevé par la volonté nationale. Sur ce, Monsieur le Ministre, je prie Dieu, etc., etc.

« Napoléon. »

N° 61. — *21 mars.* **As-tu déjeuné... Capoul?**

Victor Capoul, né en 1839. Admis au Conservatoire en 1859, y suivit des cours pour le chant et l'opéra-comique; il remporta, en 1860, deux seconds prix dans ces classes et, en 1861, un premier prix d'opéra-comique. Débuta dans *le Chalet* et *la Fille du régiment* et créa quelques rôles dans des ouvrages d'importance secondaire.

Sa notoriété datera de *Vert-Vert,* mise à part, bien entendu, celle que lui valurent ses avantages physiques. Mais ne confondons pas les histoires avec l'Histoire qui, d'après Touchatout, se résumera à peu près à ceci :

— *Capoul.* — Illustre chanteur du XIXe siècle, dont les prénoms ne sont point venus jusqu'à nous, mais qui dut, sans aucun doute, s'appeler : *Lindor-Jasmin-Amour.* Il nous est impossible de dire si cet artiste avait le moindre talent, tous les journaux de l'époque que nous avons dépouillés ne parlant de lui qu'à propos de ses moustaches et de la forme de ses faux cols.

N° 62. — *28 mars.* **La Fugue de Tim. Trimm.**

Léo Lespès quitte *le Petit Journal* qu'il avait contribué à fonder et dont l'article quotidien avait été l'un des premiers éléments de succès.

Il passe au *Moniteur* où il fournira deux chroniques par jour! Ce n'est pas pour rien

qu'il s'appelle Napoléon!! et que l'administration du *Moniteur* lui offre les appointements de 100.000 francs par an!!!

N° 63. — *4 avril.* **F. de Fontbouillant,** directeur de *l'Épargne.*

Depuis quelques mois on a pu voir, à la quatrième page de *l'Éclipse,* la réclame pour un nouveau petit journal financier intitulé : *l'Épargne* et dont M. de Fontbouillant, chevalier de la Légion d'honneur, est le directeur-gérant. Saluons!

*L'Éclipse* s'excuse presque de publier son portrait en disant qu'elle devait lui donner une place dans sa galerie où sont appelées à figurer toutes les individualités *à cachet* de l'époque, qu'elles confinent au sublime ou au ridicule, à la Bourse ou à l'Institut, à Victor Hugo ou à M. Hervé!... Florimond.

N° 64. — *11 avril.* **Le Pauvre homme!...**

(A propos des *Couleuvres,* par Louis Veuillot.)

Le saint homme, vêtu en sacristain, est assis et présente dévotement le goupillon aux fidèles de *l'Univers;* des trous de son instrument bénisseur s'échappent des couleuvres que nos amis Gill et Vermesch vont lui faire avaler, chacun son tour, sous le couvert d'une brochure au titre significatif : *Les vers du nez,* de Loulou Geuillot.

— Extrait des *Couleuvres,* de Louis Veuillot :

L'APOLLON DU BELVÉDÈRE

Ce dieu m'ennuie. Allons! et prenons-en la honte.
Je conviens qu'il est beau. Winkelmann prétendait
Se sentir plus grand air lorsqu'il le regardait :
Tant s'en faut qu'à ce point ma cervelle se monte!

Il est beau, cependant... Comment fais-je mon compte
Pour qu'enfin il m'ennuie à ce degré complet,
Tellement qu'un peu plus je le trouverais laid?
Car en l'avouant beau, mon sentiment se dompte.

C'est un fils de l'art grec, et peut-être sent-on
Qu'il est beau comme un rêve infâme de Platon.
Il a du féminin, et sa lèvre est mutine.

Surtout, il sent par trop l'auteur porte-laurier!
Ainsi se faisait beau monsieur de Lamartine,
Décochant au Destin ses flèches de papier.

— Extrait des *Vers du nez,* de A. Gill et E. Vermesch :

L'APOLLON DE LA RUE DU BAC

Veuillot m'amuse. Allons! et buvons-en la honte.
Je conviens qu'il est laid; et Courbet prétendait
Qu'il avait mal au cœur quand il le regardait :
D'autres pensent ainsi, mais n'en tenons nul compte.

Il est laid cependant; ceci n'est point un conte,
N'importe! Dans sa rue, il n'est pas sans attrait :
C'est gai de rencontrer un saint homme si laid!
Quand il passe on entend un grand rire qui monte.

Son nez n'a rien de grec, mais les voisins ravis,
Le considérant comme un salutaire avis,
Tiennent en grand honneur la trogne enluminée.
Heureuses gens! Louis adoucit leur destin :

Ils ont de ses contours l'aspect chaque matin,
Et la foire aux jambons dure toute l'année.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le pauvre homme!...

— En quatrième page : A remarquer dans la réclame pour les *Couleuvres* que les lettres du titre ont été dessinées d'après la couverture du livre de Veuillot. Charmante attention de la part de *l'Éclipse*.

N° 65. — *18 avril.* **Richard Wagner.**

Richard Wagner, 1813-1883. Compositeur allemand qu'on a appelé, par dérision sans doute, le *musicien de l'avenir*.

Mais voici, d'une étude publiée en 1884, par Ch. Gounod, sur Wagner et son œuvre, quelques passages qui donnent une note plus juste.

« Du vivant de Wagner, on a dit trop de mal de lui, et, maintenant qu'il est mort, on en dit beaucoup trop de bien. Incontestablement, un homme qui a conçu des œuvres comme les siennes n'est pas une nature organisée comme les autres. Qui pourrait nier qu'il a rendu, à la musique, d'éminents services? Mais il y a loin de la conception légitime de ses grandes et multiples qualités à une admiration extravagante et sans bornes. Pour ma part, je ne puis admettre qu'un récitatif continu soit la mélodie continue. Dans Mozart seul se trouve la mélodie continue.

— « Si encore Wagner était tout seul, mais c'est la bande de ses partisans et de ses imitateurs qui lui fait le plus grand tort, en ajoutant aux exagérations du maître les leurs, et en s'évertuant à faire sortir un système de tout cet amalgame. Est-ce que Gluck, Mozart, Beethoven, Meyerbeer, Auber ont pensé à des systèmes en écrivant leurs chefs-d'œuvre? Est-ce que, dans les heures heureuses et bénies où le génie d'un artiste se manifeste, il est permis de penser aux froides classifications?

— « Lorsque Wagner habitait Paris et qu'il n'y était pas très heureux, il se plaignit à moi de ce qu'on ne voulait pas représenter ses opéras. Je lui donnai le conseil de faire d'abord jouer dans un concert les morceaux les plus remarquables de ses œuvres, et lui vins à ce propos en aide autant qu'il était en mon pouvoir. Le concert réussit, et il s'en montra alors fort reconnaissant.

— « On joue Wagner, et il est bon qu'on fasse connaître ce qui est beau et éternel dans ses œuvres; mais je crois difficilement que sa musique puisse s'acclimater en France. Je vois au contraire approcher l'heure où tout le monde sera fatigué de ces sophistes et rhéteurs musicaux qui s'efforcent de transformer en souffrances les joies et les jouissances

**RICHARD WAGNER, PAR GILL.**



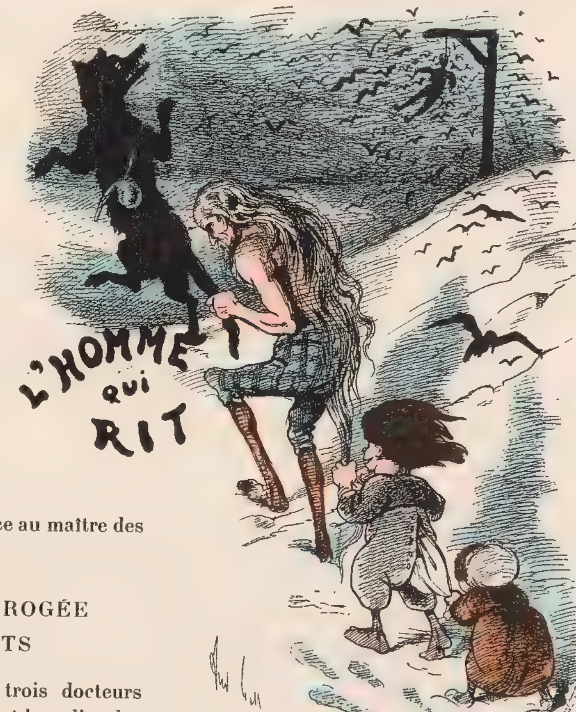
humaines. Le but de la musique est de rendre heureux, et non de produire la tristesse et d'augmenter la douleur et l'angoisse. Que Wagner l'ait voulu ou non, sa musique est devenue le parapluie, le parapluie déchiré sous lequel les chevaliers de la haute blague cherchent à s'abriter contre l'orage du mécontentement général. Un coup de vent les balaiera, et le gai, le noble, le beau brillera en plein soleil. »

Cette charge, pas celle du parapluie, mais celle de Gill, est l'une des mieux conçues parmi les meilleures du maître caricaturiste; c'est encore la plus parfaite critique au crayon qu'on puisse trouver dans l'ensemble des caricatures allemandes, autrichiennes, anglaises et françaises qu'on a pu réunir sur l'auteur du *Tannhäuser*.

Nº 66. — *25 avril.* **Le nouveau livre de Victor Hugo.**

Il est intitulé *l'Homme qui rit. L'Éclipse* lui fait la meilleure des réclames en publiant, en première place : *Effet de neige,* l'une des pages les plus tendres de cet ouvrage.

Le dessin de Gill, qui lui sert de frontispice, représente les héros qui gravissent à la queue leuleu une sorte de calvaire où s'élève une potence autour de laquelle rôde la mort; c'est Homo, moitié chien, moitié loup, qui guide Ursus, le philosophe, suivi des deux enfants Gwinplaine et Dea que ce dernier a recueillis.



LE NOUVEAU LIVRE DE VICTOR HUGO

N'oublions pas que nous sommes en 1869, sous l'Empire, que l'auteur est exilé, et que son livre étrange, où, dans des chapitres entiers, passe un vent puissant de révolte, eût pu être interdit en France. Le sérieux de cet ouvrage n'exclut pas le meilleur humour qu'animent certains passages. Cédons la place au maître des maîtres...

### LA SOURIS INTERROGÉE PAR LES CHATS

Ursus comparaît devant trois docteurs préposés et délégués qui avaient la police des paroles prononcées en public dans tout le

territoire des cent trente paroisses de Londres, des soixante-treize de Middlesex, et, par extension, des cinq de Southwark.

« Minos, le premier des trois, le préposé à la théologie, lui fait signe de s'asseoir sur la sellette.

Ursus salua correctement, c'est-à-dire jusqu'à terre et, sachant qu'on enchante les ours avec du miel et les docteurs avec du latin, dit, en rentrant à demi courbé par respect :

— *Tres faciunt capitulum.*

Et, tête basse, la modestie désarme, il vint s'asseoir sur le tabouret.

Chacun des trois docteurs avait, devant lui, sur la table, un dossier qu'il feuilletait.

Minos commença :

— Vous parlez en public?

— Oui, répondit Ursus.

— De quel droit?

— Je suis philosophe.

— Ce n'est pas un droit.

— Je suis aussi saltimbanque, fit Ursus.

— C'est différent.

Ursus respira, mais humblement. Minos reprit :

— Comme saltimbanque, vous pouvez parler, mais comme philosophe, vous devez vous taire.

— Je tâcherai, dit Ursus.

Et il songea en lui-même : — Je puis parler, mais je dois me taire. Complication.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Vous avez classé l'orpiment parmi les produits arsenicaux, et vous avez dit qu'on pouvait empoisonner avec de l'orpiment. La Bible le nie.

— La Bible le nie, soupira Ursus, mais l'arsenic l'affirme.

Le personnage en qui Ursus voyait Éaque, qui était le préposé à la médecine et qui n'avait pas encore parlé, intervint, et, les yeux superbement fermés à demi, appuya Ursus de très haut. Il dit :

— La réponse n'est pas inepte.

Ursus remercia de son sourire le plus avili.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Une brusque attaque eut lieu. Éaque, le délégué à la médecine, qui venait de protéger dédaigneusement Ursus contre le préposé à la théologie, se fit subitement d'auxiliaire assaillant. Il posa son poing fermé sur son dossier, qui était épais et chargé; Ursus reçut de lui en plein torse cette apostrophe :

— Il est prouvé que le cristal est de la glace sublimée et que le diamant est du cristal sublimé; il est avéré que la glace devient cristal en mille ans, et que le cristal devient diamant en mille siècles. Vous l'avez nié.

— Point, répliqua Ursus avec mélancolie. J'ai seulement dit qu'en mille ans la glace avait le temps de fondre, et que mille siècles c'était difficile à compter.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Vous exercez la médecine?

— Je m'exerce à la médecine, soupira timidement Ursus.

— Sur les vivants?

— Plutôt que sur les morts, fit Ursus.

Ursus ripostait avec solidité, mais avec platitude; mélange admirable où la suavité dominait. Il parlait avec tant de douceur que le docteur Éaque sentit le besoin de l'insulter.

— Que nous roucoulez-vous là? dit-il rudement.

Ursus fut ébahi et se borna à répondre :

— Le roucoulement est pour les jeunes et le gémissement pour les vieux. Hélas! je gémis.

Éaque répliqua :

— Soyez averti de ceci : Si un malade est soigné par vous, et s'il meurt, vous serez puni de mort.

Ursus hasarda une question :

— Et s'il guérit?

— En ce cas-là, répondit le docteur, adoucissant sa voix, vous serez puni de mort.

— C'est peu varié, dit Ursus.

Le docteur reprit :

— S'il y a mort, on punit l'ânerie. S'il y a guérison, on punit l'outrecuidance. La potence dans les deux cas.

— J'ignorais ce détail, murmura Ursus. Je vous remercie de me renseigner. On ne connaît pas toutes les beautés de la législation.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ployé en deux, il salua tout, les docteurs, les bustes, la table et les murs, et se dirigea vers la porte à reculons, disparaissant comme l'ombre qui se dissipe. Il sortit de la salle lentement, comme un innocent, et de la rue rapidement, comme un coupable. Les gens de justice sont d'une approche si singulière et si obscure que, même absous, on s'évade.

Tout en s'enfuyant il grommelait :

« Je l'ai échappé belle. Je suis le savant sauvage, eux sont les savants domestiques. Les docteurs tracassant les doctes. La fausse science est l'excrément de la vraie; et on l'emploie à la perte des philosophes. Les philosophes, en produisant les sophistes, produisent leur propre malheur. De la fiente de la grive naît le gui, avec lequel on fait la glu, avec laquelle on prend la grive. *Turdus sibi malum cacat.* »

Dans une brochure de trente-deux pages, ces lignes eussent été poursuivies et condamnées, mais dans un ouvrage en quatre volumes, elles purent passer inaperçues, tant est toujours vraie la formule de Paul-Louis Courier. « *De l'acétate de morphine*, un grain dans une cuve se perd, n'est point senti, dans une tasse fait vomir, en une cuillerée tue, et voilà le pamphlet. »

N° 67. — *2 mai.* **Théophile Gautier, académicien?**

C'est au moment où échoue la candidature de Théophile Gautier à l'Académie française, ouvertement soutenue cependant par Sainte-Beuve et Prosper Mérimée, que Gill nous

le représente sous la forme originale d'un pot à tabac (tabac du Levant), coiffé d'une couronne d'immortelles.

Sous cette excellente charge copions ces quelques lignes des *Hommes du jour,* de Vermesch, qui analysent admirablement le poète des *Émaux et camées,* le romancier du *Capitaine Fracasse* et le critique des *Grotesques.*

« Il arrive quelquefois qu'un homme se crée un monde marmoréen, étincelant et divin, où des femmes d'ivoire se promènent lentement, la gorge nue, les cheveux dénoués, en traînant derrière elles des flots de velours et en chantant des vers. Lui, le grand rêveur, les yeux noyés dans ces blancheurs, erre au hasard au milieu de nous, insoucieux de nos maigres beautés et de nos pauvres misères, se demandant ce qu'on lui veut et quelle espèce d'êtres nous sommes; et pendant ce temps une colombe passe au-dessus de lui, ayant au bec une rose dont les feuilles pleuvent sur sa tête.

Quand Dieu est prodigue, il nous donne un homme comme cela tous les vingt siècles. »

N° 68. — *9 mai.* **Nommons Gagne.**

Les candidats se suivent et ne se ressemblent pas; celui-ci ne brigue pas les honneurs d'un fauteuil à l'Académie, mais un siège au Corps législatif; de plus, il est maigre, archimaigre, dirait-il. Ne pas lire *Archimède.*

Comme un vulgaire lapin, A. Gill l'a mis le derrière dans la casserole, et puis il nous donne par le menu l'archicarte-proclamation du père Gagne. Ne pas lire *qui perd gagne.*

A la rubrique *Correspondance,* nous trouverons celle-ci dans le numéro suivant :

A M. Polo, rédacteur en chef de *l'Éclipse :*

Sois fier de ton triomphe, ô victorieux *Gagne,*
Qui seul, dit-on, bat tout, excepté la campagne!
Dans *l'Eclipse* de Lune où brille tout soleil,
Gill le fait resplendir d'un ragoût sans pareil!

Monsieur le Rédacteur,

« Veuillez me permettre de vous remercier mille fois de l'honneur que vous m'avez fait en insérant, dans la très intéressante *Éclipse,* mon portrait, admirablement crayonné par M. Gill, et un article fort spirituel dû à la plume de mon *Cousin Jacques.*

« Les femmes me doivent toutes leurs cœurs et leurs voix depuis que j'ai fait la *Gunécratie,* où je demande à grands cris les droits civils et politiques des femmes et leur complète égalité avec les hommes! Je vous saurais un gré infini de les engager à chauffer leurs maris, afin qu'ils votent tous pour moi!

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très respectueux serviteur.

« Gagne, avocat.
*Citoyen du peuple universel.*

Pendant nombre d'années, M. Gagne a bombardé de ses excentricités littéraires la presse parisienne, où on lui accordait de temps en temps l'emploi des intermèdes comiques. On sait qu'il avait la manie des compositions de mots, où le mot *archi* jouait le plus grand rôle.

Son dernier ouvrage avait pour titre : *L'archi-Monarquéide ou Gagne premier*

**THÉOPHILE GAUTIER ACADÉMICIEN (?), PAR GILL.**



*archi-monarque de la France et du Monde, par la Grâce de Dieu et la volonté nationale, avec chœurs, joué sur tous les théâtres du monde, par M. Gagne, avocat, archimonarque-citoyen du peuple universel.*

Atchoum!... Dieu vous bénisse!

Il est archi-mort depuis 1876.

Nº 69. — *16 mai.* **Course électorale.** (Émile Ollivier-Bancel.)

Ces deux candidats sont plus sérieux, et c'est une raison pour que Gill les représente en coureurs vélocipédiques et que l'article du cousin Jacques ne paraisse faire qu'une réclame pour la *Compagnie parisienne*.

Sur Émile Ollivier, rien à ajouter à ce qui a été dit jusqu'ici. Voyons la performance de son concurrent.

Désiré Bancel est né en 1822. Représentant du peuple lors du coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté et expulsé du territoire français. Retiré en Belgique, il y fit des cours et des conférences très suivis. Rentré en France après l'amnistie, il échoua aux élections de 1863 et dut reprendre ses conférences littéraires; une des dernières sur Corneille fut l'occasion d'une manifestation politique. Candidat de l'opposition irréconciliable aux élections générales de 1869, il obtint dans la troisième circonscription de la Seine, près de 23.000 suffrages contre 12.848 donnés à Émile Ollivier, en même temps qu'il recueillait 16.953 voix dans le Rhône et 12.258 dans la Drôme.

Nº 70. — *23 mai.* **Le Citoyen Raspail.**

C'est pour nous rappeler *l'Ami du Peuple* de 48, que Gill nous le montre sans cette belle barbe blanche que nous lui connaissons aujourd'hui.

Candidat de l'opposition, porté à la fois dans la cinquième circonscription de la Seine contre Garnier-Pagès, et dans la première du Rhône contre Jules Favre, le vieux lutteur battit celui-ci au premier tour avec plus de 10.000 voix. A Paris, le vote fut à peu près égal, 14.639 voix contre 14.133 à son adversaire qui l'emporta au second tour.

On sait que François-Vincent Raspail eut pour premier maître, un prêtre, l'abbé Eysséric, homme d'un savoir prodigieux qui était à la fois républicain et janséniste.

Le souvenir que l'élève en conserve vaut d'être rappelé, car il semble résumer lui-même sa laborieuse et honnête existence.

Le voici en tête de la deuxième édition (1838) de son *Nouveau système de chimie organique*.

*A la mémoire d'un homme de bien, mon pauvre maître*
*l'Abbé EYSSÉRIC.*

A toi qui sus allier le prêtre de l'Évangile avec l'homme de la science et de la civilisation!

A toi qui, dans mon village, ne voulus jamais t'élever au-dessus de la dignité d'instituteur des pauvres!

A toi, philologue d'une immense érudition, qui te dévouas toute ta vie à faire épeler des lettres!

A toi, prêtre, qui n'as jamais voulu vivre que du travail de tes mains!

A toi l'hommage de ce livre.

Puisse cette consécration pieuse que je t'adressai pour la première fois du fond de ma prison dont je m'étais fait une solitude, et que je te renouvelle du fond de ma solitude dont je me suis fait une prison; puisse cette consécration pieuse, rendre mon livre aussi utile à la science que l'ont toujours été tes exemples et tes leçons à la cause de l'humanité.
F.-V. Raspail.

N° 71. — *30 mai.* Ce numéro publie deux éditions. — **Le Rappel**[1].

Beau dessin de Gill, hardiment commenté par Paul Mahalin.

Aucun portrait, aucun nom, mais tout indiquait le nouveau journal dont Victor Hugo était le drapeau vivant.

*Le Rappel* parut à la date du 4 mai. Dès le 1er mai la vente sur la voie publique et dans les kiosques en était interdite. Une lettre de Victor Hugo avait été annoncée pour le premier numéro, c'est tout dire.

En voici un passage qui renferme le programme du journal :

« *Le Rappel!* J'aime tous les sens de ce mot : Rappel des principes par la conscience; rappel du devoir par le droit; rappel des morts par le respect; rappel du châtiment par la justice; rappel du passé par l'histoire; rappel de l'avenir par la logique; rappel des faits par le courage; rappel de l'idéal dans l'art par la pensée; rappel du progrès dans la science par l'expérience et le calcul; rappel de Dieu dans les religions par l'élimination des idolâtries; rappel de la loi à l'ordre par l'abolition de la peine de mort; rappel du peuple à la souveraineté par le suffrage universel renseigné; rappel de l'égalité par l'enseignement gratuit et obligatoire; rappel de la liberté par le réveil de la France; rappel de la lumière par le cri : *Fiat Lux!*

Vous dites : voilà notre tâche; moi je dis : voilà votre œuvre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mes amis, et vous, mes fils, allez! Combattez votre vaillant combat. Combattez-le sans moi, et avec moi. Sans moi, car ma vieille plume guerroyante ne sera pas parmi les vôtres; avec moi, car mon âme y sera. Allez, faites, vivez, luttez! naviguez intrépidement vers votre pôle imperturbable, la liberté; mais tournez les écueils. Il y en a. Désormais j'aurai dans ma solitude, pour mettre de la lumière dans mes vieux songes, cette perspective, le *Rappel* triomphant. Le rappel battu, cela peut se rêver aussi.

Je ne reprendrai plus la parole dans ce journal que j'aime, et, à partir de demain, je ne suis plus que votre lecteur. Lecteur mélancolique et attendri. Vous serez sur votre brèche, et moi sur la mienne. Du reste, je ne suis plus guère bon qu'à vivre en tête à tête

1. *Le Rappel,* fondé par les quatre journalistes de *l'Événement,* Charles Hugo, François-Victor Hugo, Paul Meurice et Auguste Vacquerie, réunit aussitôt une légion de vaillants et de jeunes : H. Rochefort, E. Lockroy, E. Laferrière, F. Morin, E. Blum, H. Maret, G. Flourens, J. Claretie, Ph. Burty, A. Arnoult, A. Barbieux qu'appuyèrent bientôt les adhésions ou les collaborations des vieux militants de la démocratie : A. Barbès, J. Michelet, E. Quinet, L. Blanc, F. Pyat, Schœlcher, etc., etc.

avec l'Océan, vieux homme tranquille et inquiet; tranquille parce que je suis au fond du précipice, inquiet parce que mon pays peut y tomber. J'ai pour spectacle ce drame : l'écume insultant le rocher. Je me laisse distraire des grandeurs impériales et royales par la grandeur de la nature. Qu'importe un solitaire de plus ou de moins! Les peuples vont à leurs destinées. Pas de dénouement qui ne soit précédé d'une gestation. Les années font leur lent travail de maturation, et tout est prêt. Quant à moi, pendant qu'à l'occasion de ses noces d'or, l'Église couronne le pape, j'émiette sur mon toit du pain aux petits oiseaux, ne me souciant d'aucun couronnement, pas même d'un couronnement d'édifice. » Victor Hugo.

*Hauteville-House, 25 avril 1869.*

Deuxième édition. N° 71 *bis*. — **La Carte du Tendre en 1869**, par Pépin.

Lire dans ce numéro un remarquable article de Gustave Maroteau : *Les Prix de Rome.*

N° 72. — *6 juin*. **Le Bouillon du jour.**

Nous sommes au lendemain des élections législatives, les résultats en sont connus.

Émile Ollivier, candidat à Paris et dans le Var, a été battu à Paris par Bancel, et élu dans le Var avec 16.586 voix sur 25.523 votants.

Jules Favre, qui s'était présenté également à Paris et dans le Rhône, a été battu à Lyon par Raspail et n'est passé à Paris qu'au scrutin de ballottage avec 18.267 voix sur 34.308 votants.

Ces deux élections significatives sont malicieusement mises ici en évidence sous le couvert d'une réclame : après le meilleur vélocipède, l'excellent extrait de viande.

N° 73. — *13 juin*. **Jules Ferry.**

Le nouveau député élu par la sixième circonscription de la Seine par 15.729 voix contre Adolphe Guéroult, député sortant, et Auguste Cochin, candidat clérical, appuyé par l'Administration, est né à Saint-Dié en 1832. Avocat à Paris en 1851, il collabora à *la Gazette des tribunaux*, puis en 1865 au *Temps*, et enfin en 1868 à *l'Électeur libre*, d'Ernest Picard, dont le premier numéro contenait de lui un article qui fit condamner la nouvelle feuille à 10.000 francs d'amende. Cette même année, il avait entrepris une vigoureuse campagne contre l'administrateur de la Ville de Paris, à propos des déficits encore inavoués de la gestion financière, qu'il résuma par une brochure assez retentissante : *Les comptes fantastiques d'Haussmann.*

Gill le représente marchant sur ses longs favoris, tenant un balai en mains, un jésuite fuit devant lui. Cela promet!

N° 74. — *20 juin*. **Actualité.**

Ce chat maigre, qui paraît menacer de ses griffes ce caniche bien paisible, est représenté à propos d'une exposition ouverte aux Champs-Élysées. La Chambre des députés va s'ouvrir aussi et c'est là qu'est la vraie actualité, car chiens et chats se préparent au combat.

N° 75. — *27 juin*. **Le capitaine Lambert.**

L'actualité changeante est en ce moment tout au Pôle Nord! C'est le « Pôle Nord », le

plus grand des aérostats connus jusqu'à ce jour, qui va s'élever, cette semaine, dans le ciel parisien pour venir en aide, pécuniairement, à l'explorateur qui doit entreprendre, prochainement, un voyage de découverte.

En attendant la gloire d'affronter les glaces périlleuses du Pôle Nord, le capitaine Lambert, dans la peau d'un plantigrade sibérien, est installé à la terrasse d'un café des grands boulevards où il prend contact avec une glace vanillée...

Ohé! Lambert! As-tu vu Lambert?...

On se souvient de ce fameux cri populaire, qu'un jour un prince, hôte de la France, prit, dit-on, pour un hourra poussé en son honneur, et qui, à cause de cela peut-être, faillit devenir un cri séditieux.

Poussé on ne sait comment, ce cri servit aussitôt de refrain à une chansonnette, véritable scie parisienne que créa Alexandre Legrand aux concerts du XIX[e] siècle.

Vous n'auriez pas vu Lambert,
A la gar' du chemin de fer?
Vous n'auriez pas vu,.. Lambert?
Lambert, Lambert, Lambert, Lambert?
S'est-il noyé dans la mer?
S'est-il perdu dans l'désert?
Qu'est-c' qu'a vu Lambert?
Lambert, Lambert, Lambert, Lambert?

Ce n'est pas la première fois que le nom de Lambert fait l'objet d'une scie populaire.

« Les curieux d'anecdotes à qui les préoccupations de 1848 n'ont pas fait perdre le souvenir des échos de la rue, doivent se rappeler la fameuse légende du garde national Lambert, chasseur de la onzième légion. A cette époque, les gardes nationales de province fraternisaient volontiers avec celles de Paris. La onzième légion avait été invitée à des agapes fraternelles au Havre.

Les Havrais donnèrent à leurs hôtes le plaisir d'une promenade en mer. Le capitaine d'une compagnie, pour assurer l'ordre et la discipline, avait remis au patron de la barque destinée aux délégués de sa compagnie une liste nominative de ses hommes.

Un Lambert y figurait; mais ce Lambert, homme prudent et sage, craignant sans doute quelque remontrance conjugale, était reparti pour Paris après le banquet.

Au retour de la promenade, le patron de la barque fit l'appel des chasseurs embarqués à son bord, et naturellement Lambert ne répondit pas.

Grand émoi dans la compagnie.

— Où est Lambert?

— Lambert est perdu!

— Lambert est noyé!

— Quelqu'un a-t-il vu Lambert?

En chemin de fer, le soir, on réclame Lambert. A chaque station on appelle Lambert, et le lendemain, dans Paris, on demandait sur tous les tons des nouvelles de Lambert.

La légende fut imprimée dans tous les petits journaux; on en fit une chanson. C'est peut-être la même qu'on a retapée, remise à neuf, sur un air nouveau, et qui s'est vendue à plus de 15.000 depuis huit jours. » *Petite Revue,* 27 août 1864.

Ohé! Lambert! As-tu vu Lambert?

C'est le cri à la mode, et on le pousse d'autant plus volontiers qu'on ne sait pourquoi.

Ohé! Lambert!

N° 76. — *3 juillet.* **Le caporal d'ordinaire.**

Souvenir du camp de Châlons.

Notre caporal examine les prunes que vient de lui livrer le fournisseur ordinaire du camp. Il y en aura pour tout le monde. Du moins il le croit.

N° 77. — *10 juillet.* **Les Têtes du Rappel.**

Sont Auguste Vacquerie, François Hugo, Charles Hugo et Paul Meurice qui, tous les quatre étroitement liés, sont assis sur un solide tambour. L'article que leur consacre le cousin Jacques est exclusivement littéraire.

N° 78. — *17 juillet.* **Le jeune Estancelin** (député de la Seine-Inférieure).

L'ancien représentant de 1849 est devenu le jeune député de 1869. Vingt années passées loin des affaires publiques l'ont conservé si jeune que Gill nous le montre, dans un chariot, jouant avec des couleurs. Le nouveau membre de l'opposition, dite « orléaniste », emploie tour à tour le rouge et le blanc, comme d'autres soufflent le froid et le chaud.

N° 79. — *24 juillet.* **Comme ça se joue.**

On sait que M. Rouher donna sa démission le 13 juillet. Il ne resta pas dans le ministère remanié, mais un décret du 20 juillet l'appela à la présidence du Sénat.

C'est ce que Gill appelle une démission pour rire qu'il traduit ainsi :

— Mon cher Polo. Je te colle ma démission. Tire-toi de là comme tu pourras.

And. Gill.

Et son directeur de lui répondre :

— Mon cher Gill. J'accepte ta démission à condition que tu continueras à faire les dessins de *l'Éclipse.* Tibi. F. Polo.

Les deux compères terminent la farce dans une accolade, cependant qu'une oie s'extasie devant cette superbe apothéose.

N° 80. — *31 juillet.* **A. Humbert,** par Boquillon. Ce dessin est de Hadol.

Albert Humbert est né en 1835. A collaboré à *la Lune,* au *Bonnet de coton, Bouffon, Grelot, Monde pour rire, Journal amusant, Monde comique, Sifflet,* etc., etc... A créé, en 1868, *la Lanterne de Boquillon,* petite brochure hebdomadaire autographiée, rédigée dans un style bouffon, *plin de fôtes d'ortografe,* et illustrée d'images où le grotesque le dispute à l'humour.

Le « Boquillon », comme disait le père Strauss son dépositaire, libraire de la rue du Croissant, atteignit jusqu'à cent mille numéros de vente par semaine. Ce fut, pendant une dizaine d'années, un excellent organe de propagande républicaine dans les campagnes.

Meilleur écrivain que dessinateur, A. Humbert a produit quelques romans d'un comique bien français, *les Gens de Villeguindry, Tailleboudin,* etc., etc.

Il fut souvent confondu avec son homonyme, Alphonse Humbert, un des rédacteurs du *Père Duchêne*.

N° 81. — *8 août.* **Le Soleil de Bade.** (M. Dupressoir.)

Bade ou Baden-Baden, ville du grand-duché du même nom, renommée pour ses bains, n'est pas moins célèbre par son tripot privilégié qui attire de tous les points du monde les amateurs de roulette et de trente-et-quarante.

En compagnie de ses amis Coinchon, Ch. Cros et Armand Gouzien, Gill fit à cette époque un voyage d'excursion jusqu'à Bade, d'où chacun rapporta, qui des dessins, qui des vers, qui de la musique. Ces souvenirs réunis composent le n° 5 de *la Parodie*. Gill réserva pour *l'Éclipse* le portrait de Dupressoir, le grand animateur des jeux... de l'amour et du *hasard,* surtout.

N° 82. — *15 août.* **Prévost-Paradol.**

Une des premières caricatures qui fit la notoriété de Hadol est une charge de l'académicien qu'il intitulait : *Prévost par Hadol.* En faisant ce jeu de mots inoffensif, le spirituel dessinateur n'ignorait pas, sans doute, que son modèle avait réuni le nom de sa mère à celui de son père, pour se distinguer de tous les Prévost nés ou à naître.

Le Prévost que Gill nous présente est bien le véritable, le seul Prévost-Paradol; on le reconnaît à la girouette qui symbolise les opinions opposées exprimées tour à tour au *Journal des débats* et au *Courrier du dimanche.*

N° 83. — *22 août.* **Thérésa à la Gaieté.**

(La chanson des canards dans *la Chatte blanche.*)

Grisée par ses inoubliables triomphes au café-concert, Thérésa devait tâter du théâtre. Elle y sera très applaudie lorsque, dans la pièce, féerie ou opérette, elle chantera des couplets tels que *les Canards tyroliens,* mais, comme comédienne, elle n'y recueillera qu'un succès de curiosité.

N° 84. — *29 août.* **Souvenir de l'hippodrome.**

Souvenir en effet, car le dompteur Lucas que Gill nous représente, encore impassible, dans un plat au milieu de ses fauves affamés, est mort victime de la rancune d'une lionne que le belluaire avait blessée au cours d'une précédente exhibition.

N° 85. — *4 septembre.* **Le scieur Laferrière** (du *Rappel*).

A propos de la scie montée par lui contre le préfet Pietri.

Rappelons les faits. Arrêté dans les bureaux du *Rappel* au lendemain d'une échauffourée policière, l'avocat-journaliste est jeté à Mazas sans savoir pourquoi. Sur la demande de l'ordre des avocats il est rendu à la liberté au bout de huit jours. Après avoir été condamné à un mois de prison pour avoir médit des casse-têtes de la brigade centrale, il va chez le juge d'instruction pour lui demander compte de son arrestation du mois de juin, et poursuit le préfet de police en l'accusant d'avoir commis à son endroit « un acte de légèreté coupable ».

Atteint par une nouvelle condamnation pour avoir employé cette expression dans un acte de procédure, il riposte par une nouvelle assignation. Bref, ce fut un duel véritable. D'un côté, le préfet de police, le parquet, les huissiers effarés et la sixième chambre infatigable; de l'autre, Laferrière louvoyant dans les dédales de la procédure, déjouant les embuscades, faisant contre ses adversaires des sorties vigoureuses et bien préparées, et arrivant enfin, après avoir raillé, lassé, décontenancé ceux qui avaient engagé la partie contre lui, devant la première chambre où il plaida, et perdit — cela va sans dire — son procès, mais non sans avoir fait reconnaître par les juges et par le ministère public lui-même, le caractère arbitraire de son arrestation.

— En quatrième page : Notes de voyages. *Strasbourg,* par Gill.

N° 86. — *11 septembre.* **L'accident Carpeaux,** par Gill et Coinchon.

A peine *la Danse* de Carpeaux, exécutée pour la façade du nouvel opéra, fut-elle achevée, qu'elle excita les critiques les plus passionnées. On parla de convenances violées, de morales outragées; d'étranges pudeurs s'alarmèrent; la haine politique s'y ajouta ainsi que la question religieuse, qu'on est surpris de voir paraître en cette affaire de théâtre. La malveillance ou le fanatisme inspira contre ce groupe admirable de mouvement, de joie, d'ivresse et de plaisir, un obscur gredin qui, dans la nuit du 27 au 28 août, le souilla d'une encre corrosive dont, heureusement, on put faire disparaître la trace. Cet acte de vandalisme qui eut pour résultat de provoquer aussitôt une réaction générale toute en faveur de l'œuvre mal appréciée jusqu'alors, nous est montré, parodié par Gill et Coinchon : c'est Apollon sous les traits de l'auteur des *Couleuvres,* vidant lui-même sur les parties charnues des filles de Terpsichore qui l'entourent, des fioles d'encre de la *petite vertu.*

Le pauvre homme!

N° 87. — *18 septembre.* Ce numéro publia deux éditions. — **Le docteur Nélaton.**

Inventeur d'une remarquable opération pour l'extraction immédiate de la pierre, le célèbre chirurgien est représenté une sonde à la main, voguant sur une vessie au milieu des rochers.

Il n'y a rien là, semble-t-il, qui puisse dans cette charge être incriminé, cependant elle dut être supprimée : le docteur-sénateur de l'Empire étant aussi le chirurgien ordinaire de l'empereur, qui déjà éprouvait de graves désordres de vessie, la censure y vit sans doute une allusion blessante pour Sa Majesté souffrante.

L'empire avait beau faire son petit *calcul* et s'en défendre, il touchait à sa fin...

Deuxième édition, n° 87 *bis.* — **Le Lever d'une grande dame,** par F. Regamey.

N° 88. — *25 septembre.* **Vengeance de femme,** par Job.

On avait répandu le bruit que la directrice du « Papillon » avait, au retour d'une promenade à Monaco, renfermé dans un couvent du Midi sa beauté blonde, son accent marseillais et ses allures déterminées qui ont, un instant, séduit le monde parisien. C'eût été grand dommage! Mais on lit dans les journaux bien informés : « Une rencontre a eu

lieu, ce matin, dans la chambre à coucher de Mme Olympe Audouard entre cette célébrité gentlewoman et le portrait par Traviès, de M. Barbey d'Aurevilly.

On se souvient qu'à la suite d'une provocation adressée par l'auteur de *Guerre aux hommes!* à M. de Villemessant, l'écrivain *d'une Vieille maîtresse,* de *l'Ensorcelée* et du *Prêtre marié,* ayant pris fait et cause contre les bas d'azur de la dame, celle-ci lui a demandé raison de ses articles. Sur le refus de M. Barbey d'Aurevilly, Mme Olympe Audouard s'en est prise à son image.

De sa blanche main, elle a braqué un obusier sur le pourpoint à busc et les manchettes *godronnées* du critique. Cet obusier était chargé d'épingles. Mme Olympe Audouard avait fait sa pelote. Il paraît qu'elle a tant de choses à attacher!...

Le coup tiré, M. Barbey d'Aurevilly s'est trouvé fixé à tout jamais à la muraille de la chambre à coucher de sa belle ennemie.

Il y demeurera le jour... et la nuit.

Ce sera son châtiment. »

On ne pouvait plus plaisamment analyser la fine caricature de Job (Hadol), aussi nous sommes-nous contenté de transcrire la malicieuse notice du reporter de *l'Éclipse.*

Nous expliquerons l'absence du dessin de Gill dans ce numéro et les suivants jusqu'au numéro 94, en disant que pendant cette période d'un mois il fut en traitement à la maison Dubois pour une maladie d'yeux qui lui interdisait tout travail.

N° 89. — *3 octobre.* **Victor Considérant,** par Job.

L'ancien collaborateur et disciple de Fourier revient d'Amérique après vingt années d'absence.

Le bon jardinier reprend sa tâche...

> Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge?
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

pense certainement le vieux socialiste, tout en arrosant le jeune arbre dont le tronc soigneusement paillassonné ira porter la sève jusque dans les branches.

Le dessin est suivi de l'autorisation autographe datée de Besançon :

« Toute latitude d'en faire la charge. V. Considérant. »

N° 90. — *10 octobre.* **M. de Kératry** (député du Finistère), par Job.

Le nouveau député nous est présenté dans le costume d'un garçon de banque et porteur d'un billet à ordre au 26 octobre.

C'est une allusion à l'interpellation des 116 du nouveau tiers parti libéral où il prit part en déclarant que si la convocation de la Chambre n'avait pas lieu dans le délai constitutionnel, soit à l'échéance fixe du 26 octobre, il était du devoir des députés indépendants de se réunir pour lutter contre le gouvernement sur le terrain de la légalité.

Or, c'est en vain qu'il sonne, car sur la porte close, on a écrit *gnya persone,* dessiné un *pied de nez* et signé *Gavroche.*

Mais tout le monde n'aura pu lire cette inscription, car la censure a cru devoir la faire

supprimer, ainsi que la date fatale, sur une grande partie du tirage; c'est dire qu'il existe des exemplaires avec et sans inscription.

Et, sous ce dessin, l'autorisation autographe suivante :

— Je souscris volontiers à votre désir : en fait de charge, permettez-moi de vous dire par la bouche de M. Prud'homme que je désire, pour le bien de mon pays, qu'on n'ait pas besoin de la battre. Comte E. de Kératry.

N° 91. — *17 octobre.* **Le Père Hyacinthe** (du Palais-Royal), par Job.

Procédons avec méthode, car nous possédons deux Hyacinthe. Celui-ci est l'acteur, *nez* en 1814. Son premier cri, en voyant le jour... où l'on paye son loyer fut : « Je viens à terme! »

L'accouchement de sa mère avait été très laborieux; il avait même donné des craintes sérieuses. La famille était consternée, quand tout à coup le docteur s'écria avec joie : « Tout est sauvé! le nez est passé... il ne reste plus que l'enfant, ce n'est plus rien! » (*Voir la suite dans « Vapereau », Dictionnaire des Contemporains, cinquième édition.*)

L'autre, le vrai Hyacinthe, le père, quoique célibataire encore au moment, est le célèbre prédicateur né en 1827; c'est le même qui, en juin 1869, dans une séance solennelle de la Ligue internationale de la paix, représentait la religion judaïque, la religion catholique et la religion protestante, comme les « trois grandes religions des peuples civilisés ». (*Voir la suite dans « Touchatout, Le Trombinoscope », édition de 1876.*)

N° 92. — *24 octobre.* — Ce numéro publia deux éditions. — **Le Conseil des rats,** par Rupp.

Nous voici donc à la veille du 26 octobre. M. de Kératry préside le conseil composé de Gambetta, Bancel, Picard, Simon, Pelletan, Garnier-Pagès, Favre et Ferry, lequel conseil doit rédiger la protestation annoncée, mais

S'il faut délibérer,
La gauche en conseillers foisonne,
Est-il besoin d'exécuter?
L'on ne rencontre plus personne.

En tête de la seconde page nous lisons le communiqué suivant :

« Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que notre collaborateur André Gill, — heureusement remis de l'indisposition qui l'avait retenu un instant loin de nous, — fera prochainement sa rentrée à notre première page. »

Deuxième édition. N° 92 *bis.* — **Le champ d'Élie Berthet,** par Job.

Le grand romancier du *Petit Moniteur* est né en 1815, auteur de nombreux ouvrages publiés d'abord en feuilletons, et qui, réimprimés en divers formats, forment une centaine de volumes. Sa devise doit être : travail et liberté!

N° 93. — *31 octobre.* **La Grève des commis,** par Job.

Les demoiselles Carpeaux, de l'Opéra, s'apercevant qu'elles sont peu vêtues depuis les premiers froids, sollicitent un commis *en grève* de vouloir bien leur vendre quelques centimètres d'étoffe.

N° 94. — *7 novembre*. **La bataille de Louqsor,** par Job.

C'est le troisième et dernier épisode se rattachant à la journée du 26 octobre qui faillit devenir historique par les inquiétudes et les dangers qui s'y rattachèrent. En effet, le 26, M. Gagneur fit à lui seul, au pied de l'Obélisque, une « manifestation » contre le nouveau Corps législatif. Le fait se trouve confirmé ici par cette légende : Le père Gagne, monté sur l'Obélisque, s'écrie : « Citoyens, du bas du monument, quatre-vingt mille... parapluies me contemplent! »

Nous allons maintenant assister à une autre bataille..., toujours pour rire, entre *l'Éclipse* et *le Franc-parleur belge*.

## CONCURRENCE DÉLOYALE

Depuis plusieurs jours, on remarque à l'étalage des librairies, à la vitre des kiosques, partout enfin sur cette *voie publique* qu'on nous interdit si souvent, — on remarque, dis-je, un... dessin qui a la prétention de représenter la *Manifestation* ratée du VINGT-SIX OCTOBRE.

Les passants s'arrêtent devant et haussent les épaules. D'aucuns l'achètent. Les sergents de ville le considèrent d'un air affectueusement paternel et lui sourient avec bonté.

Dès l'abord, on devine une production belge...

Comme idée, comme exécution, c'est lourd, grossier et trivial...

Point de finesse, de légèreté, d'esprit dans le trait. Crayon vague et brutal à la fois. L'enfance du métier : Je ne dis pas de *l'art!*

En France, nous avons la chiquenaude...

Là-bas, on a le coup de poing...

Le coup de poing... à distance!

Aujourd'hui, le coup de poing est autorisé. La Belgique assomme *avec* G. D. G. Sans cette autorisation, sans cette garantie, verrions-nous se prélasser sur nos boulevards ces caricatures où figure la charge du chef de l'État? Les verrions-nous se débiter tranquillement à un chiffre raisonnable d'exemplaires, quand *le Charivari* lui-même, — un journal politique, qui paye le timbre, qui a versé un cautionnement, — ne saurait mettre en vente un numéro qui indiquerait, en les exagérant, un nez illustre ou une moustache auguste? Les verrions-nous jouir de la lumière, du pavé de la liberté, de la licence, alors qu'on nous défend la rue, à nous autres de *l'Éclipse*, sitôt que l'on soupçonne le masque de Veuillot derrière les trous d'une écumoire, et que dans un melon inoffensif on subodore M... Chose?

Ah! voilà : le coup de poing est dirigé contre les hommes de l'Opposition.

Ceci sans doute lui crée des droits à l'indulgence, aux sympathies et à la protection de l'Administration.

Au premier plan du dessin dont il s'agit, une sorte de tambour-major brandit sa canne...

Qui est-ce?... — Nul ne sait. — L'artiste, — l'artiste!!! — n'a donc pas eu le temps de copier *l'Éclipse* pour faire ce personnage ressemblant!...

Les autres, c'est Rochefort, c'est le triumvirat Hugo, ce sont Vacquerie et Meurice. Ceux-là, on les reconnaît. Le Belgillon les a tout simplement volés à notre charge du *Rappel*.

Mon Dieu, nous ne nous plaignons pas de ce plagiat effronté. Les choses se passent ainsi, d'ordinaire, à Bruxelles. On nous y détrousse volontiers. Bienheureux quand on ne nous y insulte pas!

O langue de terre classique de la contrefaçon! Elle imite jusqu'à nos crimes! Le Flamand Dessous-le-Moustier n'est qu'une parodie de notre Alsacien Troppmann.

Laissons faire! Un caporal et quatre zouaves mettront ordre à cela quelque jour!...

Nous ne nous élèverons pas davantage contre la pauvreté d'invention, contre la niaiserie de composition, d'arrangement et de détails de la caricature du *Franc-Parleur*...

Non.

C'est à l'Administration que nous nous adressons.

Sa réponse intéresse également toutes les publications *françaises* où la critique s'arme du crayon.

Nous lui demanderons donc :

Pourquoi souffrir, permettre, encourager cette concurrence étrangère, lorsque notre esprit national rencontre — dans les bureaux — tant d'obstacles pour se produire?

Pourquoi tolérer à l'étalage et à la vente ces grosses vilaines attaques mal torchées et de mauvais goût, quand l'estampille *sine qua non* est impitoyablement refusée à celui de nos numéros dans lequel des lunettes — souvent troubles — s'imaginent découvrir une allusion, si voilée et si délicate qu'elle soit, je ne dirai pas aux principaux acteurs, mais aux moindres comparses de la comédie politique.

Pourquoi — enfin — laisser sortir la Grimace, alors que le Sourire est consigné?

STAR.

Le dessin dont il s'agit, paru dans *le Franc-Parleur belge* du 17 octobre 1869, puis en placard colorié, est intitulé : « une démonstration sédative » et représente le citoyen Raspail enfermé dans un gigantesque flacon de verre que portent, sur une civière, Vacquerie, les deux fils Hugo et Meurice, précédés de Victor Hugo et Rochefort, l'un jouant de l'orgue de Barbarie et l'autre de la clarinette; le groupe est conduit devant le Palais législatif par Gambetta en tambour-major. (En dépôt chez Madre, 20, rue du Croissant.)

A vrai dire, *l'Éclipse* ne s'attaqua à ce dessin, d'origine étrangère et sans aucune valeur, que pour protester contre une Administration dont elle réclamait un peu plus de justice.

*Le Franc-Parleur belge,* dont la violence s'exerçait déjà contre *le Rappel* et le parti de l'opposition, répondit par un dessin et un article dans son numéro du 14 novembre.

Son dessin, enchevêtrement de pieds et de chaussures sordides, posés à terre ou suspendus, on ne sait comment; au premier plan des rats grignotent le journal *l'Éclipse,* deux en sont crevés, à droite un melon; bref, tout cela est grossier, manque de proportions, et signé : Poublon — Frédéric Poublon, *de Londres.* — Et comme légende : *Ils prétendent que nous prenons leurs têtes : nous ne donnons que leurs pieds.* L'article intitulé : *Les petits crevés de l'Éclipse* est tout simplement une longue diatribe où s'exhale la mauvaise humeur du directeur, J. Caillet, qui n'avait pu oublier les articles d'Émile Blondet, retour de Bruxelles. (Voir *Éclipse,* nos 46 et 51.)

« Nous avons été attaqués, dit-il, par les petits crevés de la bande à Rochefort, Hugo et Cº. Cette bande, n'osant pas nous répondre en Belgique, nous fait égratigner en France

par les gens qui se sont chargés de faire la police pour elle. Sont-ils amusants les hommes d'action du *Rappel!* Toujours les mêmes!! Il leur faut des pantins!!!

Quant aux guignols de *l'Éclipse,* nous en aurons vite fini. Notre réponse ne sera pas bien longue... Les dits jeunes gens ont aussi blagué notre artiste qu'ils ont appelé *Belgillon*. Nous leur apprenons qu'il est Parisien et qu'il habite en ce moment Londres, où il dessine pour les principaux journaux illustrés de l'Angleterre. Voilà ce que c'est que de faire les malins et de parler de gens que l'on ne connaît pas!

*L'Éclipse* part de là pour vanter ses artistes et ses rédacteurs. C'est tout simplement une petite réclame qu'elle éprouvait sans doute le besoin de se faire pour aider à son tirage. Nous ne saurions lui en vouloir pour cela. Elle trouve notre article mauvais. C'est une affaire d'appréciation que nous ne voulons pas discuter. Sotte jalousie de boutique qui fera rire la galerie.

Ces messieurs ont-ils la prétention d'avoir seuls du trait, de l'esprit, du dessin et du bon goût?

S'imaginent-ils faire des caricatures parce qu'ils font des bonshommes, aux jambes fluettes et aux têtes énormes, qu'ils enluminent pour leur donner de l'aspect?

Se croient-ils des Titien ou des Véronèse, parce qu'ils ont si bien répandu la science du coloris que, depuis l'apparition de leurs chefs-d'œuvre, la vente des images du *Petit Poucet* et du *Petit Chaperon rouge* a presque cessé en France?

Allons donc!

Ne savent-ils pas ce que l'on pense de leurs productions informes chez les vrais amateurs et dans les ateliers?

Ces machines-là ne sont bonnes qu'à amuser les badauds ou à servir d'enveloppes aux corsets des cocottes, lorsqu'elles opèrent leur rentrée du matin au quartier Bréda. . . .

Ils perchent au 16, rue du Croissant. Notre journal se vend au 20. Ils le voient tous les jours en trottinant vers leur bureau. Cela leur porte sur les nerfs. Nous conseillons à M. Madre de faire griller ses carreaux.

Mais qu'ils se mettent bien en tête que leur attaque à notre adresse nous est parfaitement indifférente et que nous n'y avons répondu que par acquit de conscience, à cause de cette accusation lancée par eux contre nous :

« Les autres, c'est Rochefort, c'est le triumvirat Hugo, ce sont Vacquerie et Meurice. Ceux-là on les reconnaît. Le Belgillon les a tout simplement volés à notre charge du *Rappel.* »

Or, un de nos amis nous assure à l'instant que la charge à laquelle *l'Éclipse* fait allusion, ne contenait nullement les têtes de MM. Victor Hugo et Rochefort.

L'accusation de plagiat qu'elle lance contre nous n'est donc qu'une infamie gratuite en même temps qu'une déloyauté, et il est clair que ce n'est pas à nous que ses rédacteurs doivent s'en prendre s'ils sont *contrefaits*.

Leur attaque contre *le Franc-Parleur belge* portait pour titre : *Concurrence déloyale.* Ce que c'est que les enfants! *Ça* joue avec tout, même avec les mots!!

Inutile de dire que ceux de *l'Éclipse* sont sans portée... »

Inutile aussi d'aller plus loin, laissons patauger dans sa mare le « Bafouilleur belge » et reprenons la grand'route qu'illumine le beau soleil de la satire française.

N° 95. — *14 novembre.* **Félix Pyat.** (Musée du Louvre : *Le Retour du proscrit,* par Guérin.)

Pour sa rentrée Gill nous donne le retour du proscrit sous les traits du célèbre auteur de *Diogène* et du *Chiffonnier de Paris.*

L'amnistie du 15 août 1869 votée, Félix Pyat invita publiquement, mais en vain, Victor Hugo et quelques autres proscrits de rentrer avec lui. L'auteur des *Châtiments* et de *Napoléon le Petit* lui répondit en rappelant « la barrière d'honneur » qu'il s'était imposée en écrivant *Ultima verba.*

« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. »



FÉLIX PYAT

N° 96. — *21 novembre.* **Henri Rochefort.** (Mandat impératif.)

Pour le présenter aujourd'hui, c'est Eugène Vermesch qui tient la plume :

« Il tient bon parmi les braillards qui l'entourent, et le jour où on lui demandera la lune (bientôt sans doute !), il plantera comme le baron Munchausen une fève en terre et voudra grimper après sa tige, quand elle sera en fleur, persuadé qu'elle montera jusque dans la patrie des rêves de Cyrano de Bergerac. »

Voilà le mandat impératif qui aura pour conséquence les réunions publiques de la Villette et la création du journal *la Marseillaise,* dont les rédacteurs Flourens, Millière, Arthur Arnould furent nommés à la majorité de ssuffrages et dont Rochefort fut proclamé rédacteur en chef.

N° 97. — *28 novembre.* **Ad. Crémieux.**

20.178 voix exactement, c'est le *prix de sagesse* obtenu par l'avocat-conférencier.

On rapporte qu'un dessinateur ayant fait une caricature où se trouvait le portrait ressemblant de Jules Ferry, le ministre de l'Instruction publique qu'il était alors — ceci se

passait en 1879, — fit une grimace lorsqu'on soumit l'esquisse à son approbation et s'écria : *Oh! je ne suis pas si laid que cela!*

On ne sait ce que pensa Crémieux devant sa caricature par Gill, mais à défaut de son opinion personnelle nous en connaissons une autre qui vaut d'être racontée.

« Il y a quelques années, Mme Crémieux accompagnait son mari chez leur ami, qui est aussi un peu le nôtre, le photographe N...

On s'assied, on cause, on rit, tout en disposant l'objectif; et quand le mari est en place, bien monté à point et « entraîné », pour l'instant décisif, rayonnant de toute sa bienveillance naturelle, surchauffé de toute l'affection dont il se sent entouré, — Mme Crémieux le regarde, le contemple, s'absorbe dans ce visage comme si elle le buvait, et, l'œil humide, du plus profond de leur vieil amour : « — Et ils osent dire qu'il est laid! s'écrie-t-elle. — *N'est-ce pas,* monsieur N..., *que mon mari est beau?...* » — « Et vraiment, nous dit N..., je vous jure qu'elle disait vrai et que l'excellent homme, en ce moment surtout, était beau; — beau d'abord de par le magnétisme influx de la tendresse inspirée et méritée, — mais beau aussi de la beauté vraie, celle qu'imposent, à travers la discordance des lignes conventionnelles, l'intelligence supérieure, l'infinie bonté, l'indulgence éternelle, l'amour de la justice — et surtout l'inaltérable sérénité de la conscience pure... »

Ajoutons que ce portrait porte *en double* la signature de Nadar.

N° 98. — *5 décembre.* Ce numéro publia deux éditions. — **L'ouverture de la Chambre.**

Ce dessin est plutôt connu sous son sous-titre : *Les irréconciliables,* à la tête desquels apparaît Rochefort, une torche à la main, prêt à mettre le feu aux poudres. Il est suivi de Gambetta, Bancel, Raspail et Glais-Bizoin.

Deuxième édition. N° 98 *bis.* — Dessin de Montbard : **La nuit et le jour,** c'est-à-dire le Concile de Rome et le concile de Naples.

N° 99. — *12 décembre.* Ce numéro publia deux éditions. — **Le dégel.**

Voici une page saisissante, qui fut d'ailleurs saisie.

Ce bloc de neige ressemble à l'empereur. Rien n'y manque, depuis le petit chapeau de l'oncle jusqu'aux attributs de l'armée, du clergé et de la magistrature qu'il porte à sa ceinture. Un éteignoir fiché dans le côté semble menacer le soleil qui se lève... Mais, voici le dégel... la fin approche.

Deuxième édition. N° 99 *bis.* — **Glais-Bizoin.**

Ce dessin a déjà été publié dans *la Lune.* (Voir le numéro 53.)

Glais-Bizoin fourbu, que rien ne lasse,
A la Chambre enfin retrouve sa place.
Voyez-le plutôt, content de son sort,
Rire à s'en tordre les côtes... du Nord.

N° 100. — *19 décembre.* **M. Guyot-Montpayroux.**

Le nouveau député de la Haute-Loire est un jeune qui a déjà fait du chemin.

Né en 1839, il était dès 1858 attaché au cabinet du ministre de l'Intérieur; il dut donner sa démission à la suite des élections de 1863 pour avoir publié une brochure intitulée : *l'Opposition libérale.*

Secrétaire du jury de l'Exposition universelle de 1867, il se retira par suite de dissentiments avec M. Rouher. Entré à *la Liberté* d'Émile de Girardin, il la quitta l'année suivante pour fonder à Brioude le journal *l'Indépendant.*

N° 101. — *26 décembre.* **Noël.**

Une cheminée, une botte. Et de cette botte de l'empereur émerge le crâne, très crâne, de Rochefort brandissant son journal *la Marseillaise.*

1870. Troisième année. Volume III. Nos 102 à 139.



N° 102. — *2 janvier.* **1870,** par Gill.

En ce jour anniversaire nous retrouvons la fillette de l'année dernière. Auprès de son panier vide s'étalent les coquilles d'œufs, elle tient sa poêle au-dessus de la flamme...

Cette petite scène a pour légende : Cuisine sociale. 1870 sera l'année que Rochefort appellera *l'An pire* et que Victor Hugo baptisera *l'Année terrible.*

N° 103. — *9 janvier.* Ce numéro publia deux éditions. — **Le Gâteau des Rois.**

Un geindre dans son fournil pétrit la pâte pour la galette traditionnelle. Près de lui, un petit bonhomme, une fève sous le bras, attend la fin du travail. Le premier est Émile Ollivier, le second M. Thiers.

Allusion au nouveau cabinet de l'empire libéral.

Deuxième édition. N° 103 *bis.* — **Le Rôtisseur,** par Gill et Lemot.

Devant sa cheminée, le rôtisseur surveille la cuisson de nombreux *canards,* autrement dits journaux.

Nous retrouverons l'esquisse de ce dessin dans l'album publié par *le Chat noir,* signée de Gill seul, et où les pointes de fortes moustaches trahissent la qualité du rôtisseur.

N° 104. — *16 janvier.* **Victor Noir,** dessin d'après nature, par Gill.

« L'affreuse nouvelle qui a terrifié et indigné tout Paris, cette semaine, nous touche particulièrement.

Elle nous frappe au cœur.

Victor Noir était notre vieux camarade.

Nous sommes navrés.

La collaboration de *l'Éclipse* tout entière, la bande joyeuse et insouciante, est aujourd'hui accablée de l'affliction la plus sincère, la plus vive.

C'est épouvantable.

Être assassiné à vingt ans, la veille de son mariage!

Tous ces détails sont connus, répétés à satiété, mais ils ne cessent de nous désespérer.

Pauvre garçon!

Nous donnons ici à sa mémoire, publiquement, de toute notre douleur, le témoignage éclatant des regrets et de colère que sa mort inouïe nous inspire.

*L'Éclipse.* »

On se rendra compte de l'émotion que causa la mort tragique de ce pauvre garçon, en constatant avec nous que ce numéro fut l'objet d'éditions hâtives où le dessin de Gill parut sans pouvoir être colorié, sous le coup de la saisie. Il fut même remplacé, et la rédaction, prise au dépourvu, y substitua le dessin de Montbard, *la nuit et le jour,* portant le n° 98 *bis* et la date du 5 décembre que, dans sa précipitation, elle oublia de changer dans la forme. Cet exemplaire irrégulier est réellement le n° 104 *bis* quant au texte.

Le dessin de Gill, daté *10 janvier 1870,* avait été publié d'abord par *la Marseillaise,* de Rochefort, n° 26, du jeudi 13 janvier.

Le meurtre de Victor Noir devait inspirer à Félix Pyat son fameux *Toast à une petite balle* qui rapporta, à son auteur, cinq ans de prison et six mille francs d'amende.

Voici cette page lue, le 21 janvier, par Gromier, aux convives du banquet démocratique de Saint-Mandé, organisé par Sappia et Vilain.

« Altesse!

« Il y a huit jours, deux cent mille hommes rendaient un hommage solennel à ta victime. J'ai, moi, à te donner un conseil non moins solennel aujourd'hui, 21 janvier.

« ... Ton crime veut sa peine, l'aura-t-il?

« ... Non! une balle d'Empire brave les hautes cours et vit impunie, acquittée par le jury.

« Eh bien, écoute!

« Tu peux mériter ta grâce; que dis-je! ta réhabilitation. Tu peux changer ton éternel opprobre en immortel honneur. Tu peux être plus historique et plus épique que l'épée de Judith, la flèche de Tell, la hache de Cromwell, le couperet de Robespierre et la balle même de Juarez.

« Réfléchis!

« Tu n'as qu'à faire aux mains d'un homme ce que tu as fait aux mains d'un prince. Si ta mission est de tuer, tue au moins une fois, une dernière fois, pour l'amour de l'humanité.

« Il est temps!

« ... O petite balle!

« Tu peux être la vie comme la mort. Tout dépend de toi, de toi seule. Chacun t'invoque, tout le monde t'attend, n'espère qu'en toi! Tout le monde!... Car si la France marche, le monde marche; si elle penche, il tombe. — Petite balle de bon secours, relève tout!... Petite balle de l'humanité, délivre-nous, délivre-nous tous!

« Comment?

« Si tu ne devines pas, tu n'es pas digne de l'apprendre! Reste infâme. Si tu le sais, n'en dis rien à personne. Si tu consens, plus de larmes! Ça mouille la poudre! Vise bien! Comme avec le prince, n'aie pas la goutte aux mains. Ne manque pas ton coup! Et si tu touches, sois en repos, tranquille! Deux cent mille hommes ont maudit ton crime! Deux cent millions d'hommes béniront ta gloire. Justice sera faite! »

N° 105. — *23 janvier.* Ce numéro publia deux éditions. — **Troppmann.**

Sans doute la censure vit-elle, dans l'exhibition de cette tête coupée, un parallèle avec l'assassin de Victor Noir, car le dessin fut interdit.

« Ah! l'effrayante semaine, qui a commencé par le crime pour finir par l'expiation! La sinistre semaine qui aura vu le premier acte du drame d'Auteuil et le dernier tableau du mélodrame de Pantin... »

Ainsi débute l'article d'Émile Blondet sur Victor Noir, à lire en troisième page.

Deuxième édition. N° 105 *bis.* — **Projet de costume pour MM. les Journalistes,** par Draner.

Inspiré par l'attentat de Pierre Bonaparte contre Ulric de Fonvielle et Victor Noir.

Il existe des exemplaires avec cette légende : « Mangeons-nous les uns les autres. » Pour la plupart elle fut supprimée.

N° 106. — *30 janvier.* Ce numéro publia deux éditions. — **Ulric de Fonvielle.**

Le second témoin de Paschal Grousset qui échappa aux balles du prince Pierre Bonaparte représente la Vérité sortant du puits ensanglanté. En attendant sa déposition dans l'affaire Victor Noir, la censure fit supprimer son portrait, mais ne put l'empêcher de parler. Près de la fosse où le cercueil de son ami allait être descendu, il s'était écrié : « Je jure, sur cette tombe et devant le Peuple souverain, que Victor Noir a été lâchement assassiné par Pierre Bonaparte. Si nous n'obtenons rien de la justice impériale, nous aurons recours à la justice du Peuple. Elle ne nous manquera pas, celle-là. Victor Noir, mon ami, mon frère, toi qui as arrosé de ton sang la demeure d'un prince pour la liberté, je te vengerai! Le peuple aussi te vengera! »

— « Oui! vengeance! répétèrent des milliers de voix: mort aux Bonaparte et vive la République! »

Deuxième édition. N° 106 *bis.* — **Mélie,** par Eug. Ladreyt. Scène de mœurs.

N° 107. — *6 février.* **M. Thiers.** (Le système parlementaire.)

Le brillant orateur va soutenir, de son éloquente parole, le cabinet Émile Ollivier, mais son appui sympathique cessera au moment du plébiscite.

N° 108. — *13 février.* **Lucrèce Borgia** (Marie Laurent).

Avec l'effigie de l'inoubliable artiste, publiée à l'occasion de la reprise à la Porte Saint-Martin, du drame de Victor Hugo, le dessinateur nous met sous les yeux, mais enveloppée dans un journal, cette phrase d'éternelle actualité : *Toute vérité n'est pas bonne à dire.*

N° 109. — *20 février.* **Les Gourdins réunis.**

Bon bois, buis, hêtre, rotin, le tout agrémenté de pommes taillées à coups de serpe par les meilleurs faiseurs, dit le cousin Jacques.

Les pommes représentent *le Figaro* par le facies de Villemessant, *le Pays,* par celui de Granier de Cassagnac, puis c'est *le Constitutionnel, l'Officiel, la Patrie, le Soir.*

Il en est une encore, laquelle est l'objet d'un *nota bene.*

« La face ténébreuse que la censure nous a obligés de couper est celle d'un élégant journaliste, actuellement en voyage, dans les environs de Rome. C'est Lui! L'Univers sait son nom. Ne nous forcez pas à le prononcer, de grâce! Respectez notre pudeur. »

L'intervention de la censure n'est, à notre avis, qu'un prétexte subtil de Gill pour donner à sa composition un cachet d'originalité qui lui eût, certes, manqué si, au lieu de l'habile coup de scie, il avait donné la figure de l'élégant journaliste en question.

D'ailleurs, la comparaison est des plus faciles, Son Élégance ayant eu les honneurs de l'édition de luxe. Dans tous les cas, on sait que ce n'est pas à Gill que cette trique a jamais donné le trac.

Rien ne devait manquer à la gloire des Gourdins réunis : les voici chantés par Ernest Vaughan dans ses « Joyeusetés de Frère-Jean », sous le titre de *S'en va-t-en guerre!*

La ville et les faubourgs sont calmes,
L'heure est propice, montrons-nous!
Et sans péril cueillons des palmes,
Maintenant que grâce aux verrous,
La ville et les faubourgs sont calmes.

Envoyez-nous de bons gourdins,
Si dans vos pays il en pousse;
Auvergnats et Périgourdins,
Gascons, Normands, à la rescousse!
Envoyez-nous de bons gourdins.

Qu'ils soient noueux, qu'ils aient un mètre;
Bien en mains, souples au travail;
Gardons-nous, gardons-nous d'omettre
En cas si grave, un seul détail,
Qu'ils soient noueux, qu'ils aient un mètre.

Venez aux *gourdins réunis,*
Vous que la peur tient aux entrailles,
Trembleurs glabres et racornis
Redoutant votre ombre aux murailles
Venez aux *gourdins réunis.*

Armes des vieilles panoplies
Légères aux mains des aïeux,
Vos missions sont accomplies.
Allez à de plus glorieux,
Armes des vieilles panoplies!

Notre glaive, c'est le bâton!
Lui seul va bien à notre taille.
A des paladins de carton,
Sabre de bois, fusil de paille!
Notre glaive, c'est le bâton!

Voyous, charognes et crapules,
Dix contre un, de peur d'embarras,
Sur vos échines, sans scrupules,
Nous frapperons à tour de bras;
Voyous, charognes et crapules!

Est-ce *Basile* ou *Figaro*
Qui fait de semblables harangues?
Et joint, sans craindre le haro,
Coups de bâtons et coups de langues?
Est-ce *Basile* ou *Figaro?*

Pour assommer le pauvre monde,
Pourquoi va-t-il chercher si loin?
Armé déjà de sa faconde,
De plus, bon Dieu! qu'a-t-il besoin
Pour assommer le pauvre monde?

## LES GOURDINS RÉUNIS PAR GILL



N° 110. — 27 *février*. **Le Député ordinaire.**

Le député du Doubs ne gagne pas plus à parler qu'à se taire, prétend *l'Éclipse.*

S'il ne parle point, ses collègues disent :

— C'est un homme ordinaire.

S'il porte la parole, ils disent :

— Ce n'est pas un orateur ordinaire.

Bref, M. Dyonis Ordinaire, de son nom, n'est pas un homme commun.

N° 111. — *6 mars*. **Bric-à-brac électoral.**

« Adieu paniers, vendanges sont faites. »

Ici pleure un candidat officiel blackboulé au milieu de *materios à vandre.*

Adieu soupière à double fond !... Adieu banquets où le champagne coule à flots !... Adieu pétards et feux d'apothéoses!... Adieu rastel[1] ! Adieu !...

N° 112. — *13 mars*. **Girault,** député du Cher.

Notre meunier n'est pas le meunier Sans-Souci, c'est un homme qui veille au grain depuis l'âge de quinze ans, aussi fut-il l'un des deux premiers députés qui s'associèrent à la proposition de M. de Kératry. (Voir journée du 26 octobre.)

N° 113. — *20 mars*. **Actualité.**

(Saint Pierre refusant les pièces du pape au tourniquet du Paradis.)

Pie IX aura su faire prospérer ses finances en battant monnaie (juin 1866), suivant le système monétaire français. Déjà il trouvait dans le *denier de Saint-Pierre* une somme inépuisable de revenus qui n'était pas à dédaigner; l'argent des États pontificaux n'eut point légalement cours en France, en Belgique et en Suisse; encore moins en Italie et pas du tout au Paradis.

N° 114. — *27 mars*. Ce numéro publia deux éditions. — **M$^{es}$ Laurier et Floquet.**

(Les avocats de la famille Noir dans le procès Pierre Bonaparte.)

Nous observons que le dessin est daté du 22 mars et que, par sa forme algébrique, il exprime encore l'inconnu.

Le 27, en effet, la justice rendait son jugement. Pierre Bonaparte était acquitté sur le chef de meurtre et condamné seulement, envers la partie civile, à vingt-cinq mille francs de dommages-intérêts, qui furent d'ailleurs refusés par la famille.

L'article de *l'Éclipse,* intitulé Haute et Basse-Cour, est une allusion au procès du jour. Il s'agit de prouver, suivant la version de l'accusé, que c'est le lapin qui a commencé.

Deuxième édition. N° 114 *bis*. — Il existe deux tirages. **Quelques Blasons**, par Draner.

1. *Le rastel,* dit M. Taxile Delord, c'est la table ouverte, les tonneaux défoncés, la kermesse électorale, la goinfrerie soutenue par l'intimidation. *(Histoire du Second Empire.)*

*Les Débats, le Journal officiel, l'Univers, le Pays, la Liberté, la Marseillaise, le Siècle, le Constitutionnel, l'Opinion nationale.* Ce dernier qui a pour légende :

— D'où vient son opinion?
— Parbleu! du petit canon.

a été censuré. Le soleil renfermait, dans son globe lumineux, les traits du prince Jérôme. On se souvient que le cousin de l'empereur habitait le Palais Royal où le petit canon part tous les jours, à l'heure de midi.

N° 115. — *3 avril.* **Le citoyen Millière.**

Le texte de ce numéro, intitulé : *l'Éclipse politique,* n'est qu'une longue fumisterie dont la manchette, *Rochefort aux Tuileries,* donne la clef. D'ailleurs ne lit-on pas, en dernière page, ce paragraphe : « En terminant ce numéro, nous nous apercevons que nous avons oublié une chose essentielle : La Date!... Mais nos lecteurs auront déjà compris qu'il paraissait le 1er avril, jour des plaisanteries innocentes et des inoffensives mystifications. »

La caricature est à l'unisson du texte. Elle représente un gendarme enchaîné qu'escortent deux... Millière. Mystification assurément, car le citoyen Millière, directeur-gérant de *la Marseillaise,* témoin dans l'affaire Pierre Bonaparte, comparut bel et bien entre deux gendarmes. On croit rêver en pensant que Rochefort, Millière, Grousset, Ulric de Fonvielle, Rigault, Bazire et Dereure étaient emprisonnés pendant qu'on acquittait le criminel d'Auteuil.

N° 116. — *10 avril.* Ce numéro publia deux éditions. — **Jeune Phrygienne jouant avec un aigle,** par Job. (Galerie du Louvre.)

« L'étude antique que nous reproduisons fait-elle partie du *Musée des Souverains?*

Je serais tenté de le croire.

Toujours est-il que c'est au *Louvre* que nous pouvons la contempler actuellement.

Rien de rassurant comme cette allégorie.

Ce doux commerce d'amitié de la Jeune Fille et de l'Oiseau!

Celle-ci caresse, — celui-là *becquote,* — les liens qui les unissent sont des fleurs printanières!...

M. Prudhomme dirait :

— Mon fils, cette demoiselle est une autre Léda...

— Mais papa, le volatile est un aigle, — et pas un cygne.

— Vous vous trompez, mon fils : c'est un cygne... des temps. »

C'est l'empire libéral.

C'est aux *Tuileries* que nous le voyons actuellement. C'est là, dans son aire, que pendant dix-sept ans l'aigle a tenu la Liberté captive. Elle ne joua pas avec des guirlandes de roses, mais y souffrit sous le poids des fers. Et, pendant ce temps, le triste oiseau s'amusait avec des filles...

Le dessinateur nous donne le profil de l'une d'elles. C'est sans doute cette ressemblance qui a frappé la censure pour, qu'elle-même, frappe ce dessin d'interdiction.

**GAMBETTA PAR GILL**



Deuxième édition. N° 116 *bis*. — **Quelques blasons,** par Draner. (Deuxième série.)

*L'Avenir national. — Le Moniteur universel. — La Patrie. — La Presse. — Le Peuple français. — Le Figaro. — La Cloche. — Le Gaulois. — Le Temps.*

N° 117. — *17 avril.* **Gambetta.**

Le jeune avocat est autrement superbe que le défenseur de Troppmann, et son talent fait de plus de conviction.

Le futur tribun n'est pas homme à ménager la chèvre et le chou.

« Face puissante modelée en masque antique, œil unique mais vivant pour deux, tant il rayonne de douceur et de certitude, front large et haut révélant, sous les cheveux drus, la capacité et l'équilibre du crâne, bouche persuasive, facilement souriante, faite pour laisser s'échapper ces harangues à la fois magnifiques et familières où, dans un courant de paroles naturellement limpide, pur de tout jargon d'avocat, de toute affectation académique, se mêlent l'ironie grecque et l'ampleur latine. » (*Gambetta,* 1882, Sandoz et Thuillier, éditeurs.)

N° 118. — *24 avril.* **Actualité (choisis???).**

Allusion au plébiscite : oui ou non. Martinet ou bonnet d'âne.

Cela vaut le jeu de pile et face, suivant cette méthode :

— Face, je gagne! Pile, tu perds!

L'Empereur finissant en bonneteur! Pauvre France!

N° 119. — *1er mai.* **Phases de lune et de l'autre,** par Eug. Ladreyt.

*Supplément du n° 119.* **Bélisaire,** étude antique.

C'est pour l'enfant!...

*(Air connu.)*

Ce dessin, qui devait paraître dans le n° 119, fut publié en plusieurs éditions. La première sur feuille simple avec le titre de *l'Éclipse.* — Prix : dix centimes, sans date et aucun texte au verso.

Les éditions suivantes ne portent ni titre, ni numéro, ni prix, et sont également imprimées d'un seul côté.

Le 20 avril, les sénateurs octroyèrent au pouvoir exécutif le droit césarien d'appel au peuple et, le 23, l'Empereur décrétait que le peuple français se réunirait le 8 mai, dans ses comices, pour accepter ou rejeter le plébiscite suivant :

« Le peuple approuve les réformes libérales opérées dans la Constitution depuis 1860, et ratifie le sénatus-consulte du 20 avril 1870. »

« En apportant, ajoutait-il dans sa proclamation, au scrutin un vote affirmatif, vous conjurerez les menaces de la révolution, vous assoirez sur une base solide l'ordre et la liberté, et vous rendrez plus facile, dans l'avenir, la transmission de la Couronne à mon Fils. »

Ceci explique cela et pourquoi la censure n'admettait pas qu'on commentât César.

N° 120. — *8 mai.* **Le Marronnier du 8 mai.**

A moitié déraciné, il est cependant couvert de feuilles. Ce sont *l'Officiel, le Figaro, le Peuple, le Pays, la Patrie, le Constitutionnel* qui formeraient un feuillage clairsemé sans les innombrables pousses des *Oui* qui précipiteront la mort de l'arbre.

Dans son dessin, Gill avait, sur l'une des feuilles, inscrit *Moniteur officiel;* on dut faire sauter le mot *Moniteur* pour ne laisser qu'*Officiel.* Il existe des exemplaires avec et sans *Moniteur.*

N° 121. — *16 mai.* **Allez la musique.**

Devant les Tuileries, un joueur d'orgue fait entendre l'air populaire :

*Eh non, non, non, vous n'êtes plus Lisette.*

« M. Émile Ollivier avait, dans le cours de la période plébiscitaire, taillé de la besogne à la sixième chambre qui, pendant six semaines, eut à juger, successivement, sous diverses préventions, et condamna très durement *le Rappel, le Siècle, la Marseillaise, l'Avenir national* et *le Réveil,* puis de nombreux orateurs de réunions publiques et trente-huit membres de l'*Association internationale des travailleurs.* Trente-deux feuilles départementales étaient en même temps poursuivies et condamnées. C'est avec cette rudesse que, sous l'impulsion du transfuge de la République, « la main du gouvernement se faisait sentir ». (H. Magen : *Histoire du Second Empire.*)

Allez la musique!

N° 122. — *23 mai.* **Le Garde rural.**

Bon vieux garde! il triomphe; il rit; il a vingt ans!
Son ami le plus cher, son sabre, l'accompagne.
Son empire est un champ : Vive donc la campagne!
Bon vieux réponds de l'ordre encore, — et pour longtemps!

Dans un second tirage, cette dernière ligne fut remplacée par celle-ci :

« Rien ne vaut, voyez-vous, la nature au printemps. »

C'est l'Empereur vu de dos par les huit millions de paysans qui votèrent *oui.*

Veut-on le voir de face? Le voici peint par lui-même dans un brouillon d'article, écrit entièrement de sa main, destiné à l'un des journaux à sa solde et trouvé aux Tuileries dans ses papiers.

« Quel est le vrai représentant du peuple? C'est celui qui résume dans sa personne les votes de huit millions de Français. C'est celui qui assure l'ordre, la prospérité, le progrès; qui maintient notre ascendant devant l'étranger et qui, tenant d'une main ferme le gouvernail, empêche le vaisseau de l'État d'échouer dans l'anarchie ou la réaction.

Et ce qui prouve combien l'Empereur est le véritable représentant de la France, c'est que tous les autres personnages qui sont en évidence ne représentent que des coteries opposées les unes aux autres. Est-ce par exemple M. Jules Favre qui représente la France? Il est républicain; il veut que le chef du pouvoir soit renommé tous les quatre ans, qu'une

Chambre unique soit souveraine et dispose du pouvoir exécutif, que les forces militaires de la France soient amoindries pour qu'elle ne puisse plus faire la guerre, etc. Est-ce M. Thiers? Celui-là veut la monarchie et un gouvernement parlementaire; il veut une armée permanente fortement constituée et plus considérable que celle qui existe; il veut qu'on abandonne l'Italie et son unité, qu'on refuse à l'Allemagne la Confédération germanique, qu'on rétablisse le système protecteur, qu'on diminue les travaux publics.

Est-ce M. Jules Simon? Celui-là veut, etc.

Est-ce M. Pelletan? Celui-là veut 93, la guillotine et la liquidation sociale.

Est-ce M. Falloux? Celui-là veut la suprématie de l'Église.

Qu'on suppose maintenant tous ces grands citoyens réunis en conseil. Voit-on la cacophonie qu'il en résulterait? MM. Jules Favre, Thiers, Pelletan, Jules Simon, Falloux décidant des destinées de la France! Que le peuple sensé réfléchisse à ce dilemme : ou soutenir l'Empire, ou l'anarchie! »

Trois mois n'étaient pas encore écoulés que, sous l'œil du *Bon vieux garde,* des bandes d'individus guidées par les *blouses blanches* parcouraient Paris en chantant *la Marseillaise* et en hurlant, après chaque couplet :

« A Berlin! à Berlin! Vive la guerre! »

N° 123. — *30 mai.* **Le Père Méchin,** geôlier en chef de Sainte-Pélagie.

Sans ouvrage!!!

Le père Méchin devait, malgré ses fonctions, être un brave homme; Gill nous le présente d'ailleurs avantageusement; quant à Pélagie nous pouvons dire, en toute assurance, que ce n'était pas une bonne femme.

Cette sainte était une enceinte située rue de la Clef où, pendant plus d'un siècle, la pensée fut honteusement emprisonnée au nom de la loi.

De 1793 à 1870, on y incarcéra successivement M^me^ Rolland; Béranger; P.-L. Courrier; Philipon, directeur de *la Caricature;* Blanqui; Raspail; Barbès; Lamennais; Félix Pyat; les insurgés de juin (1848); cinq cent quarante-trois victimes du coup d'État (1852); Martin-Nadaud; A. Vacquerie; Delescluze; Vermorel; E. Pelletan; Eugène Protot; A. Ranc; A. Naquet; Rochefort, etc., etc.

Démolie en 1899, la prison de Sainte-Pélagie n'est plus maintenant qu'un souvenir historique. Son origine vaut d'être notée. Cet établissement, construit au XVII^e^ siècle, à l'instigation d'une dame, Marie Bonneau, veuve du sieur Beauharnais de Mimarion, conseiller au Parlement, devait servir de refuge aux jeunes filles sans famille et sans position sociale, mais les vierges n'abondant pas, la maison ne prospéra point. La fondatrice, sans se décourager, s'adressa aux femmes débauchées et fatiguées du libertinage. Le succès couronna l'œuvre de cette étrange convertisseuse jusqu'à la Révolution qui changea son ouvroir en fermoir.

N° 124. — *4 juin.* **Aug. Barbier à l'Académie.** — Plus de jambes.

Cette courte légende en dit long sur l'Immortel du jour qui mourra bien oublié, presque dédaigné.

C'est que, depuis *la Marseillaise,* aucun chant plus vrai et plus spontané ne s'était échappé de la conscience française, quand parurent les *Iambes.*




L'AUTEUR DES *ÏAMBES* A L'ACADÉMIE

C'est que, depuis 1830, nous avons eu 1848, 1851, et que Barbier s'est tu. Il entre aujourd'hui à l'Académie, après avoir écrit ceci :

J'ai vu l'invasion, à l'ombre de nos marbres
Entasser ses lourds chariots;
Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
Pour la jeter à ses chevaux;
J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair :
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air;
J'ai vu, jeunes Français, ignobles libertines,
Nos femmes, belles d'impudeur,

**LE PARADIS PERDU** PAR **GILL**



Aux regards d'un Cosaque étaler leurs poitrines,
Et s'enivrer de son odeur.
Eh bien! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom,
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine...
Sois maudit, ô Napoléon!

La Révolution nous avait donné un poète, le Second Empire en fit un cul-de-jatte. Plus de jambes!

N° 125. — *11 juin.* **Ernest Picard.**

*Demi-tour à gauche, demi-tour à droite, en arrière... Arrrche!*

Sans se rallier au gouvernement de fait, et tout en se déclarant l'adversaire résolu de l'Empire, il fonde un parti d'opposition constitutionnelle, qualifié de *gauche ouverte,* par antithèse au parti irréconciliable ou gauche fermée.

N° 126. — *18 juin.* **La Liberté vendue,** d'après le tableau de Gérôme : *Le marché aux esclaves.*

Renonçant momentanément au journalisme, le fameux publiciste vend *la Liberté* à M. Détroyat, son neveu par alliance, au prix d'un million.

Sous le pseudonyme de L. de Bourgneuf, M. Détroyat collaborait déjà à ce journal qu'il conservera jusqu'en 1876.

N° 127. — *25 juin.* **Le Paradis perdu.**

Par suite de désaccord entre le Cabinet et le rédacteur en chef du *Peuple français,* celui-ci est forcé d'en abandonner la direction. Nous voyons donc M. Duvernois (Adam), subventionné par l'Empereur, chassé du journal et remplacé par M. A. Vitu qui en devient le rédacteur en chef (l'ange gardien). Ce dernier est assisté du serpent de la légende biblique, lequel n'est autre que le ministre Émile Ollivier.

A signaler, dans ce dessin, que le serpent ne porte la calotte et les lunettes dudit Ollivier que dans une partie assez restreinte du tirage.

N° 128. — *2 juillet.* Ce numéro publia deux éditions. — **Courbet** (avant la lettre).

A l'occasion du Salon de 1870, où *la Vague* [1] fut si remarquée, et surtout dans le but de se gagner des adversaires, l'Empire libéral donna la croix de la Légion d'honneur à Courbet dont les sentiments de démocrate irréductible étaient assez connus. Le lendemain même de l'insertion du décret (21 juin) à *l'Officiel,* les journaux publiaient une lettre par laquelle le peintre refusait la décoration sous prétexte que *l'État est incompétent en matière d'art.*

« L'honneur, disait-il encore dans cette lettre, n'est ni dans un titre, ni dans un ruban, il est dans les actes et dans le mobile des actes. Le respect de soi-même et de ses idées en constitue la meilleure part. Je m'honore en restant fidèle aux principes de toute ma vie: si je désertais, je quitterais l'honneur pour en prendre le signe. »

1. Vendue douze mille francs après le Salon, l'État l'a rachetée vingt mille, en 1878, pour le Musée du Luxembourg.

Pouvait-il décemment accepter une distinction de la part de l'homme qui, sauvagement, cravacha l'une de ses toiles? (*les Baigneuses,* Salon de 1853).

Et puis, n'avait-on pas refusé, trop systématiquement, ses principales œuvres : *l'Enterrement d'Ornans, l'Atelier,* etc., etc.?

En dédaignant cet excès d'honneur, Gustave Courbet ne fit qu'user du droit qu'a chaque individu de conserver la foi dans son art et l'indépendance dans sa vie.

Son ami Gill nous montre le maître préférant une bonne pipe à un bout de ruban, et se servant de celui-ci pour allumer celle-là.

Deuxième édition. N° 128 *bis.* — **Quelques blasons,** par Draner. (Troisième série.)

*La Revue des Deux Mondes, la Petite Presse, le Public, le Petit Journal, le Charivari, le Monde illustré, le Réveil, le Monde, la Gazette de France.*

N° 129. — *9 juillet.* Ce numéro publia deux éditions. — **L'Aigle et les Coqs.**

Parodie de la fable *le Corbeau et le Renard,* à propos de la candidature d'un prince allemand au trône d'Espagne, événement qui devait servir de prétexte à l'Empire pour déclencher la guerre entre la France et la Prusse.

On se rappelle qu'au mois de juin 1868, une révolution avait précipité du trône de Charles-Quint la reine Isabelle, mais les Cortès avaient maintenu la forme monarchique, et le maréchal Prim fit offrir la couronne au prince Léopold de Hohenzollern.

Deuxième édition. N° 129 *bis.* — **Souvenirs et regrets,** par Ladreyt.

N° 130. — *16 juillet.* **Actualité.** (Deux tirages.)

Sur l'ombre de deux canons disposés en croix, se détachent deux soldats, un français et un allemand qui dansent.

Légende :

Mon bedit François (*bis*)
Toi fouloir que je d'abrenne
Comment, audrefois,
On dansait à la prussienne.
. . . . . . . . . . . . .
*(Air connu.)*

Cette légende dut être supprimée et fut remplacée au second tirage par celle-ci : Embrassons-nous, et qu'ça finisse!!!

N° 131. — *23 juillet.* **Le Roi s'amuse,** par Mobb.

On sait que c'est Bismarck qui négocia et fit triompher, à l'insu de la diplomatie française, la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne, et, lorsque après l'abandon de cette candidature, M. Benedetti alla demander au roi Guillaume, à Ems, des satisfactions que la France n'était pas en mesure d'exiger, c'est encore lui qui

signifia à notre ministre, éconduit par le roi, un refus qui équivalait à une acceptation de la guerre.

Le dessinateur nous montre le chancelier faisant mouvoir un jeu de petits soldats en armes sous les yeux du roi qui s'en amuse.

N° 132. — *30 juillet.* Ce numéro publia deux éditions. — **Chaussures nationales.**

Épisode de la mobilisation daté : Metz, 24 juillet, représentant Bismarck chaussant ses bottes et un fantassin des sabots, ces fameux sabots de la Moselle.

Ah! qu'il était à l'aise
L'petit d'l'armée française!

*(Air connu.)*

Deuxième édition. N° 132 *bis.* — **Combat d'aigles,** par Mobb.

N° 133. — *7 août.* Ce numéro publia deux éditions. — **Mangeons du Prussien.**

Lebœuf, Mac-Mahon, Canrobert, Bazaine, Bourbaki et Bouet-Willaumez, couteau et fourchette en mains, se précipitent à l'assaut du gâteau ayant la forme d'un casque prussien.

Deuxième édition. N° 133 *bis.* — **Mitrailleuse à musique,** nouveau système breveté S. G. D. G., par Draner.

N° 134. — *14 août.* Ce numéro publia deux éditions : **La Patrie en danger.**

« ... *Et que la France soit sauvée par le Peuple!*

Oui, la France est en danger!

Oui, la griffe de l'ours du Nord l'a happée et trouée au flanc — s'allongeant hors des bois explorés de Wissembourg et de Reichshoffen!

Allons, lion populaire des grands jours de 92, bois ton sang, lèche ta blessure, aiguise les ongles, et bondis!...

On veut te refaire l'astre qui sombre dans le rouge couchant de 1814 et de 1815!...

Refais l'aube triomphante de la Révolution!

Nous avons la rage dans le cœur...

Mais nous avons le rire aux lèvres.

S'il nous advenait de ne plus rire, l'ennemi nous croirait vaincus, désespérés, finis, morts!

Nos blessés ont encore la force de sourire sur les cacolets, dans les ambulances, sur le sol où leur chair est broyée par le canon.

Nos soldats, « dont le moral est excellent », ricanent héroïquement devant une défaite dont la responsabilité n'incombe pas à leur vaillance...

Donc *l'Éclipse* rira....

Mais si nous tenons d'une main la plume et le crayon, nous n'hésiterons pas — au besoin — à prendre le fusil de l'autre...

Il n'y a pas — en ce moment — que le ridicule qui tue!...

*L'Éclipse.* »

Le dessin fut réduit et lithographié par Gill pour un chant patriotique intitulé : *Les martyrs de Strasbourg.* Catalogué sous le n° 257 dans *les Publications de la rue pendant le Siège et la Commune,* par Firmin Maillard, l'auteur l'annote ainsi : « Un mauvais dessin de M. André Gill, qui n'est cependant pas coutumier du fait; je ne sais si les paroles du chant patriotique qui est au-dessous sont de lui. »

Notons tout d'abord que les vers sont de Champagne. Quant au dessin, retenons qu'après l'avoir trouvé mauvais, Maillard, qui n'est pas non plus coutumier de méchante critique, ajoute aussitôt que c'est une exception chez Gill; rectifions donc ce qualificatif en disant que si ce n'est pas le meilleur de toutes *les Publications de la rue,* ce dessin est l'un des plus vigoureux qui soient sortis du crayon et de la pensée de l'artiste. Cette lithographie servit encore à illustrer une nouvelle édition de *la République des paysans,* de Pierre Dupont, édition Tralin.

Deuxième édition. N° 134 *bis.* — **Page détachée de l'album d'un zouave,** par Pépin.

N° 135. — *21 août.* **Le nouveau Paon,** breveté S. G. D. G.

N° 136. — *28 août.* **La Marseillaise.** (Mlle Agar, de la Comédie-française.)

A la date du 19 juillet, les journaux publient l'entrefilet suivant :

« *La Marseillaise* a été jouée pour la première fois aux Tuileries, hier lundi, pendant que l'Empereur était au château. Pendant un grand quart d'heure, le public a fait répéter le chant patriotique, et les musiciens se sont retirés au milieu de salves répétées d'applaudissements. »

Deux jours après, on l'entendait à l'Opéra.

« Ceux qui assistaient hier à la soirée patriotique improvisée de l'Opéra ne l'oublieront point.

On jouait *la Muette de Portici,* mais l'attention était bien à l'œuvre d'Auber ! On savait que si on demandait *la Marseillaise* on l'aurait et on n'attendait que le moment de la demander.

C'est au deuxième acte que le cri partit de toutes les poitrines. On venait de bisser le duo :

Amour sacré de la Patrie,

chanté avec infiniment d'âme et de vaillance par Villard et Devoyod.

*La Marseillaise,* cria-t-on de toutes parts.

Le régisseur parut : « Messieurs, dit-il, déférant à votre désir, nous avons l'honneur de vous dire que Mme Marie Sass chantera *la Marseillaise* au finale du troisième acte. »

Combien on a trouvé long ce ballet si finement dessiné pourtant. La salle haletait d'impatience.

Enfin Masaniello a poussé le cri de la vengeance; le peuple se précipitait armes levées, le tocsin sonne. Fendant la foule, la chanteuse apparaît drapée dans son peplum blanc, brandissant le drapeau tricolore.

Un immense bravo l'empêche, pendant au moins cinq minutes, de commencer.


FRANCE

« Debout messieurs! » crie une voix du parterre.

Et partout : aux fauteuils, dans les loges, jusqu'au cintre, hommes et femmes se lèvent : un silence recueilli se fait aussitôt. Marie Sass entonne l'hymne national.

L'admirable artiste! Et comme l'âme de la révolte nationale contre un impitoyable ennemi a passé tout entière dans ses veines.

Un frisson passe à travers la salle quand, de sa superbe voix, elle laisse échapper cette farouche apostrophe du refrain :

Qu'un sang impur abreuve nos sillons!

L'enthousiasme devient indescriptible, la salle entière, hommes ou femmes, reprend à l'unisson le terrible et magnifique refrain; dans une loge, M. de Girardin crie : « Vive l'armée! », il semble regretter de ne pouvoir troquer pour cette fois la plume d'écrivain contre le gosier d'un ténor pour faire sa partie.

Il nous a semblé entendre les voix de MM. Maurice Richard et Haussmann, mariées dans ce duo patriotique.

Le duc et la duchesse de Mouchy ne pensaient plus à des roucoulements conjugaux dans leur loge : leurs yeux flambaient de patriotisme.

La fièvre de la guerre gonflait toutes ces poitrines, l'amour de la patrie était dans tous les cœurs!

Des fleurs, des couronnes ornées de rubans tricolores sont tombées aux pieds de l'artiste transfigurée qui a été, hier, l'héroïque muse de la France guerrière.

Michel Mortjé. »

On n'ignore pas que, jusqu'à ce jour, l'hymne de Rouget de l'Isle avait été interdit, autant dire exilé.

La Commission de censure a laissé au ministère des Lettres, Sciences et Beaux-Arts, un volumineux dossier duquel il nous paraît intéressant de copier le rapport ci-dessous :

## ELDORADO. — LA MARSEILLAISE

*Palais des Tuileries, le 13 avril 1870.*

« Le Directeur de l'Eldorado demande à faire chanter *la Marseillaise* dans son établissement.

On ne peut se dissimuler que cette autorisation spéciale accordée entraîne une autorisation générale, et que, presque instantanément, comme une traînée de poudre, l'hymne célèbre va retentir sur tous les théâtres et sur les innombrables scènes de cafés-concerts qui pullulent dans Paris et dans ses faubourgs. Aussi est-ce à ce point de vue général que la question nous paraît devoir être examinée.

Il y a deux choses dans *la Marseillaise : la Marseillaise* telle qu'elle a existé, telle qu'elle est encore, à ne prendre que son sens du texte; *la Marseillaise* telle qu'elle est devenue par l'interprétation haineuse des partis.

*La Marseillaise,* si on ne veut voir que le chant lui-même, si par l'esprit on se reporte dans le milieu qui l'a vue éclore, si on reste enfin dans les sphères historique et artistique, *la Marseillaise* est le chant français par excellence. C'est son rythme entraînant qui, aujourd'hui encore, pousse les soldats à la victoire, comme en 92 il faisait voler les enrôlés volontaires à la frontière. Ce caractère héroïque et grandiose de l'œuvre est indiscutable. Malheureusement, *la Marseillaise* patriotique n'existe plus : les hurleurs de la rue, les passions de partis en ont travesti le sens. *La Marseillaise* est devenue le symbole de la révolution; ce n'est plus le refrain de l'indépendance nationale et de la liberté, c'est le chant de guerre de la démagogie, c'est l'hymne de la république la plus exaltée. Que la rue soit en mouvement, qu'une réunion publique fermente, qu'une barricade tente de se former, que l'atelier ou l'école s'agite, c'est le rugissement de *la Marseillaise* qui retentit. Les musiques militaires ne la jouent plus, les tribunaux condamnent les perturbateurs qui, dans la rue, font de ce chant un cri séditieux; le plus irréconciliable des journaux s'arme de ce titre comme un défi à la paix publique; à Londres, si les réfugiés du monde entier fêtent, à l'ombre du drapeau rouge, quelque éphéméride républicaine, c'est au refrain de *la Marseillaise* que se portent les toasts; tout enfin, à Paris, en France, à l'étranger, a concouru à faire de ce chant, magnifique souvenir d'une des crises glorieuses de notre pays, le refrain le plus entraînant de la révolution européenne.

Y a-t-il lieu de laisser chanter aujourd'hui *la Marseillaise?*

Deux opinions se trouvent en présence.

Des personnes pensent que le gouvernement, par l'autorisation générale, complète, hautement avouée et même patronnée de *la Marseillaise,* enlèverait de suite au chant une partie de son caractère d'hostilité, et, sans que cette habileté désarmât les factions révolutionnaires, elle atténuerait, du moins instantanément, la valeur et la portée d'un de leurs moyens d'action.

Le public n'étant plus alléché par l'attrait du fruit défendu, envisagerait l'œuvre d'une façon plus calme et plus intelligente, et les impressions mêmes produites par la sauvage énergie du refrain se modifiant peu à peu, les uns cesseraient peut-être bientôt d'en faire un épouvantail, tandis que les autres, s'accoutumant à l'entendre, ne s'en troubleraient plus.

D'autres personnes, au contraire, croient que, dans l'état actuel des esprits, l'exécution multipliée de *la Marseillaise* dans tous les lieux publics serait une cause nouvelle et dangereuse d'excitation.

Son caractère exclusivement révolutionnaire est trop universellement connu et accepté aujourd'hui pour que la générosité du gouvernement le modifie en rien. A voir de quel enthousiasme, vrai ou factice, sont accueillies les quelques mesures intercalées dans des chansons, on peut préjuger de l'effet produit par l'œuvre elle-même.

Entre ces deux opinions, la commission d'examen penche pour la dernière, surtout dans les circonstances actuelles.

Nous pensons qu'avec l'effervescence que les partis extrêmes entretiennent dans les classes ouvrières et dans la jeunesse, à la veille des réunions publiques et d'un vote (le plébiscite) qui vont remuer la France entière, *la Marseillaise* courant de salle en salle, de ville en ville, profitant de l'autorisation même pour déborder impunément dans la rue,

ne peut être qu'un ferment révolutionnaire de plus. Nous craignons que cette cause, secondaire sans doute, mais assez vive pourtant, de trouble et d'émotion, venant se joindre à toutes celles qui existent déjà, pour les entretenir et les aviver, ne desserve, au profit de l'agitation républicaine et socialiste, la cause de l'ordre et de la liberté.

Telles sont les considérations que nous avons l'honneur de soumettre à la haute appréciation de l'administration supérieure. »

Grisé par sa rhétorique, le censeur impérial devait se réveiller bientôt aux accents populaires de *la Marseillaise*.

N° 137. — *4 septembre.* **Viens-y donc!**
Judith-Paris — Holopherne-Guillaume.

*Paris, 5 septembre.* — L'Empire a cessé d'exister, la République est proclamée. Un gouvernement provisoire, formé des députés de la gauche représentant Paris, et que préside le général Trochu, est installé à l'hôtel de ville sous le nom de Gouvernement de la Défense nationale. Le Corps législatif est dissous, le Sénat est aboli. Ces grands événements se sont accomplis hier, en quelques heures, par l'effet d'un mouvement enthousiaste et unanime de la population parisienne, de la garde nationale et de l'armée, dont le débordement a submergé toute velléité de résistance de la part des pouvoirs déchus. Nous aurons à juger plus tard le triste régime qui, né d'un guet-apens nocturne, vient de finir par le plus grand désastre militaire qu'aient connu les temps modernes.

*Le Journal officiel* qui paraît ce matin sous le titre : *Journal officiel de la République française*, contient la proclamation suivante :

Français,

Le Peuple a devancé la Chambre, qui hésitait.

Pour sauver la Patrie en danger, il a demandé la République.

Il a mis ses représentants non au pouvoir, mais au péril.

La République a vaincu l'invasion en 1792; la République est proclamée.

La Révolution est faite au nom du droit, du Salut public.

Citoyens, veillez sur la cité qui vous est confiée; demain vous serez, avec l'armée, les vengeurs de la Patrie!

Emmanuel Arago, Crémieux, Dorian, Jules Favre, Jules Ferry, Guyot-Montpayroux, Léon Gambetta, Garnier-Pagès, Magnin, Ordinaire, A. Tachard, E. Pelletan, Ernest Picard, Jules Simon.

Citoyens de Paris!

La République est proclamée.

Un gouvernement a été nommé d'acclamation.

N° 138. — *11 septembre.* **Le Réveil du lion.**

Cette double page est le signet qui doit marquer au livre de l'histoire la fin de l'Empire abhorré.

On y voit l'homme de Sedan écrasé sous le pied de la France justement révoltée et qui vient enfin de briser ses chaînes.

N° 139. — *18 septembre.* **Les Uhlans! les Uhlans!**
(Projet d'étrennes pour les petits Parisiens de 1871.)
En deuxième page :

A nos lecteurs,

« Voici l'heure décisive où il nous faut quitter la plume, — celui-ci pour prendre le fusil du garde national, celui-là pour la carabine du franc-tireur.

En plaine, sous bois, sur les remparts, la défense nationale nous réclame et nous confisque. D'un autre côté, le blocus est imminent.

Le rire lui-même ne sortira plus de Paris — avant que le Prussien n'ait déguerpi.

Nous allons donc cesser de paraître... momentanément et, à moins que les circonstances ne se modifient terriblement d'ici la semaine prochaine, le numéro actuel est le dernier que recevront nos lecteurs.

Mais nous ne leur disons pas adieu...

Au revoir.

Qu'ils n'aient du reste aucune crainte; cette *éclipse* n'est que passagère, et il reste bien entendu qu'il leur sera tenu compte des numéros manquants. »

*L'Éclipse* ne reprendra sa publication que fin juin 1871, avec le numéro 140.

***

Suppléments de *l'Éclipse.*

(Sans numéro). — **Les deux compères** (Bertrand et Robert-Macaire).

N° 2. — **Un vieux fou.**

N° 3. — **Qui demande un boucher?**

D'Attila ton ancêtre évoquant la mémoire,
D'aucun pleur, d'aucun cri ne te laisse toucher :
Tout sied à qui hâte la victoire.
Si le glaive s'émousse, érige le bûcher;
Jamais dévastateur n'approcha de ta gloire;
Et ton nom, buriné par l'implacable histoire,
Sera : Guillaume le Boucher.

(Cluvienus, *A. Deneuville, la Résurrection du Saint-Empire* ou le 18 décembre 1870.)

N° 4. — **Proclamation du Peuple français.**
Ces quatre suppléments sortant de l'imprimerie Vallée étaient mis en vente chez Strauss et chez Madre, rue du Croissant.

N° 5. — **Le Vainqueur.**

Dessin daté de Metz, *19 juillet*. Jour maudit où notre chargé d'affaires remit au ministre des Affaires étrangères du roi Guillaume, une note lui faisant savoir que le gouvernement français se considérait comme en état de guerre avec la Prusse.

Ce dernier supplément est le seul portant le titre du journal.

FIN DU TOME PREMIER




VIVE LA RÉP

